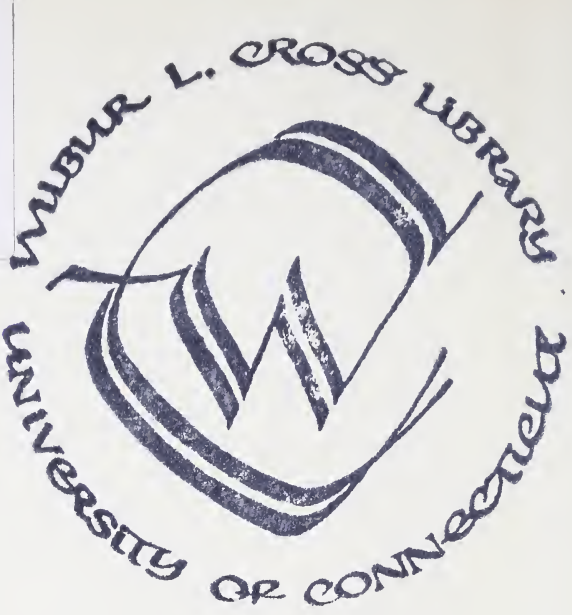
PLEASE HANDLE
WITH CARE

University of
Connecticut Libraries



~~972.07~~
~~B596m~~

~~v.1~~

BOOK 972.07.B596M v.1 c.1
BLANCHOT # MEMOIRES

3 9153 00046603 9

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/memoireslinterve01blan

LUX ET VERITAS

MÉMOIRES

L'Intervention Française au Mexique

PAR LE

Colonel Ch. BLANCHOT

Ancien Officier d'Etat-Major
Commandeur de la Légion d'Honneur
Officier de l'Instruction Publique

PRÉFACE

par M. le Comte de MOÜY

Ancien Ambassadeur

Cette Edition contient des documents, plans, portraits et vignettes

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE NOURRY
62, rue des Ecoles, 62

1911

L'Intervention Française au Mexique

LUX ET VERITAS

MÉMOIRES

L'Intervention Française au Mexique

PAR LE

Colonel Ch. BLANCHOT

Ancien Officier d'Etat-Major
Commandeur de la Légion d'Honneur
Officier de l'Instruction Publique

PRÉFACE

par M. le Comte de MOÜY

Ancien Ambassadeur

Cette Edition contient des documents, plans, portraits et vignettes

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE NOURRY
62, rue des Ecoles, 62

1911

972.07
B596m
v.1

PRÉFACE

*L'auteur des pages qu'on va lire est à la fois un homme de guerre et un homme d'esprit. Il a, pendant une longue et belle carrière, tenu fièrement l'épée, et voici maintenant qu'il tient dans la retraite une plume alerte et incisive. Ce récit de l'*Intervention française au Mexique *est œuvre de bon ouvrier qui a vu nettement ce qu'il raconte avec tant de verve, qui a pris part à toutes les phases d'une expédition dont le dernier siècle a été si profondément ému, en a affronté les périls, compris les gloires, les anxiétés et les revers.*

Le lecteur verra tout de suite — et son impression persistera au cours de ces trois volumes consacrés tant aux faits de guerre qu'aux affaires politiques — qu'il n'a pas seulement sous les yeux un annaliste militaire exact et sincère, mais qu'il est en présence d'un narrateur habile, attrayant même, et qui parle des événements et des hommes d'une façon aussi brillante qu'instructive, parfois sous forme de causerie, souvent sur le ton de la grande histoire. Peu de Mémoires *contemporains m'ont intéressé au même degré. J'ai lu ceux-ci d'un trait, et, quelle que soit la multiplicité des détails, des tableaux, des portraits et des anecdotes, le public ne s'en plaindra pas : il suivra comme moi l'auteur jusqu'au bout avec une attention sans cesse renouvelée. Il y contemplera le développement d'un drame fiévreux, mis en scène par un écrivain hardi, coloré, saisissant et un intrépide soldat. Ces volumes, que des critiques spéciaux apprécieront avec plus de compétence que moi, vont prendre place, je le crois, parmi les plus remarquables ouvrages de ce que j'appellerai la littérature militaire, puisque ce vaste ensemble*

de documents recueillis pour ainsi dire jour à jour, au moment et là même où les faits suivaient leur cours, par un observateur perspicace et loyal, se trouvent aujourd'hui fortement concentrés et finement commentés par un conteur vigoureux malgré les années, qui a beaucoup appris de la vie et n'a rien oublié.

J'ai donc pleine confiance dans le succès de l'auteur, et j'en serai heureux non pas seulement parce que j'ai l'honneur d'être son parent et son ami, mais encore parce que ce sera le succès d'un très solide et très agréable livre écrit par un bon serviteur de la Patrie, par un officier supérieur d'élite, et surtout parce qu'il est utile, en ce temps de défaillance morale et de propagande énervante, que les dévouements et les vertus militaires opposent de plus en plus leur grandeur simple et magnifique aux sophismes des sectaires. Le colonel Blanchot a donc aussi, à ce point de vue, fait une œuvre opportune, lui dont la carrière active et la verte vieillesse sont demeurées invariablement attachées aux traditions de bravoure et de discipline, au patriotisme intangible dont s'enorgueillit l'armée française.

Issu d'une famille militaire, petit-neveu du maréchal Valée, fils de l'Intendant général de l'armée d'Orient à Sébastopol, qui mourut directeur de l'Administration de la Guerre, il sortit l'un des premiers de nos écoles de Saint-Cyr et d'Etat-major, s'accoutuma à la vie des camps par un court séjour en Crimée auprès de son père, et il eut ensuite la chance heureuse de débuter dans la carrière par la campagne d'Italie. Il était à Magenta et à Solférino, en ces immortelles journées dont, hélas ! nous n'avons pas retrouvé, depuis, le radieux sourire. Il s'y distingua si bien qu'il en revint chevalier de la Légion d'honneur. Il y avait manifesté, avec l'audace et l'entrain du soldat français, la science technique de l'officier d'Etat-major et l'intelligence de la stratégie et de la tactique : il organisait les campements avec autant de précision que de rapidité; ses plans topographiques étaient des chefs-d'œuvre du genre; il supportait

gaiement les fatigues, et demeurait calme au milieu des plus graves dangers. Devenu capitaine et attaché à la Garde Impériale, il fut désigné, après le premier échec de la campagne du Mexique, pour faire partie du corps expéditionnaire commandé d'abord par le général Forey, puis par le général Bazaine qu'il accompagnait comme aide de camp.

Il resta pendant cinq ans au Mexique, admirablement placé pour tout voir et tout savoir de cette aventureuse entreprise, si glorieuse pour nos armes et si malheureuse pour notre politique, étrange épopée où la valeur de nos troupes, le talent de leurs chefs ne purent dominer les difficultés d'une œuvre que leurs succès ne pouvaient sauver et qui restera dans l'Histoire comme le type de la stérilité des plus nobles victoires.

On retrouvera dans ce livre les étapes de la conquête vaine, les triomphes illusoires que la force des choses déconcertait sans cesse avec une âpre ironie et une impassibilité sévère. Le premier volume nous dit la lente marche à travers les Terres Chaudes, la victoire de San-Lorenzo, le siège des formidables forteresses de Puebla où l'armée mexicaine avait accumulé tous ses moyens de défense, la prise de cette grande cité, enfin l'entrée de nos troupes victorieuses à Mexico. Toutefois, si rude qu'elle fût, cette tâche était la moins malaisée à accomplir : il ne s'agissait là que de combattre et de vaincre, et le succès était d'avance assuré au courage de nos soldats et à la supériorité de nos généraux.

Mais alors, et une fois maîtres de la capitale, nous avions d'abord à organiser un gouvernement, puis à soumettre d'immenses territoires où l'esprit national invaincu maintenait sa résistance, des provinces qu'il fallait conquérir une à une et où les obstacles renaissaient comme les têtes de l'hydre, et, en somme, puisque tel était notre objectif, fonder un empire, et nous le construisions dans un pays hostile et sur des sables mouvants. C'était l'heure des conceptions et des ambitions contradictoires, des intrigues intérieures

et extérieures d'où est sorti le trône de Maximilien paré d'un éclat factice, mais environné de nuages sombres.

Le second volume expose ces tristes péripéties, les généreux efforts des uns, les astucieuses manœuvres des autres, les querelles des partis, les rivalités dans les conseils de la Couronne, les expéditions poursuivies contre des ennemis toujours dispersés et jamais détruits, la mêlée confuse des épisodes politiques et, disons-le, les innombrables fautes du faible et malheureux souverain égaré dans ce dédale. Et plus on avance dans la lecture, plus on étudie ces tableaux qui passent comme une série de cinématographes, plus s'affirme la valeur historique de tels souvenirs. Nous comprenons alors le travail inutile des administrateurs français paralysés par l'entourage du Prince, l'héroïsme d'une armée qui s'épuise sans se décourager dans une campagne ingrate, l'obstination de nos adversaires, l'état d'esprit de la société mexicaine, le contraste bizarre des fêtes de la capitale, de la ruine publique et de la permanente agitation des provinces. Nous subissons l'impression émouvante de la fragilité de l'édifice construit avec des intentions très hautes, au prix de tant d'efforts, mais contre vent et marée, par une diplomatie mal engagée; nous assistons à la lutte de nos vaillantes troupes et d'un empire improvisé, contre l'élément supérieur aux meilleures combinaisons humaines, c'est-à-dire contre l'impossible.

Lorsqu'enfin le troisième volume du colonel Blanchot constate la dislocation successive de tous les rouages nécessaires à la stabilité d'un gouvernement, administration, finances, armée nationale, confiance dans le présent et l'avenir, et aussi la décision suprême de la France lasse de combattre pour un idéal brumeux et pour constituer un peuple qui ne comprenait pas comme elle les conditions de la vie et de la prospérité, on reste attristé sans doute, mais non pas surpris par l'inévitable dénouement. Ce n'était pas seulement le rappel de nos troupes, mais surtout l'écroulement

de leur œuvre, qui devait amener, peu après le départ de Bazaine, la tragédie de Queretaro.

Rentré en France avec son général, le colonel Blanchot, qui avait acquis, avec la connaissance complète des choses militaires, l'expérience des affaires administratives, ayant été quelque temps, à Mexico, sous-secrétaire d'Etat de la guerre pendant la dernière phase de l'occupation française, était désormais bien en mesure de la raconter. Il avait vu le relief et la dépression des événements, le développement des lois et des idées, des illusions, passions et caprices prévus ou imprévus qui mènent le monde. C'est ainsi que plus tard, d'après ses notes quotidiennes, il a composé ce livre.

Il était destiné, peu d'années après son retour du Mexique, à déployer de nouveau, mais dans des circonstances plus douloureuses, pour la défense, la vie et l'honneur de la France envahie, la bravoure et la force morale de sa robuste nature. Il était à Metz pendant la période héroïque des grandes batailles, il subit les épreuves de la captivité, puis les sombres épisodes de la reprise de Paris sur les hordes de la Commune; après la guerre étrangère, les convulsions de la guerre civile. Puis, quand, sur tant de ruines, commença le rude labeur qui devait relever la Patrie, il contribua, avec une énergique et modeste patience, à la reconstitution de cette armée qui reste la consolation de nos revers, le témoignage de notre vitalité inébranlable et l'espoir de nos âmes.

Il nous dira peut-être un jour ses souvenirs de la formidable lutte Allemande et des criminels attentats de la démagogie. Je souhaite qu'il le fasse et complète ainsi ses réminiscences documentées des temps de sa jeunesse et de son âge mûr, parce qu'il est rationnel et beau qu'un homme de talent et de cœur retrace les incidents et les personnages qu'il a vus de près et aussi les impressions que les agitations terrestres ont laissées dans son esprit vivace, éclairé et loyal.

C'est pourquoi, en tous les temps, les Mémoires *où palpitent les émotions, où se raniment les pensées et la couleur des choses d'autrefois, sont précieux pour les générations qui les*

suivent. On ne leur demande pas l'impartialité absolue qui n'est pas dans la nature humaine et que souvent la postérité même ignore. Mais on prend ce qu'ils nous prodiguent, à savoir la vie, les passions, les idées des époques disparues. Avec ces matériaux qu'elle contrôle les uns par les autres, dont elle accepte, discute ou rectifie les éléments divers, avec ces assertions, ces jugements qu'elle confronte, l'Histoire fait son œuvre qui, encore, même pour les siècles les plus reculés, n'est jamais définitive, car il y a toujours bien des points obscurs ou inconnus parmi sa lumière. La vérité ne pénètre que lentement et rarement toute entière dans l'esprit des hommes, mais les mémorialistes tels que l'auteur de ce livre, en apportant aux juges à venir le contingent de leurs récits et aussi de leurs opinions, de leur critique et même de leurs sentiments mûris par le temps et l'étude, gardent l'honneur enviable d'être les consciencieux collaborateurs de la science et de la justice.

Comte Charles de MOÜY,
Ambassadeur de France.

AVANT-PROPOS

En 1862, je quittais le régiment des Guides de la Garde impériale où je faisais un stage de cavalerie comme jeune officier d'état-major. J'aurais pu faire encore un stage dans l'artillerie; mais, à ce moment, le temple de Janus venait de se rouvrir en France et je lançais des regards d'envie à la colonne expéditionnaire partie pour le Mexique. Le nouveau monde, quelle attraction !

J'étais capitaine, décoré, j'avais 27 ans. Je demandai mon admission définitive dans le corps d'Etat-major et je fus nommé à l'Etat-major de la 1re division d'infanterie de l'armée de Paris.

Je faisais en conscience un service peu pénible du reste, tout en consacrant à la bonne vie de Paris d'alors la part discrète qui convient aux tempéraments pondérés, mais je cherchais toujours l'occasion d'aller guerroyer au Mexique, lorsqu'une nouvelle stupéfiante accourut des confins de l'océan : « Nous avions subi un revers. » De nouvelles troupes allaient partir et mon rêve touchait à la réalité.

CHAPITRE PREMIER

QUESTION MEXICAINE

Question mexicaine. — Ses antécédents. — Mentalité des gens de guerre. — Hostilité partielle. — La politique étrangère et la diplomatie. — Projet primordial. — Impossibilité de dévoiler le but à atteindre. — Hostilité étrangère inévitable. — Doctrine Monroë. — Erreurs historiques. — Considérations de M. de la Barreyrie. — Critique du livre de M. de Kératry.

Qu'était-ce donc que la question du Mexique, d'abord si petite en apparence et qui devait prendre de si grandes proportions ?

Depuis longtemps nous avions des difficultés avec ce pays aux antiques légendes, à l'origine mystérieuse, qui semblait toujours en état d'effervescence.

On étudiait avec curiosité son histoire depuis le jour de l'année 1519 où Fernand Cortez débarqua sur la plage sablonneuse d'où surgit alors la ville de Vera-Cruz, ainsi nommée parce que c'est là que le conquérant européen montra pour la première fois aux Aztèques « la vraie croix », qu'il porta ensuite avec la bannière de l'Espagne jusqu'au cœur de l'empire de Montezuma pour en faire une terre chrétienne et espagnole.

On suivait au travers des siècles les évolutions merveilleuses de la prospérité de cet admirable pays devenu un vice-royaume d'Espagne.

On restait surpris devant le coup d'audace qui, au nom de « Liberté », consacra ce que l'on appela l'indépendance du Mexique et qui ne fut, hélas ! que la décadence activée par la guerre civile.

On méditait avec une philosophie rêveuse sur les conséquences effectives, matérielles et morales, de cet état néfaste pour un peuple et qui valut à celui du Mexique tant de secousses intérieures et extérieures. Puisque, en outre des révolutions successives qui le bouleversaient, on voyait, en 1838, une escadre française bombarder et occuper Saint-Jean-d'Ulloa, l'avant-poste de Vera-Cruz, et en 1848, les troupes des Etats-Unis d'Amérique envahir purement et simplement le Mexique.

On étudiait avec la plus minutieuse attention les détails de cette campagne qui devenait pour nos chefs militaires une étude pleine d'enseignements.

Enfin, absorbés par l'émouvante réalité des événements du moment, nous suivions avec anxiété la marche lente et pénible de notre corps expéditionnaire qui nous semblait bien petit pour un pays si grand. Mais nous autres, gens de guerre, nous n'avions qu'à envier le sort, heureux ou malheureux, de nos camarades qui marchaient là-bas, sur les traces du conquérant espagnol. C'est à peine si on se demandait pourquoi ils étaient allés sur cette terre lointaine et si palpitante de souvenirs. Que nous importait, après tout, les raisons pour lesquelles le Gouvernement les avait envoyés ! Le soldat à qui la Patrie confie ses intérêts, sa défense, son honneur, n'a pas à demander pourquoi on lui dit d'aller même aux confins du monde. Cela n'est pas son affaire. Il n'a qu'à marcher d'abord, encore et toujours ; et tout donner pour répondre à la confiance que cette Patrie a mise en lui. Cette confiance doit le soutenir dans toutes ses épreuves et être la récompense de tous ses sacrifices.

Et puis, nous savions bien que si l'Empereur avait fait porter le Drapeau de la France au delà des mers, c'est qu'il y avait de justes revendications à soutenir, une grande cause à défendre ou un grand intérêt national à sauvegarder.

Du reste, nous savions alors qu'un de nos plus grands hommes d'Etat de l'époque, M. Guizot, cet ancien ministre de Louis-Philippe, qu'on ne pouvait taxer de sympathie

pour le gouvernement de l'Empereur, avait dit avec sa haute autorité et sa grande loyauté de caractère : « Cette expédition du Mexique est la plus grande œuvre du siècle ! » Pour le moment, cette appréciation suffisait à moi personnellement et à beaucoup d'autres aussi.

Cependant elle ne satisfaisait pas tout le monde en France et l'opposition gouvernementale d'alors ne faillit pas à son devoir de critiquer, d'entraver, de compromettre une entreprise dont le succès ne pouvait que porter très haut le prestige du gouvernement qu'elle voulait renverser. En tout cas, si c'était son droit de protester, cela ne l'était plus lorsqu'elle fut lancée et que les intérêts de la France étaient engagés, que son drapeau était déployé sur une terre ennemie ; et elle eut tort de faire tous ses efforts pour l'empêcher de réussir et surtout d'employer des procédés antipatriotiques pour faire échec au succès de nos armes et compromettre nos relations avec un gouvernement étranger, ainsi que nous en avons eu la preuve.

Je ne prendrai pas le souci de faire le procès de toutes les insanités, de tous les mensonges qui ont été débités alors par la parole ou par la plume ; il me suffira, j'espère, à mesure que les faits contradictoires se présenteront, d'en faire la confrontation pour montrer combien ils étaient regrettables.

Les politiciens se sont acharnés sur les déclarations fournies à l'opinion publique par le gouvernement, en les interprétant à leur point de vue d'hostilité quand même ; et pourtant ces déclarations étaient justes et sincères en ce qui concernait, au début, les revendications de la France ; mais on les dénaturait en dénonçant des mobiles secrets et inavouables.

Cette tactique n'était pas admissible car le gouvernement ne pouvait dévoiler toute sa pensée, ni faire connaître, *urbi et orbi*, l'ensemble de ses projets et le but final qu'il se proposait de poursuivre.

En effet, les grandes œuvres de la politique internationale

ne peuvent se préparer ou s'accomplir à découvert, avec la nudité que demande la vérité en tout autre ordre d'idées. Les hommes d'Etat qui les ont conçues doivent les conserver secrètes et en poursuivre mystérieusement la réalisation.

Aussi, pour couper les ailes aux diffamations ou aux faux jugements sincères ou non, qui ont alors tant troublé l'opinion publique, il est indispensable, au début de l'exposé de l'intervention française au Mexique, de formuler nettement et sans périphrases quelle était la pensée conçue par l'Empereur des Français et le but final qu'il voulait atteindre pour le plus grand intérêt, pour la plus grande gloire de la France, cette pensée et ce but qui n'avaient pas échappé à M. Guizot et l'avaient fait s'écrier qu'ils constituaient la plus grande œuvre du siècle.

Lorsque l'interminable question mexicaine, ce problème resté insoluble depuis tant d'années, fut remise en cause, l'Empereur conçut une idée, grande, élevée et patriotique; et, à partir de ce moment, il en poursuivit mystérieusement la réalisation avec cette froide tenacité qui le caractérisait. Cette conception était : « *La reconstitution, au Mexique, de l'ancienne Compagnie des Indes.* »

En formulant cette révélation, j'affirme que je n'invente rien !

Cette œuvre qui devait rouvrir pour la France une ère nouvelle de merveilleuse prospérité industrielle et commerciale, ne pouvait réussir qu'à la condition bien évidente d'être tenue absolument secrète et de ne devenir un fait accompli qu'à la suite de *combinaisons successives*, conduites avec la plus grande habileté diplomatique. Il en est ainsi de tous les grands projets à large envergure, à longue échéance, et qui doivent forcément soulever des oppositions, le plus souvent occultes, de la part des autres états plus ou moins intéressés, au double point de vue de la politique matérielle ou morale, à ce que l'œuvre ne réussisse pas. Aussi, les gouvernements personnels, ont-ils, à ce point de

vue de la politique étrangère tout au moins, un avantage considérable sur les autres.

Lorsqu'il y a quelques années, l'Angleterre posa un pied timide et discret sur la terre des Pharaons, elle se garda bien de faire connaître ou même de laisser soupçonner quel était l'objectif qu'elle comptait poursuivre et qu'aujourd'hui, elle a presque atteint ; c'était exactement le même que nous voulions obtenir en Amérique dans des conditions bien plus légales du reste. Car l'Egypte est vassale du Sultan, tandis que le Mexique ne l'était de personne et avait la plus complète liberté morale et matérielle de se donner la forme gouvernementale qui lui plaisait.

En outre, depuis un long temps, l'Egypte avait non seulement accepté mais sollicité de la part de la France une sorte de protectorat moral et même matériel dans certaines conditions. En effet, la France entretenait dans ce pays des missions scientifiques de toute sorte et avait mis à son service des missions militaires importantes qui avaient relevé, reconstitué ses forces, organisé son armée, instruit son corps d'officiers. Elle avait enfin donné à l'Egypte une vie commerciale et une source économique merveilleuse en ouvrant dans ses steppes désertes la plus importante voie maritime artificielle qui soit au monde, le Canal de Suez, qu'elle donnait loyalement au transit de tous les peuples du globe.

Je dois ajouter qu'en agissant ainsi, Napoléon III ne faisait que poursuivre une œuvre comprise, rêvée et commencée, il y avait plus d'un demi-siècle, au nom de la République française, par son premier consul, le général Bonaparte.

Les Anglais violent donc les droits de tous les peuples en posant leur main sur cette propriété presque internationale. Tandis que, au Mexique, nous ne pouvions violer aucun droit acquis. Je dirai même que là encore, nous aurions ouvert une deuxième voie maritime intéressant l'univers entier, en faisant percer l'Isthme de Téhuantepec; et cela sûrement, tandis que plus tard, un autre Gouvernement

français échoua dans le percement de celui de Panama. Ce qu'il y a de plus singulier et qui est ignoré par le grand public français, trompé jadis par M. de Lesseps lui-même, c'est que ce canal interocéanique à ouvrir sur le territoire du Mexique, aurait été établi par une Compagnie américaine, dite *Compagnie Louisianaise du Téhuantepec*, qui en avait la concession régulière et absolue et avait déjà, en 1862, commencé les travaux ; on est obligé de reconnaître alors que dans la réalisation de cette grande entreprise se serait trouvé un élément matériel puissant qui aurait maintenu l'harmonieuse entente entre le Protectorat français au Mexique et le Gouvernement des Etats-Unis qui y devait trouver avant tout la satisfaction de ses intérêts.

Mais, quant à présent, je me borne à esquisser ces aperçus, nouveaux pour le plus grand nombre, car je reviendrai plus tard sur ces considérations en faisant connaître des projets d'un autre ordre qui confirmèrent ces combinaisons d'équilibre international conçues par le Gouvernement français, et je me reporte à l'attitude que celui-ci devait avoir en 1862, lorsqu'il entra, à la faveur des événements du moment, dans la voie qui devait le conduire à la réussite du projet que son chef nourrissait intérieurement en faveur de son pays.

Il est évident que si l'Empereur avait laissé deviner ses vues secrètes, l'Espagne qui avait créé le Mexique moderne, n'aurait pu accepter de voir la France établir son influence sur une conquête qui lui avait échappé ; l'Angleterre qui avait perdu son Empire colonial en Amérique et nous avait enlevé celui que nous avions fondé aux Indes orientales, se serait opposé par tous les moyens possibles au rétablissement de cet Empire dans les Indes occidentales. Enfin, il était certain que les Américains du Nord feraient tous leurs efforts pour nous empêcher de réussir ; d'abord parce qu'ils sentiraient leur amour-propre froissé par l'établissement, brutalement avoué, de la France dans ce Mexique qu'ils avaient envahi en 1847 mais qu'ils n'avaient pas voulu garder; et ensuite parce qu'ils se croient obligés, avec l'orgueil

qui caractérise les peuples jeunes, d'appliquer et de faire accepter par tous les peuples du monde, cette fameuse doctrine, inventée à leur profit par un des leurs, le citoyen Monroë : « L'Amérique aux Américains. » Doctrine que, du reste, le plus simple bon sens leur refuse le droit d'application pour eux-mêmes. Car les Américains, les vrais, les seuls par droit de naissance, sont les Indiens que les Monroë d'aujourd'hui ont non seulement dépossédés mais encore massacrés avec une cruauté lente et méthodique incompatible avec les principes de la civilisation. Qu'ils rendent aux Sioux, aux Delawares, aux Mohicans, aux Apaches, aux Comanches et mille autres peuplades, les territoires de chasse que Dieu leur avait donnés, et ils appliqueront, seulement avec logique, la doctrine Monroë, telle qu'elle peut avoir raison d'être, en rendant l'Amérique aux Américains. Que les Yankees d'à présent retournent où sont nés leurs pères sur les bords de la Sprée ou de la Tamise.

Il importait donc à tout prix que Napoléon III ne laissât pas percer le moindre indice de ses desseins et suivît, pour arriver au but, les chemins détournés qu'exige la politique internationale.

Il faut reconnaître, du reste, pour rendre hommage à l'esprit de sage patriotisme du plus grand nombre des Français, que, dès l'origine et pendant la première partie de ce qu'on a appelé trop souvent depuis, une aventure, la masse de l'opinion publique accepta la question mexicaine avec les dehors que lui donnait le gouvernement. L'opposition d'alors seulement l'interpréta, avec ou sans connaissance de cause et, en tout cas, lui donna une couleur déplorable, mettant en relief des dessous financiers qualifiés de véreux, ce qui était faux dans la circonstance.

D'autre part, lorsque les événements de la fin de l'entreprise eurent donné un semblant de raison à la campagne menée pendant cinq ans par l'opposition, quelques écrivains ont pris la plume ; les uns avec une conviction honnête, loyale, mais insuffisamment éclairée ; les autres avec ce

parti-pris qui caractérise les ennemis irréconciliables par volonté. Dans la première catégorie de ces écrivains, je n'en vois qu'un ayant présenté assez exactement l'esprit dont s'est inspiré le Gouvernement de l'Empereur en prenant en main la solution de la question mexicaine ; c'est M. de la Barreyrie, ex-rédacteur du journal d'Orizaba (Mexique), qui a écrit, en 1868, l'histoire de la fin de l'intervention française et a fait précéder son ouvrage d'un exposé très sommaire de la question mexicaine.

En quelques lignes claires, précises et justes, il formule les buts que poursuivait la France en entreprenant cette expédition lointaine et aventureuse, il faut le reconnaître; buts qui étaient variés mais dont la synthèse aboutissait à l'objectif unique conçu par l'Empereur, conservé secrètement dans son esprit prudent, et qui ne pouvait apparaître que quand il serait atteint. Mais, s'il n'a pas été réalisé, la cause en est à de nombreuses influences ou manœuvres qui ont étouffé dans l'œuf, pendant les évolutions successives de son incubation, le résultat qui devait naître.

Aussi, M. de la Barreyrie, en ne décrivant dans son livre que la fin lamentable de l'expédition, en ne montrant que ses résultats défavorables, sans rechercher comment on était arrivé à cette triste solution après avoir montré au début le but élevé poursuivi, a fait une œuvre incomplète. Il a négligé de saisir et de mettre en lumière les causes et les facteurs de cet insuccès, de préciser les responsabilités. En un mot, il n'a pas fait ressortir la philosophie et la morale de l'histoire.

Je dois reproduire ici les prémisses de son ouvrage, car elles traduisent exactement la pensée que put seulement faire connaître en 1862, le Gouvernement français et qui conduit à celle que conservait secrète l'Empereur Napoléon : « Reconstituer en Amérique la Compagnie des Indes, en laissant au Mexique son autonomie, consacrée et fortifiée par un Protectorat français. »

Dans l'avant-propos précédant son ouvrage (1), on lit :

« Il est de première importance, avant tout, de bien exposer la question mexicaine, en la précisant et en la présentant sous son véritable jour.

« La question du Mexique ne doit pas son origine au revifiment de principes caducs et qui n'ont plus leur raison d'être, ni à la réalisation d'idées surannées et que repousse la civilisation moderne.

« La résolution de l'intervention française n'a aucune connexité avec l'appel de l'archiduc Maximilien au trône du Mexique. Ces deux faits sont complètement isolés l'un de l'autre. En 1860, personne en France ne songeait à un envoi de troupes au Mexique. Cependant, dès cette époque, le parti conservateur mexicain, d'accord pour le moment avec le parti clérical, offrait les rênes du Gouvernement au frère de l'Empereur d'Autriche. »

J'appelle tout spécialement sur cette argumentation topique, l'attention des personnes qui ont fait un crime au Gouvernement français d'avoir été chercher l'archiduc Maximilien dans son château de Miramar où il vivait heureux et tranquille, pour le faire fusiller à Queretaro. Ce n'est pas la France qui a été chercher ce malheureux prince ; nous n'avons fait qu'accepter son désir de porter une couronne, fut-elle éphémère, car, ainsi que je le montrerai plus tard, la satisfaction de ce désir était conforme aux projets secrets de l'Empereur et devait être un des facteurs nécessaires à leur réalisation.

Je continue à citer l'historien de la Barreyrie :

« Dans le chapitre ayant trait aux causes qui ont déterminé l'expédition tripartite d'abord, isolée ensuite, il sera, je crois, prouvé jusqu'à l'évidence que nous n'allions faire ni les affaires de l'archiduc ni celles des cléricaux, mais bien les nôtres, sans perdre de vue celles du peuple mexicain et que si, par la suite, nous avons reconnu Maximilien comme Empereur du Mexique et pris des engagements avec

(1) *Révélations sur l'intervention française au Mexique de* 1866 *à* 1867.

lui, c'est qu'il remplissait toutes les conditions indispensables à cet effet. »

Ceci est net et catégorique ; Maximilien ne devait être, à nos yeux, qu'un moyen transitoire ; son Empire n'était dans nos combinaisons, qu'une des phases de notre entreprise; j'ajouterai même que ce sentiment était tacitement aussi celui de l'archiduc Maximilien. Je le démontrerai plus tard.

Mais M. de la Barreyrie précise encore davantage :

« Quelle était donc la mission de la France, en allant au Mexique ?

« 1° Sauvegarder les intérêts de nos nationaux compromis par la versatilité, souvent le manque d'honnêteté, et plus souvent encore l'impuissance des gouvernements éphémères de ce malheureux pays ;

« 2° Assurer sa vie politique intérieure et extérieure par l'établissement et la consolidation d'un gouvernement régulier et établi ;

« 3° Affirmer la force et le prestige de la *race latine* en établissant sur une base inébranlable l'influence de la France en Amérique, afin d'arrêter l'envahissement anglo-saxon par le contre-poids de la différence des races et de l'opposition des intérêts.

« Telle était sûrement la mission de la France en intervenant au Mexique. Tel devait être le but que poursuivait le chef de son Gouvernement. »

Cela posé, on voudra bien reconnaître que le protectorat français appliqué au Mexique constituait la réalisation synthétique du programme formulé par M. de la Barreyrie et que ce protectorat, avec un nom plus moderne et des nuances constitutionnelles nouvelles, représentait absolument notre ancienne Compagnie des Indes avec tous ses avantages, aussi bien pour le pays qui en serait l'objet que pour celui qui devait en être le titulaire.

Mais, si pour appuyer les déclarations que j'ai formulées sur la pensée primordiale qu'avait conçue Napoléon III et

qu'il avait maintenue secrète, j'ai fait appel au jugement d'un historien résidant au Mexique qui, par sa profession de journaliste, suivait toutes les phases et les évolutions des événements et pouvait en découvrir l'esprit, je dois signaler aussi, pour en faire justice, les assertions différentes présentées avant lui par un autre écrivain qui étant, en quelque sorte, le premier à écrire sur cette entreprise mexicaine, a pu, à son aise, impressionner, je devrais dire fausser l'opinion. Cet écrivain qui a eu plus tard, en 1870-71, une notoriété d'un genre particulier, est M. de Kératry, le général en chef du Camp de Conly !

Je n'entreprendrai pas de réfuter ce long ouvrage rempli d'inexactitudes et de conclusions erronées, même de sous-entendus perfides.

M. de Kératry n'aurait pas dû, en 1867, écrire l'histoire maximilienne parce qu'il ne la connaissait pas ; *il ne l'avait pas vécue*. Il n'aurait pas dû formuler les appréciations radicales que contient son livre, parce qu'il ne possédait pas les éléments nécessaires pour juger sainement des événements, des situations complexes et embrouillées, une politique générale enfin, sur lesquels il n'avait pu *recueillir* que des fragments d'informations, provenant le plus souvent de sources non autorisées ou partiales.

Il n'aurait même pas dû écrire du tout, parce que pendant son séjour au Mexique, il n'a pas été en situation de voir suffisamment les événements principaux, d'en connaître les dessous et encore moins de les apprécier et de les juger. S'il est de bonne foi, s'il parle avec sincérité, ce que je veux bien admettre, il est étrange que ce lieutenant démissionnaire, qui avait débuté dans la diplomatie, ait pris comme base de ses appréciations, de ses critiques, les déclarations présentées dès le début par le Gouvernement français. Un diplomate accompli aurait compris qu'il fallait chercher le but véritable de l'expédition ailleurs que dans les indications données devant le monde entier, au début de l'entreprise.

Ces déclarations étaient vraies et sincères dans le moment

et conformes aux situations du début; mais elles n'avaient pour but que d'assurer la réussite des événements qui n'étaient que la préparation de ceux qu'on voulait faire naître, les voies et moyens nécessaires pour faire réussir la première phase de l'intervention au Mexique.

La tactique secrète adoptée par la diplomatie française devait suivre une ligne plusieurs fois brisée dont M. de Kératry n'a vu que le premier élément et l'a prolongé indéfiniment. Il s'est ainsi écarté promptement de la route à suivre et n'a plus compris alors les événements qui se succédaient sur un terrain politique inconnu de lui.

Je regrette de m'être étendu si longuement sur cette étude préliminaire de la question mexicaine que je crois juste parce qu'elle est la conséquence des événements qui se sont déroulés pendant les cinq années de l'intervention, presque toujours sous mes yeux et auxquels j'ai pris souvent une part plus ou moins directe ; mais cela était nécessaire afin que le lecteur ne s'égare pas dans le vague et qu'il voie bien que tout, dans les événements, concorde avec la conclusion que j'ai présentée par avance à l'égard du but poursuivi par l'Empereur des Français.

Je puis dès lors entreprendre l'exposé historique des négociations qui ont précédé les événements et des faits qui constituent la première période de l'intervention tripartite d'abord, puis ensuite, uniquement française.

CHAPITRE II

INTERVENTION DES TROIS PUISSANCES

Prodromes de l'intervention internationale. — Convention du 30 novembre 1861. — Attitude des trois puissances. — L'Espagne; le général Prim; le plan d'Iguala. — Convoitises de Prim. — Importance excessive du corps espagnol. — Déclarations françaises. — Riposte tardive de l'Espagne. — Convention du 23 octobre 1861. — Adhésions à la candidature de Maximilien. — Attitude de Santa-Anna. — Consentements de l'Empereur d'Autriche et du Roi des Belges. — Maximilien accepte la couronne. — Déception à Madrid. — Hostilité de la nation espagnole. — Hostilité des Etats-Unis. — Napoléon III négocie avec eux. — Projet extraordinaire du gouvernement de Washington. — Conséquences futures pour le Mexique. — Convention de Londres et les Etats-Unis. — Leur hostilité officielle. — L'Angleterre. — Convention de Londres. — Rendez-vous à la Havane. — L'Angleterre et la France arrivent ensemble. — L'Espagne occupe Vera-Cruz. — L'Angleterre et la France à Vera-Cruz. — Convention de Cordoba. — Article 3. — Les troupes montent à Orizaba. — Renforts français. — Prim entame la lutte contre l'action française. — Etat réel de la situation des partis au Mexique. — Réponses des puissances aux conditions de la convention de Cordoba. — La France les refuse. — Les autres puissances déclarent se retirer avec leurs troupes. — Notification au gouvernement mexicain. — L'amiral Jurien de la Gravière se replie. — Le général de Lorencez. — Affaire du Chiquihuite. — La guerre commence.

L'Angleterre, l'Espagne et la France avaient depuis longtemps des griefs sérieux contre le Gouvernement du Mexique et formulaient des revendications auxquelles ce dernier se refusait à donner satisfaction, sinon en principe du moins en fait. Devant ces atermoiements successifs, les trois puissances signèrent, le 30 novembre 1861, une convention afin d'intervenir en commun pour contraindre le Mexique à exécuter les obligations qu'il avait contractées et à nous donner

des garanties de protection pour les personnes et les intérêts de nos nationaux établis dans ce pays.

En même temps, les flottes alliées débarquaient des troupes à Vera-Cruz, et, par la composition respective de ces forces, on pouvait voir se trancher déjà des différences entre l'esprit qui animait réellement chacune des puissances. L'Espagne amenait 7.000 hommes, la France 3.000 et l'Angleterre seulement quelques centaines de matelots de débarquement.

Le commandement supérieur de toutes ces troupes revenait de droit au chef des forces les plus nombreuses, c'est-à-dire au général espagnol Prim. Mais, par suite non pas du hasard mais bien de projets préconçus, ce général n'était pas seulement un commandant de troupes, mais bien encore et surtout un personnage important et qui avait depuis longtemps au Mexique des attaches sérieuses de toutes sortes. Sa femme notamment était Mexicaine et avait un oncle, ministre du Président Juarez. Aussi le général Prim entretenait avec le Mexique des relations importantes et des menées mystérieuses qui n'étaient pas sans but.

D'un caractère ardent, énergique et entreprenant, surexcité sans cesse par un grand orgueil et une immense ambition, le général Prim, comte de Reuss, soutenu du reste par sa femme également fière et ambitieuse, avait rêvé une très haute situation au Mexique, voire même une couronne de vice-roi ; car un grand nombre d'Espagnols avaient toujours conservé l'espoir de ramener cette magnifique terre de Fernand Cortez dans le giron de la mère-patrie. En vérité, on ne pouvait pas leur en faire un reproche. Le Gouvernement espagnol nourrissait-il le même espoir ? Il est vraisemblable de l'admettre et on l'a admis alors, car le plan d'Iguala lui permettait de mettre en avant des prétentions de cette nature. En effet, il existait dans les arcanes législatives du Mexique, une vieille convention connue sous le nom de « plan d'Iguala », datée de mai 1841, par laquelle le Gouvernement mexicain d'alors adoptait pour le pays le principe d'une monarchie constitutionnelle, et disposait qu'on offrirait la

couronne, d'abord aux infants d'Espagne, et, en cas de refus de leur part, à l'archiduc Charles d'Autriche.

Cette dernière disposition suffirait à elle seule pour confondre les historiens qui ont reproché à Napoléon III d'avoir imaginé la candidature d'un prince de la Maison d'Autriche.

Du reste, avant la conclusion de la convention du 30 novembre 1861 arrêtée entre les puissances, le général Prim était venu en France pour en régler les conditions. Dans les entretiens qu'il avait eus à ce sujet avec l'Empereur, il avait compris que Napoléon III était favorable à l'établissement d'une autonomie mexicaine soutenue par un pouvoir fort ayant une attache européenne. Ceci démontre absolument l'exactitude du projet conçu par Napoléon III ; cependant Prim ne put découvrir toute sa pensée et resta convaincu que ce souverain consentirait à l'établissement du protectorat espagnol. Alors, l'Espagne inspirée, entraînée par le général Prim pensa faire à son profit ce que le Gouvernement français projetait secrètement de faire à celui de la France. C'est ce qui explique l'importance exceptionnelle que l'Espagne donna à son intervention armée.

Les desseins secrets de cette puissance étaient donc connus dans les grandes cours de l'Europe qui les virent s'accuser nettement dans l'importance disproportionnée qu'elle donna dès le début à la composition de son corps expéditionnaire; celui-ci n'était du reste pas conforme à l'effectif déterminé par la convention du 30 novembre qui avait été passée à Londres.

L'Empereur Napoléon dut, dès ce moment, chercher les moyens de mettre des entraves à la réalisation de ce projet destiné à remettre le Mexique sous la domination exclusive de l'Espagne.

Il importait de commencer par placer ce pays émancipé depuis longtemps sous une forme gouvernementale qui le rattachât à l'Europe; mais, en raison du but mystérieux que Napoléon III convoitait, un prince espagnol ne pouvait convenir. Il fallait, pour accomplir la première évolution de

la transformation rêvée, un prince d'une maison moins inféodée au Mexique. C'est pourquoi, s'appuyant toujours sur les dispositions du plan d'Iguala, l'Empereur prêta tout son concours au choix d'un prince autrichien, et l'archiduc Maximilien d'Autriche, pour des considérations mystérieuses qui se révélèrent plus tard, était absolument le candidat qui convenait pour arriver par une deuxième évolution au résultat final de son projet initial. Par une manœuvre habile, il fit connaître aux cabinets de Londres et de Madrid que, dans le cas où on serait amené par les suites de leur intervention commune, à admettre le rétablissement d'une monarchie au Mexique, on laisserait le pays lui-même décider quelle serait la forme de cette monarchie, et choisir le Prince qui la représenterait. En outre, en ce qui concernait le choix, il déclarait avec un désintéressement plus habile que réel, qu'il était résolu à décliner toute candidature pour un prince de la famille impériale, et il conviait les deux autres puissances à faire une semblable déclaration. Le tour était finement joué.

Le Gouvernement français ajoutait que, dans le cas où il faudrait faire choix d'une dynastie, il était disposé à donner son adhésion à la candidature d'un Archiduc d'Autriche, considérant que ce choix éloignerait toute rivalité entre les trois puissances et leur donnerait plus d'impartialité et d'indépendance dans l'appui moral qu'elles devraient donner au peuple mexicain.

C'était un coup droit porté aux projets secrets de l'Espagne fortement soutenue par l'ambition personnelle du général Prim.

Le coup du reste fut accusé, car le premier ministre d'Espagne, M. Calderon Collantès, fit attendre jusqu'au 13 décembre la réponse de son gouvernement ; réponse dans laquelle il disait même que : « Si une des puissances présentait un candidat, l'Espagne considérait comme le plus conforme à son droit, à la tradition et à l'histoire, l'élection d'un prince de la *Maison de Bourbon.* »

Malheureusement ces déclarations arrivaient trop tard et étaient même contraires aux dispositions et déclarations déjà arrêtées entre les trois puissances par la convention du 31 octobre, car ce traité disait : « ...Les puissances qui se trouvent placées, par la conduite arbitraire et vexatoire des autorités de la République du Mexique, dans la nécessité d'exiger de ces autorités une protection plus efficace pour les personnes et les propriétés de leurs sujets, ainsi que l'exécution des obligations contractées envers elles par la République du Mexique se sont entendues pour conclure entre elles une convention dans le but de combiner leur action commune...., elles s'engagent à ne rechercher pour elles-mêmes dans l'emploi des mesures coercitives prévues par la présente convention, aucune acquisition de territoire ni aucun avantage particulier et à n'exercer dans les affaires intérieures du Mexique aucune influence de nature à porter atteinte au droit de la nation mexicaine de choisir et de constituer librement la forme de son gouvernement. »

On voit clairement, par les termes précis de cette convention, que l'Espagne avait tort de préconiser un prince inféodé à sa famille royale et qu'elle laissait ainsi, maladroitement du reste, percer ses vues secrètes.

Il est juste de reconnaître d'autre part, que cette convention favorisait les desseins de l'Empereur Napoléon et que ceux-ci étaient conformes aux aspirations des Mexicains, adversaires implacables du gouvernement établi alors à Mexico ; car tous ceux qui, en dehors de ce gouvernement. étaient encore au Mexique, et ceux qui avaient été exilés de leur pays ou s'étaient volontairement expatriés, désiraient ou acceptaient sincèrement l'établissement d'une monarchie représentée par un Archiduc d'Autriche, s'appuyant dans leurs vœux sur les dispositions mêmes du plan d'Iguala. Cette tendance formelle de tous les Mexicains qui n'étaient pas du gouvernement même de Juarez, le Président de la République mexicaine, ainsi que des hautes personnalités des gouvernements précédents, appuyaient formellement les

vues du moment de l'Empereur Napoléon; car elles s'appliquaient à l'Archiduc Maximilien dont il connaissait parfaitement le caractère, le tempérament et les *aspirations secrètes*, énergiquement entretenues par l'ambition de sa femme, la princesse Charlotte de Belgique.

Ce qui est caractéristique dans ce mouvement de l'opinion des Mexicains hostiles au gouvernement de Juarez, c'est qu'on y trouvait les plus importantes personnalités des gouvernements républicains précédents, et en particulier l'ancien président Miramon et cet autre ancien président, un des plus illustres qu'ait eu la République, Santa-Anna. A l'égard de cet homme qui avait joué un grand rôle dans l'histoire de son pays, depuis son indépendance, et avait non seulement une grande valeur comme homme d'Etat, mais encore le grand caractère d'un patriote ardent, il n'est pas sans intérêt que je fasse connaître son sentiment au sujet de la situation politique du moment et de la solution qui était présentée pour faire sortir son pays de l'affreuse anarchie dans laquelle il se trouvait.

Voici la lettre qu'écrivait Santa-Anna, le 30 novembre 1861, à M. Gutierrez de Estrada qui était depuis de longues années le représentant du parti révisionniste mexicain.

« Saint-Thomas, 30 novembre 1861.

« Mon cher ami,

« Les nouvelles que vous me donnez dans votre lettre du 30 octobre et que j'ai reçues par le dernier Packet, m'ont causé une joie indicible et elles ont une telle importance que si tout ce qu'elles m'annoncent réussit, notre patrie est sauvée.

« Plaise à Dieu que nos rêves se réalisent.

« Le candidat dont vous me parlez, S. A. I. l'Archiduc Maximilien, est sans pareil.

« Je m'empresse donc de lui donner mon adhésion. Faites-moi la grâce de le lui dire et d'en donner connaissance à

nos amis, mais avec toute réserve, parce que vous savez qu'en politique il est des choses qu'on ne doit pas publier avant le moment opportun, à cause des préjudices qui peuvent résulter de la publicité.

« ...Persuadé que le moment d'agir est arrivé, je suis disposé à me rendre le plus tôt possible sur le sol de ma patrie, décidé à travailler de toutes mes forces jusqu'à la réalisation de cette affaire.

« Antonio Lopez de Santa-Anna. »

On verra cinq ans plus tard ce vieux Birbe, conspirateur par tempérament, qui aurait conspiré contre lui-même s'il n'avait pas eu d'autre objectif, conspirer contre ce même prince pour lequel il est décidé à *travailler de toutes ses forces* pour le faire arriver au pouvoir. Cela rappelle la légende du fameux sabre de M. Prudhomme qui était destiné à « défendre la Constitution de Juillet et au besoin... à la combattre » !

C'est pourtant appuyé sur ce concours d'adhésions générales et importantes par la qualité des personnes qui les formulaient que M. Gutierrez de Estrada quitta Paris pour se rendre auprès de l'Archiduc Maximilien et obtenir son consentement formel et définitif.

Le grain allait tomber dans une terre toute préparée. D'une part, Maximilien se trouvait dans une situation assez fausse pour ses aspirations de grandeur et de gloire ; car il était en quelque sorte en disgrâce vis-à-vis de son frère aîné, l'Empereur d'Autriche, depuis que ce souverain lui avait retiré les hautes fonctions de gouverneur du royaume Lombard-Vénitien; d'un autre côté, sa position de grand amiral de la flotte autrichienne et la situation qu'il occupait à Miramar, si grande qu'elle fût, n'étaient pas suffisantes pour satisfaire son ambition immodérée et celle encore plus grande de sa femme, puisque *tous deux rêvaient déjà d'une couronne impériale*.

L'Empereur François-Joseph donna *avec empressement* son consentement à son frère qui, par cette acceptation, allait renoncer à toutes charges et à *tous droits dans son pays.* D'autre part, le Roi des Belges s'empressa aussi de donner satisfaction aux rêves ambitieux de sa fille, lesquels se trouvaient par cette combinaison transportés hors d'Europe, y escomptant en outre l'avantage de pouvoir ainsi sûrement développer et étendre les intérêts de la Belgique dans le nouveau monde. On verra plus tard qu'il a tout fait pour réaliser ce projet.

L'Archiduc Maximilien ne put résister à de semblables entraînements et, dans la nuit de Noël 1861, alors qu'on célébrait la naissance du Christ, il donna au représentant des patriotes mexicains l'assurance formelle que, si telle était la volonté librement exprimée du peuple mexicain, *il accepterait la couronne du Mexique.*

Les projets de l'Espagne se trouvaient anéantis par ce fait; le gouvernement de Madrid en fut très affecté et le général Prim se décida à changer sa politique en se retirant du concert triplite qui ne devait plus aboutir à la réalisation de ses vues. On a donc eu tort de dire et d'écrire que la coopération espagnole nous avait fait défaut, parce que l'Espagne réprouvait le caractère que nous donnions à l'intervention au Mexique et ne voulait plus nous suivre dans une voie qu'elle jugeait attentatoire aux droits du Gouvernement mexicain, droits qu'au fond elle dédaignait encore plus que nous.

Quant au général Prim, qui était personnellement lésé et voyait s'évanouir ses projets de haute ambition, il en conçut un profond ressentiment et, à partir de ce moment, il mit traîtreusement tout en œuvre pour discréditer l'action de la France et y faire échec.

Je dis traitreusement, parce que ce grand seigneur entretint personnellement et directement avec nos ennemis les relations les plus hostiles et les plus funestes à ses alliés de la veille.

Je dois ajouter avec regret qu'à la suite d'un discours aussi faux qu'hypocrite, prononcé par le général Prim au Sénat de son pays, le Gouvernement et la Nation espagnole manifestèrent de réels sentiments d'hostilité contre l'action de la France. Ces sentiments se traduisirent principalement dans l'île de Cuba où des souscriptions furent ouvertes pour envoyer des subsides de toute nature au gouvernement de Juarez, afin de venir en aide à l'armement de ses troupes contre nous.

Ce qu'il y avait de plus scandaleux dans cette violation de neutralité, c'est que c'est de ce même port de Cuba, la Havane, que quelques mois auparavant, était partie la flotte espagnole pour aller avec celle de la France combattre ce même Gouvernement mexicain.

Tous ces faits démontrent combien on avait visé juste, en empêchant l'Espagne de mener l'expédition du Mexique.

J'ai dit qu'il était important, dans la préparation du grand projet conçu par Napoléon III, de tenir un compte sérieux du sentiment des Etats-Unis qui ne pouvait être que défavorable ; aussi, dans les négociations qui ont précédé et amené la convention de Londres, le principal négociateur, l'Empereur, alla au-devant des scrupules qu'on prêtait, avec juste raison, aux Américains, et il invita les Etats-Unis à s'y associer, car eux également avaient des revendications à formuler.

Mais ceux-ci, qui certainement aussi entretenaient encore des convoitises sur le Mexique, ne voulurent pas s'associer à cette action commune qui, faisant donner de suite une satisfaction à leurs revendications, anéantirait toutes les espérances qu'ils entretenaient pour l'avenir et auxquels leurs griefs tenaient toujours une porte ouverte. Le Gouvernement américain eut même la hardiesse de proposer une solution qui, sous l'apparence de rendre service au Mexique et sous le prétexte de donner une satisfaction matérielle aux trois puissances européennes, n'était en réalité favorable qu'à lui-même, en augmentant encore le poids de ses revendica-

tions futures à l'égard du Mexique, et en s'intronisant directement dans les affaires de ce pays.

La solution proposée par M. Seward, ministre des Affaires étrangères, consistait à faire payer par les Etats-Unis à l'Angleterre, à l'Espagne et à la France, les termes échus des dettes du Mexique envers ces trois puissances, jusqu'à concurrence de 45 millions de francs ; se réservant de prendre pour ces sommes hypothèque sur le domaine public du Mexique, sur les Mines de la Basse-Californie et des Etats-frontières du Nord : Sonora, Chihuahua et Tamaulipas.

C'était le coup du troisième larron ! Les Etats-Unis comptaient bien faire en sorte que cette hypothèque ne serait jamais servie. Et, après quelques années d'attente très volontaire, alors que les trois nations européennes ne seraient plus tentées de revenir sur la question et n'en auraient même presque plus le droit strict, les Américains mettraient la main sur ces quatre belles provinces qu'ils n'avaient pu conquérir par la force quinze années auparavant, et qu'ainsi presque légalement ils joindraient à celles de la Californie, Nouveau Mexique et Texas qu'ils avaient déjà enlevées au Mexique. C'était un deuxième acheminement vers la conquête entière de ce pays. Si ce plan avait réussi, le golfe du Mexique tout entier devenait américain ; et il y a déjà longtemps que le Gouvernement insatiable de la Maison-Blanche aurait revendiqué comme une nécessité géographique impérieuse que l'île de Cuba qui ferme ce fameux golfe et en tient les deux clefs, tombât aussi dans le domaine de l'Union. Ils auraient tenté de l'acheter et, dans les conditions où se serait trouvée alors la question, il est possible que l'Espagne eût consenti à cette aliénation, si on y avait mis le prix.

Cette combinaison ayant échoué, la politique américaine la reprit plus tard dans un autre sens. La ruse n'ayant pas réussi, pour se donner quelques droits tout au moins apparents, elle adopta plus tard le système de la force brutale. Ce qui est particulièrement suggestif, c'est que, près de quarante ans plus tard, l'Espagne qui s'était efforcée de

faire échec à notre action libératrice du Mexique, paya elle-même les frais de la convoitise américaine par la perte de Cuba, donnant ainsi aux Etats-Unis les deux clefs du golfe du Mexique.

Un jour viendra vraisemblablement où les Etats-Unis reprendront la question mexicaine. Alors l'Europe restera sans doute spectatrice passive de ce nouvel agrandissement de l'union américaine. Et, dans des conditions bien plus faciles qu'en 1848, les Américains feront aisément la conquête du Mexique ainsi enveloppé par eux. Et même n'auront-ils qu'à la sanctionner politiquement, car, depuis longtemps, ils l'accomplissent tacitement et matériellement par une infiltration méthodique commerciale, industrielle et même sociale qui commence à effrayer les Mexicains eux-mêmes qui seront leurs victimes.

L'Europe, la France, en éprouveront les dures conséquences, et alors les politiciens français reconnaîtront peut-être quelle faute ils ont commise de 1862 à 1866, en empêchant Napoléon III de constituer le Mexique en un état autonome puissant et riche placé sous le protectorat de la France. Les patriotes mexicains auront lieu de le regretter bien davantage.

Quoi qu'il en soit et si je reviens à l'époque où le premier acte de ce grand projet américain se préparait, il faut reconnaître que les Mexicains eux-mêmes, avec une grande finesse de vue, ont aperçu le danger à venir dans le germe fallacieux qui leur était offert. Aussi, malgré des négociations conduites par M. Corwin, ministre des Etats-Unis à Mexico, diplomate habile et fort insinuant, le Gouvernement mexicain repoussa le présent d'Artaxercès que lui offrait le Gouvernement américain. Il voyait bien ce que contenait ce bloc enfariné, trop grossièrement confectionné pour tromper qui que ce fût. Les trois puissances européennes le virent également et la France surtout. Aussi les pourparlers continuèrent et, le 31 octobre, elles signaient la convention de Londres par laquelle elles s'engageaient à envoyer sur les

côtes du Mexique des forces de terre et de mer combinées, « ... dont l'ensemble devra être suffisant pour pouvoir saisir et occuper les différentes forteresses et positions militaires du littoral mexicain... ». Cette convention ajoutait dans ce même ordre d'idées que « les commandants des forces alliées seraient en outre, autorisés à accomplir les autres opérations qui seraient jugées, sur les lieux, les plus propres à réaliser le but spécifié dans le préambule de la présente convention, et notamment à assurer la sécurité des résidants étrangers. » Enfin et bien que les Etats-Unis, absorbés par leurs négociations latérales avec Mexico, n'aient pas encore pu prendre position après l'échec de leur combinaison de banquiers trop malins, la convention de Londres ne voulut pas les laisser en dehors et disposa dans son article 4 : « Les hautes parties contractantes désirant en outre que les mesures qu'elles ont l'intention d'adopter n'aient pas un caractère exclusif et sachant que de son côté, le Gouvernement des Etats-Unis a des réclamations à faire valoir, comme elles, contre la République mexicaine, conviennent qu'aussitôt après la signature de la présente convention il en sera communiqué une copie au Gouvernement des Etats-Unis, que ce Gouvernement sera invité à y accéder... » Cette disposition courtoise pour les Etats-Unis déjà froissés d'avoir vu échouer leur proposition machiavélique, n'eut pour résultat que de faire se manifester l'hostilité sourde qui devait ultérieurement caractériser leur attitude. Leur réponse en est un témoignage officiel et formel.

« Les Etats-Unis ont un haut intérêt à ce que les Souverains qui se sont engagés dans cette convention ne cherchent à obtenir aucun agrandissement de territoire... et ne veulent exercer aucune influence au détriment du droit qu'a le peuple mexicain de choisir et d'établir librement la forme de son gouvernement...

« Le Président a décidé, après mûres réflexions, que les Etats-Unis ne doivent pas avoir recours à des mesures coercitives pour la satisfaction de leurs griefs, dans un moment

où le Gouvernement mexicain est profondément ébranlé par suite de dissensions intérieures. »

Cette déclaration était conforme aux dispositions d'esprit secrètes qui animaient le Gouvernement de Washington, naturellement exaspéré de n'avoir pu réussir sa combinaison lucrative du début des négociations. L'hostilité qui perce dans cette réponse se manifesta sourdement au cours des événements qui se déroulèrent au Mexique.

C'est afin qu'on puisse la découvrir partout où elle s'est produite et expliquer bien des faits difficiles à comprendre tout naturellement, que j'ai tenu à préciser, dès le début, quelle était nettement au fond la situation morale respective des différents gouvernements qui ont joué un rôle plus ou moins effectif, en apparence ou autrement, dans l'entreprise mexicaine.

J'ajouterai que la conduite des Etats-Unis a été d'autant plus regrettable que ceux-ci ont sourdement soutenu matériellement l'adversaire que nous combattions, tandis que la France a eu la droiture de ne pas soutenir, tout au moins par réciprocité, l'ennemi que le Gouvernement yankee avait devant lui pendant la guerre de sécession.

Pourtant les Sudistes devaient avoir et avaient toute notre sympathie. Aussi a-t-on déclaré, avec juste raison, que le Gouvernement de l'Empereur, en cette circonstance, avait commis une faute. En fait, cela est vrai; mais franchement il n'était guère possible, honnêtement parlant, de s'immiscer dans ce conflit intérieur, alors que nous n'avions pas, comme au Mexique, des considérations et des intérêts matériels, des griefs même qui nous y poussaient. En tout cas, si nous avions soutenu la cause des Etats du Sud de l'Union, les Confédérés, et que nous les ayions fait triompher, ce qui est vraisemblable, nous aurions évité la guerre du Mexique que Juarez n'aurait pas soutenue, faute de l'appui moral et matériel des Yankees ; et enfin nous aurions pu obtenir, avec juste raison, l'abrogation du principe de la doctrine de

Monroë. Nous aurions rendu un grand service à l'Europe et même à l'Amérique.

En tout cas, les Etats-Unis, qui ont fait étalage de sentiments chevaleresques en se refusant à employer des mesures coercitives contre le Mexique parce qu'il avait de graves difficultés intérieures, ne se sont pas embarrassés plus tard de pareils scrupules lorsqu'ils ont brutalement déclaré la guerre à l'Espagne, sous le fallacieux et ridicule prétexte que leurs sentiments d'humanité et de philanthropie leur faisaient un devoir de voler au secours des insurgés Cubains et d'attenter ainsi aux droits des Espagnols.

Cela ne serait pas arrivé si, quarante ans avant, nous avions soutenu les insurgés du Sud, cent fois plus intéressants du reste que ceux de Cuba.

Dans ces considérations relatives aux puissances ayant des revendications à faire valoir auprès du Gouvernement mexicain, je n'ai pas mis à jour le fond de l'opinion de l'Angleterre. C'est qu'il n'y avait pas de dessous mystérieux dans la pensée de cette égoïste puissance qui connaît bien peu la philanthropie et le sentiment. Elle ne pouvait nourrir aucun projet secret à l'égard du Mexique et n'avait qu'un but simple et pratique, il faut le reconnaître, celui de rentrer dans son argent, sans bourse délier

D'autre part, comme elle a pour politique générale de rester bien avec les Américains, dès qu'elle a vu ceux-ci se prononcer contre l'intervention, elle a cherché l'occasion de retirer, elle aussi, son épingle du jeu. Et elle l'a trouvée !

Le 30 novembre 1861, la convention de Londres était enfin signée. Mais chacun des signataires cachant ses arrière-pensées, cet acte solennel ne formulait rien, ne résolvait rien, ne stipulait rien; c'était le triomphe de la diplomatie. Dès lors l'expédition projetée allait commencer.

Les trois puissances s'étaient donné rendez-vous dans le port de la Havane, chez les Espagnols. Le général Prim devait prendre le commandement en chef des moyens d'ac-

tion. Les flottes anglaise et française avec les troupes qu'elles portaient y arrivèrent correctement le 27 décembre 1861, pour de là faire voile vers Vera-Cruz avec les Espagnols. Mais, par un hasard inexplicable, ou plutôt trop explicable, ceux-ci étaient déjà partis sans attendre personne, et depuis dix jours leur flotte portant 5.600 hommes s'était emparé, sans résistance du reste, de l'îlot fortifié de Saint-Jean-d'Ulloa et occupaient Vera-Cruz. Cette indépendance peu correcte ainsi manifestée, je ne dirai pas par l'Espagne, mais par son représentant, était significative.

Le 8 janvier 1862, les flottes anglaise et française ainsi que le reste des troupes espagnoles arrivaient à Vera-Cruz.

Des canons et des baïonnettes étrangers se trouvaient ainsi sur la terre mexicaine, et pourtant l'état de guerre n'existait pas. Etrange situation !

On négociait encore et les commissaires des trois puissances alliées, ou soi-disant telles, se réunissaient à Vera-Cruz. Celui de la France était M. Dubois de Saligny, son ministre à Mexico. Ce diplomate n'était malheureusement pas l'homme qui convenait dans ces circonstances difficiles au milieu d'une situation délicate, complexe, embrouillée même. D'un caractère entier, ardent, peu pondéré, il ne pouvait, en cette occasion, apporter le tact, la mesure, je dirai même la modération qui étaient indispensables. L'esprit monté par les réfugiés politiques mexicains du régime gouvernemental précédent, il croyait que l'Empereur Napoléon voulait quand même une rupture avec le Mexique. Cette appréciation des dispositions de son souverain était fausse, car, si Napoléon désirait faire entrer une rupture dans l'ordre de ses vues politiques secrètes, son caractère calme et prudent se refusait à la faire naître, surtout brutalement. M. Dubois de Saligny fit trop de zèle. Il rédigea à Vera-Cruz l'exposé des revendications de la France d'une façon tellement exagérée dans la forme comme dans le fond, que ce document constituait un ultimatum inacceptable qui souleva une tempête dans la réunion des commissaires et des chefs

des expéditions. Heureusement, le calme et la modération de l'amiral Jurien de la Gravière, commandant les forces françaises, parvinrent à apaiser l'orage; et il fut décidé qu'on se mettrait en rapport avec le général Doblado, ministre des affaires étrangères de Juarez.

On a gravement reproché à M. Dubois de Saligny d'avoir ainsi présenté au Gouvernement mexicain, dans son ultimatum relatif au règlement des questions financières, des conditions draconiennes auxquelles il était impossible de satisfaire. Cela est vrai; mais doit-on en éprouver un sentiment de commisération pour le Gouvernement de Juarez ? Assurément non. La pénurie dans laquelle se trouvait son trésor public est sa propre condamnation et celle de son administration. Ce Gouvernement avait acquis des ressources énormes par des spoliations excessives; mais il les avait laissé dilapider par la cupidité, la rapacité de ses partisans qui avaient rempli leur escarcelle en laissant vide celle de l'Etat. Cette situation était-elle donc intéressante ? Je les ai connus, tous ces tripoteurs d'affaires politico-financiers, et je déclare qu'ils ne méritent de notre part aucune de ces délicatesses de sentiments et de procédés que doit inspirer, à l'égard d'adversaires honorables, le respect du patriotisme allié au désintéressement personnel. Du reste, ce Gouvernement qui accusait une misère profonde dans tout le pays était l'auteur même, l'artisan de cette misère, puisque c'est lui qui avait allumé le brandon de la guerre civile pour prendre la place du Gouvernement ou plutôt du parti qui était au pouvoir, et qui a ruiné le pays par une lutte de plusieurs années et par des exactions de toutes sortes. Son état de misère n'était donc pas intéressant.

Si, dans les difficultés ordinaires qui s'élèvent dans les relations d'affaires d'une société, on est souvent inexorable et sans pitié, dans le fonds comme dans la forme, à l'égard des différends internationaux il est d'usage d'employer des procédés coercitifs plus pondérés et plus courtois. C'est en cela seulement qu'a péché M. Dubois de Saligny; car, au

fond, nos créanciers n'étaient à aucun point de vue dignes d'intérêt, bien que les porte-paroles de notre opposition en France les aient présentés à l'opinion publique sous les apparences les plus recommandables.

Quoi qu'il en fut du reste de ces détails de forme, c'était l'ère des négociations qui se rouvrait ; mais il faut reconnaître qu'elle se présentait dans des conditions peu favorables à l'intervention, ou du moins plus difficiles pour elle. Car, au milieu de ses représentants sur le territoire mexicain et à l'abri des drapeaux des puissances, venaient d'accourir ce qu'on pourrait appeler les épaves des anciens régimes ; et leur présence, prématurée tout au moins et à coup sûr maladroite, derrière nos soldats ne pouvait qu'inspirer de mauvaises dispositions au Gouvernement de Juarez avec qui on entrait en relations, et donnait beau jeu à la duplicité excessive de ses membres; car ceux-ci comprenaient bien que les Almonte, Miramon, Haro y Tamaris, le père Miranda et *tutti quanti*, ne se jetaient ainsi dans nos bras que pour ressaisir le pouvoir et avec lui l'argent !

Du reste, les récits qui suivront montreront le caractère véritable de ces personnalités souvent encombrantes que les événements nous ont obligé de prendre pour auxiliaires.

Entre temps, les troupes avaient été mises à terre dans des conditions d'hygiène qui pouvaient devenir dangereuses, bien que la fièvre jaune ne commence généralement à sévir que vers le mois de mai. Aussi, par prudence, les chefs de l'expédition voulurent les éloigner de la côte, et ils les portèrent à la Tejeria, à 12 kilomètres dans l'intérieur des terres. Mais ce n'était guère qu'un acheminement dans la voie de la prophylaxie, car les régions marécageuses de la Tejeria sont d'ordinaire encore plus malsaines que la grève ou les dunes sablonneuses de Vera-Cruz.

Cependant, pour rentrer dans la sphère des négociations ouvertes de nouveau et qui rendaient la parole à la diplomatie, le général Doblado avait accueilli avec empressement les propositions d'entente qui lui étaient adressées, se pro-

mettant bien, dans son esprit rusé d'indien espagnolisé, d'exploiter la nouvelle mansuétude des puissances et surtout le désaccord qu'il pressentait dans les vues des alliés.

Il fut entendu qu'on se rencontrerait à la Soledad. Cette entrevue eut lieu en effet et, en raison des dispositions méfiantes dans lesquelles se trouvaient les commissaires espagnols et anglais et des sourdes intrigues auxquelles se livrait le général Prim, grâce surtout à la maladresse de notre ministre plénipotentiaire, on conclut la convention de la Soledad, fameuse surtout par les principes déplorables qu'elle sanctionnait et par les difficultés qu'elle amena fatalement en raison des stipulations qu'elle contenait et qui étaient contraires à la politique secrète de chacune des puissances contractantes ; cette convention fut signée le 23 février 1862.

Il convient de remarquer à son sujet qu'en dehors des dispositions politiques traitées dans cette convention préliminaire, les commissaires européens avaient eu la sagesse et la prévoyance d'obtenir du Gouvernement mexicain les conditions de l'article 3, nécessitées par les considérations suivantes.

La convention stipulait que les dispositions qu'elle contenait devaient être acceptées par les trois gouvernements alliés ; mais on ne pouvait espérer recevoir la réponse de ces gouvernements avant un délai de deux mois au moins. Dans ces conditions, les troupes de l'intervention seraient obligées de stationner pendant un long temps dans les terres chaudes où elles pourraient être ravagées par la fièvre jaune. Pour parer à ce danger, l'article 3 stipula que les troupes alliées auraient la faculté de se porter en avant pour s'établir dans une zône moins dangereuse, et d'occuper les villes de Cordoba, Orizaba et Téhuacan. Mais cette disposition humanitaire consentie par le Gouvernement mexicain disposait par contre qu'en cas de rupture des négociations, les forces alliées rétrograderaient sur la route de Vera-Cruz jusqu'à Paso-Ancho, avant de faire acte d'hostilités. « Dans

ce cas, les hôpitaux des alliés *resteraient sous la sauvegarde de la nation mexicaine.* »

Je souligne cette disposition parce qu'elle va prendre une importance capitale dans les prochains événements, et servir de base au parti de l'opposition en France pour attaquer violemment notre conduite et prôner le caractère élevé de nos adversaires.

D'autre part, en raison des lenteurs que subissaient les communications entre le Mexique et l'Europe, des contretemps fâcheux se produisaient, sans que la faute puisse en être imputée aux personnes mais bien aux circonstances impérieuses. C'est ainsi que pendant que les négociations se rouvraient, à l'insu forcé du Gouvernement français, l'Empereur Napoléon se trouvait froissé et par l'effectif exagéré du corps expéditionnaire espagnol et par l'empressement intempestif et injustifié que le représentant de l'Espagne avait mis à occuper Vera-Cruz quinze jours avant les autres puissances ; et cela en violation de la convention arrêtée à Londres. Les procédés et les agissements du représentant espagnol confirmaient ses soupçons à l'égard des prétentions de l'Espagne et du général Prim à la couronne du Mexique. Sous l'empire de ces impressions, il prescrivit d'envoyer des renforts destinés à égaler l'importance du corps espagnol.

Aussi, le 6 mars, on apprit avec stupeur à Cordoba l'arrivée à Vera-Cruz du général de brigade de Lorencez avec 4.500 hommes de supplément ; ce qui transformait notre corps expéditionnaire en une division constituée.

A partir de ce moment, le général Prim comprit que le rôle prédominant qu'il comptait jouer au nom de l'Espagne allait s'effacer et que les rêves qui devaient en être la conséquence pour l'avenir s'évanouissaient. Dès lors, il commença une lutte sourde et acharnée contre l'action française et fit tout ce qui était possible pour brouiller nos cartes dans la partie que nous allions être seuls à jouer avec le Gouver-

nement mexicain. Il n'eut pas de peine à entraîner dans la même voie l'intervention anglaise.

Celle-ci, voyant qu'elle allait rester seule à graviter avec quelques matelots derrière nos dix mille hommes de troupes de terre, tactiquement bien constitués, résolut de se retirer dans sa tente et de se rembarquer.

Presque tous les historiens ou écrivains qui se sont cru tels ont critiqué la France pour avoir persisté dans l'entreprise et avoir poussé à une rupture avec le Gouvernement de Juarez. Je n'entrerai pas dans la discussion des considérations qu'ils ont formulées pour appuyer leurs critiques, je me bornerai à dire que celles-ci péchaient toutes par la base et portaient à faux, parce que ces écrivains ignoraient ou voulaient ignorer quel était le but véritable que poursuivait l'Empereur en allant au Mexique. On a dit que les Espagnols et les Anglais avaient été sages en se retirant d'une entreprise qui prenait le caractère d'une agression brutale destinée à violenter un peuple libre, honnête et fier. Tout cela n'est que verbiage.

Si les Espagnols qui ont joué au désintéressement avaient pu nous effacer comme ils l'avaient essayé, ils auraient fait exactement ce que nous avons fait, et auraient parfaitement renversé le Gouvernement de Juarez, même avec le concours des anciens personnages politiques tombés du pouvoir qu'ils nous ont tant reproché d'avoir accepté, tels que Almonte, Miranda et tant d'autres, si ceux-ci avaient consenti à patroner un prince espagnol, ou un personnage comme le général Prim, comte de Reuss. Mais comme ceux-ci ne voulaient pas « prendre leur ours », ils ont trouvé mauvais que nous les acceptions comme points d'appui de notre intervention.

Quant aux Anglais, ils auraient fait encore moins de sentiment que les Espagnols, s'ils avaient pu trouver un moyen d'éliminer leurs deux alliés. Puis, s'ils n'avaient pas tenté de conquérir le Mexique, d'abord parce qu'aucun parti mexicain ne voulait d'eux, ils se seraient installés à Vera-Cruz et auraient fait de Saint-Jean-d'Ulloa un Gibraltar au fond

du golfe du Mexique pour garder la clef du canal interocéanique qu'ils auraient percé dans l'isthme de Tehuantepec, plus sûrement que celui de Panama, car partout où l'Anglais met le pied, il y prend racine, si on le laisse faire.

Enfin, il est faux de dire qu'on violentait un peuple libre, honnête et fier. Il faut distinguer. Nous n'allions pas combattre ni violenter la nation mexicaine, mais seulement une partie de cette nation, la plus faible même et on est obligé de reconnaître que c'était la moins honnête, puisque c'est son défaut d'honnêteté qui avait fait naître les griefs et les revendications des trois puissances coalisées dès le début. D'autre part, nous nous appuyons sur l'autre élément du peuple mexicain qui lui, au contraire, était opprimé, persécuté et nous tendait les bras ; nous n'allions pas l'opprimer mais lui rendre la liberté.

Toutes ces récriminations plus ou moins consciencieuses ne constituent donc qu'une phraséologie retentissante mais sans fondement et qu'en vain on s'est efforcé de rendre sentimentale.

Lorsque vers la fin de mars, le courrier portant les réponses des Cours d'Europe arriva à Vera-Cruz, on apprit des nouvelles qui devaient jeter le trouble au sein de l'intervention des trois puissances ; ce qui était inévitable. Chacun des Gouvernements en cause étant, dès l'origine, animé de sentiments différents et nourrissant des vues contraires les unes aux autres, il était impossible que l'entente durât. L'alliance était vouée à la désorganisation dès qu'on entrerait dans la période positive des faits.

On n'a pas connu les termes complets et précis des réponses faites par l'Espagne et l'Angleterre aux dispositions de la convention de la Soledad; par conséquent tous les écrivains qui ont voulu rejeter sur le Gouvernement français toute la responsabilité de la rupture ont eu tort et ont fait œuvre antipatriotique ; car ils n'étaient pas suffisamment informés pour apprécier les vraies raisons, les motifs secrets qu'en politique étrangère on ne découvre jamais et qui dic-

taient à l'Espagne comme à l'Angleterre les instructions que ces deux puissances envoyaient à leurs commissaires.

On apprit bien que l'Angleterre, qui repoussait l'idée d'une expédition à l'intérieur du Mexique, et pour cause du reste, puisque sa politique ne désirait qu'une occupation de la mer, ratifiait les conditions de la convention acceptées par Sir Ch. Wyke, son plénipotentiaire. On sut, d'autre part, que l'Espagne ne désapprouvait pas le Général Prim, mais ne l'approuvait pas non plus et qu'elle exprimait même des regrets. C'était peu compromettant ! Toutes ces finesses de la diplomatie et de la politique étrangère ne peuvent en aucune façon servir de base pour formuler un jugement et encore moins une condamnation à l'égard d'une des parties en cause, la France.

En tous cas, le plus franc entre les trois larrons fut certainement le Gouvernement français qui déclara hautement ne pouvoir accepter la convention de la Soledad, comme « contraire à la dignité nationale ». Depuis trop longtemps, le Mexique bernait la France et ne faisait rien pour donner satisfaction à ses justes revendications. Il est vrai qu'en présence de l'intervention menaçante, le Gouvernement de Juarez avait fait de nouvelles protestations de bon vouloir et d'honnêteté pour se débarrasser des baïonnettes étrangères ; mais il n'était pas douteux également que si nous avions ajouté foi à ses promesses, accordé le moindre crédit à ses protestations d'honnêteté, les Mexicains se seraient joué de nous, avec l'orgueil (ne pas voir fierté ?) qui les caractérisait. Ils auraient même été convaincus que nous avions eu peur d'eux ; nos revendications auraient été classées comme lettres mortes et un cachet d'impuissance nous eût été imprimé aux yeux de toutes les Amériques. Et quand je parle de l'orgueil immodéré des hommes du parti qui régnait à Mexico, je dirai même de leur vaniteuse outrecuidance, j'en ai tout au moins le droit quand je lis la lettre qu'écrivit au ministre des Affaires étrangères de France. M. de la Fuente, ministre plénipotentiaire de Juarez à Paris,

en lui demandant ses passeports. J'y trouve, entr'autres rodomontades, cette phrase prodigieuse : « Le Mexique n'est pas aussi faible que l'Espagne sous Napoléon Ier. » Quelle orgueilleuse insolence à l'égard de l'Espagne et de la France!

Tartarin lui-même n'aurait pas inventé ça pour Tarascon.

J'aurai du reste, par la suite, l'occasion d'en montrer bien d'autres. Aussi, je reste confondu quand je lis la prose historique d'écrivains français qui ont donné tort au Gouvernement de leur pays et prôné les vertus de ces débiteurs aussi insolents qu'insolvables.

Etaient-ils donc intéressants ces partisans de Juarez ? Ils étaient dans la misère la plus profonde et cela par leur faute, car ils avaient dilapidé des biens immenses enlevés au clergé, volés dans les églises. Leur gouvernement était si misérable que, lorsque son Président avait voulu, quelque temps auparavant, envoyer en France comme plénipotentiaire ce même Le Fuente qui se croyait « plus fort que l'Espagne », il dut retarder son départ parce que le Gouvernement mexicain n'avait pas dans sa caisse l'argent nécessaire pour payer les frais de son voyage !

Ce Gouvernement ne méritait aucune compassion que du reste sa vanité repoussait.

On a fait un reproche au Gouvernement de l'Empereur de n'avoir pas accepté les promesses léonines que lui faisaient de pareils administrateurs et de ne s'être pas retiré alors qu'il avait la main sur la caisse et qu'il avait fait deux mille lieues de mer avec sa flotte et dix mille hommes pour atteindre ce résultat. Cela n'est pas sérieux.

On répondra évidemment que nous avons été obligés d'en arriver au même résultat cinq ans plus tard, après avoir envoyé là-bas 35.000 hommes et dépensé 300 millions. Le fait est vrai; mais à qui la faute ? A vous, Messieurs les Français d'opposition qui avez déserté les intérêts de la France pour soutenir la cause de M. le Président Juarez et qui avez fait échouer l'entreprise; ce que je démontrerai dans la suite.

Quoi qu'il en soit, du reste, des appréciations qu'ont pu formuler des écrivains français d'accord avec les sentiments hostiles de nos rivales, l'Angleterre et l'Espagne, les dispositions inspirées par la politique persévérante de l'Empereur devaient jeter un trouble profond dans les sentiments des deux nations qui avaient contracté avec nous une alliance qui ne tenait que par les fils fragiles de leurs vues personnelles.

En présence de l'attitude décidée et résolue que prenait la France et qui transformait le rôle que l'Angleterre et l'Espagne principalement s'étaient proposé de jouer, ces deux puissances se décidèrent à se retirer de la convention de Londres et, dans une conférence solennelle à laquelle prirent part les commissaires des trois gouvernements, la rupture officielle eut lieu le 9 avril. La chicane diplomatique s'était chargée de trouver les prétextes.

Le Comte de Reuss comprenait parfaitement que la présence au milieu des troupes de l'intervention, du général Almonte, de l'ancien Président Miramon, et d'autres personnalités politiques, indiquait clairement le renversement probable de Juarez et de ses ministres, parmi lesquels se trouvait son oncle Etschevarria, et conséquemment l'annihilation de l'influence qu'il comptait exploiter pour ses projets ultérieurs. Aussi d'accord avec Sir Ch. Wyke, le commissaire anglais, il demanda le rembarquement immédiat d'Almonte.

Cette exigence n'avait évidemment pour objet que de motiver la rupture en se donnant l'apparence d'un respect intempestif pour le Gouvernement de Juarez, car elle était inacceptable. En effet, la France qui lançait ses troupes dans un pays désuni par une révolution chronique pour arracher par la force la satisfaction de ses droits méconnus à un gouvernement infidèle à ses engagements, était obligée d'accepter le concours des adversaires politiques du régime qu'elle allait combattre, personnalités qui amèneraient à sa cause une grande partie de la nation mexicaine. La France, dis-je, ne pouvait repousser les chefs du parti qui l'appelait. Si

elle avait agi ainsi, c'eût été une faute capitale; car, alors, on aurait pu l'accuser de violenter la nation mexicaine tout entière. Heureusement elle ne commit pas cette grossière maladresse.

A ce propos, je dois faire connaître de façon précise quelle était la situation politique exacte, au point de vue du droit comme à tous autres, de ces Mexicains qui venaient nous aider dans l'œuvre d'oppression suivant les détracteurs de notre entreprise, de libération suivant les intentions de notre gouvernement.

Les Français qui ont soutenu par la plume ou par la parole les droits du Gouvernement de Juarez qu'ils croyaient respectables, ont prétendu que nous allions aider au renversement d'un gouvernement légal. C'est une erreur, car celui de Juarez était issu de la révolution et établi par la force. Il n'était pas plus légal que celui qu'il avait renversé et dont les débris dispersés et persécutés venaient à nous. Ces victimes qui accouraient autour de notre drapeau étaient en nombre considérable, et il en existait à l'état latent partout au Mexique, dans les villes comme dans les campagnes. On en a eu la preuve à mesure que sur le passage de nos troupes, les populations rendues à la liberté pouvaient manifester leurs sentiments.

Dans ces conditions, la discussion fut vive entre les commissaires anglais et espagnols et les commissaires français. Ceux-ci déclarèrent qu'ils ne feraient pas rembarquer les émigrés revenant dans leur pays, et que les troupes françaises, s'il le fallait, iraient jusqu'à Mexico pour obtenir la satisfaction due aux réclamations de la France.

Enfin, les commissaires alliés déclarèrent que puisque la France ne voulait pas accepter la convention de la Soledad et renvoyer les émigrés, ils se retireraient avec leurs troupes du territoire mexicain. C'était la rupture de l'alliance des trois puissances, c'était la guerre de la France, non pas contre le Mexique, mais uniquement contre le Gouvernement de Juarez.

Les représentants des puissances notifièrent alors au Gouvernement mexicain et au général Saragoza, commandant ses troupes, les résolutions adoptées dans la conférence ; ils l'informèrent en outre que les troupes françaises se concentreraient à Paso-Ancho, conformément à l'article 3 de la convention de la Soledad, et ne commenceraient les hostilités que lorsque les Espagnols, qui allaient opérer leur retraite vers la côte, auraient dépassé leurs lignes.

Pendant les quatre mois durant lesquels se sont déroulés ces prodromes de la guerre, le Gouvernement de Juarez, qui cherchait encore à les prolonger, avait naturellement profité de ce temps pour organiser et réunir des troupes et préparer la défense.

Néanmoins et conformément aux conventions de la Soledad, les négociations ayant pris fin avec le Gouvernement mexicain, l'amiral Jurien de la Gravière, dès le 1er avril, commença son mouvement de retraite et partit de Téhuacan où ses troupes avaient stationné pendant les pourparlers diplomatiques. Il s'arrêta à Cordoba, à hauteur des Espagnols avec lesquels les relations achevaient de se brouiller ; c'était le 5 avril. C'est là qu'arriva le général de Lorencez, à la tête des 4.500 hommes qu'il amenait.

Cet officier général prit naturellement le commandement de tout le corps expéditionnaire et, après que Anglais et Espagnols furent remontés sur leurs galères, il se mit en mesure de prendre l'offensive en allant se replacer au point qui était convenu.

Mais, pendant que, se conformant aux engagements pris, il allait repasser le ravin de Chiquihuite qui constituait un défilé où les Mexicains avaient organisé un semblant de résistance avec quelques vieux canons rouillés, le général apprit que nos soldats malades laissés à l'hôpital d'Orizaba étaient menacés dans leur existence par les troupes juaristes. Alors, assuré que l'ennemi ne tenait pas ses engagements, il se considéra comme dégagé de ceux pris par les alliés et,

craignant qu'à quelques étapes de lui on ne massacrât ses soldats, il arrêta son mouvement rétrograde et remonta à marches forcées sur Orizaba.

La guerre était commencée.

CHAPITRE III

GUERRE DU MEXIQUE

Premières hostilités. — Critiques non fondées contre la détermination du général de Lorencez. — Influence néfaste de M. Dubois de Saligny. — Jactance des Mexicains. — Considérations sur les troupes de Juarez. — Marche en avant du corps expéditionnaire. — Passage de vive force des Cumbres. — Arrivée devant Puebla. — Fautes tactiques du général de Lorencez. — Attaque du Cerro de Guadalope. — Héroïsme inutile du 2e zouaves. — Grave échec. — Belle retraite de la colonne française sur Orizaba. — Brillant combat d'arrière-garde. — Impressions en France. — Résolution du parlement. — Fausses critiques de l'opposition. — Départ du général Douay pour le Mexique. — Napoléon III décide de porter à 30.000 hommes le corps expéditionnaire.

On a reproché au général français de n'avoir pas rempli les engagements convenus à la Soledad et d'avoir ainsi violé une parole donnée en ne repassant pas le défilé, soi-disant infranchissable, du Chiquihuite. Que les Mexicains aient exploité cette opération, bien qu'elle soit justifiée par leur propre conduite, il n'y a là rien de surprenant; ils en ont fait bien d'autres. Mais que des Français aient tenu le même langage, c'est là que le sentiment patriotique se révolte.

Le général de Lorencez n'avait pas tort de se méfier des procédés des Mexicains de Juarez et de faire volte-face pour courir au secours de ses soldats malades. Quand on verra les atrocités que, plus tard, les bandes de Juarez ont commises sur nos éclopés ou nos malades, nos traînards, on reconnaîtra que le commandant des troupes françaises a bien fait. Car, si dans l'armée que le Président Juarez

allait nous opposer il se trouvait des généraux dignes d'estime et de considération, il y avait aussi, et en grand nombre, des chefs qui n'étaient que des bandits et commandaient à des soldats de même acabit.

D'autre part, il est déplorable d'entendre les Mexicains et même quelques Français dire que nous n'avons pas osé rendre à notre adversaire le défilé du Chiquihuite où il aurait pu faire une défense héroïque et nous arrêter. Les Mexicains n'y auraient rien arrêté, ils n'y auraient même rien fait, encore moins rien d'héroïque. La preuve en est, qu'ils n'ont pas su, avec 4.000 fantassins et une nombreuse artillerie, défendre les Cumbres, défilé terrible, positions formidables et cent fois plus redoutables que le passage du Chiquihuite, de vrais Thermopyles enfin que le général de Lorencez, quelques jours après, put enlever brillamment avec le 1er bataillon de chasseurs et le 2e zouaves pour s'élever d'Orizaba sur le plateau de Puebla.

Il faut, au contraire, rendre au général de Lorencez cette justice qu'il a fait preuve d'une réelle crânerie en se portant énergiquement en avant, à peine débarqué, au milieu d'un pays inconnu et difficile, et ayant devant lui des adversaires qui, par leurs fanfaronnades, voulaient paraître redoutables et capables de tout dévorer. En une marche de vingt et quelques jours, il amena audacieusement ses troupes jusqu'aux portes de Puebla, à 240 kilomètres de la mer, sa base d'opération, où il brûlait ses vaisseaux.

Malheureusement cette audace fut poussée trop loin et lorsqu'il eut atteint la fameuse Puebla de los Angeles, la ville des Anges, une des plus importantes cités du Mexique, qu'il savait munie de sérieux ouvrages de fortification, il aurait dû rentrer dans le domaine de la prudence et réfléchir avant de donner tête baissée sur le premier obstacle qui se présentait devant lui.

Il est vrai qu'il avait à ses côtés un homme qui fut son néfaste conseil, M. Dubois de Saligny, ce diplomate fougueux et illusionné qui se faisait fort d'aller de Vera-Cruz jusqu'à

Mexico avec un bataillon de zouaves et assurait le commandant du corps expéditionnaire qu'il entrerait à Puebla sous une pluie de fleurs. Hélas ! ce fut sous une grêle de balles et de boulets.

Du reste, bien d'autres voix disaient à ce général qu'il lui faudrait compter avec la résistance des adversaires qu'il allait rencontrer et qu'il devrait repousser loin de son esprit les folles illusions que le ministre de France s'efforçait d'y entretenir. Mais il n'eut pas le temps d'entendre ces voix qui, de toutes parts, amies ou ennemies, lui criaient : « *Cave* », autrement dit *Casse-cou* en langage ordinaire français.

La plupart des écrivains qui ont essayé de faire de l'histoire ont blâmé le général de Lorencez de n'avoir pas tenu compte de ces avertissements. Ils ont eu raison dans une certaine mesure; mais ils ont forcé la note. Les uns poussés par la partialité sans scrupules que leur inspirait pour la cause de Juarez leur implacable hostilité contre le Gouvernement de l'Empereur ; les autres, parce qu'ils se sont laissé prendre aux rodomontades des généraux et des partisans de Juarez et tromper par les intrigues ourdies par des agents du Gouvernement de Mexico et même, ce qui est plus douloureux à dire, par des Français. M. Dubois de Saligny a été surtout l'objet des critiques les plus violentes et en partie fondées, car, lui aussi, dans un sens opposé, a forcé la note d'une façon blâmable.

Dans ces conditions, il importe pour le jugement que, quarante ans après cet événement, doivent prononcer les esprits impartiaux, de remettre les choses au point.

D'une part, les Mexicains, ceux de Juarez, avec une jactance emphatique un peu aventurée, déclaraient que les petits-fils de Fernand Cortez sauraient défendre avec héroïsme la terre du grand conquérant ; d'autre part, M. Dubois de Saligny et les réfugiés mexicains qui s'étaient jetés dans nos bras, assuraient que la population tout entière nous appelait de ses vœux et nous recevrait sous des arcs de triomphe.

Tout cela était absurde et impossible. En effet, des vertus des campagnons de Fernand Cortez il n'était resté dans l'âme de leurs descendants croisés d'Indiens, qu'un immense orgueil et une outrecuidance guerrière souvent ridicule, ainsi que j'en donnerai des preuves par la suite et que j'en ai déjà fourni une au compte de M. de la Fuente, ministre de Juarez à Paris.

Cependant, la part étant faite à l'exagération des plus louables sentiments, il faut reconnaître que si ces guerriers dégénérés ne devaient pas être à redouter, ils n'étaient pas non plus à négliger, encore moins à dédaigner. Ils avaient une réelle valeur, surtout dans la défensive, derrière des abris et je me fais un devoir de déclarer que la plupart de leurs officiers se sont montrés braves. Quant aux Indiens pur sang qui faisaient, par force et non par entraînement, le fond des troupes mexicaines, lorsqu'ils ne pouvaient pas se sauver, ce n'est qu'avec résignation qu'ils consentaient à se faire tuer. Leurs chefs leur disaient bien en les excitant au combat, qu'ils devaient montrer « *cara feroce al enemigo* » (un visage féroce à l'ennemi). Mais hélas ! ces pauvres diables nous ont montré bien souvent, quand on les voyait à découvert, un visage tout opposé qui n'était pas féroce du tout. Quant à l'autre partie des soldats qui composaient les corps de troupe, ils appartenaient à une catégorie bien différente. C'étaient principalement des métis d'Espagnol et d'Indien, adonnés par goût à la vie militaire de ce pays; on pourrait les qualifier de condottiers, relativement habitués au métier des armes et qui l'aimaient, non pas par chauvinisme ni patriotisme, mais en raison de l'existence facile que leur procuraient les aventures dont ils s'efforçaient d'écarter les périls. Ils tempéraient les rigueurs austères de leur vie nomade en se faisant suivre par leurs femmes ou soi-disant telles qui marchaient avec les colonnes et, transformées en bêtes de somme, portaient les ustensiles du ménage et parfois un enfant accroché sur leur dos ; on les appelait les *soldaderas*, femmes à soldat. Ces malheureuses

suivaient les régiments, en marchant sur les flancs de la colonne, les pieds nus ainsi que presque tout le corps du reste. Le spectacle n'en était pas plus beau pour ça, au contraire.

On pouvait appeler ces soldats des professionnels du métier des armes ; mais ils n'étaient pas plus fiers que les Indiens, leurs camarades enrôlés par force ; et, aussi bien qu'eux, ils montraient souvent à l'ennemi leur « visage non féroce » ! C'était le noyau de l'armée mexicaine, ce qu'on appelait en France autrefois, mais sans comparaison aucune, les vieux briscards.

La plupart de ces guerriers de profession manquaient du reste de principes politiques et offraient leurs services à tous les gouvernements avec une égale indifférence. Je dois ajouter même qu'ils préféraient servir des prétendants que les pouvoirs assis. En effet, quand un prétendant à la présidence de la République, soutenu par le parti opposé à celui du pouvoir existant, se décidait à faire un pronunciamiento, il appelait à lui d'abord ses partisans et tenait la campagne, obligé de laisser à ses soldats une liberté d'allure que lui imposait le souci de les conserver à sa cause. Alors, on avait la vie large, facile, au détriment du pays, en pillant les hacyendas des partisans du gouvernement que l'on combattait, on mettait les villes à rançon ; enfin la discipline était très large. Alors, les Condottiers qui se trouvaient dans les régiments du gouvernement, restant casernés et astreints à une vie relativement régulière, désertaient leur drapeau et allaient grossir les rangs du prétendant. Quand celui-ci avait été hissé au pouvoir, grâce à eux, dès que l'occasion favorable se présentait à nouveau, ils recommençaient la même évolution. C'est ainsi que s'alimentaient les pronunciamientos.

Le tableau que je viens de peindre en large ébauche, ne s'applique à représenter que ce que l'on appelait dans l'armée de Juarez, les troupes régulières, assez convenablement habillées, équipées, armées. Quant aux irréguliers, c'est-à-dire

les guerillas, il faut pour les portraicturer changer de palette afin de leur donner la couleur vraie, si tant est que l'image au point de vue moral surtout, puisse reproduire la réalité pour les yeux raffinés d'un Européen.

Les guerilleros étaient l'ensemble de toutes les variétés de déclassés d'un ordre social et des individus rejetés par les sociétés en raison de leurs méfaits, ou de ceux qui s'en étaient mis volontairement dehors parce que leur tempérament aventureux, turbulent, vicieux ou pervers ne pouvait à sa guise y trouver place. Ces gens-là, instinctivement, s'étaient groupés en bandes plus ou moins nombreuses qui, dans ce pays difficile et troublé sans cesse depuis que le gouvernement régulier et énergique de l'Espagne ne l'administrait plus, vivaient aux dépens de tout et de tous, par la rapine, le vol, la violence et le meurtre.

Tous les gouvernements depuis que le Mexique avait reconquis soi-disant l'indépendance et la liberté ont été dévorés par la lèpre des guerillas. Celles-ci n'avaient aucun sentiment politique, ni aucune idée de patriotisme ; du reste elles comprenaient des bandits de toutes les nationalités ; les guerilleros pillaient, saccageaient, massacraient aussi bien, selon les circonstances, au nom de la Religion qu'à celui de la Liberté.

Telles sont les bandes qui ont constitué les troupes irrégulières de Juarez et, il faut le dire dès maintenant avec impartialité à l'égard de l'armée que nous allions combattre, que la plupart des atrocités commises pendant la guerre, en violation de tout droit des gens, de l'humanité même, l'ont été surtout par ces irréguliers qui n'auraient pas dû être admis sous un drapeau que les généraux et les partisans de Juarez ont eu la prétention de tenir haut et fier devant le drapeau de la France. Et si on a le droit de faire ce reproche à ce gouvernement qui était notre ennemi, que devons-nous penser de ces Français qui, au cœur même de Paris, dans notre presse, au sein de notre parlement national, faisaient avec emphase l'apologie de ces infâmes bandits et les comparaient

à nos généraux, en les élevant même bien haut au-dessus de nos chefs militaires ?

Du reste, au cours des événements, et à mesure que viendront en scène ces chefs indignes de l'armée de Juarez, je les ferai connaître.

J'ai jeté un premier aperçu sur la situation politique, morale et militaire dans laquelle allait se trouver le général de Lorencez en opérant sa marche audacieuse d'Orizaba à Puebla. Je reviens à notre petit corps expéditionnaire qui va gravir péniblement les pentes gigantesques et abruptes de la branche orientale de la Cordillère.

Arrivé le 20 avril à Orizaba, le général de Lorencez condensa ses troupes et tendit le ressort pour se porter en avant. Le 27, il se mettait en marche avec : le 1er bataillon de chasseurs à pied, le 2e régiment de zouaves, le 99e de ligne et un bataillon de fusiliers marins; enfin son artillerie...

Il passait la nuit à Ingenio et, le lendemain 28, arrivait au pied du dernier et immense talus qui soutient, à 2.500 mètres d'altitude, le vaste plateau de l'Anahuac. Ce talus est presque à pic et a 800 mètres de hauteur. La route ordinaire le gravit par une rampe grandiose formant trente-huit lacets étagés, accrochés aux flancs rocheux du terrain. Ce sont les fameux Cumbres d'Aculcingo, de vrais thermopyles où une poignée de braves devraient arrêter une armée. C'est là que le général Zaragoza, commandant les forces mexicaines destinées à couvrir Puebla et Mexico, s'était établi avec 4.000 fantassins et dix-huit pièces de montagne. Dès que les Français parurent, ils furent couverts de feux plongeants. Le général de Lorencez n'hésita pas et lança ses troupes à l'assaut de cette formidable position.

Le 1er bataillon de chasseurs et le 2e zouaves escaladèrent le talus, en débordant les deux flancs de l'ennemi, pendant que le reste des troupes s'avançait de front. L'attaque fut irrésistible et l'ennemi abandonna sa position presque inexpugnable. Le soir, le général de Lorencez couchait à Puente-

Colorado, sur le plateau; le général Zaragoza avait tout lâché et se retirait sur Puebla.

Ce succès était heureux, car il donnait une grande assurance aux soldats; mais il eut une conséquence néfaste en exaltant la confiance du général. Cette conséquence fut d'autant plus malheureuse que le lendemain arrivait le courrier de France le nommant général de division, désapprouvant la convention de la Soledad et blâmant la ligne de conduite de l'amiral Jurien de la Gravière qui devait reprendre le commandement de la division navale ou rentrer en France. Cette mesure, qui était encore le résultat d'un contre-temps, fut très regrettable; d'abord parce qu'elle frappait un grand chef, victime des circonstances seulement, et ensuite privait le général Lorencez d'un conseil prudent et sage qui lui aurait peut-être évité la catastrophe qui allait advenir; d'autant que M. Dubois de Saligny restait triomphant et allait continuer à mettre « de l'huile sur le feu » et à exercer la plus funeste influence sur les opérations militaires.

En tout état de cause, le sort en était jeté et il fallait aller de l'avant; mais tout au moins était-il indispensable d'agir avec la plus grande circonspection.

Dès le 1er mai, le général de Lorencez se mit en route et arriva le 4 à Amozoc, gros village situé à l'entrée du défilé qui débouche dans la grande plaine de Puebla, à 12 kilomètres de cette ville.

Le lendemain, 5 mai, date néfaste que pendant longtemps nos ennemis ont eu sur les lèvres, le général de Lorencez se présenta devant Puebla, ayant à ses côtés, fort ridiculement du reste, M. Dubois de Saligny et le général Almonte, qui croyaient faire une entrée triomphale.

En avant de cette petite mais intrépide phalange s'étend la grande ville avec ses monuments, ses clochers, ses coupoles; sur la droite se dresse la grosse colline de Guadalupe sur laquelle s'élèvent les épaisses murailles d'un vieux couvent, entouré de murs et de talus de sombre aspect. On ne voit pas un habitant dans la campagne; sur la large

route qui conduit à la ville, pas un être ne circule. Cette solitude aurait dû éveiller l'attention des trois personnages qui marchaient en tête de la colonne. Comment Almonte, Saligny, n'ont-ils pas trouvé singulier qu'aucun de leurs amis ne vienne au devant d'eux ? Mais ils étaient aveugles et ne voulaient rien voir; ils étaient sourds et ne voulaient rien entendre. Et pourtant cette solitude insolite, ce silence du désert factice n'avaient-ils donc pas une éloquence lugubre ?

D'autre part, il faut bien se le demander; que faisait donc ce général, marchant à l'aveugle au milieu de cet inconnu ? Il manquait à son devoir de chef, responsable vis-à-vis de ses troupes qui le suivent avec confiance dans sa prudence, dans sa sagesse et dans son talent et qui sont prêtes à lui donner sans compter leur sang et leur honneur militaire. Il manquait enfin au devoir sacré qu'attendaient son drapeau et son pays. Le général de Lorencez manquait surtout aux obligations impérieuses que lui imposaient les principes les plus élémentaires de l'art de la guerre.

En présence de ce vide mystérieux qui s'ouvrait devant lui, le général devait s'arrêter pour en sonder les profondeurs. Il ne devait plus faire un pas sans connaître le terrain sur lequel il allait engager ses troupes. En un mot technique, il devait faire reconnaître et tâter la position qui se présentait à lui. S'il avait envoyé quelques reconnaissances prudentes et bien conduites, il aurait appris que la porte de la ville sur laquelle il se dirigeait était à peu près ouverte, et que celle de la montagne et de son sinistre couvent était solidement fermée. Il aurait alors jugé sans doute qu'il convenait de se diriger sur la porte ouverte.

Malheureusement, il ne remplit convenablement aucune de ces obligations et continua à marcher dans l'inconnu. Mais, tout à coup, le sommet de Guadalupe se couronne de fumée, une fusillade retentit et trois boulets viennent tomber aux pieds de l'avant-garde.

Alors seulement le général de Lorencez procède à une

reconnaissance rapide du terrain et de la position de cet ennemi qui surgit d'une façon si intempestive. Mais, mal inspiré, il se décide à attaquer le couvent de Guadalupe transformé en forteresse. C'était se jeter inconsidérément sur les cornes du taureau.

Des dispositions d'attaque furent prises rapidement et une heure de repos fut donnée aux troupes pour faire le café.

L'artillerie engagea le combat en ouvrant le feu sur les retranchements qui couronnaient la colline de Guadalupe. Ce tir effectué en contre-bas dans des conditions très défavorables, produisit fort peu d'effet; alors le général se décida à tenter un coup de force, d'audace même; ce fut sa perte.

C'est ailleurs, sur un autre point qu'il aurait fallu faire de l'audace; mais il ne le comprit pas et s'obstina à attaquer ce qui se défendait au lieu de marcher sur ce qui ne se défendait pas, c'est-à-dire la ville.

Le 2e zouaves fut lancé à l'assaut des parapets et des murs de Guadalupe; le 1er bataillon de chasseurs fut dirigé contre la Garita d'Amozoc qui forme une des portes de la ville.

Je ne veux pas retracer les phases poignantes du combat héroïque que soutint le 2e zouaves. Cet admirable régiment escalada les pentes difficiles du cerro de Guadalupe et aborda l'ennemi avec les dents; son aigle plana sur les retranchements. Alors nos zouaves s'élancèrent contre les murs du couvent mexicain, où ils furent écrasés par mille feux et rejetés dans l'enceinte extérieure; mais des réserves mexicaines surgissant des deux côtés, ils furent encore contraints de se replier et d'évacuer ces parapets qui leur avaient coûté si cher à conquérir. Tout à coup le colonel crie : « Au drapeau ! » En effet, l'officier qui le portait est tombé dans le fossé avec son précieux dépôt; sa garde est couchée à ses côtés; l'ennemi va saisir l'aigle du 2e zouaves et la croix d'honneur qu'il reçut à Magenta. « A moi, au drapeau, les officiers, les sous-officiers ! » crie de nouveau le colonel.

Alors, une poignée de braves, galonnés, se précipitent dans le fossé, luttent corps à corps avec les masses mexicaines, leur arrachant le trésor sacré qu'elles tenaient déjà et regagnent le régiment qui se reforme sur les flancs de la colline, et peuvent lui dire avec un légitime orgueil : « Tout est perdu, fors l'honneur ! »

Les matelots, qui avaient été tenus en réserve, bondissent à leur tour et la lutte va reprendre acharnée, lorsqu'un orage terrible éclate et des torrents d'eau rendent le terrain tellement glissant que nos hommes ne peuvent avancer sur les pentes lavées, ravinées. Le général de Lorencez le comprend et fait sonner la retraite.

Cet ordre impératif, suprême, pouvait seul forcer à se retirer du combat ces braves gens qui voulaient leur revanche et ne pouvaient être arrêtés que par la matière brutale.

Sous la direction calme et énergique du colonel Gambier, nos zouaves, nos matelots se replient et redescendent lentement en ordre superbe ces pentes du cerro de Guadalupe où ils laissent tant de nobles victimes. Car, sur les parapets et dans ce fossé où leur drapeau était tombé, restent, abandonnés, des blessés qu'il a été impossible d'emmener. Hélas ! je puis dire que cet abandon fut, en ce jour affreux, particulièrement lamentable; car, sur ce terrain de combat où la gloire et la charité auraient dû se donner la main pour soulager les douleurs, des actes de monstrueuse barbarie furent commis par les vainqueurs. Sont-ce des guerilleros ou des réguliers de l'armée de Zaragoza qui les ont commises ? je n'ai pas à le rechercher; le pavillon couvre la marchandise et c'était le pavillon de Juarez !

Toujours est-il que nos ennemis se sont jetés sur nos blessés et les ont martyrisés; ils ont eu même la sauvagerie d'en brûler vivants. C'est le sort que subit un mien cousin germain, fils du général Lugnot, un vieux brave de Waterloo, qui avait laissé à son enfant l'âme vaillante d'un vrai soldat. Engagé volontaire à 17 ans, mon jeune cousin était sergent au 2e zouaves, dans le fameux bataillon du commandant

Morand qui fut le premier lancé à l'assaut de Guadalupe. Au cours du combat il fut blessé au bras, mais continua à combattre; plus tard, lorsqu'il entendit son colonel appeler au drapeau, il courut à lui et se jeta de nouveau sur l'ennemi avec les officiers et ses camarades. Comme il revenait dans ce peloton sacré ramenant fièrement son Aigle, il reçut une deuxième blessure à la jambe qui le coucha sur le sol. Quelques moments après, ce glorieux petit soldat de 20 ans était brûlé par les brutes qui ne surent même pas respecter et honorer leur victoire.

Et voilà les héros qui se targuaient d'être les petits-fils de Fernand Cortez et que les leaders de notre parti d'opposition en France ont à l'envi glorifiés ? Voilà une exclamation que j'ai eu bien souvent, hélas ! l'occasion de répéter pendant mon séjour au Mexique.

Pendant que nos zouaves et nos matelots se brisaient ainsi contre les murailles du couvent de Guadalupe, laissant 450 de leurs braves sur les talus sanglants qui entouraient la forteresse, que se passait-il à la ville même ? La colonne d'attaque lancée contre Puebla y entrait par la porte non fermée, repoussant une défense illusoire. Mais quand la retraite sonna, elle dût abandonner la proie qu'elle tenait déjà. C'était la condamnation du plan d'attaque. Si tous les efforts avaient été portés sur la ville, à peine défendue, nos troupes auraient occupé Puebla sans grands sacrifices. Les défenseurs de Guadalupe, restés d'abord à peu près spectateurs impuissants de la prise de la ville, se seraient en vain efforcés de nous en chasser et auraient pris enfin le parti de se retirer, comme ils l'avaient fait aux Cumbres.

Le général de Lorencez a donc commis une faute tactique dont il a porté longtemps le lourd fardeau devant l'opinion. Mais si, par son irrésistible bravoure et par les conseils imprudents et inexpérimentés qui l'entouraient, il s'est laissé entraîner à une attaque mal calculée, il faut reconnaître qu'il a été admirable dans la conduite de la retraite qu'il dût faire

devant un ennemi exalté par la victoire et dans un pays des plus difficiles.

En tout cas, si le combat du 5 mai fut un échec dont les Mexicains se glorifièrent outre mesure, ce ne fut pas une défaite pour nous, et nos adversaires si vaniteux de leur succès inespéré, se contentèrent prudemment de pousser, en arrière de leurs murs, des cris de triomphe accompagnés des accents de la *Marseillaise ?* Mais ils n'osèrent pas venir achever le lion blessé dont la griffe sanglante était toujours redoutable.

En effet, avant que le soleil ne disparaisse derrière la silhouette neigeuse de la Cordillère, la colonne française s'est rassemblée selon la forme antique des *Castra romana*, en un vaste quadrilatère de tentes enfermant les *impedimenta* et surtout le grand convoi de vivres qu'elle avait dû traîner à sa suite.

Pendant trois grands jours, la petite légion des Gaules attendit fièrement ses adversaires qui clamaient toujours au loin mais n'osaient pas attaquer.

Enfin, vers le soir du 8 mai, le général de Lorencez, le désespoir au cœur, se remit en marche pour redescendre à Orizaba, s'y reconstituer et y attendre des renforts en hommes et surtout en matériel assez puissant pour détruire les murailles derrière lesquelles s'abritait l'ennemi.

Cette petite *retraite des dix mille* se fit d'une façon remarquable, avec un ordre parfait et une imposante lenteur. Nos troupes, ardentes de prendre leur revanche, étaient toujours prêtes à infliger des représailles à la division mexicaine qui les suivait mais à une distance excessivement prudente.

Cependant, le 18 mai, peu avant l'arrivée à Orizaba, le général mexicain Tapia, qui menaçait sans cesse la queue de la colonne, crut pouvoir oser un coup d'audace. Il attaqua notre arrière-garde formée d'un bataillon du 99e. Mal lui en prit.

Ce bataillon restait en position sur le bord de la *Barranca*

Seca pour protéger l'écoulement de la colonne dans ce défilé difficile et dangereux. Il était donc isolé, séparé de tout secours et paraîssait une proie assurée pour un ennemi six fois plus nombreux. Celui-ci se jeta sur cette petite troupe avec une arrogance qui lui coûta cher. Il laissa 200 hommes sur le terrain et 1.200 prisonniers entre nos mains; le double de notre brave bataillon du 99e.

Ce brillant succès fut très heureux, car il releva puissamment le moral de nos troupes énervées par la retraite; celles-ci purent s'établir confiantes dans Orizaba pour attendre le jour de la grande revanche.

Lorsque l'écho de ces événements arriva en France, une grande émotion de tristesse envahit tous les cœurs, à l'exception cependant de quelques hommes..... politiques, qui n'eurent même par la pudeur patriotique de cacher leur satisfaction.

Après tout, les esprits sages comprirent que si nous avions subi un échec, ce n'était pas une défaite, et que le facteur sur lequel nous comptions pour compenser le petit nombre de nos soldats, n'était pas aussi important, aussi effectif, qu'on l'avait cru, d'après les rapports des Mexicains, nos alliés, et surtout d'après les assurances qu'avait données au Gouvernement français M. Dubois de Saligny, notre ministre à Mexico. Car, malgré les critiques que la plupart des écrivains ont formulées à ce sujet, ces rapports n'étaient qu'exagérés mais non mensongers. Ces écrivains ont déclaré que nous n'avions aucun point d'appui au Mexique; c'était absolument faux. Non seulement nous avions d'immenses sympathies dans le pays, surtout parmi les Indiens, mais encore il existait des forces vives qui nous aidaient matériellement, directement ou non, sur divers points du territoire de la République. Les preuves, puisqu'il en faut pour les incrédules par conviction ou par spéculation, je les trouve dans le rapport que le général Zaragoza lui-même envoyait, après l'affaire de Puebla du 5 mai, au Président Juarez. Ce document contient les informations les plus caractéristiques pour

confondre les historiens dévoyés qui prétendaient que nous n'avions aucun appui dans le pays; les voici :

« Je vous dirai en terminant qu'en même temps que je préparais la défense de l'honneur national, il me fallut envoyer les brigades O'Horan et Carbajal combattre les factieux (Marquez et consorts, nos alliés, nos amis), qui se trouvaient en nombre considérable à Atlixco et Matamoros... » Donc, d'après le général de Juarez lui-même, les factieux, c'est-à-dire nos alliés, étaient en *nombre considérable* et nous faisaient une importante diversion.

D'autre part, le général de Lorencez avait déjà avec lui le général Taboada, un jeune gouverneur à épaulettes brodées, style un peu théâtral j'en conviens, qui conduisait du reste vigoureusement une petite troupe de quelques centaines d'hommes, à pied et à cheval, assez convenablement habillés et armés.

Quoi qu'il en soit, la majorité des esprits en France, bien qu'elle ne fût pas initiée aux projets secrets de l'Empereur, ne voulut voir dans ces événements qu'un accident de la fortune, peut-être un avertissement mystérieux du destin qui accusait notre audace présomptueuse; elle considéra que le drapeau était engagé et qu'à tout prix, au point de vue de l'honneur de nos armes, il importait que ce drapeau ramenât dans ses plis la victoire pour un jour infidèle. Le Parlement d'alors, tout attristé qu'il fut, n'en releva pas moins fièrement la tête à la hauteur de son patriotisme et ne marchanda pas les nouveaux sacrifices que la France devait s'imposer.

Il faut cependant remarquer que, dans le corps législatif, il se trouva des hommes, des Français, qui protestèrent et firent entendre des récriminations déplacées contre ce qu'ils appelaient le chauvinisme inutile et déplorable du Gouvernement. Ces hommes, ces représentants de la nation, n'avaient pour excuse, de commande du reste, que d'être des hommes d'opposition quand même; car huit ans plus tard lorsque, grâce à une révolution faite devant l'ennemi, ils étaient devenus le pouvoir, ils firent ce qu'avait fait le Gou-

vernement de l'Empereur et même davantage. C'est peut-être du reste la seule circonstance où, à leur tour, ils ont été patriotes et chauvins.

L'Empereur décida de porter à trente mille hommes le corps expéditionnaire et de lui donner la constitution et la cohésion d'un corps d'armée.

Mais déjà et avant que le tragique événement du 5 mai ne fut venu clore, sous les murs de Guadalupe, la première période de l'intervention française, Napoléon III, prévoyant sagement qu'on devait envisager la possibilité de mécomptes vraisemblables dans les conditions spéciales, exceptionnelles, où se faisait la guerre, avait voulu constituer fortement le commandement du corps expéditionnaire et avait désigné le général Félix Douay pour y remplir les fonctions de commandant en second.

Cet officier général était arrivé au Mexique le 16 mai, alors que le général de Lorencez achevait sa magnifique retraite de Puebla sur Orizaba.

J'ai exposé les prodromes de l'intervention française, je me suis efforcé d'en faire connaître les mobiles et les dessous, et ai développé l'historique des premiers événements diplomatiques et militaires accomplis. Il me paraît utile de délasser l'esprit tendu par l'examen réfléchi des considérations inattendues que j'ai formulées, et, délaissant pour un moment le Mexique, je reviens vers la France d'où vont partir les soldats de la revanche du 5 mai.

CHAPITRE IV

CRÉATION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

Constitution nouvelle du corps expéditionnaire. — Choix du commandant en chef, général Forey. — Le général Bazaine, commandant la nouvelle division, est destiné à le remplacer. — Tous les officiers demandent à partir.— Intrigues acharnées.— Départ pour le Mexique. — De Paris à Toulon. — Embarquement à bord du *Saint-Louis*. — Départ de Toulon. — Le détroit de Gibraltar. — Les Canaries. — Séjour à Sainte-Croix-de-Ténériffe.

Dès la fin de juillet, la composition du corps expéditionnaire constitué en corps d'armée de deux divisions était complète dans tous ses éléments.

Les corps de troupes devant former la nouvelle division étaient désignés; les états-majors et tous les services étaient constitués; enfin le commandement en chef était assuré. Mais cette disposition, la plus importante du reste, fut une des plus difficiles à arrêter. L'Empereur hésita longtemps avant de choisir l'officier général auquel il devait confier la haute et difficile mission de commander le corps expéditionnaire dans les conditions exceptionnelles où il se trouvait aux divers points de vue, militaire, matériel, diplomatique et politique.

L'homme qui allait, en de pareilles circonstances et sur une terre si lointaine, prendre en main le drapeau et les intérêts de la France, devait posséder des aptitudes et des qualités bien difficiles à trouver réunies. L'opinion publique mettait plusieurs noms en avant; certain se recommandait par une valeur et des talents militaires dont il avait déjà

donné des preuves; d'autres appuyaient leur candidature par des considérations d'un ordre différent.

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que le choix du Souverain ne fut pas précisément des plus heureux. Le général de division Forey fut appelé au commandement en chef et le général Bazaine, qui avait été son compétiteur le plus sérieux, fut investi du commandement de la 1re division du corps expéditionnaire, avec une lettre de service lui donnant le commandement en chef au cas où le général Forey viendrait à manquer.

Le général en chef et son état-major s'embarquèrent dans les premiers jours du mois d'août sur le *Forfait*, aviso rapide. Quant au général Bazaine, il se tenait prêt à partir au premier ordre.

Son état-major particulier se composait de deux aides de camp, le capitaine Willette et moi.

L'état-major de la division avait pour chef le lieutenant-colonel Lacroix, qui était à Vera-Cruz, et comprenait le commandant Boyer, les capitaines de Fayet et Fourgues, ce dernier était en Algérie et devait rejoindre à Vera-Cruz.

Je dois ajouter que le général emmenait en outre comme secrétaire particulier son neveu, Albert Bazaine, qui, quelques semaines avant, avait contracté un engagement volontaire à l'âge de 18 ans. Ce bibi de deuxième classe, gentil jeune homme du reste, devait être pour nous un ami et jouer un certain rôle au cours des événements.

Lorsqu'on avait appris dans l'armée que des renforts importants allaient être envoyés au Mexique, on peut dire que tous les officiers voulurent y aller et firent des démarches en conséquence; les colonels demandèrent pour leur régiment l'honneur de partir et, quand les corps furent désignés, ceux de leurs officiers qui par raison de santé ne pouvaient aller si loin entreprendre une si dure campagne, trouvaient des centaines de permutants. Quant aux officiers sans troupes qui étaient choisis personnellement dans tous les services, ils se livrèrent à toutes sortes d'intrigues et de démarches;

surtout les officiers d'état-major qui étaient obligés d'obtenir non seulement l'agrément des généraux partant, mais encore la faveur indispensable d'être demandés par eux. Aussi, dans cet enchevêtrement d'intrigues, il y eut surtout des coups de chance et de hasard parfois inespérés; témoin ce qui arriva à un de mes camarades et amis d'alors, le capitaine d'état-major Billot. Il s'était énergiquement démené pour partir, mais n'avait pu obtenir de place dans un état-major. Cependant, il devait avoir des relations dans le monde des généraux et il était bien en cour, car c'était un des danseurs aussi brillants qu'assidus des Tuileries, même des petits bals de l'Impératrice où n'étaient invités que les privilégiés. Mais il était déjà veinard à cette époque. En voici la preuve. Quelques jours après que le général Bazaine fut appelé au commandement de la 1re division, que ses brigadiers, les généraux de Castagny et Neigre, furent désignés pour commander les brigades, et moi, son aide de camp, nous nous trouvions tous réunis dans le cabinet du général, lorsque le général de Castagny, qui me connaissait particulièrement, me dit : « Blanchot, je n'ai pas encore d'aide de camp, connaissez-vous quelqu'un de vos camarades, un bon bougre... qui veuille venir avec moi ? — Je crois, répondis-je, qu'il y en a beaucoup qui seraient heureux de servir auprès de vous. Je n'ai pas de nom à ce moment, mais si je trouve un camarade, je vous l'enverrai, si vous le permettez. — Oui, très bien ! » conclut le général.

Une heure après, la réunion prenait fin et je me rendais au boulevard pour déjeuner, lorsque au coin de la rue Royale et de la rue Saint-Honoré, je croisai le capitaine Billot qui, l'air pressé et préoccupé, me dit : « Sapristi, je suis très ennuyé, je ne puis trouver une place dans un état-major pour partir, tu ne connais pas un général qui n'aurait pas d'aide de camp ? — Tu as une fière chance, lui dis-je », et je lui contai ce qui venait de se passer. « Cours chez le général de Castagny, dis-lui que c'est moi qui t'envoie et il te prendra peut-être. »

Ce qui fut dit fut fait. Le général le demanda au ministre et, deux jours après, il était nommé aide de camp. Et voilà comment Billot partit pour le Mexique. Je lui avais rendu un fameux service; mais il l'oublia quand il fut ministre de la guerre, ce qu'il n'aurait jamais été s'il n'avait pas pu aller au Mexique !

Et dire que plus tard, le général Billot a dit et écrit qu'il avait été envoyé au Mexique *par punition*, à cause de ses idées républicaines. Déjà !

Les préparatifs de mon départ pour cette nouvelle campagne me furent légers, grâce à la bonté inépuisable de mes parents. La question « cavalerie » qui m'avait donné tant de soucis à mon départ pour l'Italie, fut cette fois très simplifiée. J'avais deux chevaux : le fidèle et infatigable *Doria* qui s'était si vaillamment comporté en Italie, et un vigoureux poney irlandais qui m'appartenait. Comme on ne pouvait emmener qu'un cheval, je laissai ce dernier dans l'écurie de mon père.

Dès les premiers jours d'août, après avoir fait tous les adieux officiels et de famille qui s'imposaient, j'étais prêt et désireux de partir afin d'abréger la durée des émotions préparatoires d'une pareille séparation. Ce moment était attendu d'un jour à l'autre et on faisait tous ses efforts pour le connaître à l'avance. Mais on ne pouvait rien tirer des bureaux du ministère; car, à cette époque, c'est à eux qu'incombaient tous les détails de la mise en route, ce qui procurait parfois à certains employés facétieux l'occasion de se donner une importance solennelle et excessive. Exemple, celui que, le 19 août, je fus consulter, de la part de mon général et à qui je demandai, fort timidement du reste, l'époque de notre départ; ce malin personnage se campa dans son fauteuil et, prenant un air suffisant et goguenard, répondit avec emphase : « Mais, Monsieur, soyez donc tranquille, on vous préviendra assez à temps ! » Eh bien ! Ce ridicule bonhomme avait dans son portefeuille l'ordre de départ pour le surlendemain, et nous le recevions le soir

même. J'ai acquis dès lors la conviction dont j'ai fait profit pour moi-même, que l'abus du rond-de-cuir influe autant sur le moral que sur le physique !

Mais voici qui est encore plus topique : le général devait embarquer à Toulon sur le *Saint-Louis*, qui prenait la mer le 24 août; et, par une chinoiserie intellectuelle évidemment inspirée par l'influence du néfaste rond-de-cuir, les bureaux me faisaient embarquer à Cherbourg.

Le général fut mécontent, courut au cabinet du ministre et obtint que tous ses officiers partiraient sur le même bâtiment que lui. Décidément on a bien fait de créer l'état-major général de l'armée où l'influence du rond-de-cuir momentané y est paralysée par celle du rond-de-selle !

Il arriva bien vite le soir du 21 et, après un dîner de famille pas gai du tout, je partis d'Auteuil, accompagné par mon père et ma mère et, à 7 heures 30, j'arrivais à la gare de Lyon.

Un cruel destin voulut que ce fut la dernière fois que je devais embrasser mon pauvre père; aussi, comme inspirée par une influence mystérieuse et divine, cette séparation me fut plus pénible que les autres.

Le train qui nous emmena fut le premier *Rapide* qui devait à l'avenir porter de Paris à Marseille les gens qui se croient pressés; malheureusement il n'avait pas encore de restaurant. C'est à peine si, à Lyon, on nous donna une minute pour avaler un café bouillant; et, sur le coup de midi, à Marseille, on daigna nous accorder quelques instants pour déjeuner. Décidément, ce n'est pas voyager que de dévorer seulement l'espace ! A deux heures nous étions à Toulon. Nos hommes et nos chevaux furent plus heureux, ils n'arrivèrent que dans la nuit.

La journée suivante se passa en cérémonie : visites officielles en ville et à bord de notre vaisseau; puis embarquement de notre matériel, chevaux, voitures de transport, etc... Ce n'est pas chose simple que de hisser des animaux si cassants à 12 mètres de hauteur pour les déposer sur le pont

d'un vaisseau de guerre. Tout se passa à peu près convenablement, excepté l'embarquement du cheval de mon collègue Willette qui, depuis qu'il l'avait pris à la remonte de Paris sous la rubrique de *bête dressée*, n'avait jamais cessé de donner des signes non équivoques d'indomptabilité. Il fallut le laisser à terre et le général fit remplacer cette monture aléatoire par un cheval pris à l'artillerie à Toulon. Que sera-ce donc à l'avenir avec les chevaux fournis par la réquisition ?

Enfin, c'est à peine si dans cette dernière journée passée sur la terre de France, nous pûmes jouir des charmes de cette bonne ville de Toulon, si gaie, si vivante, si patriote. Le lendemain, à huit heures du matin, nous étions définitivement embarqués à bord du *Saint-Louis*.

A cette époque, les unités de combat de la marine n'étaient pas comme de nos jours d'immenses engins de guerre où tout se fait machinalement sous l'action de la vapeur ou de l'électricité et qui ne peuvent servir absolument que pour le combat. Les grandes unités d'autrefois étaient d'immenses navires, superbes à voir, et disposés de façon à recevoir en plusieurs batteries superposées un nombre plus ou moins considérable de pièces d'artillerie, depuis 50 jusqu'à 120. Ils étaient gréés pour naviguer à la voile, et, en 1862, depuis quelques années seulement, on avait transformé ces vaisseaux en les dotant d'une machine; de sorte qu'ils étaient voiliers et vapeurs. Ces bâtiments avaient le grand avantage de pouvoir supprimer momentanément leurs facultés de combat et servir de transports. Il suffisait de leur enlever la plus grande partie de leur artillerie, et leurs vastes batteries devenaient libres pour recevoir des troupes ou du matériel.

Ces conditions permirent à la marine de transporter à la fois au Mexique, douze ou quinze mille hommes d'infanterie, plusieurs régiments de cavalerie, un grand nombre de batteries d'artillerie, des compagnies du train et un matériel considérable de toute espèce.

C'est ainsi que le *Saint-Louis*, vaisseau de cent canons,

portait dans ses flancs la moitié du 95e d'infanterie avec son état-major, ainsi qu'un général de division et son état-major. Le reste du régiment, avec le général de brigade de Castagny, formait le chargement du *Navarin*, vaisseau de même modèle et qui devait partir en même temps que nous, ainsi qu'un grand transport-écurie portant deux escadrons du 12e chasseurs.

Aussitôt embarqués, le commissaire du bord nous fit la répartition des logements dans cet immense caravansérail flottant où nous allions être hébergés pendant d'interminables semaines. Le vaisseau n'étant pas armé en guerre, son cadre d'officiers était réduit et les chambres disponibles reçurent les officiers supérieurs passagers. Les cabines des maîtres furent affectées aux capitaines d'état-major et aux plus anciens capitaines de la troupe. Tous les autres officiers s'établirent dans de vastes dortoirs installés dans la batterie haute. Ceux-là étaient les mieux partagés; car, à part la vie en commun, ils avaient de l'air et de la lumière par les sabords. A mon camarade de Fayet et moi on donna une chambre d'adjudant, dans le faux-pont, n'ayant pour lumière que celle d'un hublot, ouverture circulaire de 0 m. 25 de diamètre, et pour air..... l'atmosphère du faux-pont empoisonné par les odeurs de la machine et des 400 hommes qui y étaient installés !

Dans ce réduit qui n'avait pas trois mètres de surface, se trouvaient deux couchettes, un secrétaire, un lavabo et une chaise. Entre ces objets mobiliers, il n'y avait place que pour une personne verticale; si bien qu'on en était réduit à tout faire alternativement, pendant que l'un s'habillait, se débarbouillait ou se dévêtissait, l'autre devait quitter la cabine ou bien s'allonger sur son cadre. Ce n'était pas la vie en commun, mais successive.

Quant aux soldats, ils étaient parqués dans les batteries où, très sagement, il était interdit de respirer avec le nez ! Je dois ajouter que l'officier de casernement du bord avait eu la délicate attention de faire disposer un *home* isolé et

discret pour les cantinières du 95e, mais je ne me souviens pas s'il avait eu la précaution de séparer les ménages ?

A peine arrimés à bord, le clairon sonna « les rations », voir « la soupe » dans l'armée de terre. Les officiers supérieurs avaient les honneurs de la table du commandant, avec le général, et nous autres, les galonnés d'ordre inférieur, nous devions vivre au carré des officiers du bord qui, le verre en main, nous souhaitèrent la plus cordiale bienvenue. Puis « tout le monde sur le pont » pour l'appareillage.

A 11 heures, le *Saint-Louis* larguait sa dernière amarre, et une émotion intense étreignit tous les cœurs. Pourtant la musique du 95e jetait à la brise qui nous poussait au large nos refrains guerriers les plus entraînants; devant nous défilait le merveilleux panorama de la rade de Toulon, mais rien ne pouvait dissiper le voile de mélancolie indéfinissable qui nous enveloppait; nos regards laissaient passer tous ces enchantements et ne voyaient pas. C'est que chacun se séparait de tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Que de vides il pourrait trouver au retour, si même ce retour devait être ? Car ils étaient nombreux ceux qui, sur ce vaisseau, voyaient pour la dernière fois cette Patrie à laquelle ils allaient tout donner. Aussi, pendant longtemps les regards restèrent fixés sur cette terre de France qui fuyait derrière nous. Puis, lorsque nous ne vîmes plus que la mer bleue et le ciel bleu, nos cœurs se retrempèrent, nos pensées se ressaisirent et se reportèrent vers l'avenir et vers les grands devoirs qui nous attendaient dans l'inconnu lointain.

Nous partions le jour de la saint Louis sur le vaisseau *Saint-Louis*.

Le 27, au matin, nous passions devant le Cap de Gate, une des trois pointes méridionales de la péninsule Ibérique; et, vers le soir, comme on approchait du détroit de Gibraltar, le commandant du *Saint-Louis* ralentit la vitesse de son bâtiment afin d'éviter de franchir de nuit ce passage dangereux où, par suite du grand nombre de navires qui s'y croisent, les abordages sont très fréquents. Cette mesure était

sage, car quelques jours après un vaisseau qui nous suivait coupa en deux un vapeur et fut obligé de relâcher à Cadix pour réparer ses avaries.

Le lendemain avant l'aurore, j'étais sur le pont pour assister au passage du fameux détroit et voir, au sortir des ténèbres, se dresser au-dessus des mers les antiques « Colonnes d'Hercule », les pointes d'Afrique et d'Europe, ces gigantesques jalons terrestres du défilé maritime mondial de Gibraltar.

Bientôt, en avant de la pointe d'Europe, apparaît sous les premiers rayons du soleil et sortant des flots, une masse immense et haute, déchirée, dentelée, aux flancs abrupts, gigantesque muraille colorée d'ocre et de pourpre et mouchetée de sombres taches qui sont les embrasures de batteries souterraines sculptées dans le roc : c'est le rocher des Anglais !

Ce monstre reposant sur les flots a été souvent assimilé à la carène d'un vaisseau échoué la quille en l'air. Serait-ce donc l'enseigne parlante du grand port et des flottes qu'il abrite et qui semble dire aux vaisseaux qui l'approchent , « Voilà le sort qui vous attend ! » Pourquoi pas ? Albion nous en a fait voir bien d'autres.

En arrivant à hauteur de la pointe d'Europe que le *Saint-Louis* range de très près, en saluant la forteresse anglaise, nous pouvions contempler les troupes de la garnison faisant la manœuvre. Leurs bataillons, tout de rouge habillés, ressemblent assez à des champs de coquelicots. Les mouvements qu'ils exécutent ont dans leur ensemble toute la raideur de l'individualité britannique. Ces messieurs s'appliquent du reste, car ils pensent bien que tous les soldats que contient le pont du vaisseau français ont les yeux fixés sur eux.

Je m'abstiens de formuler l'impression que produisirent sur nous les défenses de Gibraltar; je serais entraîné trop loin, ayant eu l'occasion antérieurement d'étudier, dans ses plus minutieux détails, cet ensemble formidable que la méfiance anglaise a échaffaudé sur ce rocher inaccessible. Du

reste, nos regards s'éloignèrent bien vite de cette sombre machine infernale, et en route pour le cap Spartel et les eaux africaines.

Le 31 août, après midi, après avoir accordé pendant quatre heures à la cime vaporeuse du pic de Ténériffe, une contemplation béate, car sa silhouette représente merveilleusement, au dire de tous les navigateurs, la forme géométrique d'un sein de Vénus, nous atteignons la pointe nord de l'île qui lui sert de base.

Il est 6 heures et nous découvrons au fond d'une large baie la ville de Sainte-Croix-de-Ténériffe. Bien que nous ayons demandé un pilote, celui-ci n'arrive qu'à la nuit; aussi nous sommes obligés de prendre les plus grandes précautions pour atterrir et le *Saint-Louis* ne s'arrête sur ses ancres qu'à huit heures du soir, trop tard pour aller à terre; et pourtant la vue de la ville tout illuminée au gaz nous attire follement. Comme dérivatif à cette déception, on nous annonce que, dans la nuit, un courrier anglais doit passer pour prendre les correspondances pour l'Europe. Aussitôt chacun saisit sa bonne plume de Tolède, puisque nous sommes en Espagne.

En effet, vers minuit un coup de canon nous éveille; c'est le paquebot qui demande la poste. Il reste sous vapeur, attend le courrier et repart aussitôt.

Durant la matinée du lendemain, pendant qu'on réglait avec le consul et le gouverneur de l'île les conditions de notre fréquentation avec la terre, nous étions réduits à contempler avec admiration le joyau de la couronne coloniale de l'Espagne.

Au pied de hautes falaises de roches noires, évidemment enfantées par le volcan de Ténériffe, et surgissant de la mer, Sainte-Croix étale en gradins superposés ses maisons aux couleurs vives et variées, entre lesquelles se dressent de belles églises à l'architecture pittoresque. Sur la plage, s'allonge une puissante ceinture de remparts aux lignes sévères des Vauban et des Cormontaigne qui plongent dans

la mer la base de leurs lourds bastions; et, au sommet des falaises, apparaissent les reliefs de grands forts défiant toute attaque.

Tout nous appelle sur cette terre fortunée de l'Espagne, et pourtant ce n'est qu'après déjeuner que nous pouvons y descendre. Mais là l'illusion s'évanouit !

La première impression n'est pas agréable; il faut débarquer sur un vieux môle en bois, à moitié démoli, fort sale et encombré de barils de morue qui infecte. Ce n'est pas sans étonnement que j'envisageais ces stocks de morue qui excédaient la consommation possible de l'île, ses habitants eussent-ils fait maigre toute l'année; car je pensais que ces denrées provenaient de l'importation.

Je croyais, en effet, au début de ma carrière géographique, que ce poisson, desséché et odorant, provenait uniquement des mers glacées de l'Irlande ou des bancs de Terre-Neuve. Je me trompais. Sous les zones tropicales du continent africain, dans les baies d'Arguin et du Port-Juby, on pêche par de grands fonds aux eaux froides, des morues qui viennent de Terre-Neuve dans des courants sous-marins. Ces denrées sont donc des produits d'exportation qui, portés par de petites barques à voile, du continent africain à Ténériffe, y attendent le passage des transports maritimes.

Cette jetée conduisant à terre est longue, étroite et encombrée d'une population de débardeurs et de pêcheurs fort peu intéressante. La porte de la ville à laquelle elle aboutit, est fort belle avec son architecture mauresque et ses magnifiques grilles en fer forgé et ciselé. Là, nous voyons le premier échantillon des troupes espagnoles et nous admirons leur tenue en toile blanche si conforme au climat brûlant sous lequel elles se trouvent. Les soldats sont du reste très propres et très bien tenus. A gauche de l'entrée de la ville s'élèvent de vastes bâtiments militaires reliés à un grand fort établi sur la grève; à droite, s'étend, le long d'une belle plage de sable, l'Alameda, la promenade classique de toute cité espagnole. Son aspect frais et riant nous invite à entrer.

C'est en réalité un square dont l'irrégularité, dite anglaise, est remplacée par des lignes régulières qu'on retrouve dans tous les anciens jardins espagnols.

En ville, presque toutes les rues sont étroites afin d'y laisser pénétrer le moins possible les rayons du soleil. Cette nécessité oblige aussi les magasins à supprimer les étalages des marchandises qui sont toutes entassées au dedans, ce qui enlève tout le charme des rues marchandes; aussi nous autres qui ne sommes que des touristes, nous sommes sûrement volés ! Ce qui nous divertit, en particulier dans les rues bourgeoises ou aristocratiques, ce sont, aux fenêtres, des petites jalousies qui, s'ouvrant de différentes façons, peuvent constituer une télégraphie optique ingénieuse à l'usage des intrigues galantes.

A 5 heures, le dîner du *Saint-Louis* nous rappela à bord; mais, sitôt après ce devoir accompli, je dus redescendre à terre pour accompagner le général qui n'avait pas encore quitté le vaisseau. Sur le môle, nous trouvons le Consul de France qui attend le général français pour le saluer et lui montrer les merveilles de la ville.

C'est d'abord la place de la Constitution où se trouve le palais du Gouverneur et la citadelle. Cet ensemble atteste toujours avec éclat l'antique splendeur des colonies espagnoles qui se caractérisait partout par la puissance et la grandeur artistique de ses établissements. La place, dalée avec art, est ornée en son milieu d'un obélisque en marbre surmonté d'une statue allégorique et posé sur un soubassement portant quatre statues à ses angles. La citadelle, sous la forme d'un énorme bloc de maçonnerie, représente une redoute étoilée dont les parapets ont vue aussi bien sur la ville que sur la mer.

A la place de la Constitution aboutit la rue la plus importante qui se prolonge par la seule grande route donnant accès sur les hauts plateaux de l'intérieur de l'île. Sur cette route s'élèvent, dans une situation magnifique dominant la mer, un hôpital et une caserne.

Les rues ont, à cette heure du soir, une physionomie singulière. On peut croire qu'il n'y a pas de cuisine dans les maisons du peuple, car nous voyons le long des trottoirs faire la cuisine au dehors avec des petits fourneaux en terre. Il est même fort désagréable, après son dîner, de se promener dans cette atmosphère remplie de fumée et de senteurs d'oignons. Aussi nous redescendons rapidement à la grande place. Du reste, la nuit commençait, et nous voyions apparaître les belles dames du pays qui se rendaient à l'Alameda et aux bains de mer. Ce premier aperçu des Espagnoles est tout à fait captivant. Elles ont eu l'intelligente coquetterie de conserver la mantille classique de la belle Chimène qui sied à ravir pour draper avec grâce leur noire chevelure et concentrer tout l'éclat de leurs grands yeux de gazelle, enfin de ceindre avec art leur torse sculptural souplement cambré. Aussi charmés par ces apparitions, nous les suivons à l'Alameda. Tous les bancs du pourtour sont déjà garnis et exposent aux regards des promeneurs une délicieuse perspective. Notre Consul présente aux personnalités marquantes le général Bazaine qui, parlant l'espagnol comme un hidalgo, leur dit des choses qui doivent être charmantes, si nous en jugeons par les sourires qu'elles inspirent. Nous ne pouvons, hélas, en faire autant, vu notre ignorance; mais nous prenons la résolution ferme de cultiver avec acharnement la grammaire espagnole.

Nous reprenons bientôt le chemin du *Saint-Louis*, mais en route, sur le môle, nous surprend un spectacle peu banal mais trop passager. En effet, au sein des voiles très transparentes d'une nuit étoilée, nous apercevons sur la plage un grand nombre de femmes se baignant dans l'élégant et gracieux costume d'Amphitrite. C'est le bain des Dames de la haute société. Et ce qui ne manque pas d'une piquante originalité, c'est un cordon de factionnaires placés sur le môle pour empêcher les hommes, non seulement de pénétrer dans ce sanctuaire, mais encore d'y plonger des regards indiscrets. Il est défendu de s'arrêter à l'heure du bain. Cepen-

dant la contemplation de nos uniformes français captiva l'attention des sentinelles et nous pûmes défiler avec une agréable lenteur. Décidément nos plages françaises ne détiennent pas le record des charmes des bains de mer ! Nous pensions aussi que la garnison de Santa-Cruz avait souvent un service fort agréable et que les factions du soir devaient être très recherchées.

Le lendemain, 2 septembre, nous devons faire une excursion à la Laguna, ancienne capitale de l'île, située sur le plateau supérieur, à trois lieues de Santa-Cruz. Des moyens de transport ont été assurés et, après déjeuner, accompagnant le général, nous nous rendons au Consulat de France; le commandant du *Saint-Louis* est avec nous. Le Consul reçoit tout le monde avec une cordialité parfaite et nous fait savourer un certain vin de Ténériffe dont se glorifierait Madère.

On nous entasse plutôt mal que bien dans deux vieux carrosses tremblants attelés de mules et de petits chevaux de maigre apparence, et pourtant nous faisons un départ brillant mais dont l'ardeur est bientôt tempérée par une côte formidable de huit kilomètres, qui ne se termine qu'après avoir escaladé quelques centaines de mètres d'altitude sur le flanc des falaises verticales dominant l'océan. Nous étions sur le plateau de l'île.

Le terrain parcouru était d'une aridité désolante; pas d'herbe, mais des nopals recouverts d'une poudre blanche sous laquelle habite la cochenille. On la cultivait en grand dans toute l'île, car alors elle colorait les pantalons rouges de l'armée française. Mais depuis que le progrès (?) a remplacé ces petits insectes par des blocs de charbon de terre comme producteurs de la garance, ces pantalons qui jadis conservaient leur éclat après toutes nos guerres, se ternissent aujourd'hui, même en garnison. La culture de la cochenille dans l'île avait alors une grande importance et produisait une exportation annuelle de dix millions.

Une fois arrivés sur le plateau, nos attelages calomniés reprirent leur brio du départ et bientôt, au son des grelots,

nous faisions une entrée bruyante dans la silencieuse capitale.

La Laguna représente le vieux type non modernisé de l'antique et seigneuriale cité espagnole; ses rues sont larges, habilement dallées et bordées de fort belles habitations, de palais même. C'était là que tous les grands seigneurs établis dans l'île, lors de la prospérité espagnole, avaient groupé leurs demeures. Celles-ci édifiées en granit vitrifié de la plus sombre couleur volcanique, leur donne un aspect imposant. Ces matériaux sont rebelles à toute façon artistique, et pourtant on voit des palais ornés de portails monumentaux avec de riches colonnades et des frontons sculptés et fouillés avec un art délicat.

Partout les armoiries de la famille sont sculptées en grand relief sur la porte. Autour d'un de ces écussons, supporté du reste par des colonnes torses d'un admirable travail, nous lisons la devise suivante : « Qui sait manier la lance, ne meurt jamais de faim. » Aujourd'hui on pourrait peut-être mettre « la Langue » au lieu et place de la Lance ?

Malheureusement notre exploration reste purement archéologique; car nous ne voyons presque personne dans les rues, désertes à cette heure torride où le soleil est de feu.

Parfois, cependant, nous apercevions quelques rares visages féminins derrière des jalousies qu'une main soulevait discrètement pour voir quels étaient les malheureux, obligés à circuler à pareille heure. Nous pouvons pénétrer dans la chapelle d'un couvent de nonnes où nous admirons un autel d'une énorme dimension et d'une incroyable richesse d'ornementation; tout est en bois recouvert de plaques d'argent finement ciselées; c'est éblouissant.

En parcourant la chapelle déserte et silencieuse, nous découvrons un spectacle qui, malgré son caractère sacré, nous inspire des réflexions, malheureusement quelque peu irrévérencieuses. C'est la confession des nonnes. Les statuts de l'ordre interdisent absolument l'entrée d'un homme dans le cloître. Alors on a imaginé, pour confesser ces saintes

filles qui ont une telle horreur de l'homme, un système original qui a pour résultat d'éloigner le plus possible la pénitente du Père confesseur. La chapelle est séparée du couvent par un mur de plus d'un mètre d'épaisseur; on a foré dans ce mur un trou où on pourrait à peine introduire les doigts, une grille ferme chaque extrémité, et c'est aux deux bouts de ce tuyau acoustique que se placent d'un côté la nonne, de l'autre le Basile ! Nous avons assisté à la cérémonie; et, comme il n'y a pas le moindre petit appartement classique et mystérieux pour isoler le confesseur, nous avons pu voir le Padré, assis le long du mur et l'oreille collée au trou où par moment il appuyait ses lèvres.

Je pense que de nos jours on a dû perfectionner le système et qu'au moyen du téléphone, on est parvenu à éloigner encore davantage les deux sexes. Allo, allo, au couvent !!! Nous admirons encore les richesses de la cathédrale; puis après une étude rapide géographique et géologique sur la genèse de l'île volcanique, nous préparons le retour.

Il était 4 heures, nos attelages étaient reposés et nous reprenions la route du retour qui se fit du reste à une très vive allure. Une fois en ville, le capitaine de Fayet et moi, dédaignant le dîner du *Saint-Louis*, nous restons à terre et nous rendons à l'hôtel de la Marina pour nous faire servir un repas espagnol. Nous faisons là, assez confortablement du reste, des connaissances culinaires nouvelles, mais nous promettant bien de ne plus les cultiver à l'avenir; car la vraie cuisine espagnole est plutôt médiocre; puis, naturellement, nous allons revoir l'Alameda et, pour achever gaiement notre journée d'exploration, nous allons contempler encore le bain des Dames où, malgré les factionnaires, nous assistons à un ballet de Naïades qui n'est vraiment pas ordinaire et aurait grand succès aux Folies Bergères, par exemple !

Le lendemain, je descendis encore à terre pour faire quelques emplettes commémoratives de notre séjour et notamment une amphore de vieux vin de Ténériffe, me proposant de le déposer à Vera-Cruz et de l'y prendre à mon retour, si

je devais revenir; ce que je fis du reste consciencieusement.

Le 4 septembre au matin, le *Saint-Louis* déployait ses grandes ailes de toile, car désormais nous devions naviguer à la voile et quittant les îles fortunées de l'Espagne, nous courons vers le sud-ouest pour gagner la zone du tropique où les vents alisés nous conduiront tout droit aux Antilles.

Trois jours après, la traversée fort monotone devait être égayée par un spectacle solennel et drolatique qui était de tradition dans la vie des hommes de mer. Nous allions franchir le tropique et on préparait tout à bord pour la grande cérémonie du baptême de tous les mortels qui allaient pénétrer pour la première fois dans l'Empire du Père Tropique.

Il est de règle qu'en cette circonstance, même sur les navires de guerre, le rigorisme du service soit relâché et que, dans une certaine mesure, en apparence du moins, l'équipage soit maître du bâtiment.

Ce fut une comédie burlesque en plusieurs tableaux où toutes les facéties, les scènes comiques, les charges du service à bord, les exhibitions les plus funambulesques se donnèrent libre cours, inspirées ou traduites avec une ingéniosité de mise en scène, un esprit français souvent même gaulois, et un entrain endiablé qui caractérisent la gaieté de notre race lorsqu'elle est en liesse.

La veille, ce fut l'arrivée tapageuse d'une ambassade chargée de remplir les formalités protocolaires pour permettre aux profanes de pénétrer dans l'Empire des tropiques et de recevoir les eaux du baptême.

Le jour solennel comporta l'arrivée du dieu Neptune, précédée de la prise de commandement du navire exécutée avec une maëstria désopilante. Le Roi des Mers se présenta avec son épouse, Mme Amphitrite, suivi de sa cour, de ses gardes et d'un cortège fantastique. Puis, eut lieu la cérémonie du baptême. Cependant, par une faveur très démocratique, nos douze cents petits soldats n'ayant pas de vêtements pour remplacer ceux inondés, reçurent en bloc le sacrement sec.

Quant aux officiers, ce fut à leur égard avec les plus so-

lennelles formalités et un réalisme complet et inexorable qu'ils furent soumis à une immersion immodérée dans les fonts baptismaux, accompagnée de toutes les pompes... à incendie qui inondaient les Néophites, et agrémentée par les formalités d'un rite aux effets variés et burlesques, à la plus grande joie des assistants. Chacun en prenait pour son grade.

Rien n'était oublié et encore moins l'offrande classique qui produisit à la cagnotte de l'équipage une fort jolie prébende.

Nous y passâmes tous après avoir juré de ne jamais faire la cour à la femme du marin. Du reste, cela ne coûta guère, car il n'y en avait pas à bord !

Il y eut ensuite un grand festin au carré des officiers et on but largement à l'amarinage des « Terriens ». Le soir, des troupiers et des matelots donnèrent sur le pont une représentation théâtrale entremêlée de chansons comiques et de danses de caractère. Durant cette fête nocturne, le vaisseau aurait mérité un pinceau génial pour reproduire la physionomie qu'il présentait : sur le pont, s'élevait une pyramide de têtes; tout le long du grand mât, des échaffaudages d'hommes montant au-dessus des bastingages et se continuant dans les haubans par des grappes humaines profilant leurs contours fantastiques sur le ciel; et, au-dessus de tout ce colossal tableau vivant, l'édifice gigantesque des voiles et des agrès du grand mât produisait un effet grandiose. Tout cet ensemble éclairé par des guirlandes de lanternes et inondé par la douce lumière de la lune, composait une scène féérique. Après la représentation il y eut bal et les officiers aussi dansèrent sur la dunette. Quel cachet on sut donner à ces quadrilles ! Aussi du bout des mille lieues qui nous séparaient des Champs-Elysées, le fameux Mabile d'alors dut frémir d'aise en voyant ses grands principes chorégraphiques franchir les Océans et porter au milieu de leurs déserts la joie et l'oubli !

Puis les folies cessèrent, tout à bord rentra dans le calme,

et le majestueux *Saint-Louis*, impassible sous son immense voilure, continua à tanguer mollement sur la grande houle de l'océan en traçant son sillage régulier sous l'effort nonchalant des brises alisées.

Douze jours se passèrent sans incident et nous endurions avec résignation, de jour et de nuit, une température implacable dont on ne pouvait se préserver. Les parties de domino se succédaient innombrables et passionnées. Et, dans ce parcours de six cents lieues dans ces mers vastes et solitaires, en dehors des grandes routes de la navigation, nous ne rencontrâmes que deux navires : un malheureux brick qui faillit se faire couper en deux. Il ne lui manquait pourtant pas de place pour nous éviter; mais il faisait nuit, sa vigie veillait mal et la fatalité venait le jeter juste sous l'avant de notre colossal vaisseau qui l'eut écrasé sans même s'en apercevoir. Mais il fut vu par l'officier de quart et un coup de barre rapide nous permit de l'éviter de quelques mètres seulement. Le deuxième fut un grand clipper américain qui, passant devant nous, fit des signaux auxquels du reste on ne put rien comprendre, notre marine ayant, à cette époque, l'entêtement de conserver son télégraphe particulier alors qu'il en existait un autre adopté par toutes les nations. Il n'en est plus ainsi heureusement.

Le 17 septembre, un incident tragique vint secouer notre torpeur morale et marquer d'une tache lugubre notre journal de bord. C'était dans la matinée, il faisait beau temps, belle brise, on marchait bien, toutes voiles dehors.

Le commandant en second eut la fatale idée de faire procéder à la toilette extérieure du navire, opération formellement interdite quand on est à la mer. Des hommes étaient donc accrochés au dehors du vaisseau et lavaient ou peignaient sa muraille. Nous finissions de déjeuner, quand le bruit d'un objet qui tombe à l'eau et le cri : « Un homme à la mer », nous firent courir aux sabords d'arrière, et nous vîmes un malheureux matelot qui nageait dans le sillage du vaisseau. Il avait manqué le « traînard » et se maintenait sur

les vagues; malheureusement la bouée de sauvetage fut lente à tomber et nous vîmes, avec angoisse, l'infortuné matelot faire des efforts désespérés pour atteindre cette planche de salut. Mais tout à coup, il poussa un cri terrible et disparut entraîné sous l'eau; puis il revint à flot pour disparaître de nouveau et nous ne le revîmes plus. Il avait été dévoré par un requin.

Le vaisseau stoppa, la baleinière de sauvetage fut mise à la mer; on chercha longtemps autour de la bouée mais on ne trouva rien. L'embarcation revint à bord et le vaisseau reprit sa route; mais je n'ai jamais oublié le cri horrible poussé par le malheureux happé par le monstre.

CHAPITRE V

ESCALE A LA MARTINIQUE

Le Gulf-Stream. — Le rocher du Diamant. — La Martinique. — Arrivée à Fort-de-France. — Excursion à Saint-Pierre. — L'Alecton et le Poulpe géant. — Panorama de la Martinique. — Saint-Pierre. — Repas créole. — Excursion pittoresque au jardin botanique. — Les créoles de couleur. — Départ de Fort-de-France.

Cependant le *Saint-Louis*, à force de filer des nœuds sur cette route interminable que suivit Christophe Colomb, commençait à approcher des Antilles, terminus de notre deuxième étape maritime. Le point du 20 septembre ne nous séparait plus que de 80 lieues de cette terre que nous appelions de tous nos vœux ; car depuis plusieurs jours, les légumes frais et les fruits de Ténériffe avaient disparu de notre table, aussi les conserves de toutes sortes accaparaient nos menus. En outre, la chaleur était toujours accablante et nous étions las de fondre jour et nuit.

Le commandant le comprit sans doute car, dans l'après-midi, il fit allumer les feux. Ce fut un cri de joie à bord quand on vit un panache de fumée surgir de nos cheminées. Du reste, la chaleur que nous subissions depuis quelques jours avait une cause locale, car nous venions d'entrer dans le courant du Gulf-Stream qui roule au milieu des océans ses eaux rapides chargées des températures élevées provenant des régions équatoriales et qu'elles portent vers le Nord. Au point où nous avons pénétré dans le lit de ce fleuve géant, nous lui avons trouvé 28 degrés. Chiffre considérable comparé à celui des eaux que nous avions parcourues. Le cours

du Gulf-Stream se révèle en outre par la présence dans ses eaux de plantes (algues marines) qu'il charrie en grande quantité et qu'on nomme Raisins des Tropiques. Ces végétaux, arrachés aux fonds des mers équatoriales, ressemblent, en effet, à des grappes de raisin.

Le lendemain, dès l'aube, les terres des Antilles dressaient devant nous leurs silhouettes grises noyées dans les brumes de l'Occident; la Martinique à droite, Sainte-Lucie à gauche; laissant ouvert devant nous le canal qui sépare ces deux îles et par où nous allons pénétrer dans la mer des Antilles.

Vers midi, nous longeons la côte sud de la Martinique et passons à côté du rocher du Diamant qui sort des eaux comme un énorme bloc de pierre taillée à facettes, de là son nom évidemment; mais, si minuscule que soit cet îlot, il a pourtant son histoire. Il est à deux lieues de la terre, sa plate-forme supérieure est à 40 mètres au-dessus de la mer et n'a que quelques mètres carrés de surface.

Pendant nos anciennes guerres, les Anglais, possesseurs de Sainte-Lucie avaient un jour imaginé de s'établir sur ce rocher aride et d'y construire une batterie bien armée. Ils restèrent pendant assez de temps maîtres de ce tout petit Gibraltar, placé à l'entrée de Fort-de-France. Mais par une nuit obscure, des jeunes créoles, en sortant d'une réunion de plaisir à Fort-de-France, conçurent le hardi projet d'aller jeter à la mer ces voisins gênants. S'armer, se jeter dans des embarcations fut l'affaire d'un instant et nos intrépides jeunes gens se glissaient dans les ténèbres sur la surface des flots.

Deux heures après, cette flotille de coquilles de noix s'approchait en silence de la base du rocher, et nos audacieux aventuriers, mettant le poignard aux dents, grimpaient sur les parois rugueuses de ce blockhaus maritime. Les premiers qui arrivèrent sur la plate-forme, surprirent la sentinelle anglaise et la jetèrent à la mer; puis, se précipitant sur le petit réduit où dormait en paix la garnison, égorger et lancer à l'eau fut un jeu d'un instant. Nos valeureux petits Fran-

çais d'alors détruisirent et ensevelirent tout dans les flots. Puis, quand le sommet du rocher fut complètement rasé, la petite expédition se rembarqua et rentra avec le jour à Fort-de-France, toute fière de son exploit. Et il y avait de quoi !

Depuis lors, le rocher du Diamant a conservé pendant nos guerres une neutralité absolue.

Arrivés à hauteur de la pointe Sud-Ouest de l'île, nous voyons s'ouvrir devant nous la large baie au fond de laquelle s'étale Fort-de-France, la capitale de la Martinique, et nos yeux étonnés peuvent contempler le magnifique panorama de ce que nous considérons comme la Terre promise; car nos regards embrassent dans son ensemble la silhouette majestueuse et tourmentée de l'île entière, révélant les convulsions volcaniques qui ont enfanté ses mornes, ses pitons et le pic du Mont-Pelé, dominant cette terre qu'il a sans doute fait sortir des eaux alors que le vieux continent atlantide s'y engoufrait.

Après avoir doublé la presqu'île du Lamentin, nous passons tout près des *Ilets*, petits îlots qui ont l'apparence d'énormes buissons sortant de la mer tant ils sont recouverts d'une riche végétation; ils semblent uniquement voués aux jouissances de la paix, de la fraîcheur, des parfums; mais on voit surgir de cette riante verdure des éclats lumineux que le soleil avive et qui révèlent le bronze de gros canons accroupis sur les plages et armant des petits forts qui sont les sentinelles avancées des défenses de Fort-de-France.

En entrant dans la baie, un pilote monte à bord et dirige le vaisseau au milieu des méandres sous-marins qui conduisent au port. Comme nous approchons du mouillage, nous voyons se diriger vers le *Saint-Louis* une flottille de petites embarcations portant des négresses et des mulâtresses de toutes nuances. Nous étions fort intrigués par cette invasion de jeunes créoles qui, s'approchant du vaisseau, s'accrochaient à ses flancs et passaient par les sabords des fruits

de toutes sortes qu'elles vendaient à nos soldats. Elles remplissaient l'air d'un babil extraordinaire dans leur patois martiniquais, mélange mélodieux de la langue française et d'un petit sabir local qui, traduit avec l'accent créole, est plein de charme pour l'oreille. Toutes ces femmes demandaient avec acharnement à monter à bord, car c'est l'usage dans ces parages. Aussi, bien qu'on fût encore en marche, on fit descendre les échelles et aussitôt toutes ces jeunes mulâtresses, en poussant des cris de joie, escaladèrent les hautes murailles du vaisseau et se répandirent partout à bord. Cette invasion, cet assaut plutôt, donné à l'énorme machine de guerre était des plus piquants. Que voulaient donc ces sémillantes beautés en pain d'épices ? Elles sont toutes blanchisseuses. Quelle ironie ! Elles viennent offrir leurs services aux officiers. En effet, nous fûmes assaillis; elles nous accablaient de cajoleries pour obtenir notre linge; les mots les plus doux, les plus engageants, nous étaient prodigués, accompagnés des expressions de physionomie les plus avenantes. Elles nous comblaient de prévenances, de petits soins, je dois dire même de provocantes attentions. Ces démonstrations excessives nous eurent paru plutôt désagréables; mais elles étaient si naturelles, si naïves, ne connaissant ni la cupidité ni la dépravation. C'est que toutes ces femmes de couleur, plus ou moins teintées, adorent les blancs; et nous, qui arrivions d'Europe, avions sans doute une saveur particulière; en tout cas, à leurs yeux, nous avions le charme de la nouveauté, et puis nos uniformes !

Enfin, nous étions à peine au mouillage, que tout le linge du bord était parti, enlevé par cette nuée de galantes blanchisseuses.

Le premier travail auquel on se livra fut le débarquement de nos pauvres chevaux qui, depuis quarante jours, étaient enfermés dans leurs boîtes sur un sol branlant. Cette opération se fit assez bien et, sauf quelques coups de pied distribués de part et d'autre, il n'y eut pas d'accidents. Les

animaux témoignèrent une joie folle à la vue de la verdure qu'ils apercevaient de tous côtés; aussi avait-on des peines excessives à les retenir dans les chalands et à les empêcher de se jeter à l'eau pour gagner la terre; et à quels bonds insensés se livrèrent ces malheureuses bêtes dès qu'elles eurent mis le pied sur la savane !

Quant à nous, il fallut remettre à après le dîner le bonheur de descendre à terre, de prendre aussi nos ébats sur ce petit Paradis qui nous semblait si vert, si gai et si hospitalier, qui nous faisait oublier les repas aux conserves, la chaleur étouffante de nos cabines du faux-pont et le paysage monotone du bleu partout ! Nous avions ainsi le loisir de contempler à l'aise, de la dunette du *Saint-Louis*, le plus magnifique spectacle qu'ait peut-être jamais présenté le port de Fort-de-France. Là, au milieu d'un décor magique, édifié et paré par une nature privilégiée, sont groupées en ordre sévère les masses imposantes de huit vaisseaux de guerre, de quatre grands transports et les silhouettes moins austères d'un grand nombre de bâtiments à vapeur de moindre importance; enfin dispersée sur la vaste surface du port, une nombreuse flotille de navires de commerce et, tout autour de ces géants de haute mer, s'agite un essaim de petites embarcations se croisant en tous sens avec leur petit pavillon, étendant ainsi sur les eaux un magnifique pavois aux couleurs de France.

Après le dîner, le général Bazaine que j'accompagne, et le commandant de Kerjegu, descendent à terre pour faire leur visite officielle au Gouverneur, l'amiral Maussion de Candé. Cette première entrevue ne fut que cérémonieuse, en raison surtout de la présence de la femme du gouverneur. En tout cas, je lui trouvai l'avantage d'être courte, ce qui nous permit d'achever la soirée à la musique qui attirait toute la population locale, blanche ou de couleur. Aussi, quel polychromisme dans cette foule ! du blanc au noir, passant par les gammes de la sépia colorée ou de la terre de Sienne parfois calcinée.

Fort-de-France, c'est d'abord la Savane, où on débarque; immense place donnant d'un côté sur le port et de l'autre sur la baie, formant ainsi deux plages séparées par un petit promontoire dont un grand fort couvre toute la surface. Des allées bordées de grands et beaux arbres contournent la place qui est plutôt une vaste pelouse. C'est au milieu de ce tapis vert que s'élève la ravissante statue de l'Impératrice Joséphine qui, sous son marbre blanc, conserve toute sa grâce et le charme qui la firent aimer. Ce souvenir, cette œuvre d'art tout au moins, mériterait l'honneur de prendre place en France à côté de bien des chefs-d'œuvre; mais elle est mieux à la Martinique où elle est l'objet de la vénération de toute une population qui n'oublie pas les bienfaits de celle dont elle est l'image.

La ville elle-même, établie entre la Savane et la rivière Madame qui se jette dans la baie, et encadrée dans un amphithéâtre de collines qui sont les derniers rameaux du massif montagneux de l'île, a un aspect général de placidité et d'heureuse insouciance, un cachet enfin qui ne rappelle en rien nos cités d'Europe. C'est un ensemble d'habitations aux formes les plus variées, répandues sans ordre ni cohésion le long de rues droites, rectangulaires, bien pavées et d'une propreté remarquable. Presque toutes ces maisons, généralement petites, sont construites en bois et n'ont qu'un rez-de-chaussée; conditions qu'imposent les tremblements de terre. Aussi n'y a-t-il pas de monuments et les deux églises de la ville n'offrent aucun intérêt ni comme importance ni comme architecture.

Pendant cette journée et la suivante, je désertai absolument la caserne flottante du *Saint-Louis*, ne pouvant m'arracher aux charmes de Fort-de-France où vous retient encore cette concentration de centaines d'officiers de terre et de mer qui, sans souci du présent comme de l'avenir, veulent, pour quelques jours au moins, vivre gaiement, au milieu d'une population heureuse de les fêter. Aussi quelle animation

partout, quelle exubérance de gaieté dans les hôtels, dans les cafés, dans tous les lieux de plaisir enfin !

Le général avait décidé avec le Gouverneur et quelques notabilités, de faire une excursion à Saint-Pierre; et, le 24 septembre, après déjeuner, nous quittons le *Saint-Louis* pour embarquer sur l'*Alecton*, petit aviso qui doit nous transporter. Nous trouvons à bord le général de Berthier et son aide de camp, le capitaine de Rancy, le colonel Aymart, commandant le 62e de ligne. Ces officiers font partie de la division du général; puis on reçoit le Gouverneur. L'amiral Maussion de Candé avait beaucoup connu mon père en Crimée, aussi fut-il pour moi plein d'amabilité et je me trouvai ainsi à l'aise au milieu de cette réunion de personnages.

A midi, l'*Alecton*, qui est mouillé tout près de la Savane, lève sa petite ancre et nous fait passer en revue toute la flotte mouillée dans le port et dont les pavillons saluent à leur passage les deux grands chefs qui sont à bord. L'*Alecton*, aviso élégant, coquettement aménagé, était un vrai yacht de plaisance, doté d'un état-major sélect. Il était à roues et par conséquent roulait peu, ce qui, *a priori*, paraît être une affreuse contradiction. Ce petit navire était affecté aux colonies de l'Amérique centrale, et pourtant il comptait dans ses états de services une récente action d'éclat, car il venait d'avoir l'honneur de fournir un aliment de méditations à l'Académie des Sciences.

En effet, quelques mois auparavant, il traversait l'Atlantique pour se rendre à Cayenne et se trouvait dans les eaux de Madère, quand il rencontra, flottant à la surface, un monstre marin inconnu qui fut qualifié de « *Poulpe géant* ». Cet animal au corps de poisson avec queue à nageoire propulsive et fait d'une substance gélatineuse, diaphane, irisée de rose et de violet, avait une tête énorme comme un éléphant, une bouche de baleine se fermant à la partie supérieure par un bec de perroquet, des yeux glauques du diamètre d'une assiette; et, sortant de cette horrible tête, se

détachaient un faisceau de tentacules garnies de suçoirs qui avaient plusieurs mètres de longueur et s'agitaient menaçants pour saisir tout ce qui approchait. L'aviso stoppa en rangeant le flanc du monstre dont la tête était à l'avant du navire, alors que la queue atteignait les tambours des roues, soit plus de vingt mètres. On chercha à le capturer; mais ce fut impossible; il était insaisissable. On parvint à l'entourer d'un câble formant nœud coulant et on hâla; mais le nœud ayant glissé jusqu'à la queue, celle-ci céda et on ne ramena à bord que son extrémité pesant cependant quarante kilogrammes.

On mit une embarcation à la mer pour harponner, mais celle-ci étant menacée d'être chavirée par les tentacules, on dut la ramener. On attaqua alors à coups de canon, mais les projectiles glissaient sur le corps; il fallut renoncer à la capture. Cependant, le commandant avait pu faire de cet inconnu, habitant normalement les grandes profondeurs de l'océan, une description complète et un portrait à l'aquarelle dont j'ai pu voir et copier l'original. Un rapport fut adressé à l'Académie des Sciences.

Pendant cette courte traversée, l'*Alecton* longeant la côte à 1.500 mètres seulement, défilait devant nous le panorama enchanteur de la « Perle des Antilles », sortant du fond des flots toute drapée dans une parure végétale incomparable. C'était un gigantesque amphithéâtre tout plissé de collines, de mornes, de vallons et de ravins parés des feuillées de toutes nuances, éclatante mosaïque composée avec art par les végétations les plus variées et les plus riches du monde. Et sur ce colossal et chatoyant soubassement vraiment trop riant, trop luxuriant dans sa vie intense, se dresse sombre et sévère le Mont-Pelé, aux légendes volcaniques, dont les flancs recèlent la désolation et la mort, qui menacent éternellement ces merveilles de la création et qu'un jour peut-être elles disperseront au fond de l'océan.

Puis, à ses pieds, reflétant sa sauvage image, s'ouvre devant la proue de l'*Alecton* doublant un cap aux formes

étranges, l'immense baie au fond de laquelle, sur un long et mince rivage de sable, la ville de Saint-Pierre étend ses blanches habitations en gradins superposés sur les pentes d'un grand morne couvert d'une épaisse forêt et sur les flancs d'un ravin que parcourt, sous d'immenses futaies, une capricieuse rivière descendant en cascades des assises supérieures du Mont-Pelé.

Les habitations ont généralement bonne apparence mais elles sont basses et trapues car le sol tremble souvent. Les rues, bien pavées en galets, sont remarquablement propres grâce aux habitants et surtout à une irrigation régulière et rapide alimentée, ainsi que les fontaines, par des réservoirs établis dans les montagnes.

Les édifices sont rares et de stature prudente; mais la nature est assez riche là-bas pour embellir seule une jolie ville, aussi partout ne sont-ce que lauriers-roses, orangers, citronniers et toute une flore embaumée.

Cependant le théâtre séduit particulièrement. Il est petit, coquet, au dedans comme au dehors; son foyer surtout en fait le principal attrait : c'est une immense galerie presque extérieure à larges ouvertures d'où, du sommet du tertre dominant la ville, on découvre un panorama merveilleux et variable comme l'état du ciel, le soir, quand le soleil ardent des tropiques, inondant tout de ses rayons de feu, descend dans les eaux de la mer des Antilles et transforme l'horizon dans un embrasement général; et, plus près, c'est la rade, c'est le port, c'est la ville étagée. C'est une féérie qui ravit l'étranger.

Nous visitons l'église, simple, modeste, où rien n'attire en dehors de son caractère sacré et pourtant notre attention fut émue par la foi des femmes de couleur qui, en foule, étaient groupées aux abords du confessionnal.

Mais, la merveille, le clou de Saint-Pierre, est hors ville. C'est le jardin des plantes. Nous y allons par entraînement artistique et par curiosité d'abord, mais un peu pour échapper aux démonstrations touchantes dont le général Bazaine

est comblé par la population qui, apprenant la présence à Saint-Pierre du second chef de l'expédition du Mexique, s'était précipitée sur son passage. C'était cependant pour nous une joie émue de voir tant de visages souriants et amis à une si grande distance de la mère patrie.

Nous partons donc d'un pas alerte; mais bientôt il faut en rabattre de cette ardeur d'Européen, car à cette heure la chaleur est accablante et la route est longue. Ce n'est qu'après une demi-heure d'étouffement sudorifère que nous atteignons l'Eden promis.

En franchissant la grille d'entrée nous pénétrons sous des dômes de verdure grandioses comme les nefs de nos cathédrales, soutenus par des piliers élancés que forment les troncs gigantesques d'arbres énormes dont les rameaux immenses entrelacés entre eux représentent les arceaux des voûtes aux feuillages variés. Au travers de ces charpentes pittoresques, merveilleusement assemblées, s'enlacent des lianes énormes comme des chênes de cent ans qui montent, descendent, remontent, courent d'arbre en arbre et tressent un tissu incohérent au sein duquel s'accrochent des parasites de toutes sortes aux plus étranges feuillages, à la floraison merveilleuse.

Nous croyons trouver un jardin et nous parcourons un parc immense dont la nature seule fut le dessinateur, l'architecte, le jardinier. Cela se nomme la forêt vierge; et l'homme l'a respectée. Il s'est borné à y tracer des allées, des sentiers aux allures capricieuses, qui se tordent en tous sens, rampant, serpentant sous cette feuillée imposante, mystérieuse, et selon les fantaisies d'un sol tortueux et souvent déchiré, montant, descendant sur ses aspérités. Et c'est encore la nature qui a créé le mouvement à l'immobilité apparente d'une végétation pourtant exubérante, par ce ruisselet frétillant qui, descendant du Mont-Pelé, bondit dans le ravin par une cascade de 40 mètres et précipite en tous sens ses eaux cristallines au murmure plaintif.

Partout, sur le sol, vierge toujours, des mousses, des

herbacées de toutes nuances, des fleurs aux aspects les plus étranges, aux coloris les plus chatoyants, aux senteurs les plus suaves; enfin, dans les rameaux s'agitent des essaims d'oiseaux aux chants babillards ou mélodieux, aux parures éclatantes.

Nous cheminions au sein de ces enchantements, dans un silence extatique et nous sentions que ce lieu de délices aurait pu être le Paradis où sur la terre, Dieu avait établi nos aïeux, Adam et Eve; mais, si les serpents y abondent, il y manquait absolument le pommier !

En tout cas, ce merveilleux chaos végétal ne nous semblait pas comporter la qualification de jardin des plantes; mais soudain nous apparut le directeur du dit jardin qui venait saluer le général. Ce naturaliste, naturellement distingué, arrivait à propos, d'autant qu'il eut l'ingénieuse pensée de nous inviter à aller nous rafraîchir en son home privé. Ce fut accepté d'enthousiasme, et avec plus de calme, l'offre de visiter le jardin réservé, c'est-à-dire un coin du parc où on fait des élèves qu'on expédie en Europe et en Algérie. Cet établissement spécial est assurément intéressant pour un botaniste convaincu; mais, pour nous, nous préférions les produits de la simple nature aux petits phénomènes qu'on nous montrait. Enfin, après deux heures d'une admiration intense, nous comblâmes notre hôte d'expressions de gratitude et, dévalant vers Saint-Pierre, nous rentrâmes à l'hôtel des Bains où nous avions pris gîte et où nous devions dîner, ce qui devenait urgent.

On l'avait compris, et bientôt s'ouvrit à nous une fort belle salle à manger où était dressé, je ne dirai pas un magnifique couvert qui, *à priori*, ne satisfait pas les instincts du moment, mais un splendide festin bien fumant et odorant. Car le dîner fut servi à la française, la vaillante Martinique n'ayant jamais permis aux mœurs anglaises de s'implanter chez elle. Aussi, en prenant place autour de cette table luxueuse, nous pûmes d'un seul regard, savourer la belle ordonnance d'une exhibition gastronomique de premier ordre, disposée avec

art au milieu de cristaux scintillants, d'une vieille argenterie étincelante et de l'éclat de gerbes de fleurs qui semblaient les armes parlantes de la colonie. Pas besoin de ces menus à la froide nomenclature tracée sur un bout de soie ou de carton dorés, ou bien imagée avec plus ou moins d'art ou d'esprit; mais bien un menu nature sous les vraies espèces que vont consommer les yeux d'abord, les mandibules ensuite. Les premiers sujets de ce tableau gastronomique étaient vraiment indigènes : les monts de l'île présentent un cuissot de bouquetin mariné aux tomates; la mer des Antilles offre une bonite nacrée, cette reine des eaux salées, ornée de piment rouges et de citrons; la forêt vierge a envoyé le roi de ses futaies, un splendide coq de bruyère posé au centre de la table et regardant avec dédain une guirlande de petites perdrix des pelouses du Mont-Pelé. Un beau carrick, une purée d'aubergines occupent des places secondaires aux côtés d'une préparation que nous autres Européens, qualifions de cardons à la moelle, mais qui est moins terre à terre; c'est un magnifique chou palmiste traité au roux avec condiments indigènes; un arbre de haute futaie a été sacrifié pour offrir sa dernière pousse, la plus tendre à nos exigences gastronomiques. Je passe sous silence les figurants dans cette manifestation culinaire; mais, au peloton des entremets sucrés, je dois une mention honorable à la friture de goïaves, et un souvenir rêveur à une crème à la vanille qui, nous a-t-on dit, était faite avec du lait de négresse ? Quelle couleur locale ! et pourtant elle était blanche ! Il ne manquait à ce festin martiniquais qu'un trigonocéphale à la sauce tartare. Enfin toutes les confitures et les fruits du pays s'étaient donné rendez-vous au dessert. L'Europe n'eut, dans cette belle ordonnance à intervenir que pour traiter la question des vins; elle fut résolue, du commencement à la fin, par du champagne... frappé... ? au rayonnement nocturne sans doute !

La cérémonie faite, ainsi qu'un tour de plage pour fumer un parfait Havane, et chacun s'en fut coucher en s'étendant

dans le plus simple appareil et sur un lit très dur, car la chaleur le veut ainsi pour pouvoir dormir.

Après quoi, à cinq heures du matin, une jeune négresse, portant du café, vint m'éveiller en murmurant à mon oreille de sa plus douce voix : « Ché Doudou, prends café. » Ces créatures ont vraiment du chic pour vous arracher au sommeil !

Une heure après nous étions réunis sur le quai et après avoir assisté aux ébats d'une foule élégante et affairée, attirée sur la plage par la fraîcheur relative de cette heure matinale, nous regagnons l'*Alecton* qui nous ramène à Fort-de-France pour déjeuner à bord du *Saint-Louis*.

Les journées suivantes furent consacrées aux distractions et aux plaisirs de la ville, cette dernière expression de la France, avant de nous lancer dans l'inconnu de la guerre. Du reste, si la rade, si le port étaient encombrés de vaisseaux chargés de troupes, Fort-de-France présentait une animation qui tenait du vertige, envahie qu'elle était par des milliers d'étrangers, militaires ou marins; car les détachements que portaient les navires, bêtes et gens, étaient mis à terre pour se reposer pendant six ou huit jours. Les hommes étaient campés aux alentours ou cantonnés dans les casernes et dans les forts. Bon nombre d'officiers s'établirent en ville pour jouir des distractions du soir, surtout aux réunions dansantes du « Bal Mabile » de l'endroit où on associait agréablement les danses de caractère d'Europe et d'Amérique, notamment la havanera, la danse classique des colonies d'origine espagnole. Toutes les jeunes filles de couleur de l'île s'étaient donné rendez-vous pour nous rendre la vie aussi agréable que possible pendant notre séjour; et elles réussirent à ravir. Les hôtels étaient envahis, même aussi les petites cases à claire-voix, domaines spéciaux des mulâtresses, avaient trouvé des hôtes. Les cafés ne désemplissaient pas et répandaient à flots les boissons rafraîchissantes ou toniques. Les restaurants étaient pris d'assaut, notamment le « Café Anglais » de Fort-de-France où opérait sur des four-

neaux magiques le « père Toulouse », une grosse personnalité des Antilles, chef incomparable qui a laissé dans l'estomac reconnaissant de nombreuses générations un souvenir impérissable. J'eus l'heur plusieurs fois d'apprécier son impeccable talent de Vatel, principalement dans un festin de gala donné par les officiers passagers du *Saint-Louis* à tous les officiers du vaisseau, pour y exalter notre gratitude à l'égard de leur parfaite camaraderie et délicate hospitalité.

Puisque je rappelle ce repas officiel à Fort-de-France des officiers passagers du *Saint-Louis*, pourquoi n'accorderais-je pas un souvenir à une réciprocité de Fort-de-France dînant à bord du *Saint-Louis*. Cet épisode est infiniment petit et ne fut qu'un banalité frivole dans notre vie d'aventure; mais il fut pour nous une manifestation peu ordinaire des mœurs caractéristiques de la race féminine des créoles de couleur qui firent à l'armée française, à la Martinique, un accueil si extraordinaire.

C'était un dimanche et pour ce jour les convives du carré des officiers avaient reçu la promesse de quelques mulâtresses de marque de venir dîner à leur table; elles furent exactes au rendez-vous. C'étaient les étoiles du demi-monde ultra-sélect de l'île : Mlles (?) Amélia, mulâtresse presque blanche; Francilia, un peu plus bistrée; Louisia, légèrement acajou; mais celle-ci n'a que sa couleur pour trahir sa race, car son nez est droit, à la grecque, sa bouche fine; elle a de jolis yeux et des cheveux du plus beau noir mais soyeux. Les autres répartissaient leur épiderme dans ces trois nuances de sépia, mais leurs noms avaient la même désinence. Ces élégantes sont mises avec luxe, mais quel luxe ! une parodie. Couvertes d'énormes bijoux en or, des chaînes longues et massives, des laisses de *King's Charles*, des boucles d'oreilles plus grandes que les oreilles, etc... Elles ne goûtent pas les pierres fines dont l'effet ne révèle pas la valeur. Coiffées à la bordelaise avec fichu bien tortillé et fixé par une immense épingle en or, elles portent chemise brodée en fine batiste, jupe de soie noire avec force jupons empesés. Malgré ces accoutrements,

elles sont fort gracieuses. Elles ont l'esprit vif et primesautier et beaucoup de délicatesse dans l'expression de leurs sentiments; elles abusent pourtant d'une familiarité, divertissante mais parfois indiscrète, qu'on ne remarque cependant pas chez les hommes de la même classe de métis. Après qu'elles eurent bien égayé notre dîner, nous les reconduisîmes à terre, à la musique, où elles se dispersèrent gaiement dans la foule.

Cependant le moment du départ approchait et il fallait s'y préparer. Ma dernière journée vécue dans ce délicieux pays se passa en partie au milieu des soucis de l'embarquement de nos chevaux.

Pendant la nuit, arrivait le courrier venant de Vera-Cruz et allant en Europe. Dès le matin, le général m'envoya à son bord pour y récolter des nouvelles. L'amiral Rose s'y trouvait, rentrant en France. Il me donna des renseignements peu satisfaisants sur la situation de notre armée au Mexique; cependant la fièvre jaune commençait à diminuer. Le général Forey entrait dans les eaux de Vera-Cruz quand le courrier en sortait. Je reportai ces renseignements au général qui reçut, du reste, quelques heures après, la visite de l'amiral.

Dans la journée, toutes les donzelles de couleur qui ont connu des passagers du *Saint-Louis*, viennent nous faire leurs adieux et nous porter des fruits pour la traversée; puis à 3 heures, on renvoie tout ce qui n'est pas du vaisseau et on prend les postes d'appareillage.

Nous allons parcourir notre troisième et dernière étape; mais, cette fois, nous ne devons plus voyager isolés. Tous les navires marchent par groupes de trois, car nous allons pénétrer dans des eaux ennemies. Nos compagnons de route sont le *Navarin* et l'*Eure*, grand transport qui porte deux batteries d'artillerie.

Le *Navarin* sort de la rade; puis, aux accents du *Chant du Départ* joué par la musique du 95e, le *Saint-Louis* défile majestueux à travers une flotte chargée de troupes qui saluent et dont les couleurs s'inclinent devant le pavillon du général

de division flottant à sa mâture. Nous rejoignons le *Navarin* qui se place à notre droite et bientôt l'*Eure*, à la blanche carène, vient prendre notre gauche, et se maintenant en ligne, la petite escadre met le cap au large, laissant bientôt s'estomper dans la nuit la séduisante Martinique et son redoutable Mont-Pelé.

Ces pages consacrées à la Martinique et destinées à conserver, à raviver le souvenir d'un éclat, d'une richesse et d'un charme qui paraissaient éternels, ont été écrites il y a quarante ans, et c'est avec une douloureuse émotion, qu'en 1902, je les recueille dans mon journal de voyages de 1862; car mes descriptions et mes impressions d'alors ne s'appliquent qu'à un passé qui n'est plus et ne font revivre que des ruines et des morts. Ce qui est né par le feu a péri par le feu !

Je disais alors que le volcan du Mont-Pelé avait, un jour, fait surgir des eaux une masse informe qui, délicieusement parée par la nature, devint une terre fortunée; je puis ajouter avec la plus amère tristesse qu'un jour peut-être il la replongera dans le gouffre ! Et devant ces puissances mystérieuses et indomptables, l'homme, cet atome vaniteux qui croit être maître de tout, n'a plus qu'à courber la tête, car il trouve, partout et toujours, plus puissant que lui !

Septembre 1902.

CHAPITRE VI

DE LA MARTINIQUE A VERA-CRUZ

Navigation en conserve. — Température insupportable dans la mer des Antilles. — Inconvénients de notre navigation à la voile. — Violents orages. — Passage du banc de Campêche. — Le golfe du Mexique. — Atterrissage. — Arrivée à Sacrificios. — Nouvelles peu satisfaisantes de la situation au Mexique. — Débarquement difficile à Vera-Cruz.

La traversée de la Martinique à Veraz-Cruz fut absolument désagréable. Nous marchions avec une lenteur désespérante, étant obligés de régler notre allure sur celle du *Navarin* qui dès le lendemain de notre départ signalait de ralentir, car il ne pouvait suivre, sa machine étant essoufflée. Comment le ministère de la Marine, ordonnateur des marches navales, n'avait-il pas composé ses groupes avec des navires de même marche ? Il y avait, là encore dans les bureaux, des ronds-de-cuir comme à ceux de la Guerre.

D'autre part, la mer des Antilles est une fournaise et on s'y éternisait avec un plein chargement d'hommes entassés qui mouraient de soif; on nous rationnait l'eau de façon scandaleuse; il fallait faire une demande spéciale et signer un bon pour avoir de quoi faire un grog. Et dire qu'en arrivant à Vera-Cruz, le *second* du vaisseau se félicitait d'avoir encore assez d'eau de Toulon pour rentrer en France.

Evidemment les ronds-de-cuir avaient donné l'ordre d'économiser l'eau afin d'en rapporter ! Peut-être pour la rendre aux fontaines ?

Dans ces divers ordres d'idées, il faut remarquer qu'on avait aussi donné des ordres aux commandants des vaisseaux

d'économiser le charbon. Cela est logique et raisonnable dans une certaine mesure. Qu'on marche à la voile, quand il y a du vent; mais lorsqu'on ne peut ainsi filer que 3 ou 4 nœuds, on commet une faute de ne pas faire appel à la vapeur pour gagner plus vite une zone où on trouvera une bonne brise et, en abrégeant la traversée, éviter souvent une tempête qui coûtera plus cher que le charbon consommé.

Ces prescriptions relatives à l'économie exagérée du charbon ont produit, pendant le transport des troupes françaises au Mexique, des effets désastreux à l'égard des chevaux transportés, et je puis citer comme exemple, les traversées de l'*Aube* et du *Jura*, portant de la cavalerie. Si ces navires avaient abrégé leur voyage de France à la Martinique seulement de deux jours, ils auraient évité une violente tempête dans laquelle ils ont perdu plus de cent chevaux chacun. C'est une singulière façon de faire des économies. Le charbon aurait pu être remplacé, tandis que les chevaux nous ont toujours manqué. En tout cas, le charbon consommé aurait coûté cent fois moins cher que les deux cents chevaux sacrifiés.

Nous restions donc plongés dans un marasme contre lequel luttaient péniblement les interminables parties de dominos ou bien des concerts que, chaque soir, donnait la musique dans un décor merveilleux des couchers de soleil qui sont la note artistique de ces parages. Pourtant la nature vint elle-même secouer brutalement la torpeur générale par une féérie en plusieurs tableaux qu'on ne voit qu'aux Antilles.

Nous étions par le travers de la Jamaïque dont la silhouette lointaine s'embruma vers le soir et fut bientôt le foyer de manifestations électriques qui illuminaient l'horizon; puis le ciel tout autour de nous n'est plus qu'une calotte de feu que les éclairs sillonnent en tous sens. Une trombe de vent s'abat sur le vaisseau; sa voilure est pourtant en partie repliée, mais : « Cargue tout », gronde, avec l'autorité suprême du danger menaçant, le porte-voix de l'officier de quart; alors les grandes nappes de toile se tordent, se dé-

tendent avec des éclats semblables à ceux de la foudre. Une pluie torrentielle vient enfin compléter le cataclysme.

Impressionné par ce déchaînement de tous les éléments, je monte sur le pont et, à ce moment, un éclair frappe le grand mât du vaisseau et descend en une boule de feu sur son paratonnerre; je me crus aveuglé. Je restai longtemps en contemplation émue du spectacle le plus grandiose qu'on puisse imaginer; puis, quand je fus bien trempé par les eaux du ciel et de la mer, je redescendis satisfait.

Au jour, la tempête s'apaise, les éléments se calment et le *Saint-Louis* reprend sa route vers le détroit de Campêche, qu'il franchit le 11 octobre.

Pendant quatre jours encore il nous faut bouliner sur les eaux du golfe du Mexique, retardé toujours par la lenteur du *Navarin*. Mais, entre temps, on se préoccupe du débarquement et nous commençons nos préparatifs, disposant toutes nos affaires pour nous mettre en route aussitôt notre descente à terre. On nous avait, en effet, tant raconté que, d'après les ordres formels de l'Empereur, on ne devait pas s'arrêter un seul instant à Vera-Cruz, que nous pensions monter en chemin de fer en débarquant et nous éloigner, pendant la première journée, d'au moins 15 ou 25 lieues de cette côte mortelle. Mais quelle cruelle désillusion nous attendait ! Encore les ronds-de-cuir.

Enfin, le 15 octobre, le point de midi nous met à 25 lieues de terre. Si le temps était découvert nous pourrions apercevoir le sommet neigeux du Pic d'Orizaba, mais le ciel est sombre et nous ne voyons rien.

Vers le soir, une brise fraîche commence à souffler du Nord, et, comme on ne peut atterrir à Vera-Cruz pendant la nuit, le commandant fait allumer les feux pour ne pas se laisser pousser à terre et nous allons faire une promenade vers le Nord, le long de la côte; le lendemain matin, nous revenons vers notre but.

Avant le jour, j'étais sur le pont; le temps était toujours sombre et menaçant. Cependant, dès qu'il fit clair, je vis la

terre se dresser immense devant nous. Nous étions en face du *Coffre de Pérote* dont on ne voyait que le bas de la montagne, le sommet étant noyé dans la brume supérieure. Quant au Pic d'Orizaba, on le devinait à peine au milieu des nuages. Néanmoins, je fixai sur mon album la première vue de cette terre qui allait être pour nous le théâtre de grands événements.

Nous longeons la côte en descendant vers le Sud; enfin des pointes détachées apparaissent au raz de l'eau, puis se réunissent et deviennent de longues bandes plates et irrégulières qui constituent la ligne d'écueils s'étendant en avant de Vera-Cruz. Il semble que cette malheureuse ville n'ait pas assez de fléaux recélés dans ses murs, il faut qu'elle s'entoure encore de dangers extérieurs pour se rendre plus terrible aux étrangers qui veulent l'aborder.

Décidément, la première impression n'est pas favorable au Mexique ! La vigie nous signale bientôt un grand nombre de navires au mouillage. Nous sommes tous anxieux de savoir si le courrier de France est encore dans le port et si nous arriverons à temps pour lui confier nos lettres.

Avant de donner dans le chenal qui serpente au milieu des brisants, nos deux conserves se placent en colonne derrière nous, l'*Eure* occupant le milieu; nous mettons en panne et demandons un pilote. On nous fait espérer que le navire noir, aux formes élancées, à la faible mâture que l'on voit mouillé sous Saint-Jean-d'Ulloa, est le paquebot que nous désirons. Aussitôt nous achevons nos lettres et nous les tenons prêtes à reprendre le chemin de la France.

Quel horrible aspect présente cette côte de Vera-Cruz ! Quelle terre plate, désolée ! La ville, dont on ne voit du large qu'une longue muraille blanche qui la clôt sur le bord de la mer, apparaît comme un immense cimetière, le Campo santo des Espagnols.

Sur la droite, s'élève, au-dessus des brisants, la masse sombre du fort d'Ulloa; et, à gauche, l'îlot chétif et dénudé de *Sacrificios* apparaît à peine au-dessus de la mer. En

arrière sont mouillés cinq vaisseaux et plusieurs autres navires, parmi lesquels se dessinent les lignes sévères de la frégate cuirassée la *Normandie*.

Vers 10 heures, le pilote monte à bord et annonce que la fièvre jaune a disparu à peu près et que les routes commencent à sécher. Ces nouvelles sont celles qui nous intéressent le plus, aussi nous causent-elles une vive satisfaction.

Enfin, la *Normandie*, qui a à son bord l'amiral commandant la division navale, nous remplit de joie en nous signalant que le courrier de France partira à midi.

Un quart d'heure après l'arrivée du pilote, nous mouillons à Sacrificios où nous éprouvons une satisfaction sérieuse en nous voyant à l'abri, quand on signale les symptômes d'un coup de vent de Nord pour le soir. Quelle chance d'avoir évité le cataclysme nocturne auquel nous avons déjà été soumis dans la mer des Antilles ! Ces coups de vent de Nord dont nous n'avons pas encore apprécié toute la violence, sont, avec le *Vomito*, les deux fléaux du golfe du Mexique. Depuis deux jours, il vente violemment et les vaisseaux arrivés avant nous, n'ont pas encore pu débarquer leurs troupes. On nous fait envisager la perspective de rester à bord 4 ou 5 jours pour attendre notre tour de débarquement.

Peu après notre arrivée, l'amiral Jurien de la Gravière qui, depuis longtemps a repris le simple commandement de sa flotte, vient à bord saluer le général et s'enferme avec lui pour conférer.

Cependant, nous lançons des regards anxieux autour de nous; la vue de la terre, des arbres, des montagnes, l'apparition de maisons qui ne sont pas en bois et ne gémissent pas sans cesse comme un panier d'osier, ainsi que fait le *Saint-Louis*, nous donnent une bien grande envie de sortir de cette grande boîte où nous sommes emprisonnés depuis si longtemps. L'îlot de Sacrificios est là, à 150 mètres de nous, mais son aspect est peu séduisant. Elevé au-dessus de l'eau d'un ou deux mètres au plus, il est couvert de roseaux et de tas de charbon, c'est le magasin à combustible

de la flotte; enfin une des pointes de cette île de sable est hérissée de tombes et de croix : c'est le cimetière de la marine. Voilà encore une préface peu agréable que nous offre le commencement de nos relations avec le Mexique ! Plusieurs lignes de brisants, parallèles à la plage, relient cet îlot et quelques autres plus petits encore avec le rocher de Saint-Jean-d'Ulloa, et font de toute cette baie une immense rade.

Vera-Cruz apparaît au fond et nous semble moins mal, vue de ce côté. Les grandes églises avec leurs clochers et leurs marabouts lui donnent un aspect légèrement bizantin et en tout cas très pittoresque.

Depuis que nous sommes au mouillage, les apparences de coups de vent sont devenues des réalités et le temps commence à devenir menaçant; il vente déjà très fort, la baie a perdu son calme et sa sérénité, elle devient sombre et moutonneuse; aussi les vaisseaux s'empressent de caler leurs mâts de hune.

Après la visite de l'amiral, c'est le colonel d'état-major Lacroix qui est depuis longtemps à Vera-Cruz et doit être chef d'état-major de notre division, qui vient à bord saluer le général. Les nouvelles qu'il apporte sont moins bonnes que celles données par le pilote. Le Vomito est toujours intense, les transports sur les routes sont encore impossibles avec des voitures, les vivres sont rares. Presque tous les convois montant à Orizaba sont attaqués et dévalisés. Enfin Vera-Cruz est bloqué, au point qu'on ne peut plus aller seul à 50 mètres de ses murs, sous peine d'être enlevé.

Ce petit résumé de la situation est peu souriant et fait supposer que nous pourrions bien rester quelque temps à la côte. Aussi est-il très nécessaire que le général descende à terre pour prendre la direction des affaires, donner un peu d'impulsion et remonter la machine qui ne va plus du tout.

Cependant le temps est bien mauvais, il y a six lieues de rade à parcourir et la mer est très grosse. Mais malgré tout, le général se décide à débarquer avec la baleinière qui a amené le colonel Lacroix. Sachant que la mer ne m'effraie pas, il m'emmène avec lui.

Nous n'avions pas parcouru trois cents mètres que nous étions déjà inondés, et le vent fraîchissait et la mer devenait de plus en plus menaçante. Notre baleinière bondissait comme un bouchon sur les lames. Il m'eut été à peu près indifférent de prendre un bain forcé et d'aller m'accrocher à quelque navire voisin, car nous étions encore au milieu des mouillages; mais je commençais à être inquiet pour le général et je lui démontrai combien il était imprudent, impossible même, d'atteindre Vera-Cruz par un temps pareil. Enfin, on se décida à faire demi-tour. En revenant, le général voulut monter à bord de la *Normandie*, mais nous ne pûmes jamais accoster, nous aurions brisé notre frêle embarcation contre la muraille de fer de la lourde frégate. Il nous fallut revenir au *Saint-Louis* et encore nous eûmes des peines infinies pour monter à bord. Nous n'y parvînmes qu'après de nombreux efforts de gymnastique et des bains d'eau salée. Force nous était de passer encore une nuit sur le vaisseau.

Le lendemain, 17 octobre, le temps s'est remis au beau, la mer est calme, le soleil radieux. Dès le point du jour, on commence à débarquer les chevaux dans les chalands qu'un petit vapeur remorque à Vera-Cruz ; les bagages et les voitures sont emmenés de la même manière. Enfin, quand tout est expédié, nous faisons nos adieux à tous les officiers de l'état-major du *Saint-Louis* et leur adressons des remerciements sincères pour l'hospitalité charmante qu'ils nous ont donnée; nous nous félicitons mutuellement des excellentes relations qui n'ont jamais cessé de régner entre nous. Le 95e devait rester encore à bord et y attendre son tour de débarquement. Quant à nous et l'état-major de la division nous descendons tous avec notre chef.

Le général Bazaine embarque dans un grand canot, armé en son honneur et, au moment où il quitte le vaisseau, une salve de treize coups de canon salue son départ.

CHAPITRE VII

SÉJOUR A VERA-CRUZ

Débarquement du général Bazaine. — Situation lamentable des troupes laissées à Vera-Cruz. — Le général Bazaine nommé gouverneur à Vera-Cruz et commandant des Terres-Chaudes. — Assainissement de Vera-Cruz. — Défense d'envoyer de nouvelles troupes à Orizaba. — Disette à Orizaba.— Bazaine demande et obtient de prendre par Jalapa, une deuxième ligne d'opération. — Difficultés de cette marche. — Incidents de mer. — Le Norte 26 octobre. — Expansion au dehors de Vera-Cruz. — Situation difficile à Orizaba. — Naufrages dramatiques. — Engagements de la colonne de Berthier dans le sud de Vera-Cruz. — Occupation de Jalapa. — Nécessité de s'élever sur les plateaux. — Expédition de Tampico. — Inaction du général en chef. — Le 5 décembre, départ pour Jalapa.

Le débarquement à Vera-Cruz d'un des plus grands chefs du corps expéditionnaire fut solennel dans sa simplicité, car cet homme qui quittait le *Saint-Louis*, c'est-à-dire la France, dont les canons et les couleurs saluaient le départ, allait devenir, par la volonté impérieuse des événements, le plus grand sur cette terre des Montézuma et de Fernand Cortez, tenir dans ses mains sa destinée et, comme eux, s'entourer de gloire et de renommée, pour subir ensuite les durs, les injustes caprices du destin, dans ce pays aux origines presque inconnues, aux légendes mystiques et dont la devise fut toujours : « Grandeurs et décadences. »

Ainsi que la Sirène des temps antiques, étalant ses séductions pour attirer le navigateur, la nature s'est parée et répand partout ses charmes, ses sourires, pour recevoir ce soldat étranger qui durant cinq années va incarner le génie du Mexique.

Au moment où le grand canot emportant « Bazaine et sa fortune », s'éloigne du vaisseau, un soleil de feu sortant des flots répand ses rayons ardents sur le merveilleux panorama qui, pour la première fois, offre à nos regards étonnés des collines verdoyantes, des montagnes bleues s'élevant en gradins superposés à d'immenses hauteurs, pour former un socle gigantesque à la pyramide du Pic d'Orizaba dont le front neigeux semble un nuage au ciel. Ce spectacle est grandiose et dispose en faveur du Mexique; mais il faudrait se borner à cette impression première et retourner vers d'autres plages, n'ayant vu de cette terre que des horizons.

En effet, l'embarcation qui nous porte, enlevée par dix-huit rameurs, approche rapidement de la terre et nous permet de contempler la plage. Quel affreux aspect présente cette côte désolée ! Elle est plate, jaune, parsemée d'épaves se dressant hors du sable et semblables à des croix montrant où sont ensevelies les victimes de ces eaux inhospitalières.

De vieux pans de murs prêts à s'écrouler, de maigres et chétifs buissons rompent seuls la monotonie de ce sol à peine ondulé par quelques rides sablonneuses. Pour animer ce lugubre paysage, d'affreux oiseaux noirs, au vol pesant et nonchalant, vilains vautours à demi-couverts de plumes de corbeaux, sont là, le col tendu, semblant attendre le corps du naufragé que la mer viendra jeter à leur voracité. Plus loin, Vera-Cruz étale ses longues murailles crénelées et dresse vers le ciel quelques clochers aux formes orientales. En arrière, d'énormes dunes de sable blanc l'entourent pour l'isoler sans doute du monde riant et vert qu'on voit au delà. Cette ville a réellement un aspect qui glace. Au premier abord, on croit voir Jaffa et sentir dans l'atmosphère les émanations de la peste. Vera-Cruz paraît être la demeure néfaste de quelque génie, ennemi de l'espèce humaine. Telle est l'impression de l'arrivée.

Pour prendre terre, on ne peut débarquer que sur une jetée de quelques mètres que la mer s'acharne à raccourcir sans cesse, et qui est si exiguë qu'il semble que c'est à

regret que Vera-Cruz tend la main à l'étranger. Et pour comble de pittoresque, le long de ce môle, se dressent de grandes potences auxquelles on croit voir se balancer des pendus; ce sont les grues destinées à hisser les marchandises, mais elles ont trop l'air d'être l'emblême de ce pays, des armes parlantes enfin !

Cependant nous mettons le pied sur cette terre qui se présente de façon si peu engageante et le général se rend à la demeure qui lui a été préparée, me laissant le soin de surveiller le débarquement de nos bagages et de nos chevaux.

Au sujet des bagages, je n'ai qu'une préoccupation, celle de surveiller de grands gaillards dits porte-faix (cargadores), qui circulent autour de nous et ne m'inspirent qu'une confiance limitée; je comprends déjà certaines mœurs locales ! Quant aux chevaux, ils me causent des inquiétudes d'une autre nature. Rien n'est disposé pour débarquer des animaux, on en est encore aux procédés élémentaires de Fernand Cortez : les chevaux sont amenés dans de grands chalands en fer qui s'approchent de terre le plus possible, puis quand ils sont échoués sur le sable on décide, au moyen de coups de fouet, ces malheureuses bêtes à se lancer à la mer pour gagner la plage; le plus grand nombre, effrayées par la vue de l'eau, font des résistances énergiques et, quand elles cèdent à la brutalité des arguments, elles se lancent maladroitement et souvent se blessent en accrochant le plat-bord du chaland. Je n'eus à déplorer que quelques blessures guérissables.

Ce premier devoir d'entrée en campagne rempli, je fis à mon tour mon entrée dans la capitale des Terres Chaudes. En quittant l'avenue des Potences, je franchis une porte monumentale fermée par une vieille grille à barreaux énormes destinés à braver les fureurs de la mer, et je pénètre dans un péristyle à colonnes, restées comme témoins de l'aristocratique splendeur des colonies espagnoles. C'est sur ce péristyle que Santa-Anna perdit une jambe emportée par un boulet français du prince de Joinville. Cette entrée donne

accès sur une vaste place qui constitue en réalité les quais dont manque ce port singulier et où se trouvent les bâtiments de la douane très productive de Vera-Cruz, des différents services maritimes et de la place de guerre; car nous sommes là dans une forteresse, dont le fort de Saint-Jean-d'Ulloa forme l'avancée en mer.

Je ne m'arrêtai pas longtemps à examiner la physionomie des premiers Mexicains que je voyais; je les trouvai fort sales, peu intéressants, et je me rendis immédiatement à la demeure du général, établie dans l'habitation de M. Daran, un compatriote qui, depuis longtemps est fixé au Mexique à la tête d'une grande maison de banque et de commission. A peine arrivé, on s'occupa des choses sérieuses car il y avait urgence.

Le premier aperçu de la situation au Mexique n'est pas favorable, il est même fort triste. Les chemins sont toujours dans un affreux état et les convois mettent des temps infinis pour monter à Orizaba, quand toutefois ils parviennent à destination en entier; un grand nombre de chariots disparaissent dans la boue ou sont pillés par les guerillas. Aussi les troupes du premier corps expéditionnaire établies à Orizaba et Cordova vivent au jour le jour. Comme il a été impossible de leur constituer un approvisionnement de vivres, elles restent bloquées dans ces deux postes; les hommes sont sans cesse occupés à descendre à la côte et à remonter, escortant des convois qui suffisent à peine à la consommation journalière. Ils sont épuisés par ces corvées qui les tiennent constamment dans la boue, sous la pluie et sont chaque jour harcelés dans leurs marches pénibles par des nuées de guerillas qui les suivent pas à pas, invisibles dans les broussailles.

Heureusement, on nous annonce que la fin des pluies est venue et que les routes vont sécher. Naturellement, notre préoccupation est de nous enquérir de ce fameux chemin de fer dont on a tant fait de bruit à Paris. Il existe en effet, mais est-il possible d'appeler cela un chemin de fer? Il y

a bien une chaussée qui domine un peu les marais, il y a des rails sur cette chaussée; mais quels wagons, quelles machines parcourent cette modeste voie branlante qui se faufile péniblement au milieu des broussailles, ou franchit, en tremblant, le sol instable des prairies marécageuses ? L'administration de ce chemin de fer fantôme possède environ une demi-douzaine de wagons vermoulus et deux misérables locomotives rouillées, essoufflées qui, avec des efforts inouïs, parviennent à effectuer en deux heures le parcours complet de la ligne, c'est-à-dire environ six lieues ! On a pris le chemin de fer et on n'est qu'à la Tejeria d'où on sent encore les émanations empoisonnées de Vera-Cruz. Il est vrai que ce chemin de fer possède un embranchement qui, à trois ou quatre kilomètres de Vera-Cruz, se dirige parallèlement à la côte et aboutit à quatre lieues plus loin, à Medellin, petite ville située sur le bord du Jamapa et près de son embouchure; cette rivière descend du Pic d'Orizaba.

L'histoire du chemin de fer pris au sérieux à Paris, n'est pour nous qu'une mystification.

Quant à la Tejeria, terminus de la ligne, ce n'est pas même un hameau, mais simplement un camp où le chemin de fer dépose hommes et marchandises qui, les uns à pied, les autres en chariots, se lancent dans les bourbiers de la route de Cordova. Pour protéger ces opérations, des troupes y sont campées dans des conditions plus mauvaises encore qu'à Vera-Cruz, car la Tejeria est une des localités les plus malsaines du pays.

Nous pouvons ainsi, dès le premier jour, considérer comme évanoui le rêve qui, au départ de France, nous faisait croire qu'aussitôt débarquées, les troupes pourraient s'acheminer vers des contrées plus saines et s'éloigner de la côte où nous allons être attachés pour longtemps dans la zone pestilentielle.

La situation est donc déplorable. Du reste, lors de son arrivée à Vera-Cruz, le général Forey avait éprouvé la même impression et était resté plongé dans le plus grand

embarras. Il ne savait comment vaincre les difficultés qui se dressaient de tous côtés et, durant quinze jours, il a cherché une solution sans la trouver. Pendant ce temps, il recevait les hommages de la ville de Vera-Cruz et consultait les augures indigènes. Mais, un jour, un indigène aussi est venu lui donner un avertissement qui lui a fait prendre un parti immédiat; cet indigène est le *Vomito negro* qui, tout à coup, a frappé à tort et à travers sur les soldats qui étaient arrivés avec lui (20e bataillon de chasseurs, escadron du 5e hussards). En quelques heures, un grand nombre sont frappés. Aussitôt l'ordre du départ est donné et on se met en route pour Orizaba où le fléau ne sévit pas ! Mais il est trop tard. Quand on a pris le germe de l'empoisonnement, on l'emporte, et la maladie vous frappe encore loin de son foyer. Aussi, chasseurs et hussards semèrent-ils la route de leurs cadavres, et c'est à peine si, des 1.200 hommes qui étaient partis, 50 arrivèrent valides à Orizaba. Il fallut même, à Cordova, donner une nouvelle escorte au général en chef.

Il est vrai, il est nécessaire même de dire que si le fléau a sévi avec tant de vigueur sur cette petite troupe, c'est qu'on avait commis la faute grave de laisser les hommes entassés dans la ville, au lieu de les camper au dehors, où ils auraient respiré un air moins malsain. Mais on avait pris l'habitude pusillanime de rester bloqué dans Vera-Cruz alors qu'on ne pouvait faire autrement, et qu'on n'a pas osé se défaire de cette funeste coutume quand on en avait le moyen.

Mais tout cela va changer. Aussitôt débarqué, le général Bazaine a pris le commandement de Vera-Cruz et de toutes les troupes qui s'y trouvent ou vont débarquer. Il réunit tous les chefs de service afin de s'éclairer sur la situation et prescrit les mesures nécessaires pour faire cesser immédiatement un état de choses qui a trop duré. Il va lui-même examiner les défenses de la place et les établissements qu'elle renferme.

Vera-Cruz, vieille forteresse espagnole, est convenablement fortifiée par une enceinte bastionnée appuyée sur deux

forts établis sur la plage. Le général y constate quelques dégradations, des brèches même; il donne des ordres pour que tout soit immédiatement réparé. Deux portes donnent accès dans la ville; leurs défenses sont bien entendues. En dehors de la porte sud se trouvent l'Alameda et la gare de chemin de fer; au delà s'étendent des prairies, des maquis, puis des marais. C'est aussi de ce côté qu'est le cimetière; on soupçonne bien vite sa présence par les nombreux convois qu'on rencontre.

Cependant le débarquement se poursuit avec activité; la brigade du général de Berthier, la deuxième de notre division, est déjà à terre. Pour ne pas encombrer la ville, le général envoie camper sur les terrains situés en avant de l'Alameda le 7e bataillon de chasseurs et le 51e; le 62e va s'établir sur le terre-plein du fort et le long des fortifications. Les églises abandonnées par le culte servent de magasins pour l'artillerie et l'administration. Le grand couvent de la Merced est transformé en hôpital. Le lendemain, le général va le visiter et en sort indigné des négligences coupables dont il a été l'objet dans les derniers temps. Il est impossible de se figurer l'état de saleté repoussante au milieu de laquelle sont entassés nos malheureux soldats. Les cours sont remplies d'ordures; des eaux croupies, infectes sont partout stagnantes; et, ce qui est pire encore, le sol des chambres est recouvert d'une croûte d'ordures fétides. Comment ne pas mourir quand on entre dans ces bouges portant en eux les germes du vomito? Le général s'efforce de consoler ces malheureux qui sont résignés et semblent attendre avec abnégation, avec espoir peut-être, la mort qui les débarrassera de leurs souffrances. Les ordres les plus impérieux sont donnés pour que ces horreurs disparaissent immédiatement, et le général déclare qu'il reviendra chaque jour s'assurer de leur exécution.

Tout ce que nous voyons depuis deux jours nous fait comprendre une fois de plus combien la présence du chef suprême est indispensable sur les points qui sont frappés par une crise difficile à franchir. Cette présence d'une autorité

élevée et énergique maintient seule tout le monde à son poste de devoir, quand elle est la première à s'y trouver. Mais hélas ! tout avait fui vers Orizaba ! Et pourtant tous les chefs de service de l'armée auraient dû y rester pour surveiller tout et préparer l'organisation de cette armée. Heureusement, le général en chef Forey donna au général Bazaine le commandement des Terres Chaudes, avec l'ordre d'y organiser toute l'armée et d'assurer tous les services. Dès lors, l'autorité est placée en des mains qui ne la passeront pas à d'autres et sauront s'en servir pour donner à tout un essor puissant.

Le général voulait acheminer le plus tôt possible les troupes vers les régions les plus élevées du pays et ne les laisser séjourner à Vera-Cruz que le moins possible; mais, à Orizaba, on crie famine et on redoute l'augmentation des bouches; aussi, le général Forey donne l'ordre de suspendre tout envoi de troupes de ce côté, mais d'envoyer des convois de vivres tant qu'on pourra. Alors, le général Bazaine demande à employer une deuxième ligne d'opération, celle passant par la ville de Jalapa. En étendant ainsi le champ d'occupation de l'armée, celle-ci pourra trouver sur le pays de quoi vivre, d'autant que la nouvelle zone à occuper n'a pas encore été épuisée par les nécessités de la guerre. Le général va lui-même reconnaître le débouché de cette nouvelle route.

Au nord de Vera-Cruz s'étend une immense plaine de sable à peine élevée au-dessus de la mer dont elle forme en réalité la plage, large de 2 à 3 kilomètres, et que termine une ligne d'énormes dunes mouvantes de 20 mètres d'élévation sur lesquelles on ne peut marcher sans s'enliser; à chaque coup de vent ces dunes changent de forme et d'emplacement; c'est là la côte véritable, car dans les tempêtes, les flots envahissent la plage et viennent expirer à leur pied; au delà commence la véritable orographie terrestre et la végétation. C'est cette plaine de deux lieues d'étendue que parcourt d'abord la route de Jalapa pour aboutir à l'extrémité

nord des dunes où un petit cours d'eau entre dans la mer. A partir de ce point la route se continue à travers le pays solide mais couvert partout d'une végétation puissante.

La réponse aux propositions stratégiques du général ne se fit pas attendre; le 22, le général en chef autorise à pousser la brigade de Berthier jusqu'à Jalapa, *mais pas au delà*. Cette demi-mesure paraît singulière. Pourquoi ne pas pousser de suite jusque sur les hauts plateaux où les grandes cultures des vastes haciendas fourniraient abondamment des vivres de toute nature ?

Jalapa est à cent kilomètres de Vera-Cruz, son altitude est de 1.350 mètres, et elle n'est qu'à 30 kilomètres du bord du grand plateau qui forme la partie supérieure du Mexique et où se trouvent Puebla d'abord, Mexico plus loin. Il est vrai que ces 30 kilomètres se développent sur le versant oriental de la Cordillère, gravissant une différence de niveau de 1.100 mètres sur un terrain des plus accidentés et en partie couvert de forêts.

Quoi qu'il en soit, c'est avec joie qu'on reçoit cette nouvelle, surtout les troupes qui partent et vont quitter cette terre sépulcrale de Vera-Cruz pour s'établir dans une ville qu'on dit la plus agréable du Mexique, où la population féminine est remarquablement belle et disposée en grande partie à recevoir les Français sous une pluie de fleurs et de doux regards. Il n'en faut pas plus pour enflammer l'imagination de nos jeunes guerriers.

Le 24 octobre, la brigade du général de Berthier se met en route en une seule colonne formée du 7e bataillon de chasseurs à pied, des 51e et 62e régiments d'infanterie, une batterie d'artillerie, une section du génie; elle est précédée par un escadron du 12e chasseurs et suivie d'un service administratif fortement constitué.

Ce départ nous donne de la place et le 95e, qui n'a pas encore pu débarquer, descend à terre et va s'établir au camp *extra muros*, le général ayant décidé la suppression des camps intérieurs qui deviennent des foyers de malpropreté.

Le camp de l'Alameda est établi dans des prairies et des maquis qu'il faut raser. Cette opération trouble dans leurs repaires une foule d'animaux singuliers et inconnus de nos hommes, ce qui les divertit beaucoup, malgré que souvent ces hôtes des fourrés soient fort dangereux. Ce sont des serpents en quantité prodigieuse et de toutes sortes, depuis le grand boa jusqu'au petit *corali*, un bijou en corail, mais dont la morsure est mortelle et presque sans remède; les scorpions venimeux abondent partout; mais l'animal qui fit la plus grande sensation est une espèce de fouine, inoffensive du reste, mais qui a pour arme défensive un petit canon intérieur dont la bouche est sous la queue et lance une décharge de gaz méphitique qui empoisonne l'atmosphère autour de lui et fait fuir les assaillants. Quelques troupiers allaient en saisir un quand l'animal fit feu ! L'effet fut foudroyant, et nos soldats, qui ne sont cependant pas bien délicats, reculèrent d'horreur, en partie asphyxiés.

Le soir, le général reçut du général de Berthier un rapport sur sa première étape. Ce début était peu encourageant. La colonne avait eu des peines excessives pour avancer. Les voitures restaient enlisées dans le sable et n'en sortaient qu'en doublant les attelages. Du reste, il fallait reconnaître que les animaux, atrophiés par leur long séjour à bord, manquaient d'entraînement. La colonne ne put faire que trois lieues et camper au milieu des bois.

A ces mécomptes sur terre vont s'ajouter ceux de la mer. En effet, le lendemain, le débarquement se continuait assez rapidement; mais, vers midi, il devenait difficile.

Les hommes étaient parfois obligés de se jeter à l'eau jusqu'à la ceinture pour atteindre la plage. Quelques heures après, la brise fraîchissant rapidement, le débarquement fut arrêté.

Pendant la nuit, le vent de Nord souffla avec furie, ébranlant la maison de façon à nous interdire tout sommeil. Il nous fallut renforcer, par d'énormes madriers, notre fenêtre qui menaçait d'être enlevée. Une poussière de sable impalpable

filtrait à travers les épaisses fermetures et tourbillonnait dans la chambre. Nous passâmes une nuit d'angoisses, et pourtant nous nous sentions heureux de ne pas être en mer.

Au jour, la tempête est encore dans toute sa violence et on nous annonce un grand nombre de sinistres. A ce moment même le vapeur de guerre *Chaptal* et trois bâtiments marchands sont en perdition à la côte. Aussitôt, j'escalade la terrasse de la maison d'où la vue s'étend au loin. Après des peines extrêmes, je parviens à déboucher de la porte de l'escalier, le vent me repoussant en arrière. Je me trouve enfin en présence d'un spectacle grandiose mais terrifiant, au sein d'un cataclysme général. La terre semble avoir disparu, on ne voit plus rien de son côté; plus de montagnes bleues, plus de collines vertes. Un gigantesque voile jaune se dresse jusqu'au ciel, c'est un immense nuage de sable; ce sont les dunes qui se déplacent, se désagrègent, sous l'effort de l'ouragan. Du côté de la mer qui n'a plus ni surface ni horizon, c'est un bouillonnement général d'écume blanche que le vent emporte comme un brouillard. La vaste plaine de sable que nous parcourions la veille n'existe plus; elle a disparu sous les flots dont les vagues bondissent en écumant jusqu'au pied des dunes invisibles. Saint-Jean-d'Ulloa, tous les bancs d'écueils qui l'entourent disparaissent dans un chaos de mer furieuse qui semble vouloir tout détruire, et, au milieu de ce déchaînement des eaux affolées, le *Chaptal* est échoué sur les roches. Ses mâts sont brisés, l'avant de sa blanche carène est soulevé, comme si cet infortuné navire, plié sur les jarrets, va tenter un bond désespéré pour franchir la barrière de rochers sur lesquels la mer le brise avec rage. Près de lui, deux pauvres goélettes sont étendues expirantes à ses côtés. Sur la plage, apparaissent des masses noires qui ne sont plus que des épaves. Enfin, au loin, dans la brume se dessinent les sombres masses des vaisseaux mouillés à Sacrificios; elles tanguent lourdement, le cap dans le vent et laissent fuir derrière elles un léger panache de fumée. Ces vaisseaux sont sous vapeur et d'instant en instant leurs ma-

chines les soutiennent pour résister à la force terrible qui les presse et menace de briser leurs amarres. Cet aperçu lointain, vaporeux, remplit le cœur d'une émotion profonde quand on songe que la rupture d'une de ces amarres entraînerait à la mort un millier d'hommes.

Après quelques instants passés dans cette contemplation, je descendis rapidement de mon observatoire et courus vers la jetée du port; mais il est impossible d'y parvenir. Elle disparaît sous des vagues sauvages qui se brisent sur la grille et s'étendent sur la place.

Pendant la nuit, une goélette mouillée sous Saint-Jean-d'Ulloa a chassé sur ses ancres et, emportée par la rafale, elle a été jetée sur le *Chaptal* dont elle a brisé les amarres et l'a entraîné dans sa perte. Plusieurs autres navires ont été arrachés du mouillage et se sont brisés à la plage. On voit le *Chaptal* faire de vains efforts pour sortir du lit de roches où il est assis; mais les officiers de la direction du port sont persuadés qu'il ne réussira pas; il ne reste plus qu'à tenter le sauvetage de l'équipage.

Je vais porter ces informations au général qui vient lui-même à la marine pour organiser les moyens nécessaires. Des baleinières sont là sur la place, mais il est impossible de les mettre à l'eau près de la jetée où elles seraient broyées. Alors on les charge sur des chariots et on les transporte hors ville, sur la plage de sable, en face le lieu du naufrage. Là, le spectacle est encore plus poignant, car on assiste au drame, à la lutte désespérée de 150 hommes qui ne veulent pas mourir inutilement. Nous les voyons allégeant le navire ou préparant un radeau et nous admirons ces braves gens qui voient approcher dans chaque vague énorme une tombe presque certaine; et cependant, sous la direction de leurs officiers, ils travaillent avec calme, avec un ordre parfait, pour préparer la dernière planche de salut que leur permet peut-être la Providence.

Trois fois, nous apercevons le radeau se former le long du

navire, et trois fois nous le voyons brisé et emporté en morceaux par une mer folle de sa puissance.

A terre aussi, on fait des efforts surhumains pour envoyer une amarre qui permettra aux naufragés de gagner la plage. Mais là encore, même impuissance. Chaque fois qu'une baleinière bien armée et portée en mer par cinquante hommes, est mise à flot, la première vague qu'elle aborde la chavire et la rejette sur la grève avec les hommes qui la montent.

Mais il n'y a pas que le *Chaptal* à secourir, car de nouveaux navires se détachent du mouillage de Saint-Jean-d'Ulloa, sont emportés comme des goélands et vont se briser sur les roches où ils disparaissent avec les hommes qu'ils portent. Heureusement, dans ce tourbillon de malheurs, nos vaisseaux chargés de troupes tiennent bon à Sacrificios.

Enfin, convaincu de l'impuissance de nos tentatives, le général prend les mesures nécessaires pour recevoir et soigner les naufragés que la mer rapportera encore vivants. Des postes de troupes sont établis le long de la côte avec des médecins, des médicaments et de grands feux. Puis nous rentrons en ville, trempés, affamés et harassés par le vent, le sable et les galets même qu'il porte. Pour lutter contre sa force, il faut s'incliner à 45 degrés afin de ne pas être renversé. Vers midi, nous revenons à la plage; la tempête fait rage encore et trois autres navires ont été jetés à la côte. Deux ont péri corps et biens; mais un grand trois-mâts américain qui a manœuvré avec audace, s'est échoué lui-même et presque à sec, aussi, bien que le navire soit perdu, l'équipage a pu se sauver. Quant au *Chaptal*, sa situation semble meilleure; à force de s'alléger, il est parvenu à franchir une ligne de récifs et n'est plus qu'à 250 mètres de nous. La plage présente un spectacle étrange; elle est couverte de débris des chargements des navires perdus et des épaves de ces navires. Des caisses de vin, d'eau-de-vie, de bougies, des tonneaux de cigarettes, des ballots de toutes sortes sont répandus de tous côtés; la grève est semée de grains de café, de riz, etc... Toutes ces denrées attirent des pillards. Alors

le général envoie chercher une compagnie d'infanterie pour fournir des factionnaires et protéger tous ces débris; des cadavres commençant à arriver à la côte, il envoie des patrouilles de cavalerie et d'infanterie le long du rivage jusqu'à trois ou quatre lieues dans le Sud pour arracher aux pillards ces épaves humaines et recueillir les objets que la mer aura rejetés. Quand au soir, nous revînmes en ville, le compte des naufrages se montait à huit navires perdus dans le port, sous nos yeux; et nous entendions le canon de détresse résonner au loin dans le Sud; mais la tempête toujours déchaînée ne permettait pas de tendre la main à cette agonie lointaine.

Cependant, la nuit semble calmer les fureurs de la nature et arrêter son œuvre de destruction; au matin, le vent est calmé, le temps radieux; néanmoins la mer est toujours tourmentée. Mais enfin, on peut aborder le *Chaptal* et opérer le sauvetage de son malheureux équipage au moyen d'un va et vient. Il est temps, le navire est complètement défoncé et va s'ouvrir. Les matelots sont tellement épuisés qu'on doit les porter à l'ambulance du naufrage où quelques soins les remettent promptement.

Sacrificios aussi avait été cruellement éprouvé. Cinq grands navires marchands ont été brisés à la côte et, malheureusement se sont perdus sur un point où les guerillas sont accourus pour piller les malheureux qui avaient échappé à la mer. Deux capitaines, un anglais et un français, ont dû se réunir avec leurs hommes pour résister à ces vautours humains. Ces naufrages portent à treize le nombre des navires perdus en une journée.

Dans la soirée, on put communiquer avec la flotte. Il n'y a eu que des accidents de second ordre : avaries nombreuses et pertes de chalands et d'embarcations. Cependant, un épisode assez original en raison des circonstances dans lesquelles il s'est produit, fut la perte des bagages de tous les officiers d'un bataillon du 95e. Cette troupe avait été transbordée de Sacrificios sur un grand transport mouillé à Ulloa, pour de là être débarquée dans des embarcations. Lorsque le coup

de vent fut signalé, on suspendit le débarquement, mais un chaland portant les bagages des officiers resta amarré le long du transport. Quand la tempête fut dans toute sa force, les lames passèrent par dessus le chaland et chacune d'elles, au passage, emporta un colis avec elle, jusqu'à épuisement complet; et cela sous les yeux des malheureux officiers qui voyaient leurs cantines s'envoler une à une sur la crête des vagues et disparaître au loin. C'était pour eux un cruel crève-cœur, surtout au commencement d'une campagne et si loin de France. Quelques cantines furent retrouvées encore fermées et intactes sur la plage à six lieues de là, beaucoup furent défoncées et on retrouva leur contenu éparpillé tout le long de la côte.

A Sacrificios deux incidents sérieux se sont aussi produits. 22 matelots du *Navarin* se trouvaient en corvée à bord d'un trois-mâts anglais chargé de charbon qui était amarré le long de leur vaisseau. Quand survint la tempête, ils aidèrent ce navire à s'éloigner du *Navarin;* mais tout à coup ce bâtiment fut entraîné à la côte et on pensa que tout avait disparu. Ces malheureux firent naufrage à l'emboûchure du *Jamapa* et purent descendre à terre où ils furent aussi en danger qu'à la mer, car les guerillas vinrent les visiter. Mais le capitaine du navire eut la présence d'esprit de dire qu'ils étaient tous Anglais et nos matelots se sauvèrent sous ce pavillon.

Le *Saint-Louis* a été abordé par un grand navire anglais chassant sur ses ancres. Il a pu sauver son équipage, mais a eu beaucoup de peine à repousser ce navire collé à son flanc et qui lui a occasionné de fortes avaries.

On apprend enfin qu'il y a des naufragés qui errent au milieu des forêts de la côte.

Voilà ce qu'on nomme, au Mexique, un *Norte*; et celui-là était particulièrement bien conditionné. On comprend qu'il soit la terreur des navigateurs, à l'époque de l'année où ils se produisent régulièrement avec des intensités variables.

Dès le lendemain de ce jour de malheur, le débarquement reprend avec activité et le général se préoccupe de donner

de l'air autour de Vera-Cruz où il n'entend pas être bloqué par quelques bandes de guerilles. Il fait occuper la colline de Cara-Mata, à 6 kilomètres dans le Sud, au milieu des bois, et qui commande toute la plaine du littoral. Il établit en ce point important, quatre compagnies du 95e, un escadron de chasseurs et une troupe spéciale qui avait été organisée quelque temps avant notre arrivée. C'était une sorte de contre-guerilla qui pendant longtemps nous a rendu de réels services dans la région de Vera-Cruz. Elle portait le nom de son chef Stœcklin, ex-officier, ex-ingénieur suisse, qui était venu chercher aventure dans ce pays et avait organisé une troupe très irrégulière, montée en partie, que nous avons pris à notre solde. Ce corps est un ramassis de gens de sac et de corde, de toutes nationalités, mais très braves et hardis; de vrais flibustiers. Leur chef est très intelligent, d'une énergie sauvage et ne reculant devant aucune difficulté quelque périlleuse qu'elle soit.

D'autre part, le général prépare une action sur la rivière *Jamapa* et la petite ville de Medellin, qui est un repaire des guerillas de la région et où celles-ci reçoivent par la mer un concours extérieur en faveur des troupes ennemies. Il choisit le jour de la Toussaint pour faire le coup et surprendre les *chinacos*, guerillas de Juarez, pendant les agapes auxquelles ils se livreront en l'honneur de leurs saints patrons respectifs.

En effet, le 1er novembre, avant le jour, le transport *Cérès* part de Sacrificios avec le 3e zouaves qu'il a amené d'Algérie, accompagné par les avisos *Marceau* et *Eclair* et un grand nombre d'embarcations. Cette flottille doit aborder à l'embouchure du *Jamapa* et jeter rapidement à terre des troupes de débarquement. Celles-ci envelopperont Medellin sur la rive droite et la contre-guerilla Stœcklin, partant de Casa-Mata à midi, se présentera sur la rive gauche. Mais vers onze heures, un courrier de l'amiral vient annoncer que l'expédition par mer a échoué, en raison de l'impossibilité de franchir

la barre. On décommande le départ de Stœcklin. Mais l'opération est remise au lendemain dans d'autres conditions.

Le 2 novembre, deux compagnies du 95e partent de Casa-Mata, l'une suit la côte, l'autre le chemin de fer, précédée par les Stœcklin. La première colonne rentre le soir même. Quant à la deuxième, on n'en a pas de nouvelles. Aussi le 3 au matin, le général est inquiet et m'envoie au camp pour faire partir trois compagnies du 95e à la recherche de l'expédition. Enfin, le soir seulement, un officier de Stœcklin apporte la nouvelle de l'enlèvement de la petite ville de Medellin sur les guerillas qui l'occupaient en grand nombre, après un combat assez vif.

La petite colonne cheminait sur la chaussée du chemin de fer au milieu d'épaisses broussailles; lorsque arrivée à mi-chemin, les cavaliers Stœcklin furent assaillis par une vive fusillade. Le lieutenant d'Aigreveaux commandant la compagnie de voltigeurs du 95e, accourut, bouscula les guerillas et revint pour faire la grand'halte et le café. Mais les Chinacos revinrent à la charge; il fallut les déloger d'une station du chemin de fer où ils s'étaient embusqués; puis poussés vigoureusement, ils allèrent se reformer de l'autre côté du *Jamapa* que nos hommes durent passer à gué, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, sous un feu très nourri. L'ennemi, excité par ses chefs qui couvraient nos soldats des plus ignobles injures, s'est défendu vigoureusement, ne cédant le terrain que pied à pied, se renfermant dans Medellin où il a tenté un suprême mais vain effort.

Les Stœcklin ont perdu 7 cavaliers tués et 5 blessés; nos voltigeurs, 4 blessés. Cet engagement, brillamment conduit par le lieutenant d'Aigrevaux, débarrassa des guerillas les environs de Vera-Cruz.

Cependant on ne pouvait pas laisser cette brave compagnie toute seule à une aussi grande distance et dans un pays où sont réunies des guerillas nombreuses, bien armées et qui se battent bien; d'autant que cette petite troupe n'a plus de cartouches ni de vivres. Alors le général prescrit que le len-

demain, dès 3 heures du matin, une colonne plus fortement constituée ira remplacer la compagnie du 95e et s'établira solidement à Medellin. Cette colonne, composée d'un bataillon du 3e zouaves avec 60 chasseurs d'Afrique, sous les ordres du lieutenant-colonel Arnaudeau du 3e zouaves, se met en route par terre.

En même temps, le vapeur de guerre *Eclair* se dirige vers Bocca del Rio, embouchure du *Jamapa*, pour appuyer par mer la petite expédition.

D'autre part, le général Bazaine méditait et préparait une opération plus sérieuse ayant aussi pour objet d'étendre sur la côte notre base d'action. C'était l'occupation de Tampico, le deuxième port du Mexique sur le golfe, ville très importante par son commerce, surtout depuis que nous occupons Vera-Cruz et que presque toutes les importations pour Mexico débarquent dans ce port pour nous échapper. En outre de l'avantage que nous aurons d'enlever au Gouvernement mexicain le produit important de ses douanes, nous aurons encore celui de nous procurer des vivres, des mulets et des chevaux qui abondent dans l'Etat de Tamaulipas dont Tampico est la capitale. Enfin, ce port se trouve à l'embouchure du fleuve *Panuco*, formé de deux grandes rivières remontant à plus de cent lieues dans l'intérieur du pays.

La situation s'est donc, en quelques jours, sérieusement améliorée dans les Terres Chaudes; mais il n'en est pas ainsi dans les régions tempérées, car le 31 octobre arrive un courrier du général en chef qui apporte de tristes nouvelles. L'armée manque de vivres et on est obligé de diminuer la ration. L'ennemi heureusement la laisse tranquille; mais les maladies sévissent avec intensité. On annonce la mort du colonel d'état-major Mancel, emporté par le Vomito au Chiquihuite, à 40 kilomètres en deçà d'Orizaba.

Ces nouvelles sont stupéfiantes. Comment le général en chef peut-il rester inerte et confiné au pied du grand talus des Cumbres, au sommet duquel il trouvera l'abondance et la salubrité, alors que dans ce trou d'Orizaba, enfoui ou

fond des montagnes, dans un pays improductif, il ne trouve que famine et insalubrité ? Et pourtant les troupes, et des bonnes, ne lui manquent pas; si celles du premier corps expéditionnaire, alors qu'elles battaient en retraite après avoir échoué contre les murailles de Puebla, surent battre des troupes victorieuses beaucoup plus nombreuses qu'elles, elles sauraient faire mieux encore maintenant que l'échec est oublié et que des renforts leur sont parvenus. Et puis, n'a-t-il pas sur son flanc droit son autre division qui est prête à bondir sur les plateaux ? Il y a là une pusillanimité désespérante de la part du grand commandement. Comment a-t-on pu oublier à ce point ce principe absolu que l'inaction est la perte des troupes au physique et au moral ?

Le 5 novembre, le général m'envoie porter des dépêches à l'amiral et lui conduire le capitaine d'une goélette arrivée de Tampico qui se dit italienne alors qu'elle est mexicaine. Ce n'est pas sans inquiétude que je m'embarque dans une baleinière de la direction du port pour aller si loin; car si le vent de Nord vient à souffler je pourrai rester emprisonné sur quelque vaisseau. Après une heure de route sur une mer presque d'huile, je monte à bord de la *Normandie* où je suis reçu par l'amiral. Après avoir remis mes dépêches, je fais monter le capitaine que j'ai amené et, malgré les prières du Consul français qui est l'ami du propriétaire de la cargaison, l'embargo est mis sur la goélette qu'on envoie chercher par dix hommes et un aspirant pour la garder à vue sous le beaupré de la frégate amirale. Le capitaine y restera enfermé et ne pourra descendre à terre ni communiquer avec personne. Cela fait, l'amiral me retient à déjeuner. J'apprends que l'*Eclair* est revenu la veille au soir d'Alvarado après avoir canonné et dispersé des groupes de cavaliers qui étaient concentrés sur la plage.

En quittant la *Normandie*, je me dirige vers une frégate anglaise de 60 canons mouillée à quelque distance. Le commodore de ce bâtiment était venu faire une visite au général qui m'envoyait l'excuser de ne pouvoir la lui rendre, car il

lui était impossible de s'éloigner de Vera-Cruz et surtout pour aller à Sacrificios. J'assurai le capitaine anglais que lorsqu'il viendrait à terre, le général le visiterait au Consulat d'Angleterre. L'*Orlando* était un magnifique navire; ce qui m'a étonné le plus sur ce bâtiment qui a 800 hommes d'équipage, c'est de n'y voir personne, si ce n'est quelques factionnaires se promenant devant des lignes d'énormes canons. Il paraît que la coutume anglaise était de loger tout l'équipage dans le faux pont. Je fus du reste reçu fort aimablement.

J'avais eu raison de craindre le Norte, car vers le soir les symptômes d'un coup de vent apparurent et à 11 heures je dûs me rendre au môle pour voir l'état de la mer. Je trouvai la jetée encombrée de colis de l'administration, de caisses d'armes, de voitures démontées, que l'entrepreneur des transports se hâtait de faire enlever. Mais le vent fraîchit, la mer déferle avec force et j'envoie chercher une corvée d'hommes pour activer l'opération et sauver tout ce matériel. En effet, la nuit fut mauvaise, le vent soufflait avec rage, et au jour, je revins et restai fasciné par la contemplation de ces éléments déchaînés qui allaient encore produire des catastrophes.

Bientôt apparaît, dans le Nord, un grand navire anglais qui s'efforce d'entrer dans les passes; deux fois il est obligé de mettre à la cape pour n'être pas emporté par le vent; enfin, il parvient à passer au milieu des brisants et se dirige entre Saint-Jean-d'Ulloa et le môle; il n'a que quelques morceaux de toile au vent et pourtant il file comme une flèche. Enfin, il mouille ses deux ancres et vient au vent, mais il avait trop d'aire, ses amarres se brisent et, en quelques secondes, il est échoué dans le port même. Il fait de vains efforts pour se dégager et quand nous revenons après déjeuner il est dans une situation désespérée. Le corps du navire est à moitié coulé, ses mâts de hune sont brisés et la mer déferle avec fureur contre ses flancs entr'ouverts. Son équipage est groupé au pied du mât d'arrière, au-dessous de son

pavillon en berne. On fait sur la plage tous les efforts possibles pour opérer le sauvetage, mais comme toujours il est impossible de mettre une embarcation à la mer. On essaye d'envoyer une amarre au moyen de bombes lancées au delà, mais sans résultats. Le fil de laiton qui lie l'amarre à la bombe se brise en sortant du mortier. Désormais, réduits à l'impuissance, il nous faut assister à l'agonie de ces malheureux qui nous tendent des mains suppliantes. Le pont est bientôt couvert par les flots et les quelques hommes qui n'ont pas été emportés par les lames, une douzaine environ, sont échelonnés dans les haubans, et il y a une femme au milieu d'eux; quel drame ! Cependant la tempête se maintient, deux autres navires sont déjà partis à la côte et brisés, un troisième vient s'échouer devant nous, presque sur nous. Les hommes qui le montent voyant leur navire emporté, l'ont dirigé droit sur la grève où, soulevé par une lame, il s'est mis presque à sec et tout le monde peut en descendre sans danger. On pourra même le renflouer. De grandes quantités de débris commencent à couvrir la plage et il faut encore établir des postes pour empêcher le pillage. Quant au trois-mâts anglais sa destruction continue, les hommes sont montés dans les hunes et, trois fois, je peux voir un malheureux se détacher du groupe, emporté par une lame. Au mouillage d'Ulloa on fit aussi de vains efforts pour porter secours au navire, des embarcations des navires de guerre tentèrent de l'atteindre mais inutilement. L'une d'elles montée par 20 hommes fut chavirée et un matelot se noya; une destinée fatale voulut que ce fut un des hommes du *Chaptal* qui, quelques jours avant, ayant échappé à la mort, se noyât en s'efforçant de sauver d'autres naufragés. Une embarcation d'un petit vapeur anglais, le *Palicari*, perdit quatre hommes dans une tentative semblable et un trois-mâts du commerce en perdit trois. Mais pendant la nuit la tempête se calma et on put aborder les débris du navire anglais sur lequel on recueillit encore huit hommes; le capitaine et sa femme

avaient disparu avec le reste de l'équipage. De sorte que pour chaque homme sauvé, un sauveur s'était noyé.

Le 7 novembre, on amène au général un petit monsieur à moustaches, portant lunettes, fort élégamment mis du reste, avec une allure de Fra Diavolo. Ce pseudo-personnage est un avocat, ex-juge au tribunal de Vera-Cruz, actuellement colonel et chef de guerillas. Ce brillant militaire était chargé par Diaz-Miron, gouverneur de Jalapa, de réorganiser et concentrer toutes les guerillas des Terres Chaudes. Quelques jours avant, une de ces bandes s'était emparé d'un sergent-major et d'un soldat français. Un détachement d'une cinquantaine d'hommes envoyé pour les reprendre, surprit pendant la nuit une maison cachée dans les bois, où notre colonel, M. Romo de la Chaussée, se trouvait réuni avec différents chefs. Romo fut pris mais les autres s'échappèrent; un petit combat suivit et nous eûmes trois hommes tués dont les cadavres restés, en raison de l'obscurité, entre les mains des guerillas, furent mutilés et décapités par ces sauvages. M. de la Chaussée est d'origine française et parle bien notre langue. Il cherche à s'abriter derrière son grade de colonel; mais comme le général ne reconnaît pas de colonels de brigands, il lui déclare qu'il va l'expédier à la Martinique. A ce mot, notre homme entre dans un violent désespoir et préfère être fusillé. Mais son désir importe peu. On fait armer une baleinière pour le transporter à bord de l'*Allier* qui part le lendemain pour les Antilles. Je conduis ce personnage au môle, entre deux factionnaires qui tiennent à distance la foule des patriotes qui cherchent à lui serrer la main pour le faire évader. Je lui donne son domestique, affreux brigand comme lui; je lui fais la galanterie de quelques paquets de cigarettes qu'il me demande, puis je l'embarque, en recommandant aux matelots d'éviter toute évasion. Un vieux contre-maître me montre silencieusement la longue gaffe qu'il tient à la main et m'assure par un geste significatif que je peux être tranquille. Je fais promptement pousser l'embarcation car la foule commençait à grossir autour de moi et, si elle s'était

rué sur mes deux soldats, elle aurait pu nous jeter à la mer et faire évader le prisonnier. La baleinière disparut promptement, emportée par six nègres vigoureux.

Pendant que ces incidents variés, souvent dramatiques, se produisaient au littoral, sur terre et sur mer, on procédait au ravitaillement des lignes d'Orizaba et de Jalapa sur lesquelles on dirigeait des convois fortement escortés. Aussi les journées se succédaient pour moi sans monotonie. Chacune apportant son contingent varié de labeurs et d'émotions. Pourtant je ne voudrais pas laisser croire qu'à notre petite maison militaire du général, nous ne vivions que de ces émotions graves; car il n'en était rien et parfois notre esprit se détendait, surtout le dimanche. La grande attraction de ce jour de fête est la messe militaire dite dans la principale église de la ville avec solennité et un apparat militaire imposant; la musique surtout y attire beaucoup de monde et nous pouvons admirer quelques personnalités d'élite du beau sexe mexicain. Les femmes, coquettement drapées dans leurs mantilles de dentelle noire, ont généralement un certain embonpoint qui se manifeste par de riches contours; elles ont presque toutes de jolis traits et un teint d'une fraîcheur remarquable.

Quant aux femmes du peuple, les Indiennes, elles sont généralement peu séduisantes et surtout mal vêtues, incomplètement couvertes par une chemise souvent trouée en beaucoup d'endroits, et par un jupon qui est parfois une vieille robe de bal; mais ce débraillé ne déplaisait pas à nos troupiers.

Chaque jour, une de nos musiques donnait un concert sur la place centrale et attirait ainsi les dames du beau monde, à l'exception cependant de certaines Mexicaines, appartenant au parti que nous combattions et qui nous faisaient la moue, comme c'était leur devoir du reste.

Notre existence privée était très régulière, pas le moindre excès, car l'hygiène l'ordonnait. Lorsque dans le service ou à la chasse on s'était fatigué ou mouillé, on doublait la dose

de quinquina qu'on absorbait chaque jour pour s'acclimater. Nous avions loué un piano, ou plutôt une « épinette », bien qu'elle nous coûtât 125 francs par mois ! Aussi, tous les soirs, nous lui en demandions pour notre argent. Le général, toujours de bonne humeur malgré les plus graves préoccupations prenait aussi part à nos ébats symphoniques.

J'ai parlé de chasse. En effet, plusieurs officiers, chasseurs par tempérament, s'y livrèrent pendant toute la campagne, et souvent par nécessité afin d'améliorer les menus de leur popote, bien qu'ils ne trouvâssent pas que des gibiers comestibles. Car, dans ce pays inconnu, nous étions exposés à des surprises parfois désagréables, telles que celle que me procura dans les marais de Vera-Cruz, la rencontre d'un énorme alligator, qui, dans les roseaux, à quelques pas seulement, me contemplait béatement.

Dans la brousse des maquis, on était exposé à des rencontres non moins désagréables, celles de boas qui vous offraient une bouche immense lorsqu'on écartait les touffes des hautes herbes. Ce vilain gibier était du reste à peu près le seul que chassaient les troupiers qui, n'ayant que des balles à tirer, négligeaient les oiseaux.

Les zouaves excellaient dans cette chasse. Ils rapprochaient l'animal, non par le pied, mais par la trace de son gros corps foulant les herbes. Le lancer consistait pour le serpent à se dresser en ouvrant sa large gueule dans laquelle le zouave, à bout portant, logeait une balle de sa carabine. Après quoi la curée s'opérait : la bête était dépecée, coupée en tranches comme du thon et grillée sur la braise. C'était, paraît-il, un régal, rappelant, à s'y méprendre (?), la chair d'un bon poulet.

Une des caractéristiques de la guerre que nous entreprenions était la difficulté des communications rapides, ce qui paralysait les relations du commandement avec les colonnes détachées. Ces relations ne pouvaient s'entretenir que par des colonnes mêmes, procédé forcément lent, ou par des courriers indiens. Mais ceux-ci étaient peu sûrs, en raison de la

difficulté de choisir des messagers fidèles. Leur mission était d'ailleurs très périlleuse, car, pris par l'ennemi, ils étaient pendus; aussi les payait-on fort cher. Nous restions ainsi sans nouvelles du général de Berthier et du lieutenant-colonel Arnaudeau opérant vers Medellin. On savait pourtant que le général de Berthier avait beaucoup de malades qu'il avait laissés à Puente-Nacional et qu'il évacuait sur ce point, quand il envoyait chercher les convois qu'on y expédiait. Aussi le général Bazaine dût mobiliser une colonne pour y conduire un médecin, des infirmiers et des médicaments.

Enfin, le 10 au soir, arriva le colonel Arnaudeau venant lui-même rendre compte de sa mission.

La colonne du 3e zouaves a fait au delà de Medellin, entre les rivières *Jamapa* et *Blanco*, assez loin de la côte, une expédition des plus intéressantes à travers les immenses territoires des grandes fermes (hacyendas), de Passo del Toro, Mendiza et Buenavista, au milieu d'un pays admirable, couvert de forêts superbes, de prairies plantureuses et interminables où l'on voit partout d'immenses troupeaux de bœufs, de mules et de chevaux qui vivent à l'état sauvage. On rencontre, dans ces Terres Chaudes, des plaines couvertes d'ananas. Le pays est peu élevé, peu mouvementé, sablonneux et très bien arrosé par un grand nombre de ruisseaux. Cette contrée est particulièrement saine, et la colonne qui l'a parcourue pendant quatre jours n'a pas eu de malades; mais en se rapprochant de la zone de Vera-Cruz, elle a senti peu à peu qu'elle entrait dans une atmosphère empoisonnée. Le général exprime le regret que la colonne n'ait pas été jusqu'à Alvarado et même Cotastla, deux villes qui sont des centres importants des guerillas des Terres Chaudes.

A un autre point de vue, l'expédition qu'on vient de faire et qui est le type de la plupart de celles qu'il conviendra d'exécuter dans ce pays, a démontré l'impossibilité de se servir des voitures que le Ministre de la Guerre a données comme moyen de transport des bagages des officiers en remplacement des mulets qu'on leur fournissait auparavant.

D'abord, les voitures elles-mêmes sont détestables; elles sont à deux roues et si mal conditionnées que promptement elles se brisent. En outre, elles présentent le grave inconvénient que comportent les transports communs à un grand nombre d'officiers. Lorsque la troupe à laquelle elle est affectée est fractionnée, un bataillon par exemple, une partie des officiers de cette unité conserve la voiture et l'autre est obligée de mettre son bagage sur son dos, ou du moins ce qu'il peut emporter. En outre, ces voitures sont faites pour les routes carrossables, mais ne conviennent pas aux pays où il n'y a que des chemins muletiers et souvent pas de chemins du tout. Tandis que le mulet passe partout. Alors la colonne du 3e zouaves n'ayant pas pu emmener de voitures dans une contrée où il n'y a que des sentiers, les officiers ne purent emporter ni bagages ni tentes; ils couchaient par terre et à la belle étoile; en sorte qu'ils étaient beaucoup plus mal que les hommes.

Le 12, arrive enfin un courrier du général de Berthier. Le Mexicain qui le porte prétend qu'on lui a volé deux chevaux en route. C'est probablement une histoire imaginée pour se faire payer plus cher; mais le prix a été fixé d'avance et il est du reste assez élevé, on lui donnera au retour 70 piastres, c'est-à-dire 340 francs. C'est un assez joli denier pour faire 25 lieues !

Le général de Berthier a rencontré sur sa route les troupes du fameux Diaz-Miron, le grand chef de notre ami de la Chaussée et il a eu, en avant de Plan del Rio, un brillant engagement de cavalerie. L'héroïque (?) gouverneur de Jalapa avec plus de 2.000 hommes s'était établi dans les fameux défilés de Cerro-Gordo où une poignée d'hommes arrêterait une armée. Il comptait nous barrer la route. L'avant-garde du général de Berthier, l'escadron du 12e chasseurs, était à 2 kilomètres en avant de lui pour ne pas gêner son infanterie; elle approchait du pont du Rio del Plan quand elle reçoit une décharge de guerillas si bien embusquées dans les taillis qu'il est impossible de les joindre; plus loin, l'ex-

trême avant-garde composée d'une trentaine de cavaliers mexicains, nos alliés, est vivement attaquée et ramenée par 200 lanciers. Aussitôt, le colonel Margueritte (1), qui commande les 80 chasseurs, charge avec furie sur les cavaliers ennemis, qui le reçoivent de pied ferme par une décharge à bout portant, mais il renverse tout et se fait jour au milieu des lanciers dans une mêlée à l'arme blanche qui dure quelques minutes; puis les Mexicains tournent bride et fuient à plein train. Mais on les poursuit le sabre aux reins. Deux fois ces cavaliers essayèrent de se rallier sous la protection de fantassins embusqués sur certains points favorables et nous blessèrent quelques hommes et quelques chevaux. Mais tout fut entraîné par l'élan de nos chasseurs qui, durant 8 kilomètres et dans des terrains impossibles, les poursuivirent avec acharnement jusqu'à ce que tout fût dispersé au delà de Plan del Rio. Nous eûmes 4 hommes tués et 8 blessés, 4 chevaux tués et 4 blessés. L'ennemi a laissé 30 morts sur la route, quant à tous ceux tombés dans les taillis et aux blessés qui s'y sont cachés, on n'en a eu cure. Des chevaux et des armes sont restés les trophées de nos chasseurs.

Plus loin, le lendemain, la colonne se trouva en présence du fameux défilé de Cerro-Gordo où Diaz-Miron devait l'exterminer, car cet endroit était déjà célèbre par un combat assez rude que les Américains eurent à livrer pour forcer le passage. Quelques centaines d'hommes avec deux obusiers de montagne, embusqués dans les cerros, défendaient une coupure faite dans la route; mais, après avoir tiré quelques coups de canon et nous avoir tué deux hommes, ils furent obligés de se retirer étant menacés d'être tournés par nos chasseurs à pied qui escaladaient ces hauteurs comme des chamois. Diaz-Miron qui était en arrière avec 2.000 hommes jugea prudent de se retirer sans combattre ou à peu près.

Deux ou trois jours après la colonne entrait à Jalapa sans résistance. La réception dans cette ville ne fut pas celle qu'on nous avait promise : pas de pluie de fleurs, pas de doux regards des jolies Jalapaises. L'accueil fut très froid; la moitié

(1) Le glorieux général de Sedan.

des habitants avaient fui ainsi que toutes les autorités. Le général de Berthier fit afficher des proclamations du général Forey qui furent aussitôt déchirées. Il est vrai de dire que cette production littéraire du général en chef était détestable et avait été déjà déchirée moralement par le jugement de l'armée.

Le général de Berthier eut beaucoup de difficultés pour réorganiser un gouvernement dans la ville où il trouva beaucoup d'opposition.

Enfin, il manquait toujours de vivres car Jalapa était pour ainsi dire bloqué par les guerilles et on n'y recevait rien du pays ambiant. Il fallut encore lui envoyer un convoi de ravitaillement.

Le 13 novembre, arrive d'Orizaba le commandant d'Ornan, premier aide de camp du général en chef.

Les ordres qu'il apporte sont peu conformes à la situation et aux nécessités. Suspendre tout envoi de l'infanterie vers Cordova, si ce n'est un bataillon du 95e qui partira le lendemain. Envoyer de la cavalerie; comme nous n'en avons pas, l'ordre est non avenu. Employer à atteler les convois de vivres le personnel de notre batterie d'artillerie de la Garde qui vient de débarquer.

Il est malheureux d'en être réduit à cette extrémité; mais enfin on crie toujours famine là-bas et il faut bien porter à manger aux troupes qui souffrent et vivent dans le marasme de l'inaction. Du reste, ce marasme gagne fortement Vera-Cruz où tout ce qui est débarqué depuis quelque temps aspire à quitter cette contrée néfaste.

Enfin il y a de nombreux malades, et partout un malaise général, car on sent qu'on perd du temps et qu'on pourrait se mettre en route pour monter sur les plateaux afin de vivre sur le pays, car les convois de ravitaillement épuisent nos troupes.

En outre, une considération militaire commandait de se porter en avant. Il existait à Pérote, au débouché sur le

plateau de la route de Jalapa à Puebla, un fort que l'on disait avoir une certaine importance et dont il était urgent de s'emparer, car on prétendait que l'ennemi avait l'intention de le détruire en portant son armement à Puebla.

Le 14 novembre, arrive le courrier de France; il apporte, entre autres nouvelles, l'impatience qu'on éprouve à Paris d'apprendre des événements importants du Mexique. Eh bien! on a le temps d'attendre de l'autre côté de l'Atlantique; car l'armée ne sera pas prête de sitôt à servir d'intéressantes nouvelles! Le paquebot doit recevoir le lendemain le général de Lorencez qui rentre en France. C'est le deuxième chef qu'a usé le Mexique. En effet, le général arrive d'Orizaba et vient dîner au quartier général. Sa présence jette un certain froid. On se regarde, on parle peu et nous voyons arriver la fin du repas avec soulagement. Le général de Lorencez semble beaucoup trop se poser en victime du destin.

Le lendemain, le général apprend que, conformément à ses ordres, le 3e zouaves commandé par son colonel Mangin, a occupé Alvarado mais qu'il demande des vivres. Aussitôt, je suis envoyé auprès de l'amiral pour le prier d'expédier un navire avec mission de ravitailler la colonne des zouaves. L'*Eclair* est en partance pour Carmen, dans le Yucatan, c'est lui qui, en route, s'arrêtera à Alvarado.

L'apparition du commandant d'Ornan a eu pour très heureux résultat de décider l'occupation de Tampico que le général Bazaine avait demandé au général en chef l'autorisation d'entreprendre. L'expédition sera dirigée par l'amiral Jurien de la Gravière avec une force navale importante emmenant tout le 81e régiment d'infanterie. Et le 17 novembre au matin les navires prennent la mer se suivant à petite distance et disparaissent dans le Nord.

En même temps, l'*Eclair* part vers le Sud emportant à Alvarado une section d'artillerie de montagne, quelques pontonniers et une centaine de marins destinés à monter les *Lanchas*, bateaux plats de rivière et des petites goélettes qui seront réquisitionnées sur place. Ce vapeur emporte également

des ordres du général prescrivant au colonel Mangin, des zouaves, d'utiliser les moyens qu'il lui envoie pour remonter le Rio d'Alvarado jusqu'à Tlacotalpan et parcourir tout le pays pour le débarrasser des bandits dont il est rempli.

Cependant, toutes les troupes ont quitté Vera-Cruz ainsi que les divers services du corps expéditionnaire qui sont partis pour Orizaba avec tous les convois possibles. Le général Bazaine reste donc seul. On s'ennuierait presque après deux mois d'une activité intense; mais ma spécialité de topographe me crée une nouvelle tâche, car on me confie le soin d'établir des plans d'itinéraires au moyen des croquis faits par les officiers des colonnes en opérations.

D'autre part, nous sommes assaillis par les nouvelles qui arrivent de tous côtés. En raison de l'expansion qu'ont prise nos troupes sur une grande surface du pays, un grand nombre de Mexicains de marque viennent voir le général et lui racontent les histoires les plus extraordinaires, les plus troublantes même. Je n'en rappelle qu'une car elle est la plus grave : « L'armée française va faire un pronunciamiento en faveur de Juarez; des agents révolutionnaires venus de Paris s'entendent avec nos ennemis, les libéraux du Mexique, pour endoctriner nos hommes et même les officiers. » La première partie n'est que grotesque; mais les efforts tentés pour détourner nos hommes de leur devoir le plus sacré sont malheureusement réels; car on répand clandestinement dans nos camps de nombreuses proclamations *envoyées de Paris* où on pousse nos soldats à passer du côté de l'ennemi, exploitant ainsi un découragement, un mécontentement qui sont réels dans l'armée, mais que celle-ci supportera avec une résignation et un stoïcisme qui l'honorent.

Du reste, l'inaction prolongée est mauvaise conseillère; à l'homme de guerre, il faut du mouvement et du nouveau.

Aussi le général de Berthier, dont la situation à Jalapa s'améliore, demande avec instance à monter sur le plateau d'où on reçoit du reste des nouvelles peu satisfaisantes. L'ennemi ayant appris par *nos déserteurs* que l'armée fran-

çaise meurt de faim, qu'elle manque de moyens de transport et qu'elle ne pourra marcher avant trois mois, a retiré ses troupes de San-Andrès et s'est replié vers Amozoc en enlevant tous les approvisionnements qui pouvaient se trouver dans le pays ainsi que les moyens de transport.

Pendant ce temps, le général Forey fait des proclamations ! Il menace les Mexicains de les écraser sous sa formidable épée ; mais il ne se hâte guère de sortir sa rapière du fourreau. Il destitue en partie le Préfet de Vera-Cruz et s'imagine de remodifier l'organisation de l'administration de la ville. Ces mesures sont regrettables et très impolitiques ; elles nous alienent beaucoup de gens et causent un grand mécontentement à Vera-Cruz. Elles sont du reste l'œuvre du chef du bureau politique du général en chef, M. le commandant d'infanterie Billard. Ce qui est plus ridicule encore, c'est que ces mesures prises sans consulter le général Bazaine qui, sur les lieux où il commande, a plus que personne qualité pour en apprécier l'opportunité et la nécessité, sont envoyées sans les lui adresser et sans passer par son attache. C'est une très grosse faute parce que lui seul a du crédit chez les Mexicains qui le craignent ou l'estiment, que lui seul a fait quelque chose depuis l'arrivée du nouveau corps expéditionnaire, tant militairement que politiquement. Aussi le général, bien qu'il ne formule devant nous, ni d'autres, aucune appréciation, ne peut cacher son mécontentement. Comme il ne semble plus être que nominalement « commandant supérieur des Terres Chaudes », il va rendre à chacun ce qui lui revient : la politique et les affaires militaires au commandant supérieur de Vera-Cruz ; l'organisation des convois à l'administration, et se contenter du commandement *in partibus* de la 1re division du corps expéditionnaire.

Cependant les courriers arrivent de tous les côtés : d'Alvarado on annonce que les zouaves sont entrés dans cette ville et y ont été reçus par la municipalité ; de Jalapa on apprend que l'état sanitaire s'améliore ; mais le général de Berthier n'a pas été heureux dans le choix des autorités qu'il

a nommées; il a pris des Juaristes qui facilitent les intrigues de leur parti et laissent des chefs de guerillas circuler dans les rues de la ville. On annonce aussi que l'ennemi concentre des troupes dans les défilés en avant de Jalapa. C'est assez naturel, nous lui donnons tout le temps désirable pour préparer sa résistance de ce côté; aussi a-t-il réoccupé Pérote. Puisque nous n'allons pas à lui, il vient au devant de nous.

Enfin, arrive un courrier du général en chef qui écrit *directement* au général de Berthier qu'il l'autorise à se porter sur Pérote, qu'il lui envoie la division du général Marquez qui le rejoindra à Jalapa en traversant la zone de montagnes séparant cette ville d'Orizaba. En outre, pour garder Jalapa, le général Forey prescrit au général Bazaine d'y envoyer le 3e zouaves.

Enfin, le lendemain survient encore un courrier du général Forey qui ordonne d'envoyer le 3e zouaves directement de Alvarado à Jalapa, en suivant tout le flanc inextricable des montagnes, c'est-à-dire plus de 200 kilomètres dans un pays extrêmement difficile et par des sentiers perdus, devant, d'après l'ordre même, remonter le cours du Rio Blanco dont la vallée, en cette saison, est inondée. Le général en chef prescrit en outre d'envoyer toute la cavalerie sur la route d'Orizaba à Vera-Cruz où elle sera échelonnée par petits détachements destinés à escorter les courriers. Voilà certes un judicieux emploi de la cavalerie alors qu'elle devrait courir la campagne de tous côtés pour pourchasser les guerillas et permettre aux Indiens de nous apporter des vivres. Devant cette avalanche d'ordres et de désordre, le général ne manifesta aucun étonnement, aucune mauvaise humeur. En tout cas, il nous parut fort embarrassé. Que répondit-il ? Nous ne l'avons pas su, car il écrivit lui-même confidentiellement. Nous ne sûmes qu'une chose, c'est qu'il lui était impossible d'envoyer ses zouaves directement d'Alvarado, car ils étaient partis à la légère pour faire cette expédition, et qu'il leur fallait absolument revenir à Vera-Cruz pour y prendre tous les bagages des officiers; qu'en

conséquence il allait les réunir et qu'alors le général en chef donnerait les ordres qu'il lui plairait quant à l'itinéraire à suivre par ce régiment. Et on attendit.

Entre temps, une partie de la flotte revient de Tampico. Le commandant de la *Normandie* rend compte que l'opération s'est parfaitement faite et qu'on a tout débarqué sans mouiller ni un homme ni une cartouche.

Les Mexicains, voyant arriver une flotte, ont cru qu'elle portait au moins 5.000 hommes et ont évacué la ville, emmenant leurs canons sur des bateaux par les rivières.

Dès que le 81e eut été installé à terre avec quatre obusiers de montagne, l'amiral a fait courir ses chaloupes dans les lacs qui entourent Tampico et dans les rivières qui s'y jettent. Il va faire occuper trois points importants et il demande même qu'on parcoure la province, qui est riche en toutes choses.

L'expédition a du reste été fort bien reçue à Tampico où elle a trouvé de grandes ressources. Quatre grands navires sont revenus et ont laissé l'amiral avec les autres et dix chaloupes armées en guerre. Tout va donc très bien de ce côté.

Le 27, l'*Eclair* revient de Carmen, petit port du Yucatan, situé au fond du golfe du Mexique. Il y a laissé la canonnière *Grenade* ayant un état sanitaire déplorable. Ce malheureux bâtiment a déjà perdu 27 hommes sur un équipage de 80. Il y a lieu de remarquer à ce sujet une singulière particularité dans les allures du Vomito. Lorsque le fléau a sévi cruellement à terre et que son intensité y diminue, il porte avec violence son action sur les navires. Ainsi, le transport l'*Ardèche* est reparti pour la France absolument empoisonné.

On a pris du reste la sage mesure de renvoyer en France tous les vaisseaux qui avaient apporté l'armée.

Et puisque je signale ici les étranges façons de la fièvre jaune, je ne dois pas laisser dans l'oubli les façons non moins étranges des personnes qui ont mission de la combattre.

Il existait alors un médecin français, le docteur Grandbou-

logne qui avait passé une partie de son existence à la Havane où, pendant de longues années, il avait étudié, sous toutes ses faces, le Vomito et les procédés les plus efficaces pour le combattre. Lorsqu'il vit près de lui les ravages causés dans nos troupes par la maladie, il pensa que ses services et surtout son expérience pourraient être utiles à ses compatriotes; il se mit gratuitement et patriotiquement à la disposition du gouvernement de son pays et l'Empereur l'envoya à Vera-Cruz pour donner ses soins à nos soldats atteints par le fléau.

Eh bien, il est triste de dire que les médecins de l'armée attachés aux hôpitaux de Vera-Cruz et naturellement inexpérimentés encore dans la connaissance de l'épidémie et surtout dans l'art de la combattre, ont rejeté loin d'eux cet homme dévoué, ce praticien spécial, le traitant de charlatan; sans doute parce qu'il faisait quelques infidélités à un codex impuissant en la circonstance; mais plutôt, ce qui est plus dans la note, dans la crainte de se voir enlever une décoration bien méritée. Ils se sont réunis le 26 novembre, au nombre de huit et ont déclaré au docteur Grandboulogne qu'il eût à donner sa démission et à ne plus mettre les pieds à l'hôpital.

Et dire que, dans cette corporation, les Princes de la Science se traitent de confrères !

Tout commentaire me paraît inutile, la relation du fait suffit. Cependant je me suis demandé comment ces messieurs n'ont pas cherché à se débarrasser des Indiennes du pays qui guérissent les malades atteints du Vomito dans une proportion double de celle de la médecine *légale* ? En tout cas, ce qui est singulier, c'est que le général en chef n'ait pas remis les choses au point du bon sens et des plus simples convenances.

Du reste, il semblait alors que ces deux facultés étaient paralysées comme bien d'autres choses. Un incident d'une autre nature qui s'est produit à peu près en même temps en fournit une nouvelle preuve.

L'Empereur avait décidé que, pendant notre séjour au Mexique, on prendrait en main la direction du chemin de fer de Vera-Cruz, de manière à pousser le plus activement possible le prolongement de cette ligne jusqu'à la limite des Terres Chaudes et de la zone dangereuse. La santé de nos soldats et les nécessités du service de l'armée devant y trouver les plus sérieux avantages. En conséquence, deux ingénieurs en chef, MM. de Lépinay et de Sansac, ont été envoyés de France avec tout un personnel de sous-ingénieurs. Ces messieurs sont à Vera-Cruz depuis un mois et font tous leurs efforts pour se mettre à l'œuvre et s'entendre avec l'ancien ingénieur de la Compagnie. Mais des influences déplorables mettent des entraves à l'exécution de travaux si urgents. Les ingénieurs français avaient proposé un tracé partant de Médellin et remontant la vallée de Jamapa. Ce tracé offrait une construction facile, nécessitait des dépenses peu considérables et avait l'avantage précieux d'arriver promptement jusqu'à Cordova. Un autre tracé est plus long, nécessite des travaux importants, entre autres un grand viaduc à la Soledad. Il coûtera plus cher et sera plus long à construire. Ce projet devait donc être rejeté; mais il passe par la grande hacyenda de M. Escandon, qui est un des directeurs de la Compagnie en même temps qu'une grosse personnalité politique et financière. Alors le général Forey se laisse influencer et le plus mauvais tracé est adopté. C'est ainsi qu'à trois mille lieues on sert les intérêts de la France !

Du reste tout, dans ce pays, est extraordinaire. La rapacité des gens en général, des traitants en particulier, est invraisemblable; elle se révèle en toutes les affaires. Ainsi deux goélettes viennent d'arriver d'Alvarado où elles ont été nolisées pour rapporter 200 malades du 3e zouaves; elles étaient menées par des matelots qu'on y avait embarqués, et leurs patrons ont demandé, pour effectuer une traversée de 60 kilomètres, la somme de 500 piastres, soit 2.750 francs chacune. On a payé. Mais on a besoin de les noliser à nouveau pour les envoyer à Tampico. Elles demandent 500 piastres

par jour et par bateau. Devant une exigence aussi effrontée, on les met en embargo et on leur paiera une location équitable.

Entre temps, l'amiral Jurien de la Gravière est revenu de Tampico; ses embarcations armées ont purgé au loin le lac et la rivière des Mexicains qui s'y trouvaient encore. La population a chaudement accueilli l'intervention et le 81e se trouve dans l'abondance. Tampico est riche, ses douanes sont productives; c'est une position à conserver, d'autant que dans cette région le général Mejia tient la campagne contre Juarez et est pour nous un important auxiliaire à soutenir.

Le 2 décembre, nous recevons des journaux de Mexico, et quelle est notre surprise en voyant que les Mexicains racontent avec orgueil le combat de Plan del Rio, soutenu par le colonel Margueritte, commandant l'avant-garde du général de Berthier; ils s'attribuent à ce sujet une éclatante victoire. Mais ce qui est le comble de l'audace c'est que, non contents de dire que 50 lanciers rouges d'un quelconque héroïque régiment ont écrasé 500 chasseurs d'Afrique — quels pitres ! — ils ont encore l'outrecuidance d'ajouter que s'ils avaient été cent de plus, ils auraient mis en déroute toute la division du général de Berthier. Et dire que 200 de ces héroïques lanciers rouges se sont laissé flageller par 80 chasseurs !

En outre, pour fêter cet incomparable triomphe, on a tiré le canon *des Invalides*.... à Mexico !

Là est le grotesque; mais l'odieux a suivi. A la suite de cette misérable fanfaronnade, le Gouvernement de Juarez a profité de l'exaltation publique pour prendre des mesures inouïes : « Toutes les personnes qui auront reçu des lettres « des parties du territoire occupées par les Français, seront « fusillées. — Un impôt personnel est frappé sur les femmes « et les enfants; les premiers paieront 18 sols par semaine « et les seconds 10 sols. »

Depuis quelques jours, différents indices nous font supposer que nous allons partir; mais où irons-nous ?

Enfin, dans la soirée nous sommes décidément fixés pour

aller à Jalapa ; notre joie est au comble, d'autant que c'est dans trois jours que nous partirons. Du reste cette destination s'imposait, car il n'était pas possible qu'on confiât à un général de brigade le commandement d'une colonne aussi importante que celle qui allait être réunie à Jalapa ; d'autant qu'elle devait comprendre les troupes du général Marquez qui, non seulement était général de division, mais encore représentait moralement le commandement en chef de toutes les forces mexicaines qui combattaient avec nous.

Le 5 décembre, je dois partir en avant, secondé par le lieutenant de spahis Clapeyron, mon camarade de Saint-Cyr, officier d'ordonnance et neveu du général Bazaine, qui vient d'arriver d'Algérie. Nous devons nous rendre par voie de terre jusqu'à la Loma san Juan, terminus du chemin de fer où ira le lendemain le général, le personnel de sa maison et son état-major ; nous devons emmener tous les chevaux et les bagages. A la Loma, doit se réunir la petite colonne du général. Le 3e zouaves, retour d'Alvarado, s'y trouve déjà. Du reste ce poste est occupé en permanence par un détachement d'infanterie de marine chargé de garder le chemin de fer et un dépôt que l'administration y entretient pour ravitailler les colonnes allant à Jalapa.

La dernière journée fut employée à compléter nos approvisionnements, car je commençais à remplir mes importantes fonctions de chef de popote de la maison du général, mes aptitudes culinaires m'ayant désigné pour cet emploi.

Après sept semaines de séjour, nous allions quitter cette Vera-Cruz qui allait être pendant près de six années le point d'appui, la base de l'intervention française. Cette antique cité espagnole eut une longue période de splendeur, de gloire même et porta avec orgueil les noms pompeux de « Villa rica et de Villa eroïca ».

Mais en 1862, elle était à tous égards dans un état déplorable : grandeur et décadence ! Aussi nous n'eûmes avec elle que des relations vagues mais le plus souvent désagréables, et nous nous en séparâmes sans regrets.

CHAPITRE VIII

ENTRÉE EN CAMPAGNE

Départ de Vera-Cruz, le 7 décembre. — Terres Chaudes. — Paso de Ovejas. — Puente-Nacional — Cerro-Gordo — Préfet mexicain en voyage. — Ascension pénible du Cerro-Gordo. — Les nuits froides au bivouac. — Fermes opulentes de Santa-Anna.

Le 5 décembre, à 4 heures du matin, nous sommes sur pied. Je fais des adieux reconnaissants à notre hôte qui n'a cessé d'être notre ami et le sera toujours, car il n'est pas possible d'être plus aimable et d'une hospitalité plus prévenante que ne l'a été notre cher compatriote, M. Daran.

Nous prenons la route sableuse de la grève, malgré la menace d'un coup de vent du Nord qui nous fera submerger par la mer.

La petite colonne se compose d'un peloton du 12e chasseurs, une batterie d'artillerie de montagne, le convoi du quartier général et la prévôté de la division. Le capitaine de Fayette, le plus ancien officier d'état-major, prend le commandement de ces éléments divers.

Après deux heures d'une marche pénible, nous sortons du sable mouvant et entrons sur un terrain ferme. Vers 10 heures, nous arrivons à Santa-Fé où une compagnie de zouaves nous attend pour nous escorter. Mais elle attendra jusqu'au lendemain, car nos mulets de l'artillerie, peu entraînés, étant très fatigués par cette première marche dans le sable, la batterie couchera en cet endroit. Après déjeuner, le capitaine de Fayette et moi repartons seuls avec les chasseurs et les gendarmes. Après une agréable chevauchée dans

les bois ou sur des plateaux de prairies, où nous recevons avec dédain le souffle endiablé d'un vent de Nord qui doit faire rage à la côte, nous arrivons sans incident à la Loma, où nous trouvons le 3e régiment de zouaves qui nous attend et nous fête. Une fois campés, nous dînons avec les camarades des zouaves et nous couchons sous nos tentes dressées sur un mamelon à côté d'un grand feu, nécessaire, dit-on, pour éloigner les animaux nuisibles.

Le lendemain, à 10 heures, le général arrive en chemin de fer, d'assez mauvaise humeur du reste. Il aura reçu sans doute encore d'Orizaba quelque message désagréable. On l'installe dans le bâtiment de la gare où l'état-major établit son bureau. Dans la journée, j'ai la funeste idée d'aller chasser dans les bois environnants; mal m'en prit, car, chassé moi-même par les moustiques, je dus rentrer précipitamment. Ce pays de la Loma parsemé de marécages est assurément la patrie de ces ennemis du genre humain. Ils sont nuages, et on les aspire! La vie, même pour un jour, est insupportable; il en est ainsi dans toutes les Terres Chaudes. Le supplice permanent de Vera-Cruz se continua donc plus intense encore pendant plusieurs jours, car je n'avais pas pour me défendre les moustiquaires de ce bon M. Daran. J'ai beaucoup souffert durant cette période d'acclimatation spéciale dans ce beau pays du Mexique. J'ai dû endurer les démangeaisons énervantes, les morsures cuisantes de véritables plaies qui s'ouvraient sur tout le corps. Mais je dois ajouter que, depuis lors, j'ai toujours béni ces calamités passagères; car, sans le secours d'aucun institut Pasteur, les moustiques m'ont si bien inoculé leur virus que j'ai été vacciné pour le reste de mes jours. Depuis cette époque, jamais piqûre de ces moucherons féroces et venimeux n'a produit dans mes tissus plus d'effet que s'ils s'acharnaient à un morceau de bois; plus de démangeaisons, plus de plaies; ces vampires minuscules ne m'inspirent que du dédain.

Le lendemain, 8 décembre, avant l'aube, tout est debout dans le camp et c'est au milieu des ténèbres que la fanfare

du 3e zouaves fait frissonner la forêt vierge, troublant la première son silence mystérieux.

Pour la première fois, nous constatons qu'il nous faudra chaque jour accomplir de nuit tous les travaux du départ qui sont pourtant si minutieux, si importants et deviennent si difficiles dans l'obscurité. Sous les tropiques, en effet, les jours sont presque toujours égaux aux nuits, commençant et finissant à six heures, précédés ou suivis d'une aurore ou d'un crépuscule de quelques minutes seulement.

D'un pas alerte, la colonne se met en route sous les yeux de son chef et s'allonge comme un serpent gigantesque glissant sous un immense dôme de feuillage. Le général part au galop pour prendre la tête et chevauche ensuite au pas de route, précédé seulement par cinq cavaliers de pointe d'avant-garde.

Bientôt les premiers rayons du soleil commençaient à tamiser au travers de la ramée, répandant leur poussière lumineuse dans les sombres dessous de la forêt et nous assistions au gai réveil d'une population aérienne aussi nombreuse que variée et surtout bruyante. A notre approche, s'échappaient du fourré des nuées de perruches effarouchées poussant avec frénésie les affreux cris aigus reconnus en Europe comme insupportables; ou bien des familles entières de lourds perroquets de toutes couleurs voletaient autour de nous avec curiosité, s'exposant imprudemment aux coups de nos revolvers. On entendait parfois, le long du chemin, le vol lourd et bruyant d'un gros oiseau dont la voix étrange n'était connue que des Mexicains qui nous accompagnaient. Quant à la faune à poil ou rampante, elle s'éloignait mystérieusement invisible. Cette première marche au milieu des splendeurs d'une nature inconnue et si étrangement peuplée, était délicieusement remplie de poésie pour nous qui cheminions dolents, au pas de nos chevaux indifférents. Mais il n'en était pas tout à fait ainsi pour les gens de guerre qui marchaient à pied et dont le plus grand souci s'attachait aux qualités plus matérielles du chemin qui, hélas, était

fort médiocre. Et cependant, il faisait si frais à cette heure matinale que tous les obstacles, côtes sablonneuses, fondrières bourbeuses, étaient franchis en chantant et tous les vieux refrains du pays de France se mêlaient aux voix naïves des chantres ailés de la forêt vierge.

Après une grand'halte peu banale faite dans la forêt, sous des arbres de mille ans, il nous fallut faire connaissance avec les côtes classiques du pays et aborder celle de Colome, qui est du reste pour les Mexicains le type du genre. La pente est extrêmement raide et ce que la voirie française appelle la chaussée est un amas de rocs entassés et disposés en escaliers disloqués présentant des ressauts de plus d'un mètre. Ce macadam barbare qui nécessiterait un rouleau de Titan, est formé par la dislocation des énormes fragments de rochers qui, jadis, constituaient un magnifique pavage construit par les Espagnols et que les éléments ont transformé en un affreux cahot. Les voitures du convoi eurent des peines infinies à franchir ce passage et il fallut tripler les attelages. Tout fut secoué, renversé, relevé, mais tout passa et le convoi se reforma en ordre pour traverser un plateau nu et généralement cultivé. Puis, il fallut redescendre une côte analogue, un véritable escalier de géants et nous fûmes heureux de constater que nos voitures françaises résistaient aux secousses qu'elles subissaient.

Au bas de la côte, nous passâmes un petit cours d'eau sur un vieux pont espagnol assez bien conservé et nous entrâmes dans le village au nom gracieux de Paso de Ovejas, le Passage des Brebis. Il faisait presque nuit et on s'entassa comme on put pour y dormir. Ce malheureux Pueblito était le rendez-vous général des guerillas de cette partie de la Terre Chaude; aussi était-il presque en ruines et la plupart de ses maisons abandonnées; c'est à peine s'il y restait quelques familles amies des guerilles.

« Quelle dèche ! » s'écriaient nos vieux zouaves gouailleurs, en contemplant cette désolation. D'autres, plus positifs, « la voilà dans le sac la première étape, elle n'est pas longue

mais elle est b.... lourde ! » En effet, nous n'avions fait que 20 kilomètres en 12 heures; mais les hommes avaient peiné et les attelages bien plus encore. Du reste, nous avons à gravir tout le versant plissé, raviné, de la Cordillère et à monter toujours; il faut donc se résigner et n'avancer que par petits bonds.

Le lendemain, il nous faut encore escalader, en une côte interminable, le flanc d'un lourd contrefort du Pic d'Orizaba; puis le pays change d'aspect et nous traversons un vaste plateau assez découvert où il fait froid mais où on marche gaillardement.

Vers 9 heures, devant nous s'ouvre une large et profonde vallée au fond de laquelle courent les eaux rapides de l'*Antigoa*, petite rivière qui prend sa source au Pic d'Orizaba. C'est une gorge immense dont nos regards suivent le sombre sillon depuis les hautes cimes de la Cordillère, au travers des contreforts tourmentés qui les soutiennent à 3.000 mètres d'altitude, jusque dans les vaporeuses collines dont les silhouettes se perdent dans l'horizon bleu du golfe du Mexique. Les flancs sont déchirés par des escarpements gigantesques. Enfin, sous nos pieds, dans les profondeurs du ravin, un majestueux viaduc soutenu à une grande hauteur au-dessus du torrent, unit les deux rives de cette gorge infranchissable. C'était l'œuvre des Espagnols qui fut restaurée par Santa-Anna. C'est le « Puente Nacional » franchissant deux bras de l'*Antigoa* en deux éléments de 80 mètres chacun comprenant des arches d'une hardiesse vertigineuse.

En ce point, la route paraît s'effondrer dans le sol qui lui manque, et il lui faut descendre par des rampes tortueuses pour aborder l'obstacle.

La vallée de l'*Antigoa* constitue ainsi une position défensive de premier ordre que les Mexicains auraient dû occuper, d'autant que ses obstacles naturels sont renforcés par deux fortins solidement établis jadis par les Espagnols, qui couvrent de leurs feux le long défilé qu'il nous faudrait parcourir. Mais, sans doute, le souvenir des Américains qui ont

forcé ce passage défendu par toutes les forces de Santa-Anna, leur a enlevé la velléité téméraire de tenter à nouveau la fortune ou plutôt l'infortune avec les troupes françaises.

Le viaduc débouche sur l'autre rive au village de Puente Nacional qui n'est plus qu'une ruine déserte, et à quelque distance sur le plateau apparaissent les bâtiments considérables et le logis à riche architecture seigneuriale d'une magnifique hacyenda. Elle fut construite par Santa-Anna à qui elle appartient encore, légalement seulement car elle est déserte et, là aussi, la dévastation a remplacé la richesse et la vie. Elle n'était plus que le logis habituel de tous les guerilles de la contrée. Actuellement, c'est dans ses bâtiments que le général de Berthier a établi un petit hôpital de transition gardé par un détachement du 51e.

Le général dresse sa tente auprès du camp des zouaves, sous un gigantesque arbre à caoutchouc qui nous abrite tous.

Le lendemain, après une averse matinale diluvienne, on repart pour recamper encore le soir en pleine forêt et en colonne sur la route avec défense de s'en éloigner, même de quelques mètres, car nous sommes guettés par les guerilles pour massacrer les isolés. De vrais chacals rôdant autour d'un troupeau.

Il est assurément très pittoresque de camper sous la somptueuse futaie de la forêt vierge, mais à la condition de ne pas dresser sa tente sous un arbre à perroquets où ces volatiles bavards, à l'instar de nos impertinents pierrots, se réunissent au coucher du soleil pour piailler à sa gloire pendant une heure. J'ai dû subir un pareil concert de milliers d'exécutants; c'était à devenir enragé. Un coup de fusil aurait dispersé tous ces choristes avec l'avantage même de nous procurer quelques rôtis; mais il aurait mis tout le camp en alerte.

Le jour suivant nous arrivions sur le théâtre des exploits des chasseurs du colonel Margueritte sur les fameux lanciers rouges de Juarez. Les squelettes des chevaux mexicains jalonnaient pour nous la route suivie par la charge qui des-

cendit à plein train la côte de Plan del Rio, tellement hérissée de rochers mouvants que nous eûmes beaucoup de peines à la parcourir au pas.

La vallée où coule le *Rio del Plan*, presqu'aussi profonde que celle de l'*Antigoa*, mais plus ouverte, aurait dû comporter de la part des Mexicains un autre acte d'héroïsme que celui prêté à Mexico aux lanciers rouges; d'autant qu'il existe un petit fort qu'ils avaient eu l'intention d'utiliser pour arrêter le général de Berthier, mais le bel effort de leurs cavaliers leur a suffi.

Le général, séduit par la fraîcheur du cours d'eau et la facilité des abreuvoirs, fit étape au petit village ruiné de Plan del Rio. Hélas ! il y fit une chaleur intolérable et le pays était infesté de serpents. Enfin, c'est là que nous fîmes connaissance avec un ennemi infiniment petit mais plus redoutable encore que les gros. C'est la Nigua que les naturalistes ont dénommé la Chique, sans doute parce qu'on la combat avec du jus de tabac (?). Cet animal imperceptible est, dans les Terres Chaudes, une calamité pour les gens qui marchent à pied, avec ou sans chaussures. Ils s'introduisent clandestinement sous l'ongle des orteils, font des galeries dans la chair, s'y reproduisent et finissent par engendrer des plaies douloureuses qui immobilisent le patient. Surpris au début par les attaques de cet inconnu, nos hommes apprirent rapidement à le combattre, en extrayant de la plaie toutes les larves qui s'y trouvaient et cautérisant avec du jus de tabac.

Du reste, la collection des animaux dangereux rendaient les Terres Chaudes insupportables et on était obligé de prendre des précautions contre leurs familiarités, surtout pendant la nuit où les scorpions, alacranes, reptiles et autres sujets malfaisants s'insinuaient dans les vêtements ou les chaussures où des officiers eurent la désagréable surprise de les trouver. Aussi, je suspendais tout aux traverses formant la charpente de ma tente.

Installé de bonne heure au camp, je risquai un tour de

chasse pour approvisionner la popote, de perroquets surtout. Mais, à part quelques oisillons plus séduisants que comestibles, je ne pus rapporter qu'un gibier peu ordinaire... ! Il n'avait ni poil ni plumes... ? c'était un Yguane, quadrumane qui prend place entre le lézard et le crocodile et est comestible au point de donner l'illusion du poulet.

Nous allions cependant sortir des Terres Chaudes et, dès le lendemain, nous commencions à nous élever sur les grandes assises de soutènement de la Cordillère et des hauts plateaux. Sur ces grands plans inclinés, apparaissent des accidents de terrain que nous rencontrerons presque partout désormais; ils jouent un rôle important dans la viabilité du pays et la rendent souvent très difficile : c'est la Barranca.

Ce sont d'immenses tranchées creusées par l'action des eaux à des profondeurs souvent considérables. Les parois en sont parfois verticales; aussi certaines barrancas sont-elles, en certains points, infranchissables, et pour les traverser il faut connaître les endroits où il est possible de descendre au fond et de remonter de l'autre côté. Ces étranges accidents du sol ne sont souvent révélés par aucun indice naturel et, dans un terrain absolument plat et nu, on voit tout à coup le terrain se dérober et présenter un large et profond ravin qui a généralement 20 ou 30 mètres de largeur et une profondeur de 50 mètres. Il en est qui atteignent jusqu'à un kilomètre d'ouverture avec une profondeur de 1.200 mètres, à bords abrupts. Dans presque tous un torrent coule au fond; celles qui en sont dépourvues, sont nommées : *Barranca seca.*

Les parois de ces immenses déchirures sont presque toujours garnies d'arbustes et de broussailles épineuses, mimosas féroces, aloës, cactus de toutes sortes et de toutes dimensions. Certains d'entr'eux ressemblent à d'immenses candélabres à cent branches qui atteignent jusqu'à 20 mètres de hauteur; on les nomme *Candelarios.* Cette végétation exubérante et toute particulière, constitue souvent un obstacle infranchissable. Les Barrancas situées dans les régions que j'ai quali-

fiées de pénombre de la zone des Terres Chaudes, présentent, en raison de leur profondeur extraordinaire, le rapprochement singulier des plantes de Terres Chaudes et de celles de la Terre froide. Aussi, fréquemment, on put voir le chêne ou le pin balancer ses branches couvertes de givre au-dessus des bananiers qui, à mille mètres au-dessous étalent leurs tendres rameaux sous les effluves d'un soleil brûlant.

Deux heures de marche nous conduisent au sommet d'un plateau tourmenté qui porte un grand contrefort descendant du coffre de Pérote; nous sommes déjà à plus de 600 mètres au-dessus des mers et nous sentons bien que là n'est plus la Terre Chaude.

Aussi nous rencontrons le premier spécimen des grandes déchirures du sol mexicain. Nous sommes au bord de la gigantesque Barranca de Cerro-Gordo et nous restons saisis d'admiration en présence du spectacle grandiose que présentent ces bouleversements géologiques.

C'est une immense et verdoyante vallée qui trace son profond et large sillon au milieu de collines, de mamelons entassés en désordre, de montagnes échelonnées en amphithéâtre jusqu'aux flancs plissés de la grande chaîne de la Cordillère.

Ramenant enfin à nos pieds nos regards étonnés, nous nous engageons dans le formidable défilé que compose ce gigantesque désordre et auquel s'attache du reste une des pages dramatiques de l'histoire du Mexique. C'est en effet sur cette forte position défensive qui s'étend devant nous que s'appuya l'armée mexicaine pour arrêter l'invasion américaine. Mais c'est en vain qu'elle s'efforça d'utiliser ces puissants moyens de défense que la nature lui donnait, ainsi que les retranchements qu'elle y avait ajoutés. Elle y trouva ses Thermopyles, et l'armée américaine passa triomphante sur les remparts de Cerro-Gordo.

A mesure que nous parcourions l'abominable route qui serpente au milieu de mamelons, de ravins, d'escarpements déchirés, de fondrières, de talus, où partout s'accrochent

des plantes épineuses et se dressent des fourrés impénétrables, où, de tous côtés, on est dominé, plongé par des positions presque inabordables, nous ne pouvions comprendre qu'on pût forcer un pareil chaos de défenses naturelles, d'autant que nous apercevions de tous côtés les débris d'ouvrages qu'avaient autrefois construits les Mexicains. Ces retranchements étaient bien placés, bien conçus, et il nous fallut conclure qu'ils avaient été mal défendus. Et pourtant la bataille fut longue et meurtrière.

Du reste, c'est encore dans ce dédale d'obstacles que, quelques semaines avant notre passage, le général Diaz-Miron, un fameux pourtant ! qui commandait les forces juaristes réunies à Jalapa pour nous arrêter, avait essayé de barrer la route au général de Berthier. Mais cette héroïque velléité ne fut qu'une malheureuse comédie d'un instant. Quelques coups de carabines et les fanfares des clairons de nos chasseurs à pied escaladant les rochers, ont suffi pour faire évacuer les défenses de Cerro-Gordo.

C'est en méditant ces souvenirs et discutant les problèmes de tactique qu'inspire ce remarquable échiquier, que nous remontions les pentes que suit la route pour sortir du défilé, lorsque nous fûmes surpris par l'apparition inattendue d'une troupe mexicaine venant à nous.

C'était un détachement d'une trentaine de fantassins appartenant aux troupes nationales que nous soutenions au Mexique, donc nos alliés. Nous les traitâmes avec égards; mais eux firent la joie de la colonne qui n'avait encore rien vu de pareil... sous les drapeaux ! Ces malheureux étaient à moitié nus mais se drapaient avec dignité sous de misérables *sarrapès*.

Ils étaient coiffés du grand chapeau de feutre à larges bords rigides, dit *Sombrero*, également classique, mais ils n'avaient pas de souliers; beaucoup marchaient avec des espadrilles.

Le fusil et la giberne étaient portés on ne sait comment avec des cordes, des lanières. Nous devions, non en avoir pitié,

mais les admirer pour le dévouement absolu qu'ils avaient envers leur foi politique et religieuse. En tête de cette *Fuerza*, marchait un officier à cheval dont le singulier accoutrement faisait ressortir la prétention du personnage et de son costume. Ces braves gens croisèrent toute la colonne française en lui faisant les honneurs des armes et conservant un sérieux des plus corrects; nous leurs rendîmes très solennellement ces honneurs militaires. Heureusement que ces bons alliés ne comprirent pas les quolibets de nos zouaves sans pitié et qu'ils purent croire que le cri : « A la chienlit », qui courait dans nos rangs, était un mot d'amitié de la part de nos soldats.

Cette troupe était l'avant-garde de l'escorte qui protégeait le Préfet de Jalapa se rendant à Vera-Cruz. En effet, au sortir du défilé, nous vîmes déboucher le gros de la colonne. C'était une véritable caravane. En tête, marchaient à pas sérieux, une centaine de mules chargées; derrière, suivait sautant, gambadant, un troupeau de mules libres qui volaient à chaque arbuste du chemin une partie de sa verdure. Puis, apparaissait l'édifice imposant de la diligence de Jalapa qui profitait prudemment de l'aubaine d'une escorte pour cahoter des voyageurs, sans crainte des guerilles. Je reparlerai de ces véhicules et de leurs voyages qui méritent une mention spéciale.

Puis défile un peloton de lanciers un peu mieux outillés que les fantassins. Derrière, une volante bien attelée porte la suite de M. le Préfet. Mais voici venir le corps d'armée. Le colonel Figuerrero, un gros nègre, très brave soldat du reste, que nous avons déjà connu à Vera-Cruz, se présente à la tête de 150 lanciers d'apparence convenable, montés sur d'assez bons chevaux. Tout cela, en passant devant le général, prend des airs triomphateurs, la marche sonne. Quelle musique, grand Dieu ! mais nous en entendrons bien d'autres.

Figuerrero nous distribue force poignées de main accompagnées de son gracieux sourire aux dents d'ivoire et défile fièrement.

Enfin, un murmure annonce... M. le Préfet, le Senor Serrano, qui occupe majestueusement la dernière place du cortège. Il s'arrête et cause quelques instants avec le général, nous dit quelques mots aimables, prend notre courrier pour la France et se remet en route après force démonstrations d'amitié. Il est suivi par de beaux chevaux de main, sa smalah, ses bagages. Tout cela a l'air cossu et nous prouve que, durant les quelques jours de son administration à Jalapa, il a su mettre son temps à profit pour faire un beurre convenable. Ce sera pour les mauvais jours !

Après cet intermède très intéressant mais tout au moins comique, nous reprenons le cours de notre ascension sur des côtes interminables et détestables qui fatiguent bêtes et gens et, arrivés sur le plateau, il nous faut arrêter pour attendre l'infanterie. Puis, après avoir traversé un pays plat, découvert, ne présentant que des pâturages marécageux où galopent quelques troupes de chevaux sauvages, nous faisons halte à Corral-Falso pour déjeuner, établissant notre bivouac provisoire dans un bois d'orangers et de citronniers sous lesquels on respire une fraîcheur embaumée. Hélas ! pendant que, bien repus, nous reposons, de braves gens, de pauvres bêtes sont encore à la peine; car toute la queue de notre colonne, convoi et arrière-garde, gémissent toujours sur l'affreuse côte que nous avions maudite en passant. Les voitures avaient des peines infinies à arriver jusqu'en haut. Alors, le général envoya en arrière trois compagnies de zouaves arrivées les premières et qui avaient déjeuné, pour prendre la place de celles qui escortaient le convoi et n'avaient pas mangé de la journée. Puis, tout étant à peu près tiré d'embarras, à 3 heures, nous repartons pour nous rapprocher encore de Jalapa, laissant le convoi, escorté par trois compagnies de zouaves, coucher et se reposer à Corral-Falso.

Cette expression de Corral, que nous trouverons fréquemment accompagné d'un qualificatif, est caractéristique dans le pays. Elle signifie enclos où on met les animaux en liberté.

Il y en a d'immenses et qui couvrent tout un territoire;

les petits ne contiennent que quelques hectares, souvent moins; ils sont clos par des barrières en bois, ce sont de grands paddoks; les grands le sont par des murs en pierres sèches, souvent très grosses, et ont la forme d'un prisme ayant sur la face reposant à terre une largeur égale à la hauteur du mur, de sorte que les parois sont à 45°. Il existe aussi des corrals attenant aux hayendas; ceux-ci sont beaucoup plus petits, clos de murs en pierres ou en pisé, et sont munis d'immenses hangars destinés à abriter les animaux. On n'y met, du reste, que les mules dressées pour le travail.

Les très grands corrals servent de parcours constant aux bêtes élevées à l'état sauvage et qu'on n'abrite jamais.

A 5 heures, nous arrivions à *Dos rios* et nous campions en carré entre deux petits cours d'eau dont les eaux claires ruisselaient autour de nous; d'immenses pâturages s'étendaient au loin avec la clôture classique du corral et tous les chevaux y trouvèrent une abondante pâture. Il fit, pendant la nuit, un froid intense d'autant plus pénible que le pays était découvert et que le bois manquait pour les feux de bivouacs; on eut même beaucoup de peine à en trouver pour faire la soupe. Aussi les clôtures des corrals voisins se ressentirent sérieusement de notre manque de combustible. Cette maraude forcée ne nous chagrina pas du reste beaucoup car tout le pays appartenait encore à Santa-Anna, ce nabab mexicain qui s'est construit là encore l'admirable hacyenda d'*Encero*. Celle-ci, sur une colline voisine, dresse vers le ciel les riches coupoles de sa magnifique église, on croirait voir un palais du Bosphore. Ce Santa-Anna rappelle le légendaire marquis de Carabas; on ne peut pas demander à qui appartient une propriété de cette région sans qu'on vous réponde invariablement : « Al Senor Santa-Anna ». Ça devenait agaçant, surtout en pensant que tout cela avait une origine moins que correcte.

CHAPITRE IX

ARRIVÉE de l'ARMÉE sur les HAUTS-PLATEAUX

Arrivée à Jalapa. — Rencontre avec Marquez et ses troupes. — Jalapa. — Les Jalapéiennes. — Préparatifs pour monter sur les plateaux. — Dispositions stratégiques du corps expéditionnaire. — Les hauts plateaux, leur orographie. — Le 16 décembre, départ de Jalapa. — Escalade de la Cordillère. — San-Miquel el Soldado. — Coup de Norte dans la montagne. — Embuscade de Las-Vigas. — Combat de Serro-Léone. — Occupation de Pérote. — Nouvelles étranges de Mexico et de Puebla.

Le 12 décembre, c'est avec joie que nous voyons luire le jour qui éclairera notre entrée à Jalapa. Nous n'avons que dix lieues à faire et nous partons de bonne heure pour arriver à celle du déjeuner qui ne se mangera pas sur l'herbe. Il fait très froid et nous n'avons pas besoin de baromètre pour reconnaître que nous sommes déjà à une altitude élevée. En effet, M. de Humbalt a inscrit sur la carte du Mexique 1.320 mètres pour côte de Jalapa.

Nous commencions à descendre les pentes douces qui conduisent à la vallée où est assise la ville qu'on apercevait déjà, quand nous voyons un nuage de poussière descendre des collines en face et se diriger vers nous. Quelques cavaliers étincelants au soleil se détachaient en avant, emportés par un galop rapide. C'est le général de Berthier et le général Marquez, qui, suivis d'une nuée brillante d'officiers mexicains et français, viennent au devant du général Bazaine.

Après les premières présentations et salutations d'usage, on se remet en route et j'observe les nouveaux personnages qui viennent de nous rallier.

Le soir même, j'ai fixé dans mes notes journalières, mes impressions du premier moment et tracé le portrait de cet homme important qui joua alors un rôle prépondérant et fut une des figures caractéristiques de cette période de l'histoire franco-mexicaine. Je l'ai fréquenté pendant plusieurs années, j'ai observé tous ses actes et j'ai toujours retrouvé les traits que j'avais esquissés. Je ne puis donc mieux faire que de reproduire textuellement les lignes que j'ai écrites il y a 40 ans à l'égard de cette première rencontre avec l'armée mexicaine alliée, à notre arrivée à Jalapa.

« Le général Marquez est petit, mince; il a la tournure distinguée; il est bien fait et se cambre avec aisance; sa figure est intelligente mais, bien qu'au premier abord, elle paraisse froide, on aperçoit bien vite que des passions ardentes s'agitent sous ses traits; ses cheveux et sa barbe très soignée sont du plus beau noir et ses yeux petits, vifs et brillants, sa bouche pincée, dénotent une intelligence prompte et une volonté inébranlable. Beaucoup de gens prétendent voir en son expression des caractères de cruauté; je suis moins sévère et je n'y trouve que les indices d'un esprit peut-être un peu dissimulé, même sournois; mais qui doit être souple, délié et très subtil.

« Marquez porte avec aisance une tenue irréprochable de général mexicain : tunique bleue brodée, culotte bleue et bottes à l'écuyère; le képi de la même forme que le nôtre est également bleu et porte des broderies comme nos généraux. Les épaulettes sont aussi disposées comme celles de l'armée française, mais elles sont surchargées de broderies avec un aigle en argent.

« Un brillant état-major accompagne le chef de l'armée mexicaine. Ce sont des officiers de tous grades, de toutes armes, généralement très brodés, très galonnés. Ils sont presque tous très bien montés et ont des harnachements magnifiques.

« La rencontre entre les généraux Bazaine et Marquez fut très amicale et très courtoise. Le général Bazaine parlant

très bien l'espagnol, la conversation fut prompte et facile à entamer et on ne perdit rien des longues formules de politesse que la mode mexicaine oblige à échanger entre personnages. Lorsque les généraux et principaux officiers de Marquez eurent été présentés au grand chef français, on se remit en route pour Jalapa. Nous nous étions mêlés aux Mexicains et l'accueil le plus empressé fut échangé entre nous tous. Du reste partout, rien ne peut égaler la rivalité de courtoisie qui anime, entre eux, les officiers d'armées alliées. »

Vers 9 heures nous arrivons en vue de Jalapa et nous restons saisis d'admiration à son aspect. Nonchalamment étendue sur l'un des contreforts de la Cordillère, cette riante cité, blottie dans un nid de verdure, élève dans une atmosphère inondée de lumière ses dômes, ses coupoles de toutes couleurs qui dessinent leurs silhouettes miroitantes sur les pentes bleues des montagnes. De tous côtés de fraîches vallées se faufilent au travers de mamelons boisés et çà et là quelques hacyendas aux blanches murailles animent ces solitudes; en arrière, le regard s'élève lentement sur les pentes majestueuses de la Sierra pour s'arrêter un instant sur les contours bizarres du coffre de Pérote et se perdre enfin dans l'infini céleste.

Le chemin qui se déroule en avant de nous paraît être l'allée d'un parc; il se glisse avec lenteur au milieu de haies de rosiers et de jasmins, de dahlias arborescents aux fleurs bleu pâle; et, du milieu des buissons, des massifs, s'élèvent les poivriers au léger feuillage, ou bien de gigantesques daturas suspendant leurs grandes fleurs blanches qui, balancées par la brise, répandent sur le voyageur leur parfum pénétrant. Et la chevauchée brillante des gens de guerre passe grave et sévère au travers de ces sourires de la nature et arrive aux portes de Jalapa. Là, les troupes sont rangées en haie, le canon retentit, les cloches sonnent leurs plus solennels carillons, saluant l'entrée du général Bazaine. Les troupes mexicaines sont à gauche, les nôtres en face;

une population nombreuse remplit les rues et garnit les fenêtres et les terrasses.

Nos regards s'attachent tout d'abord avec une curiosité bien naturelle sur ces nouveaux soldats qui vont combattre à nos côtés. La première impression n'est pas favorable; ils nous paraissent étranges; mais bientôt notre jugement se ressaisit, et ils nous inspirent surtout de la compassion, même de l'admiration, quand on pense que depuis plusieurs années, ils soutiennent une cause proscrite, mise hors la loi et, pourchassés de désert en désert, ils luttent toujours ! On reste même étonné de voir ces malheureux présenter encore l'apparence de soldats et on les honore en admirant leur constance dans la foi d'un drapeau. Car Marquez et ses troupes sont toujours restés fidèles aux couleurs du parti réactionnaire et n'ont jamais transigé avec leurs convictions. Ces infortunés soldats, dont les visages ravagés par les souffrances et la misère, rayonnent aujourd'hui d'une joie profonde, nous saluent et nous acclament comme des libérateurs !

Les Marquez, ainsi qu'on les appelle déjà dans nos rangs, portent une tenue fort simple en coutil blanc, même le shako, et sont chaussés de sandales; comme équipement une giberne et un ceinturon. Mais si la troupe, le soldat, laisse à désirer, les têtes de colonne présentent le plus bel aspect que puissent même envier nos corps européens : partout des tambours-majors étincelants de broderies, de galons, de plumets; des batteries de tambours assourdissantes et des musiques au grand complet. La cavalerie est mieux; elle est vêtue en drap et bien montée, généralement armée de lances.

L'effectif des Marquez est de 1.200 fantassins, 400 cavaliers et 4 canons de montagne.

La revue que vient de passer le général se termine à la porte de la maison où il va loger : c'est celle d'un libéral qui a décampé, ce qui nous dispense des formalités protocolaires d'arrivée.

La journée est en partie absorbée par les détails de notre

installation, dans un immeuble en pierre... ! puis à 5 heures nous accompagnons notre grand chef qui va rendre une visite officielle au général Marquez et au Préfet de Jalapa. Ces sortes d'obligations sont par tous pays fort ennuyeuses, mais nous trouvâmes ici une compensation très distractive dans la promenade qu'il nous fallut faire par les rues de la ville. Le matin, nous étions tellement absorbés par le spectacle des troupes mexicaines que nous avions à peine fait attention à l'air de fête que présentait la ville, aux courtines qui garnissaient les balcons et aux jolies femmes qui s'agitaient derrière. Il fallait rattraper tout cela. C'est précisément jour de grande réjouissance pour les Mexicains, la fête de la Vierge de Guadalupe, patronne du Mexique. Le général avait été très fin politique en hâtant sa marche pour entrer en cette solennité; cela fit très bon effet sur les esprits.

La ville est en émoi, toute la population s'agite et circule dans les rues qui sont tendues de toutes espèces d'étoffes; car la procession va passer, portant avec elle la statue vénérée de la Vierge noire. Nous avons le bonheur de voir défiler ce long cortège de croyants qui ont, du reste, absolument le même air que par tous autres pays. Un détachement de troupes de Marquez suit la procession et, n'eut été la gravité de la cérémonie et le religieux service qu'accomplissaient ces soldats, nous n'aurions pu étouffer l'hilarante gaieté qu'ils nous inspiraient en marchant à pas comptés tenant d'une main leur fusil et de l'autre leur coiffure ! Tout en voyant avec le plus grand recueillement passer la statue de la Vierge, nous admirons curieusement la splendeur inouïe de son costume couvert de dentelles et de broderies de la plus grande richesse, et portant de nombreux et magnifiques bijoux qu'on nous dit être de vraies pierreries et avoir une valeur considérable. Comme corollaire à la manifestation religieuse, nous savourons le charme varié de toutes les femmes de la ville qu'elle attire dehors ou à leurs fenêtres, et nous pouvons constater qu'elles méritent

bien la réputation de grande beauté qui leur est acquise dans tout le Mexique.

La ville est sinon jolie, du moins pittoresque; les rues sont étroites, mal pavées et tortueuses, mais les maisons qui les bordent ont un caractère tout particulier et qui plaît, avec leurs balcons en fer ou en bois, si divers de formes et de dimensions. On est étonné à la vue de ces rez-de-chaussée dont les fenêtres lourdement grillées semblent plutôt destinées à enfermer des bêtes féroces que les charmantes figures que l'on aperçoit derrière. La beauté est-elle donc si difficile à garder ?

Si l'extérieur de la plupart de ces maisons de Jalapa est austère et souvent rébarbatif, rien n'est délicieux comme leur intérieur. Dès qu'on a franchi le seuil de ces petites bastilles, il semble qu'on pénètre dans un palais de fées, avec cours entourées de portiques autour desquels s'enroulent des plantes toujours chargées de fleurs, et avec des fontaines frémissantes dont la fraîcheur se répand sur les myrthes et les orangers qui les entourent. Partout dans la galerie sont suspendues des cages où vivent dans une gaie réclusion des oiseaux moqueurs, des oiseaux bleus, des cardinaux rouges, de *sensontlets* dont le babil strident égaye toute la maison. On se croit un instant porté au milieu de la vie orientale et on pense voir surgir de ces bosquets fleuris quelque lascive mauresque. Il faut ajouter qu'on n'est pas déçu dans ses désirs et qu'on ne perd rien en illusions si on y rencontre une des ravissantes jalapéiennes avec ses grands yeux de gazelle et sa tournure si pleine de grâce nonchalante. Heureux ceux qui ont pu jouir de si doux spectacles, si fugitifs qu'ils soient, et qui peuvent conserver de si riants souvenirs.

Une journée si bien remplie en émotions, préoccupations et distractions de toutes sortes, ne pouvait finir que dans les sensations matérielles d'un festin bien servi et copieusement arrosé; c'est ce qui eut lieu à la table du général de Berthier

qui réunit officiellement les généraux Bazaine et Marquez, ainsi que le chef d'état-major de l'armée mexicaine.

Je commençai ainsi la série interminable et variée des agapes auxquelles ma qualité d'aide de camp d'un grand chef devait m'appeler à bénéficier pendant mes cinq années de Mexique. Et je puis déclarer sans forfanterie que j'ai toujours rempli de mon mieux ce devoir professionnel.

Du reste, le repas fut comme il convenait réservé et froid; on fit connaissance, on s'apprécia et c'était déjà beaucoup dans la circonstance. Pour ma part, j'ébauchai des relations agréables et qui devaient devenir utiles avec le chef d'état-major du général Marquez, un jeune et fringant officier, le colonel Sanchez Facio, qui avait voyagé en Europe et parlait très bien français.

Déjà, tout faisait prévoir que notre séjour à Jalapa ne serait pas de longue durée. En effet, dès le lendemain, le général réunit tous ses chefs de service et prépare les dispositions nécessaires pour se porter en avant. L'ennemi n'ayant pas tenté de nous arrêter dans les défilés que nous avons parcourus, il est vraisemblable qu'il n'opposera pas de résistance en avant de Puebla où il paraît concentrer toutes ses forces; mais il semble décidé à faire le désert devant nous en détruisant tout dans la région des hauts plateaux de Pérote. Il importe, en conséquence, de ne pas lui donner le temps de procéder à ces dévastations qui rendraient très difficiles nos moyens d'existence à si grande distance de notre base de ravitaillement, Vera-Cruz. Dans ces conditions, le général prescrit l'organisation d'un grand convoi qui descendra à la Loma de San Juan pour y prendre tout ce qu'on y a laissé en approvisionnements et objets de toutes sortes; dans ce but, on réquisitionnera tout ce qu'on pourra trouver de mulets dans le pays. Il se portera ensuite sur les plateaux en deux colonnes, laissant seulement une compagnie de zouaves pour garder Jalapa.

Ces dispositions étaient arrêtées lorsque, dans la matinée,

arrive un Indien porteur d'une dépêche du général en chef, donnant des nouvelles et des ordres.

Le général Douay est enfin monté sur le plateau, son quartier général est établi à Palmar, sa gauche à Téhuacan et sa droite à San-Andres. Le 99e en occupant cette ville a dû livrer un combat dans lequel il a tué une vingtaine d'hommes à l'ennemi et n'a eu que quelques blessés. L'officier d'ordonnance du général Douay a été tué dans une reconnaissance.

Le général en chef prescrit au général Bazaine de se mettre en communication avec San-Andres quand il aura occupé Pérote et, si on trouve sur le plateau des approvisionnements en quantité suffisante, d'abandonner complètement la ligne d'opérations par Jalapa.

Dans l'après-midi, le général reçoit la visite du Président de l'ayuntamiento et du Préfet; mais il signifie au premier qu'il veut voir tout l'ayuntamiento et que le lendemain *tous* ses membres, *sans exception*, viendront se présenter à lui. Il sait qu'un certain nombre d'entr'eux sont juaristes et comptent s'abstenir de le voir; et, avec raison, il veut les contraindre à paraître.

Mais si les échevins récalcitrent, les mulets en font autant et nous apprenons que, grâce aux sourdes menées des émissaires de l'ennemi, ils se dérobent à la réquisition. Nos partisans sont trop timorés pour nous les donner et il nous faut les prendre de force tout en les payant convenablement. On peut néanmoins en réunir 150 tout bâtés, moyennant 10 réaux par jour, soit 6 francs. On les parque et on leur fait les honneurs d'un poste pour les garder.

Le 14 décembre est un dimanche et nous devons assister à la messe militaire. Je suis envoyé auprès du général Marquez pour l'en informer et lui dire que le général Bazaine sera heureux de l'y voir. En effet, à l'heure dite Marquez vient prendre le général et on se rend en corps à la cathédrale où l'office fut célébré solennellement avec la pompe que l'armée apportait alors dans les cérémonies religieuses

officielles. Je devais encore là faire une étude de mœurs locales qui parurent étranges. Les officiers mexicains s'agenouillent à terre comme font les femmes dans les pays espagnols. Et pourtant, pourquoi cela nous choque-t-il ? puisque au temps où il était permis aux gens de guerre de pratiquer le culte, les soldats de service mettaient un genou à terre en présentant les armes à l'élévation ?

En tout cas, la cérémonie fut très imposante et fit grande impression sur les Indiens; car on pouvait dire que « le peuple ceint en foule, inondait les portiques », mais il n'y avait guère que le peuple. Et cependant nous avions espéré y admirer les élégantes et belles patriciennes de Jalapa. Mais le très beau sexe faisait grève. Les femmes de la société ignorant si nous laisserions une garnison dans leur ville, craignaient de se compromettre en venant à notre cérémonie et de subir les représailles du Senor Diaz-Miron qui reviendrait après notre départ. Ce sentiment était naturel mais de mauvais augure. Car, si le parti que nous soutenions était à ce point timoré et craignait de ne pouvoir se soutenir après nous, notre tâche de libération ne serait qu'éphémère et le résultat de notre marche à travers le Mexique un sillon dans l'eau !

Ce sont les réflexions que je me fis alors et que plus tard les événements n'ont que trop justifiées.

Le soir il y eut grand festin au quartier général, où le général réunit tout son état-major, le général de Berthier, le sous-intendant de la division et d'autres menus convives. Cette fois on fit joyeuse besogne.

Le lendemain matin, le convoi de ravitaillement se met en route pour la plage; il emmène 80 malades et des officiers d'artillerie chargés de ramener de Vera-Cruz du matériel d'artillerie mexicaine.

La journée fut par moi employée en grande partie à accompagner le général dans une inspection minutieuse de la place de Jalapa. Il fit notamment une longue visite à l'hôpital militaire établi dans un vaste couvent qui sera le

réduit défensif de la garnison, que l'on a mis en état de défense et transformé en une forteresse pouvant soutenir un siège. Puis, il se rendit auprès du général Marquez avec lequel il conféra longuement et arrêta avec lui les dispositions nécessaires aux opérations qui vont commencer; car la colonne mexicaine doit opérer isolément dans notre marche en avant.

Le général Forey s'était enfin décidé, sur les instances du général Bazaine, à s'élever sur les plateaux en adoptant deux lignes d'opération et formant deux colonnes : celle de gauche aux ordres du général Douay, devant suivre la ligne Vera-Cruz, Orizaba, Palmar, Puebla; celle de droite, général Bazaine, adoptant la ligne Vera-Cruz, Jalapa, Pérote, Puebla; les deux routes stratégiques franchissant la haute chaîne de la Cordillère orientale, la première au col de Cerro-Gordo au sommet des Cumbres, la seconde au col de Las-Vigas.

D'après les dispositions arrêtées, le général partira avec une colonne débarrassée d'impedimenta, qui comprendra le 7e bataillon de chasseurs à pied, le 3e zouaves, 2 sections d'artillerie de montagne, deux sections de campagne, une section de fuséens, une section du génie et un escadron du 12e chasseurs. En arrière, suivra une deuxième colonne sous le commandement du colonel Garnier, du 51e de ligne, formée de ce régiment, des voitures de la réserve d'artillerie et du convoi. Ces deux colonnes suivront la route directe de Jalapa à Pérote passant par le col de Las-Vigas.

Quant aux troupes alliées, sous les ordres du général Marquez, elles prendront un chemin différent, se glissant dans les gorges difficiles du gros massif montagneux qui entoure le coffre de Pérote et se rapprochera de la gauche de notre colonne, aux approches du col de Las-Vigas, vers le village de la Hoya, où fut livré, l'an dernier, un combat par le général Woll.

Par cette diversion sur notre flanc gauche, cette colonne détachée flanquera notre mouvement et attaquera l'ennemi,

s'il veut défendre les défilés formidables que nous avons à franchir.

Le 16 décembre, à 6 heures, nous montons à cheval et en route. Le temps est mauvais; il pleut, il fait froid et, à peine sortis de la ville, un épais brouillard achève de nous glacer. Mais la colonne marche légèrement et vers 8 heures nous traversons la Banderilla, ainsi nommée sans doute parce qu'elle s'allonge comme un mince ruban tout le long de la route. Ce grand Pueblo est du reste abandonné. Nous sommes au pied des grandes pentes de la Cordillère et nous montons une côte sinueuse s'élevant sur des échelons de collines, de montagnes entassées et couvertes de sombres et épaisses forêts. Après deux heures et demie d'une ascension pénible et constante, nous faisons halte à San-Miguel el Soldado. Nous n'avons parcouru que 13 kilomètres, mais les attelages ont beaucoup fatigué et la queue de la colonne n'arrivera que tard.

San-Miguel est un pauvre village d'Indiens groupés auprès d'une hacyenda voisine de la route. L'église s'élève isolée sur un palier découvert assez propre pour camper. C'est là que nous dresserons nos tentes quand nos bagages seront arrivés. Aussi, en guise de déjeuner dont nous devrons nous passer, nous avons la maigre compensation de contempler avec résignation le plus beau spectacle qu'on puisse voir, en dehors d'une table bien servie! Les brumes du matin se sont dissipées; le soleil a paru pour nous sécher; mais le vent souffle avec violence et il fait froid. Evidemment c'est un coup de *Norte* qui passe sur le golfe du Mexique. Cependant, de la haute altitude où nous sommes, 1.800 mètres, nos regards s'étendent sur un horizon infini se perdant dans les flots du golfe du Mexique. Nous ne sommes, à vol d'oiseau, qu'à 60 kilomètres de la côte et nous la voyons tout entière dessiner les bords festonnés du grand tapis de verdure aux mille nuances qui s'étend sur le grand talus de la Cordillère et que borde au loin un immense ruban blanc, aux sinuosités capricieuses, tracé dans les eaux bleues par

l'écume d'une mer en furie. Vers le Sud, nous apercevons Saint-Jean-d'Ulloa, Sacrificios, formant taches sombres sur la nappe blanchie des brisants qui les entourent.

Dans la journée, le général apprend par ses émissaires qu'une force ennemie, conduite par Carvajal, nous attend à Las-Vigas, au débouché du défilé et du col du même nom, où nous devons passer le lendemain. Nous allons donc faire connaissance avec ce personnage, panaché général et bandit; car avant d'être investi du haut grade dont il se pare, il courait les routes à la tête de bandes de guerilles réputés comme lui, entreprenants, pillards, cruels et faisant la terreur des pays qu'ils parcouraient, semant partout la ruine et la mort.

Le soir, arrive de Vera-Cruz le courrier apporté par le paquebot anglais ; le général le retient provisoirement. N'ayant pas déjeuné, nous faisons, à 4 heures, un dîner déjeunatoire, fort médiocre même, car la tempête fait rage et nos cuisines en plein air ne peuvent rien produire de satisfaisant. D'autre part, nous sommes fort inquiets à l'égard de nos tentes que la bourrasque secoue avec acharnement, ce qui nous promet une nuit d'angoisses ; car, si nos frêles abris sont renversés, il nous faudra rester à la belle étoile où il fait un froid intense qu'un immense feu de bivouac parvient à peine à atténuer.

La nuit, en effet, fut affreuse; je l'ai passé tout entière sans sommeil, allongé sur mon lit de camp, grelottant en tenant en main le poteau central de ma tente afin d'empêcher qu'elle ne soit renversée, disloquée. Aussi ce fut sans difficulté et sans regret que je mobilisai à 3 heures du matin, pour conduire et faire passer aux avant-postes le courrier qu'on avait gardé.

Ce bivouac de San-Miguel resta toujours du reste un de mes souvenirs les plus tristes, les plus douloureux; car, c'est pendant cette horrible nuit que j'eus le malheur de perdre mon père, et des milliers de lieues de mer me séparaient de son lit de mort ! Si notre carrière de soldats pro-

cure souvent de grandes joies d'amour-propre, elle nous impose ausssi de cruels sacrifices; car, à celui de notre vie qu'à chaque pas de notre mission guerrière nous devons offrir au destin, elle nous condamne aussi souvent à abandonner et à perdre ce que nous avons de plus cher au monde, nous laissant l'amer chagrin de penser que présents nous aurions pu les arracher à la mort !

Le 17 décembre, nous réservait de nouvelles émotions. Décidément la veine était à la noire ! à 6 heures, nous nous mettions en route et le long, l'interminable ruban de la colonne s'allongeait derrière notre petit groupe, sur les longs replis d'une côte raide et cahoteuse, serpentant sur le flanc de la Cordillère, puis s'élevant très péniblement sur les pentes couronnées par le faîte de la chaîne. Vers 9 heures, nous arrivons au village de la Hoya, situé à la naissance d'une petite vallée encaissée au fond d'un cirque qu'entoure l'amphithéâtre des hautes montagnes couvertes de forêts de pins gigantesques. A nos pieds passe un séduisant ruisselet d'eau glacée; l'endroit est propice pour faire une grand'halte et le général s'arrête afin de reposer ses troupes et permettre à la colonne Garnier de rejoindre. Vers midi, elle arrive et on se remet en marche.

En prévision d'une rencontre annoncée et possible de l'ennemi au delà du col, le général fait décharger les chevaux de son escadron et enlever les sacs d'une compagnie de chasseurs à pied d'avant-garde. Il se met en route précédé seulement de 4 chasseurs à cheval que suivent 4 chasseurs à pied.

Derrière lui et son état-major sont échelonnés : un peloton de chasseurs à pied, les chasseurs à cheval, une section d'artillerie de montagne, un détachement du génie, puis le 3e zouaves, et on s'engage dans un défilé inextricable; la colonne gravitant en lacets sinueux les dernières et rapides pentes de la haute chaîne. A quelques centaines de mètres avant d'atteindre le sommet et l'entrée du col, le général fait faire une dernière halte pour tendre le ressort et m'en-

voie à la queue de la colonne pour le prévenir quand elle sera arrêtée. Je dus redescendre pendant deux kilomètres environ et je me postai dans le fond d'une gorge assez large où la route fait un coude, ce qui me permettait de voir toute la colonne arrêtée au-dessus de moi. Quand le dernier élément eut fait halte je repartais pour rejoindre mon chef, lorsqu'un cavalier mexicain, débouchant d'un sentier de la montagne, m'approche et me dit en excellent français : « Capitaine, je viens faire une communication très importante et surtout très urgente au général qui marche en tête de la colonne. » Je le regardai avec surprise, j'ajoute avec méfiance même. Il le remarqua et reprit : « Je suis Français et viens le prévenir qu'il va tomber dans une embuscade qui l'attend au col pour le tuer lui spécialement. Je vois que vous êtes officier d'état-major et vous prie de l'aviser sans perdre une minute. » Fort ému de cette déclaration, je pressai mon cheval, lorsque j'entendis sonner en avant par le trompette du général. Alors mon messager providentiel me dit énergiquement : « Mais, monsieur, il faut vous hâter, le général est tout près du col, il se remet en marche et il va tomber sous les balles des bandits qui y sont embusqués. » Alors, je pris un galop aussi allongé que le permettaient les rugosités du chemin et la difficulté qu'on éprouve à longer une colonne sans écraser les hommes; heureusement je montais un excellent petit cheval mexicain plein de cœur, énergique et adroit comme un chamois. Je rejoignis le général alors qu'il n'était qu'à cent mètres de l'étroit passage où on franchit le col. Il marchait le premier et tout seul en avant de ses officiers, n'ayant devant lui, à 30 pas, que deux cavaliers de pointe. L'approchant vivement, je lui criai : « Mon général, arrêtez-vous, ne faites pas un pas de plus ! » Il me regarda avec un étonnement placide, me croyant fou sans doute et continuant à marcher. « Mais, mon général, arrêtez-vous, répétai-je, en lui prenant le bras, vous allez tomber dans un piège, écoutez cet homme ! » Alors, il arrêta son cheval, regarda mon pseudo-Mexicain qui lui expliqua

qu'à 50 mètres de l'autre côté du col une embuscade de 50 chinacos était disposée pour le tuer à coup sûr, sachant qu'il marche toujours en tête de ses troupes; que, parti lui-même de Pérote, il les avait vu venir prendre position et avait fait rapidement un détour dans la montagne pour le prévenir et m'avait rencontré en débouchant sur la route.

Il n'y avait plus à douter. Alors le général remercia, serra la main de ce brave et dévoué patriote de France, et prescrivit aussitôt les dispositions qui auraient dû être prises plus tôt, toujours même. La cavalerie ne pouvant être utilisée dans un pareil terrain, la compagnie des chasseurs à pied passe devant elle. Les pièces de montagne sont mises à terre et attelées. Le général envoie quelques chasseurs pour fouiller la broussaille à droite et à gauche en avant de lui; mais, obligés de parcourir un sol de lave vitrifiée crevassé de toutes parts, ils n'avancent que lentement. Ils ont à peine gagné 20 ou 30 mètres de terrain que le général commet la faute de se porter en avant, ayant son trompette derrière lui. Nous le suivons de près, marchant par deux, car le chemin encaissé dans des blocs de roches volcaniques est très étroit; Willette et moi marchons côte à côte, derrière nous le capitaine Fourgue et les officiers d'ordonnance. Nous avions passé le point sommet du col et nous descendions légèrement de l'autre côté; mais nous ne voyons rien devant nous, que les deux chasseurs de pointe qui étaient à plus de 50 mètres en avant. Je commençais à croire à une fausse alerte et que l'apparition de nos chasseurs à pied avait fait se dérober les guerriers de Carvajal. Mais, soudain, le dessous du bois s'illumine de 50 éclairs jaillissant du sol, et une grêle de balles passent sur nos têtes et tout autour de nous. Mes regards se portent aussitôt sur le général; il ne bouge pas; donc il n'est pas touché; mais je vois son trompette chanceler sur sa selle et j'entends un cri derrière moi. Je me retourne et vois mon camarade Fourgue portant les bras à sa tête et paraissant s'affaisser sur son cheval;

je fais demi-tour et me précipite près de lui, il tombe dans mes bras, un jet de sang s'élançant de son front. A ce moment le cheval du trompette que ne tient plus son cavalier revient au galop en arrière et bouscule le mien si malheureusement que mon infortuné Fourgue m'échappe et tombe sur le sol; je le crois mort. Et comme en ce moment les chasseurs à pied qui nous ont suivi bondissent en avant du général et disparaissent sous bois, commençant à faire feu sur un ennemi que je n'ai jamais vu du reste, je cours rejoindre mon chef qui continue à avancer. A deux ou trois cents mètres plus loin nous sortons des bois et du défilé de la montagne, pour déboucher dans une vallée assez large. Le général fait mettre en batterie deux obusiers de montagne qui l'ont suivi; mais déjà l'ennemi a disparu derrière des mamelons; et, comme nos tirailleurs couronnent déjà leur crête, nos pièces ne peuvent ouvrir le feu. Notre cavalerie se porte en avant, mais le brouillard commence à couvrir le pays et on ne distingue plus rien au loin, si ce n'est des meules d'orge qui brûlent sur divers points. C'est la dévastation prévue qui commence; car nous prenons pied sur les hauts plateaux.

L'ennemi ayant disparu, le général rallie ses détachements, masse sa colonne et fait serrer son convoi; puis, précédé par une forte avant-garde, il se porte sur le village de Las-Vigas qui est à un kilomètre plus loin et y campe ses troupes.

Cette première journée où la poudre a parlé... pour ne rien dire du reste, est sans gloire mais non sans douleur, car ses résultats ne sont que tristes. Le capitaine d'état-major Fourgue n'est pas mort mais blessé mortellement; le trompette du général a la cuisse traversée; deux chasseurs à pied blessés grièvement, une poitrine traversée, un pied broyé. Et nous devons nous estimer heureux d'en être quitte à ce compte, car l'ennemi tirant à cent pas dans une cible où nous étions entassés, nous devions presque tous prendre part à la distribution. Et puis le destin est parfois bien singulier, car de nous tous, général et officiers d'état-major,

un seul n'avait jamais été au feu, c'était ce malheureux Fourgue ! Il est d'autant plus extraordinaire que nous n'ayons pas eu plus de pertes, que les chinacos, comptant nous tirer à petite distance, avaient dans leurs fusils ajouté des chevrotines à la balle de la cartouche. Nous en avons eu la preuve en examinant les munitions trouvées sur les morts et les blessés laissés sur le terrain. Car nos gracieux adversaires ont aussi payé leur tribut : 10 tués et un fort nombre de blessés, parmi lesquels un de leurs chefs, Francisco Basquez, a eu le ventre traversé par une balle. C'est un officier qui commandait 150 hommes. On l'avait vu à Jalapa, deux jours avant; il y était venu pour voir le général redouté, afin de bien reconnaître sa victime. Du reste, il est mort en arrivant à l'ambulance.

La moralité qui ressort de cet épisode doit s'appliquer uniquement au général qui a eu le tort de rester à une place où dans une colonne, en présence de l'ennemi, ne doit pas se trouver un grand chef dont la perte peut être, à un moment donné, très préjudiciable au succès des opérations qu'il a préparées et qu'il a mission de diriger. Un général qui a le commandement supérieur n'a pas le droit de se faire tuer inutilement; son plus impérieux devoir est d'assurer le succès. Mais, marcher en tête est une manie qu'on retrouve trop souvent chez nos généraux et que j'ai déjà reprochée au maréchal Baraguay-d'Hilliers au matin de la bataille de Solférino.

Le général Bazaine fut du reste très affecté par la perte d'un excellent officier qui fit longtemps défaut à son état-major.

D'après les renseignements recueillis, l'ennemi, fort environ de 200 fantassins et 250 cavaliers, se serait retiré au village de Cruz-Blanca, à 7 kilomètres sur la route de Pérote, où nous le trouverons sans doute le lendemain. On nous promet même que nous serons attaqués pendant la nuit. En attendant cet événement peu vraisemblable, le quartier général s'établit du mieux possible, auprès de l'église, dans

une misérable case d'indien dont l'unique pièce nous servira de dortoir au général et à ses officiers.

Un incident fâcheux nous arriva dans la soirée; le troupeau de la colonne, 40 bœufs, s'échappa et dans l'obscurité, dans un épais brouillard, sous une pluie intense, il fut impossible de le rattraper. C'était une perte grave qui pouvait nous créer de sérieux embarras.

Le lendemain, il fait encore un temps affreux et les routes sont détrempées, mais le général a hâte de quitter ce voisinage de la haute chaîne où, dans ce coin de Las-Vigas, il semble qu'on doit toujours être dans les nuages; car, pendant notre séjour à Vera-Cruz, ces cimes de Pérote étaient presque toujours perdues dans la brume.

On se met en route par des chemins détestables, mais en un ordre qui permettra de faire face rapidement à la rencontre de l'ennemi. On arrive cependant à Cruz-Blanca sans avoir rien vu; mais on nous signale, à 3 ou 4 kilomètres devant nous, vers Cerro-Leone, des forces mexicaines, environ 800 hommes d'infanterie et une cavalerie assez nombreuse, commandés par Auréliano-Rivera, ayant comme lieutenant les généraux Quezada et Rodriguez. Alors le général s'arrête pour faire la grand'halte et grouper ses troupes.

A ce moment, le général Marquez, avec 150 cavaliers, nous rejoint; il vient de Las-Vigas où il était arrivé avec sa colonne qui y est restée; car ses troupes sont fort mal vêtues de vêtements de toile et ont beaucoup souffert du froid dans les gorges qu'il a parcourues, ayant couché sur le givre et le verglas.

Pendant la grand'halte, la cavalerie ennemie ayant l'audace de venir nous reconnaître, cause une alerte qui fait prendre les armes. Le général se décide alors à se débarrasser au plus vite de ces voisins trop importuns et se met en marche à midi se dirigeant vers Cerro-Leone. La cavalerie, les 300 chevaux de Marquez et l'escadron du 12e chasseurs que conduit le colonel Margueritte, son chef de corps

qui est venu de Vera-Cruz avec nous, doit explorer le terrain en avant.

Nous sortions d'un bois de grands sapins clairsemés, quand une fusillade assez vive s'engage avec nos éclaireurs, très près sans doute, car si le brouillard nous empêche de rien voir, nous entendons les balles passer autour de nous. Le général fait avancer rapidement l'infanterie et lance une compagnie de zouaves. Mais l'ennemi tient bon et ses projectiles nous arrivent toujours. L'engagement paraissant devoir être sérieux, il prescrit au général de Berthier de prendre le commandement des troupes et de mener le combat. Il reste de sa personne sur la route tenant sous sa main, comme réserve, le bataillon de chasseurs et la batterie de campagne. Cependant, la cavalerie de Quezada chargée vigoureusement trois fois par le colonel Margueritte lâche pied, et le général de Berthier occupe Cerro-Leone qui s'élève sur une éminence d'où on domine la plaine, car le brouillard vient de se dissiper. Le général Bazaine arrive au galop avec une section d'artillerie pour canonner un bois où a disparu l'ennemi; mais on reconnaît que celui-ci est déjà loin. En même temps, il apprend que l'infanterie, 800 hommes, nous attendait sur la route directe de Cruz-Blanca à Pérote et que, surprise par notre mouvement sur Cerro-Leone qui menaçait de la tourner sur sa position, elle s'est retirée.

Alors il fait sonner le rassemblement sur Cerro-Leone où on va s'établir, car il est facile à défendre.

Nos pertes, dans ce petit engagement, sont insignifiantes : 4 blessés, 2 chasseurs à cheval et 2 zouaves; mais l'ennemi laisse 37 morts et emmène un grand nombre de blessés.

Cerro-Leone est assez important et on y trouve encore quelques ressources. Aussi, puisqu'on a fait échapper notre troupeau, le fameux bœuf administratif faisant défaut, nos hommes mangeront des côtelettes et du gigot, car le général fait distribuer 150 moutons réquisitionnés. Et puis, on commence à pénétrer dans la zone des hacyendas où fleurit...

le cochon, en abondance; et les tribus, les escouades se mettent bientôt au courant des achats collectifs des denrées d'ordinaire.

Il fait très froid, on est très mouillé, mais le bois ne manque pas pour sauver la situation. Du reste, une partie des troupes est établie dans des corrals ainsi que beaucoup de chevaux, à l'abri sous des auvents. Le quartier général est encore dans une case dont une chambre nous sert de dortoir. Le soir, à notre dîner, assez convenable du reste, s'assoient à la table du général, Marquez et son aide de camp qui doivent, le lendemain, retourner à Las-Vigas avec la cavalerie mexicaine, nous laissant seulement un détachement d'éclaireurs.

D'après les *dernières nouvelles*, il y aurait à Pérote des éléments de résistance sérieux : 1.800 fantassins, de la cavalerie, de l'artillerie, et enfin le fameux fort de San-Carlos serait bien armé. C'est encore là un vieux et noble débris, bien conservé paraît-il, de la puissance espagnole; c'est en somme un *fort d'arrêt*, ancien régime. Et nous espérons bien que tout cela ne s'évaporera pas au seul bruit des fanfares de nos clairons.

Le 19 décembre se lève comme les jours précédents avec le froid, le brouillard et la pluie. Aussi on ne part qu'à 11 heures, et je puis aller voir le camarade Fourgue à l'ambulance. Il va un peu mieux mais.... n'a pas repris connaissance !

Avant le départ, arrive un message qui nous montre déjà l'effet produit par notre apparition sur le plateau. Le Senor Francisco Bello, notable du village d'Altotonga, sis à 4 lieues de nous, dans la région montagneuse, demande à se soulever contre les exactions tyranniques des libéraux au nombre de 20, qui sont établis dans son domaine; il se chargera de les prendre si le général veut le secourir au besoin. On lui répond qu'il peut agir et qu'on le soutiendra.

Le général venait de faire partir des espions à la recherche de nouvelles de l'ennemi, lorsque se présentent deux Indiens

portant des marchandises et venant de Pérote. Ils annoncent qu'il n'y a plus personne dans la ville ni dans le fort. La veille, au soir et pendant la nuit, les habitants sont restés sur leurs terrasses, en armes, pour *empêcher les cavaliers de revenir après la bataille*. Cette note caractérise suffisamment l'esprit de la population ! Dans ces conditions, et le temps s'étant mis au beau, le général se met en route immédiatement. Nous allons donc revoir une ville après tant de montagnes sauvages et de villages désolés ! Le chemin est bon, les plaines sont couvertes d'orge sur pied; tout semble sourire; nous arrivons en vue de Pérote, mais voici venir une voiture qui sort de l'horizon : c'est l'alcade et le curé qui viennent au devant du général. Ils descendent de leur carosse, le général met pied à terre et fait sonner halte. Les inconnus se saluent, se serrent la main et confèrent un instant. Puis, sur les ordres du général, le campement se met en route pour Pérote ainsi qu'un détachement du génie qui va reconnaître et prendre possession du fort San-Carlos, situé à 500 mètres de la ville, dans la plaine. Je l'accompagne, par ordre du général, afin de venir promptement lui rendre compte de l'état dans lequel il est et du parti qu'on en pourra tirer.

D'un premier et rapide examen, il ressort l'appréciation suivante : le fort San-Carlos est dans un état de désolation lamentable. Tout ce qui, à l'intérieur, était combustible est brûlé; la plupart des maçonneries ont été disloquées par la mine; un bastion est en partie écroulé et fait brèche. Dans les courtines, il reste encore quelques casemates habitables. Et pourtant cet ouvrage carré, à 4 fronts bastionnés, avec réduit intérieur formé d'un immense bâtiment avec cour intérieure, est d'une belle construction et d'une solidité remarquable. Les fossés sont larges et profonds, le chemin couvert est puissant et renforcé par de fortes demi-lunes sur trois faces. Les parapets ont un fort commandement sur la plaine et l'ensemble de l'ouvrage est habilement défilé des hauteurs voisines. En somme et malgré les dévastations

commises, on pourra encore tirer un parti important du fort San-Carlos.

Dès le reçu du rapport du commandant du campement sur les ressources que présente la ville pour l'établissement des troupes, le général arrête les dispositions suivantes : le génie et un bataillon de zouaves vont loger en ville ainsi que la cavalerie et l'artillerie, dont les chevaux seront mis sous des hangars. Il y avait une caserne mais elle est détruite. Le fort sera occupé par un bataillon de zouaves; quant au reste de l'infanterie, le général va lui-même le camper autour de Pérote.

Vers 3 heures, nous allons enfin nous caser dans une grande maison de belle et confortable apparence; j'emploie cette expression parce que ce qui nous serait le plus confortable y fait défaut, c'est-à-dire des lits et des cheminées; car le luxe d'un vaste et riche salon nous laissera toujours froids.

Le général campe dans une chambre à une de ses extrémités et les trois officiers de sa maison militaire en font autant à l'autre, dans une pièce analogue. Je dois reconnaître que nous prendrons nos repas dans une fort belle salle à manger, ce qui vaut toujours mieux que le plein air. L'immeuble appartient au Senor Perez à qui on attribue la douce possession d'une fortune de douze millions. Il est à Puebla et c'est son neveu qui nous reçoit fort gracieusement du reste. Nous y trouvons aussi deux étrangers, un Français et un Espagnol; ce dernier, gros richard de la Havane et grand brasseur d'affaires de chemin de fer, était il y a peu de temps à Paris et arrive de Mexico, en passant par Puebla.

Le lendemain matin, cet opulent havanais partait pour Vera-Cruz emportant fort obligeamment nos lettres privées pour la France. Tout en le remerciant de se charger de notre envoi, je lui déliai la langue et il me raconta des choses qui pour nous étaient des plus intéressantes. Le Président Juarez vit à Mexico comme un simple particulier, avec 35.000 piastres (192.500 fr.) d'appointements. Il n'a pas l'air d'être troublé par les événements qui se passent dans son pays; il

est vrai que c'est si loin de lui ! Sa capitale est occupée par l'armée de Comonfort. Ce général y ménage tout le monde, surtout les étrangers; il maintient l'ordre dans la ville où on donne des fêtes et on s'amuse beaucoup.

Quand nous serons devant Puebla, il doit recevoir l'ordre de venir concourir à la défense de cette place; mais il refusera, ne voulant pas quitter la capitale pour avoir la faculté de l'abandonner à notre approche et traiter ensuite. Cette dernière révélation me fit comprendre et apprécier la solidité des convictions de nos adversaires.

A Puebla, la note est différente; ce n'est plus le « *Panem et Circenses* » qu'il faut. On abandonne les seconds pour sauver le premier, et les habitants fuient une ville qui va être investie et attaquée sérieusement cette fois. Enfin, entre Puebla et Pérote, tout est détruit. Ces nouvelles singulières nous causent un certain plaisir.

Mexico est une nouvelle Capoue et on dort dans ses délices; quant à Puebla, on y a peur et tout ce qui peut partir se sauve. Il n'y a que la finale de l'interview qui pourrait nous être désagréable, sans nous étonner cependant, puisque déjà nous sentons les résultats de cette destruction, car les vivres vont bientôt nous manquer.

C'est là que la stratégie administrative va primer la stratégie préparatoire des combats, et nous allons voir pour longtemps un chef d'armée subordonner ses opérations de guerre à celles nécessaires pour faire vivre ses soldats, ce que critiquent trop souvent et d'une façon regrettable certains écrivains militaires mal inspirés qui ne voient dans l'art de la guerre qu'un jeu d'*échecs* avec des *pièces* qui ne mangent pas !

Aussi et bien qu'une partie importante des troupes du corps expéditionnaire ait franchi les obstacles matériels que leur opposait une nature inclémente et ait pris pied sur les plateaux, à 30 lieues seulement de Puebla, leur objectif stratégique de combat, elles consacreront des mois à parcourir cette faible distance qu'une colonne bien approvision-

née traverserait en trois ou quatre jours au plus. Et pourtant les hommes, les bêtes, auront peiné toujours et marché sans avancer, usant leurs chaussures, ce qui est peu, mais aussi leur moral, ce qui est beaucoup !

Qu'on ne nous répète donc pas sans cesse : « Vivez sur le pays. »

CHAPITRE X

SÉJOUR ET OPÉRATIONS A PÉROTE

Pérote. — Séjour trop prolongé et monotone. — Hacyenda del Molino. — Peonès. — Désarroi des nouvelles de toutes sortes. — Situation difficile à Pérote. — Interview du colonel Facio. — Le protectorat. — Récompenses. — Le pulque. — Le Mescal. — Expéditions de ravitaillement. — Scène de Floriano. — Départ de Pérote le 21 janvier 1863.

Pérote, lors de sa nationalité espagnole, fut une ville importante, sorte de vaste gîte d'étape pour le grand mouvement de voyageurs et de produits qui se faisait entre Mexico et Vera-Cruz, voire même entre le Pacifique et l'Atlantique. En 1862, elle n'était plus qu'un désert où les témoins de son riche passé n'étaient plus qu'une fontaine au milieu de la grande place et où aboutissaient mystérieusement, par un souterrain, les eaux vives de la montagne, et son église dont le clocher contenait un merveilleux escalier en acajou massif. Toutes les habitations se ressemblaient à l'extérieur et ne se distinguaient que par leur étendue et le luxe de leur intérieur; elles sont toutes à rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse dont les eaux pluviales s'échappent par d'immenses gargouilles faites pour inonder les passants.

Il y avait autrefois de nombreuses petites industries qui n'existent plus. Quant au commerce il est concentré en quelques mains très larges qui cumulent volontiers. J'en connus un qui tenait : boucherie, épicerie, draperie, boulangerie, minoterie, café, menuiserie, etc... Ce croquant avait bien

des cordes à son arc ! et pourtant, disait-on, il lui en manquait une... : celle du pendu !

Le premier devoir du général fut d'organiser Pérote qui va devenir une nouvelle base d'opérations, de la préserver surtout contre les Chinacos qui inondent le pays et glissent parfois leurs espions jusque dans la ville. Dans ce but, il est interdit, pendant la nuit, à tout ce qui n'est pas militaire français, de circuler dehors sous peine d'être fusillé par nos patrouilles. Ce procédé peut paraître barbare à certains philosophes, et pourtant il ne le fut pas, car personne ne sortit dans les rues et on ne fusilla personne !

Des dispositions défensives sont prises pour mettre la ville à l'abri d'une surprise lorsque les troupes sont en expédition.

Une tâche plus importante encore s'imposait au général car il fallait ravitailler l'armée pour le présent et pour l'avenir. On lançait de tous côtés des émissaires pour découvrir les points où se trouvaient des denrées; puis on les envoyait chercher par des colonnes détachées constituées selon les circonstances et munies des moyens de transport appropriés.

Du reste, nous étions entrés dans le pays des vastes hacyendas qui contenaient d'immenses ressources. A quelques kilomètres de Pérote, à l'entrée des gorges de la montagne, se trouvait celle de San-José del Molino que le général alla visiter pour établir deux compagnies du 51e chargées d'y garder ses approvisionnements et surtout le moulin où on devait moudre les grains que l'on recueillait partout.

Cette hacyenda possédait dix lieues de terrain et comportait un ensemble énorme de bâtiments de toutes sortes remplis de denrées et d'animaux; on pouvait y cantonner à l'abri 600 chevaux.

Non loin se trouvait le moulin où un ruisselet en cascades actionnait six paires de meules. Le tout d'une tenue irréprochable et établi à la française. Il allait être précieux pour notre administration.

Le 23 décembre, arrive un courrier du général en chef qui prescrit d'abandonner la ligne d'opération de Jalapa et de rapprocher les troupes du général Bazaine de San-Andres pour prendre contact avec la droite de la division Douay. Après quoi la 1re division sera complétée avec sa 2e brigade qu'on enverra d'Orizaba.

Le général donne les ordres pour faire rallier tout ce qu'il a laissé sur la route de Vera-Cruz, réservant, pour le moment, l'évacuation de Jalapa dont il n'est pas partisan.

Vers le soir, se présente au quartier général un messager d'une autre espèce. C'est un individu porteur d'une dépêche d'un personnage qui, paraît-il, est ministre plénipotentiaire des Etats-Unis auprès du Gouvernement de Juarez, et est en ce moment à Nopalucan, entre Puebla et Pérote, se rendant à Vera-Cruz pour y prendre son courrier, car les communications sont interrompues par les généraux mexicains. Ce diplomate facteur demande une escorte pour le protéger dans la zone occupée par les Français. Cette troupe devra l'aller prendre à Nopalucan. Une pareille demande, si diplomatique qu'elle fût en apparence, méritait d'être médité ; en ce pays extraordinaire, il faut se méfier de tout, surtout de cette démarche car elle est excessive et complètement en dehors des usages internationaux en pareille matière.

Nopalucan est à 60 kilomètres et on ne peut lancer 25 cavaliers à pareille distance au travers d'un pays inondé, non pas de troupes régulières mais de guerillas, c'est-à-dire de hordes de bandits. Du reste, nous n'avons pas le droit de faire pénétrer une troupe en armes quelconque dans les lignes ennemies sans un accord préalable établi dans un but déterminé entre les deux partis; un diplomate devait le savoir. Nous avons donc tout lieu de craindre un piège, d'autant que rien ne nous garantit l'existence dudit ministre plénipotentiaire à Nopalucan, étant donné surtout le caractère inadmissible de la demande de la part d'un diplomate. Il serait folie d'exposer ainsi un détachement à être

écrasé par des troupes sans scrupule. Aussi le général répondit simplement qu'il enverrait, le lendemain matin, chercher le plénipotentiaire par un peloton de cavalerie à l'hacyenda de Ténestépec qui est, sur la route de Nopalucan, limite des lignes françaises. Nous venions, en effet, d'y expédier une colonne de ravitaillement.

Du reste, le lendemain, on annonce que des feux de bivouacs, étendus et réguliers, ont été vus au loin pendant la nuit, ce qui fait croire à la présence de forces considérables. On nous donne aussi une information qui ne manque pas d'originalité.

Les libéraux, paraît-il, ont imaginé une combinaison que j'appellerais volontiers la « tactique à l'affamé ». Une forte colonne, celle dont on a vu les feux sans doute, opère dans la zone où nous envoyons des détachements en ravitaillement, elle pousse devant elle des troupeaux pour nous attirer et, lorsque nous viendrons nous en emparer, nous tomberons dans des embuscades habilement préparées. C'est ingénieux quoique peu nouveau et en tout cas, c'est peut-être un peu naïf pour réussir avec nous. Jules Gérard, le fameux tueur de lions d'Algérie, il y a 50 ans, mettait une chèvre devant lui pour attirer le roi du désert et le combattre face à face; mais ici, dans ce nouveau sport, il manque l'intrépide Jules Gérard !

Décidément, c'est la journée des nouvelles. Nous apprenons, en effet, que le général Forey est en possession d'un plan détaillé de Puebla et de ses défenses actuelles, qui lui est parvenu de la plus singulière façon. Deux zouaves ayant déserté, il y a quelques semaines, ont été conservés à Puebla. L'un d'eux est un excellent dessinateur et il a offert à l'état-major mexicain de faire le plan des abords de la place forte; ce qui fut accepté. On lui donna 12 jours pour exécuter le travail. Mais le dixième jour, tout étant terminé, il s'échappa et revint rejoindre son drapeau avec le plan de la forteresse, rachetant ainsi noblement sa faute. Mais le plan est-il exact ? On ne le saura que plus tard. En tout cas, je m'en méfierais.

Dans l'après-midi, le général m'envoie aux informations à l'égard de l'escorte que nous avons envoyée le matin au devant du ministre américain, afin de savoir si elle est de retour. En route, passant devant l'Hôtel des Diligences, je trouve une vieille guimbarde extraordinaire, souvenir d'un autre siècle, attelée de huit mules à l'instar des carrosses du roi d'Espagne, d'où descendent trois personnes d'aspect peu ordinaire. C'est le ministre et sa suite, et la foule s'amasse pour contempler cet arrivage insolite. De cavaliers français, point ! Mais j'aperçois derrière la voiture six cavaliers mexicains qui ont mis pied à terre. Ils sont armés jusqu'aux dents . Fort étonné de cette présence, je m'informe et on me dit que ces hommes font partie d'une garde rurale destinée à protéger les hacyendas contre les brigands ? Mais je considère que si les protecteurs de la propriété ont d'aussi affreuses physionomies, que doivent être celles des brigands qu'ils pourchassent ? Tout cet ensemble me paraît louche et je manifeste ma surprise de ce que ces gens-là soient entrés en armes dans la ville. Mais le diplomate américain qui, paraît-il, ne serait qu'un simple consul, me répond en français qu'il est très contrarié de ce qui arrive, que ces gens ne l'ont pas prévenu et qu'il est entré en ville malgré lui, qu'il croyait aller à l'hacyenda de Ténestepec où l'attendait notre escorte et que tout à coup il s'est trouvé dans la ville. Une escorte composée d'un peloton de cavalerie mexicaine l'a conduit jusqu'à 12 lieues de Pérote, à Nopalucan, et elle l'a laissé là, ensuite il a trouvé le Senor Floriano à la tête de 30 hommes, celui-ci a pris 6 cavaliers pour l'escorter avec sa suite. Toute cette histoire me paraît plus que singulière et j'examine le chef d'escorte; à première vue, il produit l'effet d'un franc coquin. Il parle français lui aussi; c'est un Italien. Mais des notables du pays m'envoient prévenir qu'il faut l'arrêter; c'est un coupe-jarrets, pilleur d'hacyendas, pourvoyeur d'Aureliano-Rivera, le grand guerille; le jour du combat de Cerro-Leone, il est parti de Pérote avec le dit Aureliano pour nous atta-

quer....., etc.... Edifié par ces renseignements, j'invite le capitaine de gendarmerie, prévôt de la division, à s'assurer de sa personne; ce qui est fait aussitôt conformément aux lois militaires pour avoir pénétré en armes dans nos lignes sans entente préalable et sans s'être présenté aux avant-postes.

Cela fait, j'amène M. le Consul et un secrétaire de légation au quartier général où le général les reçoit; le Consul redit le boniment qu'il m'a déjà conté et demande que les gens de son escorte soient renvoyés... à leurs chères études, sans doute ? Le général fait amener le chef de ces mousquetaires; le drôle se présente avec aplomb, dignité même; et avec une audace sans pareille, il déclare qu'il est payé par les hacyendas pour les protéger contre les voleurs et les incendiaires. Le général lui faisant observer qu'il y a en ville baucoup de gens qui ne l'aiment pas et l'apprécient encore moins, « les honnêtes gens ont toujours des ennemis, s'écrie-t-il; je ne suis d'aucun parti..., j'irai avec les Français quand ils viendront dans mon pays, etc... » Ce gaillard-là fait crânement face à l'orage. Néanmoins, le général me prescrit de l'emmener et de le faire désarmer ainsi que ses hommes. On les conduit au fort et leurs chevaux à la cavalerie.

Pendant que je le reconduisais tout en veillant à ce qu'il ne m'échappât pas, d'un bond à la mode des panthères, il eut l'aplomb de me dire qu'il fallait qu'il s'en retourne le plus tôt possible pour aller protéger les hacyendas (quel sacerdoce !), qu'il y a beaucoup de voleurs, qu'il en a déjà pendu plus de 70, et autres jolies prouesses. Quand je le remets aux mains des gendarmes, il se récrie de ce qu'on le fait prisonnier. Le soir, le consul vient demander qu'on le renvoie avec ses hommes, qu'on ne leur enlève rien, et autres choses encore plus ridicules. Il sollicite enfin une escorte pour se rendre à Jalapa, car il redoute que ces braves gens le fassent assassiner. Mais le général tient bon et se décide à garder le chef de la bande que tous les habi-

tants signalent comme un assassin et le dernier des bandits.

Décidément la guerre, dans ce pays, a des accessoires bien délicats et bien encombrants !

Néanmoins, malgré les préoccupations de la journée et peut-être à cause d'elles, nous ne pouvons oublier que le 24 décembre précède la grande fête de Noël et, à minuit, nous y préludons par un réveillon dont les pièces immolées pour le sacrifice sont représentées par un chapelet de saucisses, un énorme *guacoloté*, vulgairement nommé *dindon*, en France, et un gigantesque plum-pudding; toutes choses légères, du reste mouillées par un vieux Xérès de pure race qui, depuis nombre de lustres, a vieilli pour nous dans une cave de Pérote.

Le lendemain, les carillons de la Noël nous font faire toilette (traduire grande tenue pour les militaires) afin d'assister à la messe officielle. Mais voilà que le consul américain revient à la charge; nous avons pourtant hâte qu'il soit parti. Mon camarade Willette a été obligé de monter à cheval à 6 heures pour faire conduire nos prisonniers à leur client de la veille afin de recevoir le paiement de leurs bons et loyaux services; il apprend que lorsqu'on le conduisit au fort, le citoyen Floriano a invectivé le capitaine de gendarmerie, déblatéré contre l'Empereur des Français, déclaré qu'il ferait tuer le consul, qu'il était soldat suisse à Rome, en 1848...., etc.... La gendarmerie ayant fait son rapport, le général décide qu'il restera prisonnier et, sans doute, ses hommes aussi.

Cependant, après la messe, le consul vient encore insister; mais le général reste inflexible. Il lui donne pour l'escorter l'officier mexicain qui nous a accompagnés depuis Jalapa. Celui-ci réunit une dizaine d'hommes; on leur donne les armes de la bande Floriano et nos voyageurs, enfin, nous débarrassent de leur présence. Cet incident panaché guerre et diplomatie a sa conclusion finale. Je l'ai rapporté tel qu'il s'est produit et avec les impressions d'alors. Mais, depuis, j'ai eu l'honneur de connaître et d'estimer à sa haute valeur

le représentant des Etats-Unis à Mexico, l'honorable sir Corwin, et je tiens à adresser, dans ces souvenirs tardifs aux représentants de la diplomatie de Washington, un hommage réparateur; notre homme de Pérote n'étant qu'un agent très secondaire de la légation américaine de Mexico. Tout s'explique tôt ou tard !

Dans la journée de cette solennité de Noël, j'entrai à l'église au moment des vêpres, et, au milieu du plus profond recueillement des fidèles, je fus stupéfait d'entendre, non pas les pieux accents de l'orgue, mais bien les éclats sautillants d'un joyeux orchestre, trombonne, violon, piston, flûte et contrebasse, qui est tellement heureux de fêter la naissance du Christ, qu'il joue avec entraînement des polkas et des valses folles. Il paraît que les Indiens préfèrent la musique légère au plain-chant. Encore de la couleur locale !

Le surlendemain de ce jour de fête où les soucis journaliers firent relâche, le commandement se voit replongé dans les difficultés que devait comporter l'abandon immédiat et rapide de la ligne de Jalapa, pour lequel des ordres avaient été donnés. En effet, arrive à Pérote le colonel Facio, chef d'état-major de Marquez, qui vient conférer avec le général et lui porter des lettres du colonel Aymard, embarrassé, et du Préfet de Jalapa, affolé. On calme du mieux possible les terreurs de ce préfet et on prend les dispositions nécessaires pour vaincre les difficultés du transbordement du matériel, en envoyant une centaine de mulets de renfort. L'opération la plus délicate était la conduite d'un troupeau de 1.200 bœufs qu'un bataillon escortera jusqu'à Las-Vigas où nous l'enverrons chercher.

Le colonel Facio, que le général retient à dîner, est un causeur agréable et instructif pour nous, car il nous initie aux mystères des conditions sociales qui caractérisent son pays. Ce qui nous intéresse le plus dans cet ordre d'idées, c'est l'état qui est fait à ces Indiens que nous voyons partout traîner une existence avilie digne d'autres âges. Car

cette race déprimée n'est plus que de la matière humaine qui sert à tout dans ce pays, au bien comme au mal, et pourtant qui serait plutôt portée vers le bien !

Les Indiens, vivant sur les territoires cultivés dont les premiers conquérants se sont fait les propriétaires, appartenaient également à ceux-ci, et, de génération en génération, ils ont appartenu aux propriétaires successifs du sol. L'Indien voit son travail rémunéré, faiblement il est vrai; il est logé dans une case avoisinant l'hacyenda; on lui donne les matières premières nécessaires à sa nourriture, deux poules, un cochon et un âne. En principe, il est libre de quitter l'hacyenda; mais, en fait et de par des circonstances secondaires, il s'y trouve absolument enchaîné et voici comment : le *Peon*, c'est ainsi qu'on le nomme, est obligé de se pourvoir de différents objets, soit pour se vêtir, améliorer sa nourriture, ou satisfaire souvent des goûts ou des appétits en dehors du nécessaire matériel de la vie; alors, ne trouvant pas d'autres moyens de se les procurer, car les hacyendas sont presque toujours très éloignées des centres de commerce, si petits qu'ils puissent être, il achète à l'hacyenda qui tient boutique de toutes espèces de choses : épicerie, mercerie, lingerie, liquides, etc...; mais, le plus souvent, n'ayant pas l'argent nécessaire pour payer, il contracte alors une dette qui s'accroît de jour en jour et constitue enfin un capital dont l'Indien lui-même devient la garantie. Dès lors, il n'est plus libre et ne peut quitter la glèbe.

Lorsqu'il se marie et que sa femme devient grosse, il doit le travail de l'enfant qui naîtra; de sorte que lorsque celui-ci vient au monde il est déjà lié en endossant la dette du père. Durant son enfance, on lui prête des vêtements et autres objets nécessaires; il les doit et, quand il est grand, il se trouve déjà débiteur, sans, le plus souvent, pouvoir se libérer jamais.

Lorsqu'un propriétaire d'hacyenda a besoin de Peones, il en demande à d'autres hacyendas qui en ont en excédent;

celles-ci les lui livrent, mais contre remboursement de la dette qui pèse sur eux. C'est donc le servage qui passe d'une main à l'autre avec l'Indien qui le subit, et celui-ci est lié à son nouveau maître par la chaîne qu'a livrée l'ancien.

A nos préoccupations militaires viennent déjà s'ajouter des obligations d'un autre ordre, nécessitées par l'état politique du pays où nous venons faire la guerre dans des conditions absolument inusitées et qui en compliquent étrangement la conduite. Ces obligations résultent de la nécessité où nous sommes d'assurer l'organisation, la réfection même des administrations locales. En effet, dans les villes et villages où nous arrivons, les municipalités établies et dirigées par le Gouvernement de Juarez s'effondrent devant nous, et nous avons le devoir de procéder au rétablissement de ces institutions indispensables à la vie des populations. C'est ainsi que le lieutenant-colonel Arnaudeau, du 3e zouaves, investi par le général des fonctions de commandant la place de Pérote, afin de donner un point d'application à ses relations avec les habitants, ainsi qu'à son action même sur eux, et assurer la bonne administration de leurs intérêts, a été obligé de reconstituer une municipalité conforme à notre rôle et au but que nous devons poursuivre dans le pays.

C'est avec cette nouvelle municipalité qu'il a rétabli, sur des bases équitables, l'assiette des impôts qui était devenue illusoire et livrée aux fantaisies plus ou moins honnêtes des partis se succédant au pouvoir.

A Pérote, toutes les archives municipales et la caisse avaient été emportées, il a fallu appliquer avec justice le taux des patentes et rédiger un règlement de répartition des eaux qui viennent de la montagne et se bifurquent pour desservir, d'une part les propriétés particulières, et de l'autre les services publics; les conduites devant être entretenues par les uns et les autres. Ces mesures et bien d'autres furent rapidement arrêtées et firent l'objet de délibérations de l'ayuntamiento, qu'approuva et signa le général. En outre, et pour donner plus d'importance à cette municipalité nou-

velle ainsi qu'à ses actes, et aussi pour flatter l'amour-propre national de la population, le général Bazaine eut l'heureuse et habile pensée de rétablir solennellement le drapeau de l'ayuntamiento. Cette cérémonie se fit le dimanche, 28 décembre, avec un apparat auquel s'associa presque toute la population de Pérote.

Le général m'ayant donné l'ordre de le représenter, je vais me joindre au colonel Arnaudeau qui est du reste le parrain du drapeau. Nous nous rendons à l'église, brillamment illuminée et ornée de feuillages et de banderoles. Nous y attendons le cortège au milieu d'une grande affluence de monde où toutes les classes sociales sont représentées, surtout l'élément indien qui souffre le plus et paraît heureux de voir venir le rétablissement de l'ordre. La municipalité, précédée d'une musique locale, la *Banda*, se présente encadrée par une haie de zouaves avec leur grande tenue et leur crâne allure. Le curé fait des prières de circonstance, puis il bénit le drapeau placé devant l'autel. La consécration religieuse étant donnée, le colonel Arnaudeau remet le drapeau à l'alcade et au chef de l'ayuntamiento. Le cortège se reforme : en tête, la bannière est portée par les deux premiers personnages de la ville; nous suivons, et derrière nous vient l'ayuntamiento, puis la musique, et, toujours encadrés par les deux files de nos soldats, nous parcourons processionnellement les principales rues de la ville, suivis par une foule joyeuse. On va hisser les couleurs mexicaines au sommet de la *Casa* municipale et le colonel prononce un discours très approprié.

Cette cérémonie, plutôt patriotique, produisit une salutaire impression en montrant aux Mexicains que nous ne venions pas pour asservir leur nationalité. Ce que nous venons de faire à Pérote, nous devrons le faire partout, tant qu'un Gouvernement nouveau et régulier n'aura pas remplacé celui qui se désagrège devant nous et ne peut avoir d'action dans les territoires que nous occupons.

Enfin, à ce sujet, je crois à propos de faire remarquer

que les mesures que nous imposaient les événements, étaient conformes à l'esprit de la conception initiale du but final de notre intervention au Mexique, car nous y retrouvons le caractère absolu, l'application partielle de *l'autonomie nationale placée sous notre protectorat !*

Du reste, les sentiments que nous venions de faire naître dans l'esprit de la population furent encore confirmés, renforcés, quelques heures après, par l'arrivée de Miguel Melgarejo, ce notable du village d'Altotonga qui, plusieurs jours auparavant, s'était fait fort de chasser les libéraux de son Pueblo, si le général voulait bien le soutenir au besoin. Ce brave citoyen qui a tenu sa promesse, vient se joindre à ses libérateurs avec 25 fantassins et 15 cavaliers en armes.

Ce pronunciamiento, si minuscule qu'il soit, est caractéristique et produit un excellent effet sur les timorés et les hésitants qui nous entourent.

Le 30 décembre est jour de deuil pour nous, il emporte le capitaine Fourgues, mort de sa blessure. Cette fin était prévue, car il n'avait pas repris connaissance depuis le coup fatal de Las-Vigas. Le général décide qu'il sera inhumé dans le fossé du fort San-Carlos et le lendemain, triste fin d'année, la cérémonie eut lieu avec un apparat austère mais plein de grandeur; car une foule de Mexicains tinrent à venir avec nous rendre un dernier hommage à ce jeune officier mort pour leur cause. A moi incomba l'épilogue de communiquer la douloureuse nouvelle aux sœurs de notre camarade qui n'avait plus ses parents.

1863. — Le 1er janvier 1863 fut absolument incolore pour les Français de Pérote. Il est vrai qu'il n'était guère attendu et il reçut un accueil presque froid. Pas de tambours à son réveil, pas de douceurs ou de témoignages fleuris à son petit lever. Quant à nous, si les épanchements d'affections familiales ou autres font tristement défaut, nous sommes, en revanche, agréablement privés des corvées que nos camarades de France vont subir dans leurs garnisons. Pas de visites empanachées, pas de courbettes devant les grands

de ce monde. Le général Bazaine, que les grandeurs n'enivrèrent jamais, dédaigne pour lui-même les grandes démonstrations officielles... et obligatoires ! Il veut que ce jour de fête absolument humaine, reste la propriété de tous et que chacun puisse se recueillir et adresser, par delà les mers, à ceux qui leur sont chers, le souvenir de celui qui manque au foyer.

Au quartier général tout se passa en famille. Au réveil, nos ordonnances nous souhaitent la bonne année ; nous allons en faire autant au général. Ensuite son état-major, le général de Berthier, les chefs de corps, un grand nombre d'officiers supérieurs viennent spontanément porter l'hommage de leur dévouement au chef qu'ils admirent et en qui ils mettent toute leur confiance; et entre tous, les saluts officiels font place aux franches et cordiales accolades. Puis chacun va reprendre le rôle qui lui incombe dans la grande mission qui nous est confiée.

Le soir, le repas fut plus généreux que de coutume, les convives plus exubérants. Des souhaits, inspirés par des sentiments appropriés, s'échangèrent à la ronde et enfin nous autres, les jeunes gens, nous baptisâmes dans les flots d'un chaleureux Xérès notre ardent désir de marcher en avant; et pourtant nous savions bien que l'avenir était un terrible inconnu qui devait fatalement, au cours de cette année, nous procurer des surprises sans doute cruelles pour tous, fatales pour quelques-uns.

Le jour de l'an, du reste, semble inaugurer une ère de reportage, qui prend rapidement des proportions intenses. Le quartier général est assailli par une avalanche de lettres et de nouvelles de toute espèce. Ces dernières sont particulièrement encombrantes, car il faut les scruter avec soin, afin de découvrir ce qu'elles peuvent avoir de vrai ou de vraisemblable; interroger longuement et péniblement des indigènes pour avoir leur avis et des explications toujours difficiles à obtenir.

Je consigne dans ces souvenirs ces brassées de nouvelles,

d'informations, d'incidents qui se succédaient en désordre, les uns importants, les autres indifférents, parce qu'ils caractérisent l'agitation intellectuelle qu'ils imposaient à l'esprit du commandement dans la conduite de cette campagne extraordinaire, et mesurent le labeur auquel ses officiers étaient soumis de jour et de nuit; car à toute heure, il nous fallait recevoir les messagers qui arrivaient. Ces détails variés et de caractères si différents, présentés comme ils nous étaient révélés, reproduisent fidèlement la physionomie des situations que traversaient nos troupes.

Le fameux troupeau de 1.200 bœufs envoyé de Jalapa, arrive de Las-Vigas, mais il est déjà diminué de 300 têtes. Ce sont des animaux sauvages; au départ, ils ont commencé par charger l'escorte et ont couru follement pendant plusieurs kilomètres, malgré 90 toucheurs à cheval qui les conduisaient. On les envoie parquer dans les corrals del Molino, et le lendemain nous allons les visiter. Ce sont de vraies bêtes féroces et leurs gardiens sont obligés de jouer les toréadors. Mais voilà que déjà le général en chef prescrit d'en envoyer à Orizaba où on continue à crier famine, car le fournisseur de la viande fraîche ne tient déjà plus les engagements de son marché. Il est certain que si on fait faire ce nouveau et long voyage à cette denrée alimentaire par trop mobile, on en perdra la moitié !

Les farines laissées à Puente-Nacional sont avariées !

Le convoi remontant de la côte vers Jalapa a été attaqué !

On prétend que Diaz-Miron est revenu du côté de Jalapa et Pérote !

Des canons de fort calibre sont arrivés à Vera-Cruz.

L'amiral Jurien de la Gravière écrit au général qu'il envoie aux Saintes, la *Normandie*, sa frégate amirale, pour refaire son équipage décimé et anémié par le Vomito. Ce bâtiment était tellement empoisonné qu'on a dû le conduire à la Havane, le couler et le maintenir au fond de la mer pendant plusieurs semaines pour le désinfecter. L'amiral a mis son

pavillon sur le *Bertholet* et part pour Tampico avec plusieurs navires pour ramener le 81e.

A l'égard de Puebla, on raconte que la garnison évacue la place ?

A Mexico, les Français qui y résident en auraient été expulsés; Comonfort s'y serait opposé et se serait mis en rébellion contre Juarez; on a appelé une division de Puebla pour le châtier. Juarez serait parti pour le nord du Mexique.

On constate que toute la monnaie argent disparaît dans les pays que nous occupons. Ce serait l'œuvre d'accapareurs qui veulent faire baisser la valeur de l'or, ramenant l'once d'or à 15 piastres au lieu de 16.

Un Indien d'Altotonga est venu annoncer qu'une troupe de libéraux, 700 hommes, croit-il, menace les habitants du Pueblo. Alors le brave Miguel Melgarejo, qui a fait le pronunciamiento et est venu nous trouver à Pérote, s'est porté au secours de ses compatriotes avec ses 15 cavaliers. Mais en approchant de son village, il se voit sur le point de tomber dans un fort parti ennemi; alors, avec une présence d'esprit des plus ingénieuses, il se retourne vers sa petite troupe et crie à un de ses hommes : « Va vite prévenir le commandant de la colonne française que l'ennemi est devant nous. » Le cavalier part au galop en arrière, mais le vaillant ennemi fait demi-tour aussi et détale vers l'horizon. Pas bête Don Miguel !

Diaz-Miron est décidément revenu dans nos parages; il a été trouver le propriétaire qui a vendu à notre administration les fameux taureaux sauvages et l'a imposé de 6.000 piastres (33.600 fr.) pour s'être permis de nous vendre son bien. Puis, il est descendu à Plan del Rio qu'il a incendié après avoir pillé les habitants. C'est lui qui, au même endroit, a attaqué trois compagnies du 62e se rendant à Puente Nacional, auxquelles il a tué 5 hommes et blessé 7. Il est vrai qu'il en a laissé 50 sur le carreau; mais que lui importe, c'est de la chair d'Indien ? Aussi, paraît-il, il se propose de

les attaquer de nouveau à leur retour lorsqu'elles escorteront le convoi montant de la Loma.

On nous avise de San-Andres que la garnison de Puebla est démoralisée ! Nous n'en voyons pas la raison.

On affirme que Diaz-Miron a eu à Tampico un engagement avec le 81e et qu'il a reçu une verte leçon. Ce général est vraiment un rude adversaire, on le trouve partout !

Un soir, nous voyons arriver une belle dame qui se dit la femme d'un colonel mexicain; elle vient de New-York et se rend à Mexico; elle est escortée par un officier de Marquez avec quelques cavaliers et accompagnée par un individu qui se dit Espagnol et demande à parler au général. Cet arrivage ne nous dit rien qui vaille et le grand chef écrit à Orizaba pour savoir s'il peut relâcher ces voyageurs insolites.

Le lendemain soir, une berline et un chariot de bagages arrivent d'Alacingo, une petite ville voisine; c'est un gros indigène qui vient mettre sa famille à l'abri de notre pavillon.

La voyageuse de New-York qu'on avait laissé partir, revient, renonçant à gagner Mexico; c'est, en vérité, une fort séduisante femme, mais elle est très affligée car elle n'a plus le sou. Qu'allons-nous en faire ? C'est très embarrassant, car, après tout, c'est peut-être une très honnête dame ?

Puis apparaît au quartier général M. Détrayat, lieutenant de vaisseau, qui a été débarqué à Vera-Cruz pour être attaché à la personne du général de Berthier; c'est une vieille connaissance de Paris et de la Martinique. Il conduit un voyageur qui arrive encore de Puebla. Il faut tâcher de lui délier la langue; mais il raconte, lui aussi, des choses extravagantes : Carvajal a été tué; il n'y a que 12.000 hommes dans Puebla, c'est déjà pas mal comme garnison d'une place forte ! Il est convaincu que les Mexicains ne défendront pas la ville, etc... Cette déclaration nous suffit, c'est encore un farceur qui veut se jouer de nous. Le général l'envoie au

diable, et il décampe rapidement, car il a une frousse intense.

Mais voici encore le fameux diplomate américain, retour de Vera-Cruz. Il annonce que Diaz-Miron détruit tout sur son passage. En tout cas il manifeste encore tout son ennui de ce qui est arrivé à son chef d'escorte que nous avons retenu prisonnier. Il amène avec lui plusieurs petits jeunes gens qui ne captent pas ma confiance, et puis notre consul paraît au mieux avec la dame voyageuse de New-York, restée en panne au milieu de nous, et il va partir avec elle sous la protection d'une escorte demandée au général libéral Alvarez qui occupe Nopalucan. En attendant, la dame s'agite beaucoup; elle est furieuse contre le général Bazaine parce qu'il l'a empêchée de partir le jour de son arrivée. Nous la trouvons le dimanche à la messe, dans la journée chez le général de Berthier, et à la musique se promenant avec Détroyat. C'est vraiment un spécimen peu ordinaire du très beau sexe !

Puis arrive le courrier anglais venant de Vera-Cruz. Il annonce que nos six compagnies qui revenaient de Puente-Nacional avec le grand convoi, ont été attaquées de nouveau par Diaz-Miron et ont eu 17 hommes hors de combat mais que le chef mexicain a eu 70 tués et 111 blessés. Il est actuellement installé à Puente-Nacional; c'est lui qui a signé le laissez-passer du courrier, mais... après lui avoir enlevé son argent ! Il avait avec lui 550 hommes, en attendait un millier et, avec ces forces, se proposait de marcher sur Jalapa. Peu après, le général reçoit le docteur Canovas, arrivant de Jalapa, qui vient le supplier, au nom des habitants, de ne pas abandonner la ville et de la défendre. Il l'entretient longtemps de la gravité de la situation et lui communique des informations très importantes. Dès le soir même, le général envoie à Jalapa les instructions énergiques et radicales que comportent les circonstances. Au point de vue militaire, le colonel Copmartin, du 51e, restera à Jalapa avec trois compagnies, un obusier et 300 hommes de Marquez; il va organiser immédiatement un réduit dans la place, mettre

celle-ci en état de défense pour repousser toute attaque de Diaz-Miron. Le préfet de Jalapa sera destitué; les familles de deux généraux de Juarez, la Lliave et Dias-Miron, qui habitent la ville, seront expulsées. Tous les habitants suspects et dangereux seront arrêtés et internés au fort de Pérote. On désarmera tous les gens, partisans de Juarez, et on armera les autres, qui sont nos alliés. Ces mesures rigoureuses étaient indispensables, car Diaz-Miron avait commandé à Jalapa, il y avait établi ses partisans et avait conservé naturellement de sérieux appuis dans la place. Il y a lieu d'espérer qu'en présence de ce nouvel état de choses, il modifiera ses projets.

Mais voici que surgit un incident d'ordre administratif autrement désagréable. Notre sous-intendant, M. Lejeune, vient, tout effaré, annoncer au général que le biscuit fabriqué par notre manutention de campagne avec du blé du pays est absolument manqué. Il paraît qu'il faut laver le blé et le moudre quand il est sec, et ensuite n'employer la farine que dix jours après; ce qui est une perte de temps fort regrettable et peut nous immobiliser. Décidément, assurer la subsistance des troupes sur le pays est chose bien difficile au Mexique. Les bœufs sauvages nous échappent et le blé refuse toute combinaison alimentaire, si on ne fait pas sa toilette !

Un voleur de grande marque, réputé pour son audace et son habileté, dont le nom dans le pays a une notoriété égale, en France, à celle des artistes Mandrin et Cartouche, le Senor Platoni, opère avec sa bande autour de nous, même dans nos murs, car, pendant la nuit, il a rançonné et pillé. On lui a donné la chasse, mais il est resté insaisissable; trois hommes seulement de ses acolytes ont été pris avec leurs chevaux, leurs armes et leur butin. On a donné le tout, moins les brigands bien entendu, à Don Miguel dont nous avons pris la troupe à notre charge et qui nous rend de réels services comme escortes et patrouilles, ce qui soulage notre cavalerie.

Des Indiens de la *Sierra*, territoires montagneux, viennent

demander notre protection et la permission de se soulever, c'est-à-dire de faire un pronunciamiento contre le Gouvernement de Juarez. Naturellement le général accède à leurs désirs et les encourage énergiquement. A ce propos, je dois faire remarquer que la qualification d'Indien de la Sierra a son importance; ces indigènes étant tout différents de ceux dont j'ai fait connaître le triste sort. Ils sont les habitants des pays montagneux dont les territoires ont été négligés par les premiers conquérants et sont restés libres, ce qu'ils sont encore. Aussi, n'ayant pas été déprimés par le servage, ces Indiens ont conservé le caractère primitif de leur race. Ce sont de beaux hommes, bien campés, fiers, énergiques et braves; par conséquent des adversaires bien plus redoutables que les Peones. Ils sont intéressants, les autres font pitié. Du reste, les Mexicains, c'est-à-dire les métis ou les importés d'Europe, nomment les Indiens de la Sierra : « *Los Indios* »; et les autres sont désignés par le diminutif : « *Los Inditos* », petits Indiens.

Le 6 janvier, un courrier du général en chef fait connaître que le général Douay a porté son quartier général de Palmar à Quetcholac, c'est-à-dire à 20 kilomètres en avant, se rapprochant de Puebla; c'est bon signe et nous allons peut-être en faire autant.

Le lendemain est marqué par un incident dramatique qui impose une justice implacable et l'impérieuse nécessité de réprimer, sans merci, les crimes qui désolent le pays depuis trop longtemps. Le bandit qui, dernièrement, sous le prétexte d'escorter le consul américain, était entré dans nos lignes avec sa troupe en armes, a été jugé par le conseil de guerre de la division et condamné à mort. Le général Forey, chef suprême de la justice militaire dans le corps expéditionnaire, ayant ordonné de donner suite au jugement et d'appliquer sa sentence, Floriano a été fusillé dans la matinée. Je dois lui rendre le seul hommage qui lui soit dû, après une vie de meurtre et d'infamies. Il est mort très courageusement et avec dignité, ayant refusé qu'on lui bande

les yeux. Il avait écrit une lettre à sa mère et à sa maîtresse. Le principe du bien existait encore en son âme, mais celui du mal l'y avait paralysé.

Un chef mexicain, le colonel Trujeque, a abandonné la cause de Juarez et s'est rallié à nous avec 300 cavaliers. Il a, en outre, adressé aux Mexicains une proclamation expliquant sa conduite, les engageant à faire comme lui et à se rallier à l'intervention française qui leur apporte des gages de liberté, d'ordre et de prospérité. On organise ses troupes en contre-guerilla qui sera entretenue par nous, d'après des tarifs de solde fixés par le général en chef. Chaque homme recevra une piastre (5 fr. 60) par jour, mais il nourrira son cheval et lui-même.

Malgré toutes nos préoccupations d'ordres si divers, nous n'avons pas laissé passer le jour des Rois sans le fêter convenablement par un dîner confortable auquel prit part le général de Berthier et ses officiers qui vont partir pour San-Andres. La fève d'honneur échût au plus jeune de la table, notre ami, Albert Bazaine, neveu du maître de la maison. On pensa encore à la France qui était si loin ! et ce souvenir, aidé par quelques libations généreuses, raviva nos esprits.

Le lendemain, une colonne importante se mit en route pour San-Andres, sous les ordres du général de Berthier qui va prendre contact avec la division Douay; il emmène le 51e, le 7e bataillon de chasseurs, une partie de notre cavalerie et quelques canons; enfin, il escorte un grand convoi portant à manger aux troupes d'Orizaba, et surtout il conduit un beau troupeau de 600 bœufs, peut-être un peu farouches mais superbes et dont les biftecks seront assurément plus tendres que le caractère. Et dire que le général Forey ne pouvait croire que nous ayons été assez malins pour mettre la main sur une pareille manne !

Nous trouvons Pérote très vide, car il reste à peine deux bataillons du 3e zouaves, ce qui oblige à modifier les dispositions prises pour la défense de la place et à renoncer pour le moment aux colonnes de ravitaillement.

Dans la journée nous arrivent de Jalapa 200 cavaliers de Marquez, sous les ordres du colonel Vera. Le général les passe en revue, mais constate que les chevaux sont en mauvais état; il prescrit d'avoir soin de les mieux nourrir. Pendant cette inspection, j'ai l'occasion de savourer le désopilant spectacle des *Soldaderas*, femmes qui suivent la troupe, les unes à pied, les autres à cheval. Il est vrai que leurs principaux devoirs consistent à confectionner la nourriture des cavaliers et, au moment d'engager le combat, à surexciter leur vaillance par des cris épouvantables. A ces titres, je passe condamnation à leur présence.

Le 10 janvier, le général est avisé qu'un général mexicain, ancien gouverneur du fort de Pérote, à la tête d'une force importante, on parle de 2.000 hommes, s'avance vers Cruz-Blanca pour attaquer notre convoi venant de Jalapa. La nouvelle paraissant sérieuse, le général fait partir aussitôt une colonne solide pour Cerro-Leone, d'où elle enverra les Marquésiens occuper le défilé où l'attaque est seulement possible. Nous restons anxieux pendant toute la journée, dont je passai plusieurs heures en observation dans le clocher. Vers trois heures, notre colonne revient annonçant que le convoi a été attaqué dans le défilé de la Hoya, mais que son commandant ayant prononcé un mouvement tournant, l'ennemi s'est retiré. C'était encore Diaz-Miron, retour de Puente-Nacional. Cet adversaire mérite, en vérité, d'être pris en considération. Le convoi arrive amenant 700 malingres, 250 malades, et il en a laissé autant à Jalapa; il est vrai qu'il y a bon nombre d'hommes atteints de chiques qui se remettront promptement. Néanmoins, tout ce déchet diminue sérieusement nos effectifs. Le général procède en personne à l'installation aussi confortable que possible de tout ce monde et établit les troupes en ville.

On nous apporte des journaux publiés à Mexico, remplis de nouvelles du théâtre de la guerre; on y lit des comptes rendus incroyables. Partout les troupes mexicaines sont victorieuses et se couvrent de gloire, nous tuant plus d'hommes

que nous n'en avons. On n'a pas idée d'une vantardise aussi outrecuidante !

Décidément, nous allons abandonner la ville de Jalapa... à son malheureux sort. Cette mesure, regrettable à certains points de vue de la politique que soutient l'intervention, s'impose d'autre part au point de vue militaire; car, avec le peu de troupes composant le corps expéditionnaire, la quantité de celles que nous avons à combattre et surtout leur mobilité extrême à tenir la campagne, il ne nous est pas possible d'occuper tous les points que nous laissons en arrière sans compromettre nos opérations. Nous apercevons déjà les prodromes des conséquences de cet abandon de Jalapa d'où le second convoi ramènera tous nos impedimenta qu'il faudra établir fortement à Pérote.

Déjà, le 11 janvier, le général Marquez avec presque toutes ses troupes nous rejoint. Le général va au devant de lui et nous le conduisons, avec un certain cérémonial, au logement qui lui est destiné. Le soir, Marquez et son chef d'état-major, le colonel Facio, dînent au quartier général. Après le dîner, cet aimable officier reste à causer avec les aides de camp. De sa conversation, fort intéressante, où il nous a exposé ses idées au sujet de l'intervention, j'ai retenu une déclaration suggestive dont je ne saurais trop faire ressortir l'importance. Je la résume en quelques lignes : « Il faut que l'intervention dure au moins cinq ans avec 25.000 hommes. Il est surtout très monté contre les Américains du Nord et voudrait qu'on aille soutenir le Sud. Il repousse l'idée qui avait été émise de céder la Sonora, à la France peut-être ! et déclare que la fierté des Mexicains ne supporterait pas de cession de territoire et *préférerait un protectorat complet de la France !* » Voilà le mot lâché, et par un Mexicain, dès le début de notre intervention décisive; par un Mexicain haut placé dans les sphères actives et dirigeantes du grand parti que nous venons soutenir dans le pays. Cette déclaration est absolument caractéristique. Je la retrouve textuelle dans mes notes écrites le soir même de cette conversation.

Après tout, il était bien évident alors, pour tout esprit sérieux et pondéré, que l'intervention française ne pouvait se terminer que par un règlement de comptes dont le Mexique devait faire les frais, pour acquitter la dette primordiale qui avait motivé la dite intervention, et solder, au moins en partie, les dépenses occasionnées par elle. Or, le Mexique absolument ruiné par lui-même était incapable de supporter une aussi lourde charge; il lui faudrait, en conséquence, donner des gages matériels. C'est sans doute ce qui avait fait penser qu'une fraction de territoire, la Sonora peut-être, pourrait assurer le règlement du compte. C'est alors que, sagement, les politiciens avisés, comprenant fort bien que le Mexique abandonné à lui-même aurait les plus grandes difficultés à reconquérir la prospérité à laquelle il peut et doit prétendre, ont pensé à un protectorat qui garantirait son autonomie et assurerait le développement de sa richesse naturelle. Que pouvait, d'autre part, la doctrine Monroë imaginée par leurs voisins à leur profit unique ? Ceux-ci ne sentaient-ils pas que le Mexique était une œuvre européenne et conséquemment contradictoire à la dite doctrine. En outre, ils avaient, tous les Mexicains, une horreur profonde des Américains qui, par deux fois déjà, avaient tenté de soumettre le pays tout entier au régime appliqué par eux à la Californie et au Texas qu'ils ont arraché au Mexique. Alors ils ont pensé que, dans la collection des maux qui menacent leur pays, le moindre était encore un protectorat qui assurerait leur autonomie et surtout leur indépendance future. Il faut remarquer enfin que le colonel Facio, en exprimant ainsi une opinion qui lui était personnelle comme à beaucoup d'autres de ses compatriotes sans doute, n'envisagea pas la solution que pouvait offrir un empire avec Maximilien; il n'était donc pas dans le secret des dieux et c'est uniquement à son clairvoyant jugement qu'est due la conception d'un protectorat.

Le lendemain, 12 janvier, le flot des nouvelles monte de façon à nous inonder; mais il est accueilli avec faveur parce

qu'il apporte des fonds. Il n'était que temps, la caisse du payeur de la division étant vide; on n'avait même pas pu, à la fin du mois, payer la solde des officiers. C'était encore là un incident peu ordinaire dans l'armée française. Une autre information est aussi agréablement reçue; c'est celle de l'arrivée prochaine d'un corps de réserve. L'Empereur a pris ainsi une mesure très sage et qui s'imposait. Plus tôt ces nouvelles troupes arriveront, plus tôt nous commencerons des opérations sérieuses qui nous feront sortir de l'agitation saccadée qui nous hypnotise sur place sans intérêt, et use nos forces sans profit pour la solution, mais malheureusement non sans pertes. En tout cas, notre désir de quitter Pérote grandit de jour en jour, car avec les troupes de Marquez et le 62e de ligne qui vient d'arriver, on y est encombré. Et puis la promiscuité des cantonnements avec les troupes mexicaines devient difficile; leurs officiers ne sont pas toujours d'une correction suffisante et se permettent parfois de traiter nos hommes comme les leurs; d'autres sont, avec les habitants, d'un sans-gêne qui n'est pas supportable et fait naître des incidents désagréables. Il nous faut mettre ordre à cette manière de faire. En outre, il y a dans la ville un fort nombre de libéraux qui créent un certain désordre moral, et il faudra, avant peu, en appréhender quelques-uns. Dès maintenant ils mériteraient d'être expulsés; ce sont des espions que nous tolérons dans nos lignes et chaque fois qu'une colonne se met en route, ils sonnent les cloches pour prévenir leurs amis du dehors; ou bien, pendant la nuit, allument des feux formant une télégraphie optique. Enfin, nous nous occupons de la création d'une troupe indigène qui opérera dans le territoire ambiant. Ce soin est confié spécialement au lieutenant de vaisseau Mozimant qui, avec beaucoup d'habileté, organise cette *Fuerza* qui, jointe à celle déjà créée à Jalapa, constituera la contre-guerilla du Coffre de Pérote. Nous avons déjà des chefs excellents : Miguel Melgarejo commandera la cavalerie et Cenobio, une nouvelle connaissance, sera le chef de l'infanterie; c'est encore

un vigoureux Indien de la Sierra; il a été autrefois officier dans l'armée mexicaine et porte des blessures; il est honnête, fin et énergique.

Nous avons trouvé ici une épave de sang français, M^lle^ Arago, une infortunée jeune fille, plongée dans un dénuement qui fait peine à voir. Le général va lui rendre visite et fera tous ses efforts pour lui venir en aide. Quelles furent les causes de son naufrage ? Je n'ai pu le savoir, mais on va s'efforcer de la remettre à flot.

On organise de nouvelles expéditions pour aller chercher des denrées partout où on en trouvera.

Un jour, le général Bazaine et le général Marquez vont visiter le fort de San-Carlos. A la vue des ruines, de la dévastation qu'il présente, le général mexicain s'arrête, consterné par le spectacle qu'il a devant lui et, se retournant vers les officiers qui suivent, il nous dit : « Messieurs, vous pourrez écrire à Paris comment nos honnêtes libéraux font la guerre; on devrait confisquer leurs biens pour refaire le fort. » Hélas ! on a écrit; mais il y avait alors des Français qui ne voulaient rien savoir et n'en continuèrent que mieux à exalter les vertus des généraux de Juarez. Certes, parmi ceux-ci, il y en avait quelques-uns de très recommandables et dignes de considération, même dans ceux qui ne se rallièrent jamais à l'Empire de Maximilien; mais ils étaient l'exception. Et pour n'en citer qu'un, il me plaît de rendre un sincère hommage à l'un de nos adversaires d'alors, le général Porfirio Diaz, qui est aujourd'hui président de la République mexicaine.

Le 14 janvier, le général reçoit un courrier du général en chef lui annonçant qu'il a été accordé quelques récompenses à la colonne de Pérote. Notre sous-intendant Lejeune est promu officier de la Légion d'honneur; c'est une récompense bien méritée, car ce fonctionnaire, doué d'une intelligence pratique et d'une activité constante, a rendu déjà des services importants grâce auxquels la division n'a manqué de rien, tandis que, d'autre part, les troupes manquaient de

tout, ou peu s'en faut. Mon excellent camarade de Fayette, capitaine d'état-major, mon copain de la cabine du *Saint-Louis*, est nommé chevalier. Le général me confie l'agréable mission de le lui annoncer et ce brave garçon manifeste une joie folle qui rend heureux autour de lui. Il accourt remercier le général qui avait demandé cette récompense pour ses excellents services. D'autres croix et médailles sont accordées à d'autres heureux de la colonne. Le général Forey semble en belle humeur; il annonce que du côté d'Orizaba la situation s'améliore; nos bœufs ont produit leur effet ! Les convois s'y font bien et.... enfin, on va bientôt se porter en avant. Le soir, accoururent au quartier général tout l'état-major de la division et de nombreux officiers; les uns par gratitude pour les décorations, les autres par curiosité des nouvelles; il en résulte une *Tertullia* familiale et militaire pleine de cordialité et de gaieté; car les guerriers doivent toujours être gais quand ils le peuvent et malgré les marasmes. Nous en avions, en effet, un gros marasme qui, depuis quelque temps, obscurcissait le ciel de notre vie animale. Le vin baissant à l'étiage, nous étions, depuis le début de l'année, condamnés au régime du pulque, ce jus de l'aloès dont les Indiens font une boisson fraîche et rafraîchissante, stomachique et ébrifiante par l'excès, mais qui a le parfum peu estimé de l'acide sulfhydrique; les cuisinières diraient œufs pourris. Il est vrai que, dégustée fraîche, cette sève a le parfum de la Jonquille, ce qui, au début, nous l'avait fait consommer à cet état; mais alors elle a l'inconvénient grave d'être indigeste et cholérifère, tandis qu'après fermentation elle devient stomachique. On parvient à s'habituer à l'arome sulfhydrique et on boit du pulque en pleins hanaps, comme on absorbe de la bière en Vidercome. Les Indiens se grisent atrocement avec ce nectar des Tropiques et malheureusement quelques-uns de nos soldats faisaient de même.

Du reste, cet estimable pulque a deux fins. Distillé, il produit un liquide alcoolique généreux, peut-être trop pour

certains, qu'on nomme Aguardiente. Sans posséder la saveur de nos fines champagnes, il a néanmoins son mérite, surtout quand il est fabriqué avec la sève d'une espèce particulière d'aloès de petite taille. Il se présente alors avec l'aspect cristallin du kirsch; il a un bouquet délicieux et est parfait pour reconstituer les estomacs les plus délabrés. Il y a pour cette production des crus d'élite qui donnent une liqueur remarquable, qu'on nomme le Mescal, notamment celui de Tequila, région très haute, située dans l'Ouest du Mexique à l'origine du versant du Pacifique. Je le recommande tout particulièrement aux gastralgiques.

Le colonel Aymard, à la tête d'une forte colonne, est parti pour aller razzier des farines à Tesuitlan, petite ville de la Sierra où, paraît-il, les libéraux sont en grand nombre et disposés à nous attaquer. Le général lui donne des ordres en conséquence et lui prescrit de s'arrêter à Jalacingo, cette ville qui s'est prononcée dernièrement avec Don Miguel Melgarejo, et de s'y renseigner avant de s'engager plus loin. Mais le soir même, un Français arrivant de Tesuitlan, annonce qu'il n'y a que 50 gardes nationaux dans cette ville. Alors on envoie un Indien pour informer le commandant de la colonne.

Le lendemain, l'Indien revient de Jalacingo avec son reçu et fait connaître que le colonel Aymard est parti pour Tesuitlan le matin; mais il ajoute qu'en revenant, il a entendu deux coups de canon, qu'on a sonné les cloches à Jalacingo pour appeler aux armes les libéraux des communes voisines; il estime cependant qu'il n'y aurait que 4 ou 500 hommes réunis. Cette nouvelle donne quelque inquiétude au général qui n'a, en somme, aucun renseignement officiel du colonel Aymard, et cependant est convaincu qu'avec plus de deux bataillons, du canon et la cavalerie de Marquez, il peut tenir tête à des forces bien supérieures et les culbuter; il n'en regretterait pas moins qu'il perdit quelques hommes pour des sacs de farine problématiques. Aussi durant toute la soirée et en faisant son whist comme chaque jour, il paraît

soucieux et sous de mauvaises impressions. Nous venions de nous coucher, lorsqu'à 11 heures, arrive de Tesuitlan un courrier porteur d'une dépêche du colonel Aymard.

Celui-ci était arrivé à 4 kilomètres de la ville, lorsqu'il fut enveloppé par un brouillard intense, impénétrable. En outre, de nombreux renseignements positifs lui signalaient devant lui la présence de forces sérieuses avec 5 canons, qui représentaient les contingents du pays appelés la veille au soir par les cloches et des fusées. Dans ces conditions, il a établi son camp dans une bonne position et, craignant d'outrepasser les instructions du général en s'engageant dans l'inconnu, il attend des ordres. Aussitôt, à minuit, le général Bazaine lui envoie l'ordre de ne pas s'engager et lui annonce qu'il va se porter à son aide pour soutenir sa retraite.

Cette affaire insignifiante en elle-même et stérile en résultats, qui n'a été en somme qu'une marche inutile pour une colonne, comporte deux enseignements importants : l'un est donné par le chef de cette colonne, l'autre par le général qui avait la direction supérieure des opérations. Ils sont à méditer tous les deux, car beaucoup d'officiers ont commis souvent de grandes fautes dans l'une et dans l'autre de ces situations et ont parfois déterminé les conséquences les plus regrettables et les plus compromettantes. C'est, en effet, une tendance, très fréquemment constatée dans nos guerres passées, qu'ont certains chefs de colonnes détachées à attaquer un adversaire dès qu'ils se trouvent devant lui, les uns par tempérament trop ardent, primesautier ou irréfléchi, d'autres par manque de savoir ou de prudence, d'autres enfin emportés par le désir, très honorable sans doute mais très dangereux, de s'offrir une belle affaire dont ils auront seuls, si elle réussit, la gloire et la récompense, rarement la réprobation sévère; car ils auront parfois payé de leur vie la faute commise, ou bien leur bravoure entraînante servira de circonstances atténuantes. Combien de fois n'a-t-on pas vu des avant-gardes, des reconnaissances attaquer mal à propos, sans en avoir reçu l'ordre; et, une fois engagées,

nécessiter des soutiens, des renforts et finalement déterminer une action générale dans de mauvaises conditions et non prévue par le général en chef. Ces pratiques sont coupables et tout officier doit se pénétrer de ce sentiment qu'il n'y a pas de honte à battre en retraite et qu'au contraire ces mouvements sont souvent indispensables aux combinaisons de la tactique et surtout de la stratégie.

Le colonel Aymard a donc été tacticien en n'attaquant pas sans ordres et se maintenant sur une sage et prudente défensive jusqu'à ce qu'il en ait reçu.

D'autre part, le général Bazaine a fait preuve de la plus louable réserve en négligeant un fait d'armes qui eut été certainement heureux et brillant, mais dont les avantages n'auraient pas compensé les sacrifices, quelles qu'eussent été les pertes infligées à l'ennemi; n'eussions-nous perdu que quelques hommes, c'était beaucoup trop, surtout dans la perspective des luttes sanglantes qui nous attendaient fatalement.

Toujours est-il que cette alerte nous fit passer une nuit presque blanche; car, bien avant l'aurore, nous étions prêts à monter à cheval; mais le général se décida à ne pas marcher lui-même au secours de son lieutenant. Il agissait encore sagement, puisqu'il se résignait à refuser le combat; sa présence était plus nécessaire à Pérote où allait se replier sa colonne. Il envoya alors, avec une petite colonne équipée à la légère, le colonel Margueritte en qui il avait une confiance absolue qui fut toujours justifiée; car si ce brillant soldat était ardent à l'attaque, il était toujours circonspect avant de l'engager.

Dans la soirée, un courrier apporte deux lettres des colonels Aymard et Margueritte qui se sont rejoints, le premier ayant déjà battu en retraite. Ils annoncent qu'ils coucheront le soir à deux lieues de Pérote. Nous voilà tranquilles et, le soir, pour nous égayer, les officiers de l'état-major dînant avec nous pour fêter la croix de de Fayette, nous leur faisons une farce grossière mais très goûtée des Mexicains et

ignorée de nos camarades. Nous servons à leur appétit féroce une entrée délicate de boudins remplis de son et de piment haché, le tout coloré avec du sang. L'offre est merveilleusement accueillie et on s'esclaffe en contemplant les contorsions que font nos malheureux convives ayant la bouche en feu; car le piment mexicain est terrible, et pourtant les Indiens le dévorent comme du pain ! Il fallait bien panacher par un peu de gaieté nos préoccupations habituelles et plutôt sévères ! Du reste, on noya ces incendies par des flots de pulque et quelques rasades de xérès.

Le lendemain fut une journée d'agitation grande et variée mais relativement pacifique. Nous faisons tout d'abord un brin de toilette car on annonce un arrivage considérable de beau sexe, fuyant Jalapa et surtout les fureurs de Diaz-Miron. Je grimpe dans le clocher d'où j'aperçois, au loin dans la plaine, la colonne Aymard-Margueritte s'avançant en ordre magnifique avec ses bataillons, son artillerie encadrant son convoi. Puis, à droite, sur la route qui serpente au pied des montagnes, un épais nuage de poussière recouvrant le long convoi venant solennellement de Jalapa la délaissée. Redescendu de mon observatoire pour aviser le général et déjeuner, on me prescrit d'aller au devant de ces deux colonnes et, montant mon bel esbrouffeur Doria, ce vaillant qui cavalcada si brillamment sur le Corso de Milan, je joins lestement la colonne Aymard, puis je cours à celle du colonel Mangin, la plus intéressante. Je trouve, en chemin, le général Marquez qui se rend en voiture au devant de ses nombreux amis.

Après avoir vu défiler l'élément troupe, je vois arriver le convoi extra-militaire. C'est la fuite en Egypte, une migration antique entraînant toutes sortes de gens, de bêtes et de choses; des êtres, hommes ou femmes, armés ou non, à pied, à cheval, à mule, à âne, à bœuf même, ou bien dans les immenses chariots du pays, forme à la Xerxès, empilés, des humains de tous sexes, avec des déménagements complets de lits, meubles, couches, ustensiles, de volailles,

de provisions, de barils, cages d'oiseaux moqueurs, perroquets et mille autres choses; des Indiens misérables avec femmes à demi-nues, portant leur produit sur le dos. Puis une longue théorie de véhicules d'un ordre plus relevé, de toutes formes, de tous âges, de toutes dimensions, dans lesquels est entassée la gentry de Jalapa, représentée surtout par des Senoras et leurs enfants et par des Ninas (jeunes filles), presque toutes d'une grâce parfaite et d'une grande beauté. C'est l'écrin de Jalapa. Un régal enfin pour un regard d'artiste, voire même de ceux qui ne le sont pas ! Au travers de tous ces carrosses, une nuée de cavaliers de marque, aux larges sombreros tout brodés, penchés sur leurs selles argentées ou dorées, font la fantasia avec leurs fringants petits chevaux. C'est un spectacle digne de l'hippodrome.

En revenant par le chemin del Molino, qui est moins encombré d'impedimentas et de poussière, je rencontre le colonel Facio accompagnant deux voitures remplies de femmes délicieusement jolies, auxquelles on a donné par galanterie une escorte spéciale de lanciers de Marquez. C'est la famille Guttierrez, une des meilleures de la haute société mexicaine, composée d'hommes distingués et de femmes les plus « select » et les plus élégantes d'alors. Aussi, pensant bien ne rien trouver de mieux, après avoir été présenté en formes correctes, j'accompagnai cette petite mais brillante constellation jusqu'à la maison du général Marquez où devait aboutir son orbite.

Hélas ! ce rayon de soleil qui avait lui dans le ciel de mes pensées, devait être bientôt obscurci par un sombre nuage. Dans la journée, j'étais attablé dans une grande pièce du quartier général servant de salon au général et de bureau aux aides de camp; le général s'y promenait avec le capitaine Willette, lorsqu'arrive un sous-officier de planton annonçant que la mère de Floriano, récemment fusillé, demande à parler au général pour solliciter sa grâce. Tableau ! Le général, tout ému, s'esquive d'un côté et Willette

de l'autre. Mais le général lui dit de recevoir la malheureuse. A l'apparition de la pauvre femme, je me tapis derrière ma table et assistai avec émotion à la scène dont je fus témoin malgré moi, plaignant profondément mon ami Willette dont le cœur débordait à chacune des prières d'abord, des sanglots ensuite de cette mère dont l'explosion de douleur était déchirante. La situation de mon camarade était d'autant plus pénible qu'au début, en raison de l'aspect vénérable que lui donnaient ses grandes moustaches blanchissantes, la pauvre femme croyait parler au général et s'efforçait de l'attendrir pour obtenir la grâce de son fils. Enfin, il fallut l'aumônier pour pouvoir la conduire sur le tertre encore frais où reposait son enfant. J'ai toujours conservé un lugubre souvenir de cette scène épouvantable et pourtant je sentais que, si j'avais été juge, le devoir inexorable m'eut obligé à condamner ce grand coupable !

Après tout, si les espions ont une mère, ceux qui meurent en combattant pour leur pays ont aussi leur mère !

La journée du lendemain était un dimanche et dissipa les sombres impressions de la veille. Il en est presque toujours ainsi du reste dans la vie des gens de guerre où tout est larmes et sourires.

Un jeune Français de 20 ans, touché par l'appel de sa classe sous les drapeaux, dans son domicile à Mexico, s'est mis en route pour rejoindre... l'armée française où il la trouverait; c'est à Pérote qu'il a aperçu son drapeau et il s'est présenté au général, qui l'a incorporé au 95e de ligne et, comme il avait une excellente instruction, il fut attaché comme secrétaire à l'état-major de la division. Je regrette de n'avoir pas conservé le nom de ce bon petit Français.

Dans la journée, une de nos musiques joue sur la place et fait accourir toute la population des deux sexes, pauvre ou riche, belle ou laide; mais nous ne sommes tenus à regarder que la belle; et pourtant ces Mexicaines nous paraissent toutes charmantes et pleines de grâce sous leur mantille chiffonnée avec un art parfois impertinent. Les cinq

demoiselles Guttierrez, avec la sobre élégance que comportent les circonstances, font sensation, et je savoure avec l'une d'elles les délices d'une promenade charmante où, entraîné par l'ardeur de la situation, je me stupéfais moi-même par les progrès étonnants que je fais dans la pratique de la langue de Cervantes.

Mais le soir, c'est bien autre chose. Après dîner, le général Marquez vient chercher le général pour faire Tertullia (soirée intime) chez lui où se trouvent les demoiselles Guittierrez. Encore ! Alors nous, les fidèles satellites de notre général, nous l'accompagnons à la fête, comme nous l'accompagnons au feu. Il y a un piano; mon camarade, le lieutenant Clapeyron et moi, arrachons de ses entrailles des branles de valses, polkas endiablées, et tout le monde danse éperdûment jusqu'à onze heures. Alors, suivant les hommes graves, nous rentrons au logis pour dormir et rêver ! Mais voilà que nous y trouvons Albert Bazaine et le maréchal des logis Kopff, le porte-fanion du général, qui dansent avec les charmantes filles d'un personnage de Jalapa venues avec leur mère, la Senora Reyes, que j'avais fait installer dans la maison du quartier général, et nous recommençons à tourner jusqu'à une heure très avancée; notre excellent chef était si amusé de notre entrain qu'il faisait aussi son tour de valse.

Hélas ! ces joies, ces folies, devaient être sans lendemain; à peine avions-nous mis aux lèvres la coupe des plaisirs, que les devoirs de la guerre venaient nous l'arracher; car le 19 janvier, douze heures après, nous recevons l'ordre de marcher en avant; et c'est pourtant avec enthousiasme que nous l'accueillons. En effet, ce feu d'artifice de plaisirs qui vient de répandre une lueur éphémère sur notre vie matérielle, n'a pu dissiper la lassitude engendrée par les jours taciturnes de notre longue stagnation dans Pérote, dont les tournées au café, vers 5 heures, et les whists quotidiens du général étaient insuffisants pour satisfaire notre activité. Comme ville de garnison, Pérote était plutôt faible !

La journée et les suivantes furent employées à organiser la mise en route de tout ce qui constituait, à Pérote et dans ses environs, la 1re division. Ce fut un labeur sérieux pour l'état-major. Quant à nous, officiers de la maison militaire, nous avions aussi notre tâche, surtout celle de recevoir une foule de gens qui venaient voir le général et l'entretenir d'affaires qui leur étaient plutôt personnelles; car la plupart de ces braves indigènes étaient indécis sur le parti qu'ils avaient à prendre pour être assurés de se tenir toujours sous la protection de nos baïonnettes. Plusieurs, du reste, se décidèrent à nous suivre, quitte à mener souvent une vie de privations et toujours peu confortable. Toutes ces visites importunaient souvent le général qui avait à traiter avec ses colonels, ses chefs de service et son chef d'état-major, des affaires plus sérieuses et qui s'imposaient. En outre et surtout, il nous fallait accompagner le général qui allait visiter toute l'installation de la garnison et des dépôts qu'il laissait à Pérote, principalement les dispositions prises pour sa défense et celle du fort où se trouvaient nos malades et nos magasins.

Enfin, le dernier soir arriva; tout était prêt. On dansa jusqu'à une heure du matin et, dès l'aube, nous étions sur pieds pour mettre en route les trois colonnes de marche dans lesquelles le général avait divisé ses troupes pour se porter en avant.

Le 21 janvier, à onze heures, nous montons à cheval. Le général s'assure que tout est prêt et en route !

CHAPITRE XI

NOPALUCAN — OPÉRATIONS — COMBATS

Départ de Pérote. — Colonne égarée par son guide. — Visite à San-Andres. — Accidents volcaniques. — Poussière des routes. — Chasses. — Arrivée à Nopalucan. — Reconnaissance sur Tlaxcala. — Huamantla. — Séjour de Nopalucan. — Proclamation d'Ortega à nos soldats. — Alertes fréquentes. — Chevauchée du général Mirandole et du colonel du Barrail. — Incident du tir de notre infanterie sur nos cavaliers. — Proclamation du général Forey. — Déserteurs français. — Plan de défense de Puebla. — Le 15 mars, départ de Nopalucan.

Le 21 janvier, la 1re division, moins la brigade restée à Orizaba, se met en route pour se rapprocher de la 2e et grouper ainsi le corps expéditionnaire. Elle marche en trois échelons successifs et suit un itinéraire qui ondule sur la base des contreforts de la Cordillère au pied du coffre de Pérote et du pic d'Orizaba; cette contrée offre de l'eau et des hacyendas pour cantonner.

Après avoir vu partir et inspecté ses trois colonnes se mettant en marche, le général part à son tour et va se placer en tête.

Cette première marche, vraiment stratégique, faillit être fatale. La colonne, qui comprenait tous nos convois et nos bagages, conduite par un guide infidèle, se perdit et prit une route conduisant à l'ennemi. Nous passâmes la journée dans les plus dures angoisses craignant qu'elle n'ait été enlevée. On envoya des explorateurs et des patrouilles de tous côtés, et ce n'est qu'à deux heures du matin qu'avec son convoi intact, elle nous rejoignit à Cuantotolapa, grande et riche hacyenda où tout le monde était à l'abri.

Nous parcourions un magnifique pays, peu accidenté, où il faisait une chaleur intense de 35°, car le soleil, dans l'atmosphère raréfiée de l'altitude de 2.400 mètres, était brûlant, mais où les pics neigeux voisins nous soumettaient pendant la nuit à un froid de — 10°. Et, le lendemain, obligés de bivouaquer autour du misérable Rancho Nuevo, nous dûmes subir, sous la tente, cette rigoureuse froidure.

Du reste, la journée du 23 janvier devait être pour moi cruellement néfaste, car c'est en route que j'appris la mort de mon père, par un courrier de France qu'on apporta au général Bazaine. Le perdre à 55 ans alors qu'il était à l'apogée de sa carrière. Intendant général, grade qui avait été créé à cause de lui après la guerre de Crimée, directeur de l'administration de la guerre, conseiller d'Etat, c'était une perte plus que cruelle encore pour ses fils, tous trois officiers. Pendant plusieurs jours, je fus incapable de rendre aucun service; mais une heureuse diversion vint dévier le cours de mes pensées sombres.

Nous étions à Tépétitlan, encore une belle hacyenda, à quelques lieues de San-Andres, où le général résolut d'aller voir sa deuxième brigade. Il partit à la légère, beaucoup trop même, n'emmenant que moi et le lieutenant Clapeyron, son neveu; pour toute escorte : son peloton de cavalerie et six chasseurs à pied sans sacs. C'était imprudent, car les Chinacos avaient juré d'avoir sa tête et le guettaient partout. A 10 heures, cependant, nous arrivions sans incidents à Jalapasco, où nous déjeunions avec le général de Berthier.

Avant de nous remettre en route, nous allons examiner, tout auprès de l'hacyenda, un phénomène géologique intéressant qu'on rencontre dans ce pays volcanique. Le plateau que soutient, à plus de 2.000 mètres d'altitude, la Cordillère, fut apparemment un immense massif éruptif qui, lors du soulèvement des pics de Pérote et d'Orizaba, se sera affaisé et transformé en un immense lac dont le fond, en partie comblé par les matières volcaniques, laissa surgir les sommets des anciens volcans qui émergèrent tout à fait après le

dessèchement. Nous les retrouvons de tous côtés sur la surface actuelle avec les formes et les aspects les plus bizarres, quelquefois même ayant la bouche du cratère au niveau de la plaine actuelle. C'est un de ces curieux phénomènes que nous allons étudier.

Nous trouvons au ras du sol une excavation circulaire, un immense tronc de cône renversé, d'une régularité parfaite : un bourrelet en forme de fuseau de quelques mètres seulement de relief le borde sur les deux tiers de sa circonférence; l'excavation a environ 30 mètres de profondeur, son fond, formé de matières volcaniques qui ont comblé le cratère, est couvert d'une végétation rabougrie de plantes grasses surtout.

A notre arrivée à San-Andres, nous trouvons le général de Castagny, l'autre brigadier de la division, une vieille connaissance, et l'aide de camp que je lui ai donné, le camarade Billot. Aussitôt, le général Bazaine va visiter ses hôpitaux, ses ambulances, ses magasins.

San-Andres est une charmante petite ville, malgré le nom barbare dont l'ont affublé les Aztèques, car *Tchaltchicomula* manque de charme euphonique; cependant il se pourrait que, dans la langue de Montezuma, il signifiât quelque chose de très poétique. Jardins, boutiques, belles églises, jolies places bien plantées, marché bien garni, beaucoup d'habitants, maisons confortables; on y voit tout en beau. On y danse tous les soirs; aussi nos camarades n'ont pas du tout la mine de gens qui s'ennuient, à Chalchicomula !

Le lendemain, le général passe en revue le 20e bataillon de chasseurs qui entre dans sa division et, à 8 heures, nous nous mettons en route pour revenir à Tépétitlan, à grande et vive allure; nous faisons une halte de 20 minutes à Xalapasco et arrivons à 11 heures, ayant parcouru nos 25 kilomètres en deux heures et demie, sans incidents, si ce n'est le supplice constant d'une poussière insupportable.

Oh ! la poussière sur les hauts plateaux, c'est l'ennemi.

Elle s'attache aux voyageurs marchant en troupes, qu'ils soient guerriers, pasteurs ou convoyeurs; elle les poursuit, les suffoque, les souille en tatouant les visages d'une façon trop mohican, au moyen des poussières de toutes couleurs recueillies selon les terrains et que la sueur a disposées en les maniant, en les fondant, en arabesques fantastiques.

Le 30 janvier, nous quittons Tépétitlan où on cuit le jour et où on gèle la nuit, ce qui fait naître chez presque tout le monde des divagations d'entrailles absolument désagréables. Nous nous dirigeons directement sur Nopalucan, au travers de la vaste plaine, et nous éloignons de ce pic d'Orizaba dont les neiges nous glacent.

A ce moment arrivent deux courriers du général de Berthier, annonçant que le colonel Trujeque, qui est en avant de lui à 18 kilomètres, à San-Salvador, est certain d'être attaqué au point du jour par un millier d'hommes avec du canon. Le général de Berthier rend compte qu'il se porte à son secours et qu'au jour il sera en position de le soutenir; le général Bazaine l'approuve et lui prescrit d'appeler à lui un escadron qui est à San-Andres. Puis, hâtant son départ en trois colonnes, il se met en route, prenant la tête avec la cavalerie et arrive rapidement à l'hacyenda de la Conception, à 11 kilomètres de San-Salvador. Il allait envoyer une colonne volante de ce côté, lorsqu'il apprend que l'ennemi, ayant été informé de l'approche de troupes françaises de deux côtés à la fois, a renoncé à attaquer Trujeque et s'est retiré. Mais San-Salvador étant une petite ville importante, le général envoie des émissaires pour inviter les marchands qui s'y trouvent à venir vendre leurs denrées à notre colonne qui en a grand besoin depuis son départ de Pérote.

Dans la soirée, nous apercevons, vers Nopalucan, de nombreux feux ennemis.

Le lendemain, sur les assurances des Indigènes signalant une abondance de gibier dans le pays, une grande battue est organisée par les colonels Mangin et Margueritte, deux

excellents fusils; mais saint Hubert fut revêche et ce sport cynégétique fut absolument désagréable, car il nous fallut marcher pendant des heures dans un terrain hérissé de roches calcinées, crevassées, boursouflées, entre lesquelles végètent des pins et des cactus énormes; c'est plutôt le repaire des serpents à sonnettes que celui des lièvres. Il y fait une température de 40 degrés qui nous écrase. Et pour résultat, pas de tableau, une bredouille complète, et pourtant, à défaut de pointers, nous avons plus de 50 zouaves rabatteurs qui troublent énergiquement les retraites de la faune locale. Enfin, éreintés, mourant de soif, nous nous rallions dans la plaine où, par bonheur ineffable, nous rencontrons un convoi de mules chargées de pulque. Moyennant quelques piastres, nous déchargeons une de ces intéressantes voyageuses pour rafraîchir nos gosiers desséchés. Décidément le gibier est aussi difficile à approcher que les cavaliers ennemis.

Le 1er février, nous allons marcher sur Nopalucan qui, d'après les ordres de concentration générale en avant de Puebla, va être le centre d'occupation de la 1re division. Le général Douay, avec la 2e, occupera Acacingo, sur la route directe d'Orizaba à Puebla. En cette situation, si l'ennemi faisait son devoir, il nous disputerait la possession de Nopalucan où il occupe une position défensive remarquable et nous infligerait certainement des pertes considérables très préjudiciables au moment où nous allons faire un grand effort contre la forteresse de Puebla. Il est probable qu'il ne prendra pas ce courageux parti; mais dans le cas où, peut-être, sa cavalerie voudrait nous inquiéter, nous *hostiliser* comme disent les Mexicains, le général prend une formation de marche qui pourra parer à tous les incidents; d'autant qu'il nous faut franchir la fameuse plaine du Lac-Salé. Il prend un ordre très large : son infanterie, sous le commandement du général de Berthier, encadre dans un vaste carré le convoi et l'artillerie, avec d'importants

flanquements sur les côtés. En avant, marchent les deux escadrons de cavalerie.

Ainsi formée, notre colonne s'avance silencieuse au travers de cette plaine immense et déserte, d'une platitude géométrique désespérante parce qu'elle semble infinie, sans une aspérité, sans un arbre. Marchant sur un sol tapissé d'herbes courtes, dures, saupoudrées d'efflorescences de soude, on volatilise cette poussière en un brouillard funeste à la respiration. Alors l'ordre en colonnes est supprimé et les unités s'avancent, déployées sur un rang avec de fortes distances entre elles et disparaissent sous un nuage blanchâtre qu'elles forment au-dessus d'elles. Et cette phalange antique, entraînant ce nuage encadré par le décor incomparable des cimes neigeuses de la Cordillère, offre un spectacle magnifique, imposant. Mais, si c'est beau c'est aussi bien pénible, et c'est avec un grand soulagement que nous abordons la base du gigantesque mamelon, aux flancs déchirés par les barrancas, au sommet duquel nous trouverons Nopalucan sans poussière saline.

Nopalucan s'appelle ville, mais n'est qu'un immense village occupant un carré de près de deux kilomètres dont le centre forme une vaste place bordée d'îlots des maisons les plus importantes; le reste est un ensemble désordonné de corrals, de jardins parsemés de quelques maisons isolées, fort mal disposées pour y établir des troupes, d'autant que dans toute la ville il n'y a pas une goutte d'eau.

Le tout occupe le sommet d'un mamelon à très large base formant une des assises du massif montagneux que domine la *Malinche*, la plus haute des montagnes qui s'élèvent dans l'intérieur du grand plateau de Puebla. Aux environs, dans un rayon de huit kilomètres, se trouvent quinze ranchos ou hacyendas, la plupart très importantes. Le général va les reconnaître et y établit ses troupes d'après leur position et les ressources qu'elles possèdent. Puis il installe son quartier général dans une des maisons de la grande place et les divers services de la division dans Nopalucan.

Le plus grand inconvénient pour tout le monde est le manque d'eau. Aussi je suis obligé de louer un âne traînant un tonnelet, qui, constamment, fera un va et vient entre notre lieu de cantonnement et une noria d'un misérable débit qui est situé au pied du mamelon dans la plaine.

Le 3 février, le général de division, avec la plus grande partie de ses troupes, se mobilise pour reconnaître la route royale de San-Andres à Mexico, passant par la Sierra et contournant le massif montagneux de la Malinche, en laissant Puebla à 20 kilomètres dans le Sud. Cette région est occupée par la cavalerie ennemie et toutes les guerillas du plateau qui y sont plus à l'aise pour guerroyer, piller et s'enfuir en cas d'alerte. Le général emmène tous les moyens de transport dont il dispose afin de rapporter des denrées s'il en trouve.

Si la stratégie adoptait de marcher sur Mexico en négligeant Puebla, elle suivrait cet itinéraire passant, du reste, par des localités importantes qu'il était bon de reconnaître pour donner le change. La plus rapprochée est Huamantla, jolie ville, bien habitée et offrant des ressources. C'est là que le général veut établir une position avancée pour tenir l'ennemi à distance.

La colonne y trouva un gîte parfait et le quartier général une installation des plus confortables, heureuse même, chez un Senor Ortega, qui était peut-être le commandant de Puebla ! Cependant, la ville était ruinée par les exactions que commettaient les Libéraux qui, deux heures avant notre arrivée, y étaient encore, pillant avant de détaler à notre approche, sous les ordres du « général Carvajal » !

Les habitants nous accueillirent bien, mais on voyait qu'ils redoutaient des représailles futures. Et de fait, pendant la nuit, les Plateados qui rôdaient dans les environs, mirent le feu à des cases d'Indiens, espérant y attirer nos hommes et les assassiner. Le premier mouvement fut de courir au feu, mais le général flairant le piège m'envoya faire rentrer tout le monde.

D'autre part, pour obtenir les denrées qu'on savait être en grande abondance dans les habitations, il fallut y faire des perquisitions, et on trouva, en effet, une grande quantité d'approvisionnements.

Le lendemain, le général voulut pousser plus loin encore sa reconnaissance et s'approcha de Tlaxcala, ville plus importante, qui est une sorte de petit chef-lieu de la Sierra et où se trouvent habituellement des bandes nombreuses de guerillas et même de troupes dites régulières. Le général s'avança jusqu'à 12 kilomètres et rencontra, dans une hacyenda, les avant-postes de Carvajal qui furent pourchassés par nos cavaliers. Il fit une ample moisson de renseignements et répandit habilement la rumeur que nous prendrions cette route pour marcher sur Mexico. On rapporta des approvisionnements.

Le général ayant décidé d'occuper Huamantla par le corps de Marquez, prend avec celui-ci les mesures nécessaires pour fortifier cette position.

Puis, le lendemain, nous reprenons la route de l'austère Nopalucan en emportant les regrets chaudement exprimés par les habitants de nous voir les abandonner et leur désir de nous conserver toujours avec eux.

Le 6 février, le 51e part pour Pérote y chercher les malades, les guéris et du biscuit. Puis, nos préoccupations sont tendues vers Marquez qui, établi à Huamantla, a maille à partir avec les Chinacos.

Dans un autre ordre d'idées, nous arrive une proclamation du général Ortega, commandant la place de Puebla, adressée, non pas au Mexicains, mais.... à nos soldats ! C'est un comble de sans-gêne et de familiarité absolument extraordinaire. Cet ingénieux et grand capitaine, afin de se débarrasser de son adversaire, sans péril, imagine d'engager nos soldats à déserter nos rangs pour aller chercher fortune dans les terres lointaines du Mexique. Comme procédé de peuplement de son pays, c'est assez bien trouvé; mais comme opération militaire c'est médiocre. Il pense que,

lorsque, par l'effet de cette désertion intense, nous n'aurons plus de soldats, le général en chef et ses officiers n'auront plus qu'à retourner en France, remportant nos drapeaux ! Pour décider nos hommes, il leur annonce, ce qui est vraiment bien de sa part, *qu'il a donné partout des ordres pour qu'ils soient bien reçus et bien traités avant qu'ils puissent faire fortune* (sic). On n'est pas plus aimable; c'est là une manœuvre de guerre qui n'est pas ordinaire !

La lecture de ce document fut fort divertissante; mais ce qui l'était beaucoup moins, ce fut celle des ordres qu'envoyait le général en chef. Il prescrivait, en effet, de lui envoyer tous les moyens de transport de la division pour faire monter sur le plateau tous les approvisionnements de Vera-Cruz; car il ne se portera résolument en avant que lorsqu'il aura trois mois de vivres en réserve. Cela est logique, mais ce qui ne l'est pas, c'est de penser à obtenir ce résultat par le service de l'arrière, car la moitié des denrées seront consommées au fur et à mesure de leur arrivée, et il faudra un temps considérable pour compléter la réserve, ce qui permettra à l'ennemi de faire le vide devant nous. Chercher à vivre sur le pays que nous occupons et sur celui où nous pouvons envoyer des colonnes serait plus rapide. Notre division a trouvé des vivres, elle est prête à se porter sur Puebla; pourquoi le reste de l'armée n'en ferait-il pas autant ?

Cette tactique de temporisation exagérée chez le général en chef, cette inertie de nos troupes, enhardissent l'ennemi. La pointe que le général Bazaine a poussée sur Tlaxcala, menaçant Mexico, a fort ému la garnison de Puebla et inquiété la capitale. Aussi des troupes ont été concentrées sur cette ligne d'opération, et si nous n'avançons pas, l'ennemi vient à nous. Dès le 7 février, les avant-postes de Marquez sont attaqués pendant la nuit, mais les Juaristes ont été vigoureusement repoussés par nos Mexicains alliés. On a même capturé un courrier porteur d'une lettre du général Carvajal à Ortega dans laquelle il est exposé un

plan d'attaque pour enlever Marquez avec 2.000 hommes, 4 canons rayés et une nombreuse cavalerie. En même temps, une forte démonstration sera faite contre nous sur la route de Nopalucan à Puebla pour nous attirer d'un autre côté. C'était assez bien machiné.

Bien que le général ne crut pas absolument à une attaque sérieuse, il prit cependant des mesures pour parer aux événements annoncés, mit en mouvement une partie de ses troupes, et nous-mêmes restâmes prêts à monter à cheval.

A 3 heures du matin, il me fait appeler pour écrire trois ordres : au général de Berthier, il prescrit d'être à 6 heures du matin avec les troupes qu'il a sous la main, à 5 kilomètres en avant de nous, sur la route d'Huamantla, d'où il enverra le 7e bataillon de chasseurs en reconnaissance jusqu'à 8 kilomètres de cette ville, où Marquez va être attaqué; au colonel Mangin, avec son régiment, le 3e zouaves, et au colonel Margueritte avec sa cavalerie, d'être à 6 heures à San-Antonio de Tamaris, à 11 kilomètres sur la gauche de Marquez. Ces troupes feront le café et attendront. Ayant marché de nuit, il sera probable que l'ennemi aura ignoré ces mouvements.

En outre, ayant appris l'arrivée, pour le lendemain matin, du général de Mirandole, commandant la cavalerie du corps expéditionnaire, du colonel du Barail avec deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, et enfin de huit compagnies du 95e, il envoie l'ordre à cette colonne de presser sa marche et d'arriver de bonne heure à l'hacyenda de San-Jose, à 4 kilomètres de Nopalucan.

Cependant la nuit fut calme; au jour on ne voyait ni n'entendait rien du côté de Huamantla; aucune nouvelle n'arrivant, il était évident que l'ennemi avait été avisé de nos marches de nuit par les espions qui étaient partout au milieu de nous, et avait renoncé à l'attaque. Alors le général envoya l'ordre de rentrer dans les cantonnements. C'était encore une alerte fatiguant tout le monde sans résultat.

Dans la matinée, le général monte à cheval pour aller

recevoir le général de Mirandole et m'envoie rapidement en avant pour annoncer son arrivée. Je trouve le général de Mirandole pied à terre avec toute sa cavalerie.

Cette rencontre me fut une source d'émotions toujours précieuses à la guerre; car dans cette tête de colonne, je retrouvai des amis : Mirandole et du Barail, des intimes de mes parents; Saulnier, officier d'ordonnance, lieutenant aux Guides, que j'avais quitté depuis un an à peine; Lahalle et Darras, deux « Labadens » de Saint-Cyr et de l'école d'Etat-major. On s'embrassa à la ronde, exercice auquel je ne m'étais pas livré depuis longtemps. Je retrouvai aussi dans le 95e mes compagnons de captivité navale dans les flancs du *Saint-Louis* au travers de l'Atlantique. Le général de Mirandole ordonna à ses cavaliers de cantonner dans la ferme et vint avec moi au devant du général Bazaine.

Le soir de ce jour, apparaît une nouvelle alerte dans l'horizon de Huamantla. Marquez croit devoir être attaqué par des forces considérables qui l'entourent. Mais le général reste sceptique et se borne à envoyer à Marquez des instructions tactiques pour le cas où il pourrait tenir dans Huamantla. On établit une vigie dans le clocher et je vais essayer de dormir la ration de deux nuits. Quelle présomption ! A minuit, apparaît un autre officier de Marquez rééditant la première alerte. Mais le général réédite ses premières instructions; on se rendort et la nuit s'achève paisiblement; pas la moindre attaque à l'horizon.

Mais, du côté français, arrive une autre cause de marasme. Le général en chef réclame encore tous les moyens de transport des corps de troupe. Après nous avoir enlevé toutes les ressources de nos convois administratifs, il veut encore prendre ceux des troupes; c'est trop. Aussi le général Bazaine répond, très respectueusement du reste, que la proximité de l'ennemi ne permet pas de nous hypnotiser sur place, de nous paralyser, et qu'il n'est pas possible d'enlever aux troupes leurs moyens de transport. Décidément, le

grand chef a une peur intense que nous partions à la conquête de Mexico !

Du reste, dans notre division nous savons trouver les vivres qui nous sont nécessaires; mais ce qui est mieux encore; c'est que ceux-ci viennent eux-mêmes nous trouver; témoin le fait suivant qui m'est personnel.

Dans la journée, je voyais déambuler une petite caravane qui se dirigeait vers la montagne; je l'interpellai et j'appris qu'elle portait 20 charges de café venant de Cordoba à destination de San-Luis de Potosi, en plein domaine de Juarez. Le meilleur café du monde, allant faire les délices des demi-tasses de l'ennemi; cela n'était pas admissible. Je fis arrêter le convoi; les mules furent réquisitionnées pour notre service des transports et le café fut acheté par notre administration.

Le 11 février nous apporte une alerte, sérieuse cette fois. Un indigène arrivant de San-Juan de los Llagos, ville située au pied de la Sierra de Pérote, proche de la route de Nopalucan, annonce que quatre grands chefs libéraux réunissent 2.000 cavaliers et une nombreuse infanterie pour attaquer la colonne du colonel Garnier ramenant notre grand convoi d'évacuation.

Aussitôt le général donne au général de Mirandole, qui entrait en ce moment, l'ordre suivant : « A midi et demi, la cavalerie, 500 chevaux, plus celle de Trujeque, 100 chevaux, le 3e zouaves, avec deux pièces de campagne, partiront pour Ojo de Agua, à 12 kilomètres; puis, dans la nuit, se porteront plus loin, jusqu'à Vicencio, 18 kilomètres, au devant du colonel Garnier. Le général de Mirandole fera tous ses efforts pour aborder l'ennemi et lui infliger une sévère leçon. »

Dans la matinée du 12 février, se présente au quartier général un Mexicain, le colonel Miguel Gonzalez, aide de camp du général Castillo qui, condamné à être fusillé, reste caché dans Mexico. Ce personnage vient voir Almonte et demander qu'on fasse une démonstration sur Mexico. D'après

lui, la ville se soulèvera, car elle est fatiguée de subir le régime des Libéraux; le général Mejia, un rude, paraît-il, qui est de nos amis, se tient à huit lieues de la capitale. Enfin, il annonce que plusieurs villes se sont prononcées pour nous. Mais le plus curieux de son récit est ceci : lorsque nous avons poussé sur Tlaxcala, le mouvement allait se produire. Alors Comonfort est allé à Puebla avec sa division et voulait venir nous attaquer. Que ne l'a-t-il fait ? Nous aurions bien été obligés de casser la longe qui nous tient et de le poursuivre ! Mais le général Ortega n'a pas voulu l'appuyer et Comonfort est retourné à Mexico pour se plaindre.

Cependant la journée se passe sans nouvelles du général de Mirandole.

Comme maigre compensation, arrive d'Orizaba le colonel Vera, un Mexicain, qui porte un courrier par lequel le général en chef annonce que, du 20 au 22, il partira d'Orizaba. Enfin, il ajoute qu'il va lancer une proclamation faisant connaître que *les hostilités vont commencer!* C'est un comble. Parce qu'il n'a pas mis le pied hors de sa maison d'Orizaba, il se figure que les autres ont fait de même. Et puis, il déclare que pour le moment il ne faut faire que de l'administration. On voit bien que là-bas les Libéraux ne l'empêchent pas de dormir ! Il termine solennellement en faisant savoir qu'il établira son quartier général à Quetcholac où il réunira un conseil de guerre.

Cette inertie persistante entretient dans toute l'armée un mécontentement extrême !

Dès la nuit faite, je monte à mon observatoire de la terrasse et ce n'est qu'à 10 heures que je découvre, vers Ojo de Agua, les feux du général de Mirandole. Il a dû se passer quelque chose, puisqu'on n'a rien reçu de lui. En tout cas, il est revenu à son bivouac ! Ce n'est enfin qu'à 2 heures du matin que je suis réveillé par un courrier du général. Il annonce que ses chevaux ont fait 12 lieues le permier jour et 18 le second; ils sont très fatigués et il demande à faire

séjour à Ojo de Agua. A midi, il a rencontré le colonel Garnier avec la colonne qui était arrêtée par l'ennemi depuis le matin. La cavalerie a chargé et pourchassé les Libéraux et n'est rentrée qu'à 9 heures et demie du soir à son bivouac. Le général lui répond de faire comme il le jugera convenable .

Et le général en chef appellera cela faire de l'administration ! Ce sera bien flatteur pour nos intrépides et énergiques cavaliers qui ont fait 120 kilomètres en deux jours !

Un rapport de Marquez rend compte qu'il a rétabli la conduite d'eau détruite récemment par les Libéraux, mais qu'on est obligé de faire le coup de feu tous les jours pour la protéger. Il reçoit journellement des déserteurs, avec armes et montures. Enfin, il annonce que Comonfort est à San-Martino, de l'autre côté de Puebla, et doit venir l'attaquer. Cette nouvelle concorde parfaitement avec celle donnée par le colonel de Mexico.

Le colonel Trujeque apporte le rapport du général de Mirandole. Il a chargé l'ennemi qui, avec 800 chevaux, harcelait depuis le matin le colonel Garnier. Le colonel du Barrail les a vigoureusement chargés et, grâce au temps qu'ils ont perdu en voulant l'arrêter par des coups de fusil, il a pu les aborder et les mettre en déroute, fuyant en course folle et laissant sur le terrain des hommes, des chevaux et une grande quantité de lances. Il les a poursuivis longtemps malgré les barrancas et les a complètement désorganisés. Malheureusement, au début de l'attaque de nos escadrons, s'est produit un très regrettable malentendu avec l'infanterie du colonel Garnier. Celle-ci, déjà énervée sans doute, et en raison du nuage de poussière qui enveloppait nos cavaliers courant à l'ennemi, manqua de sang-froid et ne reconnut pas la cavalerie française qui chargeait pour la dégager; elle ouvrit sur elle un feu très vif dont les balles heureusement passèrent au-dessus de nos chasseurs d'Afrique. Alors l'officier commandant le peloton de tête eut la remarquable présence d'esprit d'arrêter sa troupe pour laisser se dis-

siper la poussière, et d'envoyer en avant de l'infanterie un sous-officier avec un trompette qui sonna : « Cessez le feu. » La fatale méprise étant reconnue, la charge reprit son cours; mais l'ennemi avait déjà pu s'éloigner des sabres de nos cavaliers. En tout cas, on aurait eu à déplorer les résultats les plus tristes si l'infanterie avait mieux tiré !

On peut et on doit même se demander, après un incident aussi caractéristique, ce qui se passerait à l'avenir avec des soldats d'un an, et même de deux ans, trop faciles à énerver et qui ne sont pas suffisamment dans la main de leurs chefs, surtout avec les armes perfectionnées d'aujourd'hui. On ne saurait trop le redire à ces législateurs hardis qui n'hésitent pas à légiférer sur les éléments de la guerre dont ils n'ont aucune idée, n'ayant jamais éprouvé les effets du combat sur des esprits trop jeunes pour avoir du calme et du sang-froid. Qu'ils sachent bien que si, en deux ans, même moins encore, on peut faire le dressage matériel d'un soldat, il est impossible d'assurer son dressage moral. En tout cas, cet incident fit naître des dissidences dans les rapports envoyés par Mirandole et Garnier, de là un conflit regrettable; car la cavalerie avait tout donné pour courir au secours de l'escorte du convoi; elle l'avait débarrassée de l'ennemi et avait acquis, par sa bravoure, des droits à des éloges qui ne lui ont pas été donnés par le général en chef; d'autant que l'infanterie ayant eu tort, ne devait, à aucun égard, manifester du mécontentement. Il faut plus de fraternité entre les armes, surtout en ce qui concerne l'accomplissement du devoir sur le champ de bataille.

Le colonel Garnier apporta les plus tristes informations sur la garnison laissée à Pérote qui, presque assiégée par les guerillas, peut à peine garder la ville et manque de tout, même de médicaments. Le général, impressionné par cette situation, demande au général en chef l'évacuation de cette place.

Le 15 février, nous arrive le général de Castagny, commandant une brigade de la division. C'est pour moi une

vieille et amicale connaissance et pour tous un type plein d'une spirituelle originalité, d'une brillante et théâtrale bravoure. Comme colonel, au moment d'entraîner son régiment à l'attaque, on l'entendait crier à ses tambours prêts à battre la charge : « Allons, fils d'Apollon, accordez vos lyres. » Nous verrons qu'il n'a pas changé.

Le général Forey, ayant enfin prescrit d'étudier une ligne d'opération nouvelle passant par Tlaxcala, le général Bazaine, afin de dissimuler ce projet, ordonne au général Marquez d'évacuer Huamantla et de s'établir à quelques kilomètres en arrière, à Ixtengo, gros village qui est même plus facile à garder et dans une position plus aisée à défendre. Du reste, depuis quelques jours, Marquez reçoit de nombreux déserteurs de l'ennemi, surtout beaucoup d'officiers. En tout cas, il ressort des informations qui lui arrivent qu'à la suite du combat de la *Vintilla*, où le général de Mirandole et surtout le colonel du Barail ont tellement désorganisé l'ennemi, la panique était telle dans le camp des Libéraux qu'on s'y attendait à voir les Français marcher sur Tlaxcala et que les Mexicains ont tiré les uns sur les autres à l'arrivée des cavaliers en déroute, affolés, qui criaient partout : « Son Demonios, los Cazadores de Africa ! » Les chasseurs d'Afrique sont des diables !

Le général Bazaine alla lui-même à Huamantla pour régler avec Marquez les dispositions à prendre et recueillir les renseignements demandés par le général en chef. Mais, à peine de retour, il apprend que Comonfort est arrivé à Tlaxcala et qu'il marche sur Huamantla. Encore une alerte !

Malgré qu'une pareille nouvelle ne fût pas vraisemblable, elle était possible, donc pas négligeable. Le général prescrivit aussitôt les mouvements nécessaires pour soutenir Marquez et, peut-être, aborder directement l'ennemi. Un premier échelon aux ordres du général de Mirandole : cavalerie, 3e zouaves, 17e bataillon de chasseurs, partira à 3 heures pour aller prendre position en arrière d'Huamantla; un deuxième échelon, commandé par le général de Berthier

avec une partie de sa brigade, se tiendra prêt à partir au premier ordre; enfin le général de division lui-même, avec une forte réserve, se mettra en route à 5 heures.

Quant à moi, je reçus l'ordre de passer la nuit habillé pour recevoir les nouvelles. Aussi, vers 3 heures, j'entendis sonner les cloches; c'était le signal envoyé à l'ennemi par les espions. Exaspéré de tant d'audace, j'envoyai chasser les sacristains de contrebande et fermer le clocher.

Il semblait que nous allions livrer une grande bataille, d'autant qu'à la première heure on annonçait qu'une colonne venant d'Acajete, sur la route directe de Puebla, venait attaquer les cantonnements du général de Berthier. Malgré toutes ces menaces, ce fut encore une bataille des « pas perdus » ! L'ennemi, évidemment prévenu, ne se présenta nulle part et tout le monde rentra dans ses cantonnements. Quelle guerre insupportable !

En ce jour d'émotions, apparut comme un météore la proclamation du général en chef, lancée au peuple mexicain. Son éclat pénétra-t-il les ténèbres intellectuelles des adversaires pour y faire briller une sage raison ? Les sarcasmes qui éclatèrent partout dans le camp des Libéraux et dans leurs organes des grandes villes, ont dit non. Apportera-t-il un surcroit de lumière et d'espoir dans le ciel sombre de nos amis ? Les tristes réflexions et le sentiment de doute qui se manifestèrent chez tous ceux qui nous entouraient, ont dit encore non. Alors, quel fut donc le résultat ? Répandre dans nos cœurs, à nous les acteurs désintéressés, la constatation pénible que le général Forey nous condamne à rester encore cinq ans au Mexique. Tout cela est bien faible et le météore fusa en étoile filante.

Cette déclaration d'exil eut pour effet particulier de nous inspirer à tous, suivant la situation de chacun, les réflexions les plus incohérentes; car il est parfois nécessaire d'errer dans les champs de l'austère philosophie. Que faire pendant si longtemps ? La guerre, les marches, les combats ne peuvent durer ainsi. Alors, ceux qui déjà ont convolé, feront

sagement venir leur famille; mais les autres, les célibataires plus ou moins professionnels, moins ou plus jeunes, ils ne pourront pas vivre indéfiniment d'aventures; et puis, s'ils retournent en France, plus ou moins déprimés par le climat ou les fatigues, ils seront d'un difficile placement, d'autant que leurs relations d'antan se seront évaporées. Alors donc, il faudra convoler à son tour, mais dans ce pays. C'est dans ces horizons vagues que se perdirent nos imaginations.

Cependant, on commençait à se préoccuper des hostilités sérieuses qui nous attendaient à Puebla que les Mexicains avaient transformé en forteresse, et on se préparait à en faire le siège. Ce qui imposait le devoir de connaître les défenses de la place forte.

Or, l'état-major de Marquez était plus en situation que nous pour être renseigné par les déserteurs, officiers surtout, qui changeant de parti politique venaient se ranger sous la bannière de Marquez. Aussi, ayant été chargé par mon général d'établir tous les documents topographiques concernant Puebla, j'allais fréquemment conférer avec les officiers de Marquez, qui avait quitté Huamantla pour occuper en arrière la position d'Ixtengo. A propos de cette évacuation, j'appris un incident de guerre qui s'y produisit et ne manque pas d'originalité.

Les troupes de Marquez sortirent de la ville dans la soirée; aussitôt la nuit faite, les bandes juaristes, qui rôdaient aux environs, accoururent sur la proie qui leur était abandonnée. L'une d'elles, commandée par le général Rodriguez, pénétra par un côté; une autre, aux ordres du général Lara, entra par le côté opposé. Les deux troupes, se rencontrant au milieu, se prirent réciproquement pour des Marquez, se fusillèrent, se sabrèrent si bien, avec des cris épouvantables, proférant des imprécations, que Lara battu, culbuté, dut fuir en désordre. Une pareille méprise chez l'ennemi est toujours réjouissante.

Du reste, ces bons guerriers de Juarez ont des procédés

charmants pour faire la guerre dans leur propre pays. Tout leur est bon pour la rendre plus affreuse.

C'est ainsi qu'ils ont empoisonné tous les puits d'Amozoc, petite ville située en avant de Puebla, en y jetant des bêtes crevées. Un malheureux propriétaire, voulant préserver le sien, a été précipité dedans avec ses enfants. Ils ont, en outre, annoncé qu'ils incendieraient toute la ville pour que nous ne puissions pas nous y établir. Aussi les habitants nous supplient de les secourir. Amozoc, qui nous rendra dans quelques jours les plus grands services, n'est qu'à 30 kilomètres de nous; mais le général en chef ne veut pas encore qu'on avance et nous restons en place. Aussi les Mexicains se gaudissent de notre inaction; et nous avons pu contempler une charge (genre charivari), parue récemment dans un journal satirique de Mexico. Un immense pâté de substance visqueuse et diaphane dans lequel on voit grouiller des soldats, des généraux français, avec cette inscription : « El exercito frances ! esta como gelatina; se mueve pero no adelanta. » « L'armée française est comme de la gélatine, elle se meut mais n'avance pas. » Peu flatteur mais juste ! En tout cas, si cette inaction excessive préoccupe gaiement nos ennemis, elle produit en France une toute autre impression. En effet, le 22 février, une singulière révélation nous est faite par une lettre du général en chef. Il paraît que le mécontentement causé par notre inaction gélatineuse est tel que nombre d'officiers l'ont manifesté dans leurs correspondances avec la France, où on s'est ému. Alors le général Forey envoie des ordres formels pour interdire à tous les militaires de formuler, dans leurs lettres, aucune espèce d'appréciation à l'égard des opérations de la guerre et de la situation des troupes. C'est son droit; il a raison de s'opposer à ces manifestations peut-être souvent exagérées ou passionnées, mais il doit aussi tenir compte de la leçon.

C'est dimanche. Dans la journée, le général Marquez, accompagné d'un brillant cortège d'officiers et d'une forte

escorte très bien tenue, vient rendre une visite de cérémonie au général Bazaine. Celui-ci les reçoit avec une grande cordialité et, pour leur faire honneur, fait venir une musique qui joue devant le quartier général pendant la visite.

Du reste, les officiers mexicains, ceux de la vieille armée régulière, qu'ils servent dans les troupes de Juarez ou dans celles qui sont nos alliées, ont conservé, malgré les désordres de toute nature dans lesquels ils sont englobés et la vie aventureuse qu'ils mènent depuis longtemps, les qualités remarquables de courtoisie, de considération réciproques entre eux et d'un grand formalisme de déférence dans les honneurs qu'ils rendent aux chefs et aux personnages, aussi bien que dans les formes protocolaires des relations écrites qu'ils entretiennent. Enfin, lorsque les circonstances le permettent, ils sont très corrects dans leur tenue qu'ils aiment belle et brillante. C'est un hommage sincère que je tiens à rendre aux ennemis comme aux amis d'alors.

Cette visite produisit le meilleur effet, et les attentions honorifiques dont l'entoura le général français firent une excellente impression sur la population et la touchèrent beaucoup plus que les dithyrambes de la proclamation du général en chef.

Cependant, le général Forey a démarré d'Orizaba et s'est porté en avant, à Quetcholac, où il va réunir un grand conseil. Le général Bazaine y envoie son chef d'état-major, le colonel Lacroix, auquel il confie toutes ses instructions et qui partira le lendemain, 27 février, avec des officiers des différents services de la division.

Tous nos vœux accompagnent ces officiers, car on espère que de ce conseil sortiront des décisions viriles qui nous arracheront à la torpeur déprimant déjà le moral de nos soldats qu'agite depuis quelque temps le souffle empoisonné de la désertion. Et c'est avec douleur que nous constatons une tendance humiliante pour notre amour-propre national qui se manifeste dans les camps de l'armée française. La nuit dernière deux zouaves ont encore déserté et passé à

l'ennemi. Malheureusement la proclamation habile d'Ortega porte ses fruits, et aussi certaines excitations infâmes venues de France qui sont encore l'œuvre de politiciens ne connaissant pas de patrie et causant le malheur de ceux qui les écoutent. Car nous les retrouverons plus tard ces victimes de la politique antinationale, dans tous les recoins du Mexique, écrasés par la misère. Et pourtant, la pitié nous arrachera un pardon ! Ce sera bien plutôt sans doute une justice mystérieuse qui nous inspirera ; car les vrais criminels sont ceux qui, de près ou de loin, les ont poussés dans l'infamie de la désertion.... devant l'ennemi.

Je néglige les souffrances physiques que ces égarés, déserteurs du drapeau, ont pu endurer dans leurs pérégrinations à travers ce pays désolé, sans ressources, errant indéfiniment à la recherche de la *Terre promise* (par M. Ortega), et qu'ils ne trouvent jamais ; je ne veux voir avec compassion que les douleurs morales que, bien des fois, ils ont dû supporter, fuyant de ville en ville, de pueblo en pueblo, devant nos colonnes qui parcouraient triomphantes le Mexique tout entier et semblaient les poursuivre comme un remords vengeur. Quelles émotions ne durent-ils pas éprouver en entendant résonner dans l'horizon qu'ils fuyaient les fanfares de ces clairons qui parlaient le langage de la France ; ou bien, cachés dans un bois ou derrière un rocher, en voyant passer fièrement ces rangs joyeux où ils sentaient vide leur place d'autrefois et dont la mort civique les séparerait pour toujours ? Comment alors une voix mystérieuse ne leur criait-elle pas : « Mais va donc te jeter aux pieds de tes frères d'armes et leur demander pardon de les avoir abandonnés au moment du danger ! » Hélas ! presque tous manquaient de courage. Et pourtant il en est qui ont obéi à cette voix et sont venus demander grâce à la Patrie offensée.

Si j'ai toujours plaint ces malheureux, j'ai toujours aussi condamné sévèrement les coupables qui les avaient perdus et surtout ce chef d'armée mexicaine qui sollicitait la déser-

tion dans les rangs de son adversaire. C'est une tache sur le front d'un général dont la belle défense de Puebla commandait notre admiration. Un soldat, un général surtout, reçoit les déserteurs mais ne les appelle pas. En respectant l'honneur de l'ennemi, il sauvegarde le sien.

Mais, si nous avons la douleur de ces faiblesses, exceptionnelles du reste, nous jouissons d'autant plus des vertus de nos braves troupiers qui savent rester Français, supporter presque toujours gaiement et dominer les peines, les fatigues parfois excessives, soutenant leur âme au-dessus des misères matérielles. Quel contraste nous frappe ! En même temps qu'on nous annonce que deux misérables zouaves ont déserté, deux mille zouaves du 3e régiment nous font inviter par le général de Mirandole à assister, le lendemain, à une grande représentation que donneront au camp de Tamaris leurs artistes ordinaires dans la salle de spectacle que leurs architectes ont montée. Voilà les bons Français. Et pendant que ces braves gens s'amuseront de plein cœur en pensant au pays et à ses joies lointaines, les deux autres, les renégats, tenant humblement d'une main tremblante de honte leur chéchia autrefois si fière, comparaîtront, entre deux soldats mexicains, en guenilles peut-être, devant le général Ortega qui les interrogera, fouillera leur cœur et déliera leur langue avec des promesses mensongères, afin de leur arracher des renseignements qui lui permettront peut-être de faire tuer aisément leurs camarades restés fidèles au drapeau !

Ce n'est pas en hypothèse que je présente cette scène douloureuse; car elle a été vécue bien des fois. Je traduis ici le texte même d'un télégramme adressé par le même général Ortega, quelques jours plus tard, à son Ministre de la Guerre, à Mexico.

« Puebla, 13 mars 1863. — Reçu à Mexico à 9 heures du matin.

« Monsieur le Ministre de la Guerre. — Je n'ai reçu aucune nouvelle pendant la nuit et la matinée de ce jour. A

11 heures du soir, s'est présenté un déserteur français et ce matin deux autres. Tous ont l'intelligence vive et l'un d'eux a de bonnes manières qui dénotent une éducation bonne et recherchée. Ils disent que, en général, on croit dans l'armée française qu'on livrera bataille devant Puebla; mais tous affirment que l'attaque de cette place se fera entre le 15 et le 16 de ce mois; ils appuient leur dire sur ce qu'ils ont entendu dire à leurs principaux chefs et, en raison de l'immense quantité de fascines, de gabions et autres choses qu'ils ont vu faire comme préparatifs pour donner l'attaque et l'assaut de cette place. Ils ajoutent, en outre, que si les Français ont fixé pour cela les jours qu'ils ont indiqués, c'est parce que c'est l'anniversaire de la naissance du Prince impérial, et assurent, en terminant, que Forey arrivera aujourd'hui à Amozoc. — Ortega. » C'est tristement suggestif, car ces misérables n'étaient pas seulement des déserteurs, ils étaient devenus des traîtres !

Le lendemain, revinrent du grand conseil notre chef d'état-major et nos chefs de service. Hélas ! les nouvelles qu'ils apportent sont mauvaises et nous affligent. On ne se mettra pas en route avant une dizaine de jours. Encore la gélatine ! Mais si nous ne devons pas avancer, nous voudrions bien ne plus remuer. Pourtant la scie des convois de vivres va recommencer. Enfin la mauvaise plaisanterie de l'anémie du trésor recommence; on attend des millions de France, et ce mois-ci encore on ne paiera pas la solde des officiers. Aussi les récriminations pleuvent sur la tête du payeur général de l'armée.

En tout cas, tout cela n'empêchera pas de s'amuser le soir au camp des zouaves. Le général, très occupé, me charge de répondre pour lui à l'invitation que lui ont adressée ses vieux soldats d'Afrique. Après dîner, je monte à cheval pour me rendre.... à la *première* de l'opéra.... des zouaves. Six kilomètres à faire sous la pluie. Le théâtre est établi dans une immense grange de l'hacyenda et très ingénieusement organisé. Il y a une toile, des décors, des coulisses,

une rampe; l'orchestre est bon, la troupe excellente; il y a même de bons chanteurs; car autrefois on trouvait de tout dans ces régiments endiablés. Toutes les professions, tous les états y étaient représentés, voire même le Conservatoire. Le programme comportait deux charmants vaudevilles, des saynètes, des chansonnettes qui furent enlevés avec un art et un brio remarquables. La salle était comble naturellement. Aux fauteuils, les généraux, les officiers; ailleurs, des zouaves, des chasseurs d'Afrique, des indigènes et, disséminées un peu partout, un grand nombre de jeunes Indiennes plus ou moins décolletées, mais surtout plus, comme il convient à l'opéra, et à qui nos zouaves faisaient les honneurs de leur soirée avec un chic extraordinaire. Parfois dans les clairs-obscurs du fond de la salle, il se produisait des tableaux vivants encore plus intéressants que ceux de la scène ! Enfin, tous ces braves gens s'amusaient follement. Ils avaient bien raison, car le temps de l'inaction semble toucher à sa fin.

Le 3 mars, en effet, le général est informé que le général Douay a fait un pas en avant et que le général en chef va en faire autant; il est autorisé, en outre, à pousser la brigade de Berthier jusqu'à Acajote, à 20 kilomètres en avant.

Le 4 mars, arrive de Mexico un colonel Gonzalez, qui se dit de nos amis. Nous n'avions en lui qu'une médiocre confiance, d'autant qu'il eut l'aplomb de nous raconter qu'il était allé de Mexico à Puebla en diligence avec le président Juarez, qui allait passer en revue l'armée d'Orient, c'est-à-dire la garnison de la forteresse. C'était beaucoup de familiarité pour un chef réactionnaire qui risquait d'être fort malmené, s'il avait été reconnu. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, le général Bazaine le retint à déjeuner afin de le faire causer sans perdre son temps, d'autant qu'il paraissait verbeux. Il nous débita, en effet, un torrent de racontars d'où nous ne retînmes comme utile que cette information : les défenseurs de Puebla, convaincus que nous ne pourrions investir la forteresse et serions réduits à l'atta-

quer par le front qui nous fait face, n'ont pas fortifié le cerro San-Juan, énorme mamelon dominant la ville et situé du côté opposé sur la route de Mexico. Ce fut une grosse faute dont nous sûmes profiter.

Venant d'achever l'établissement d'un plan d'ensemble des fortifications de Puebla, je le montrai à ce mystérieux colonel qui daigna affirmer que le plan était exact et les forts bien placés. Etait-il sincère ? En tout cas nous irons bientôt nous en assurer.

Nous allions partir, en effet. Un branle-bas général agitait tous nos cantonnements. Le général de Berthier était déjà en route pour Arajete; on avait fait des reconnaissances de tous côtés, et surtout vers Tlaxcala pour faire croire que nous prendrions cette direction.

Enfin, un courrier nous apporte des fonds, des nominations dans les hauts grades du corps expéditionnaire et des nouvelles. Le général Douay est nommé divisionnaire. Arrivent aussi des journaux de Paris et on peut lire dans la *Patrie* l'étonnante nouvelle que voici : « Un navire arrivé de New-York annonce la nouvelle certaine que Puebla est pris. » De là, grande allégresse en France; si bien que des amis du général Forey lui ont adressé de chaudes félicitations qui l'ont mis dans une violente colère. Il y a de quoi, car c'est un comble de mystification. Mais ce qui est stupéfiant dans la lecture de ces élucubrations venues de France, ce sont les rapports envoyés par le général Forey sur les opérations et la situation au Mexique. Ils sont absolument extraordinaires. Car, quoiqu'il ait pu écrire à son Ministre et à l'Empereur, la situation actuelle n'est pas du tout brillante. On est encore paralysé par l'obligation de rapprocher notre lourd matériel d'artillerie et de nous constituer des approvisionnements de munitions importants. Aussi notre inaction enhardit l'ennemi qui déjà, deux fois, a attaqué les avant-postes du général Douay. Heureusement, cet officier général vient de faire encore un pas en avant et a occupé Amozoc où il a trouvé cent puits non empoisonnés sur 140.

Dans la soirée, arrive un courrier du général Forey. Mais le général ne nous dit rien; c'est donc très important. Et dès le lendemain, il me prescrit de prendre d'urgence tous les renseignements possibles sur trois lignes de terrain situé entre Amozoc et Puebla. C'est donc là que nous allons nous porter. Ma mission remplie, le général satisfait, je remanie en conséquence nos plans de Puebla.

C'est décidément le 16 mars que nous nous présenterons devant la fameuse forteresse qui porte bien mal à propos depuis quelque temps le nom céleste de *La Puebla de los Angeles*, la ville des Anges, et que messieurs les militaires qui vont la défendre nommeront bientôt, avec une modestie peu ordinaire : « Sarragoza ». Ce sera bien le 16 mars, et nos déserteurs, au moins, n'auront pas trompé le général Ortega, leur nouvel ami.

Notre dernière journée à Nopalucan fut pour nous tous d'une gaieté folle. Les dysenteries ont disparu, les chevaux sont en forme excellente et nous préparons tout pour la mise en route de nos impedimenta. Du reste, l'artillerie, le génie, les convois, tout ce qui est lent à démarrer d'un cantonnement prolongé, partent pour aller se grouper à 5 kilomètres sur la route à suivre.

Le 15 mars, la 1re division quittait Nopalucan.

CHAPITRE XII

SIÈGE DE PUEBLA

Départ de Nopalucan. — Défilé del Pinal. — Acajete, concentration de la division. — Le 16 mars, concentration du corps expéditionnaire. — Amozoc. — Reconnaissance du général Bazaine. — 18 mars, investissement de la place. — Défilé de la 1re division devant Puebla. — Grand quartier-général au Cerro San-Juan. — Aspect de Puebla. — Quartier-général de Mayorasgo. — Reconnaissance du 20 mai. — Etang de San-Balthazar. — La cavalerie mexicaine. — Reconnaissance offensive du 21 mars. — Amatlan. — Reconnaissance du 22 mars. — Le village de San-Balthazar. — Combat de cavalerie à Cholula. — Concentration des troupes pour le siège. — Ouverture de la tranchée, 22 mars.

Le 15 mars, dès l'aurore, le général voit défiler toutes les troupes, alertes et heureuses enfin de marcher... pour avancer. Puis il va prendre la tête et, pour franchir les immenses assises volcaniques de la Malinche, nous nous engageons dans l'interminable défilé del Pinal, affreux coupe-gorge qui depuis longtemps fut la terreur des voyageurs, pillés et massacrés par les Plateados dont les exploits sanguinaires sont jalonnés dans tous les replis du chemin par des croix funéraires qui gardent leurs victimes.

En sortant du défilé, nous débouchons dans une vaste plaine hérissée de grands aloès à pulque et encadrée par la Malinche et un horizon de montagnes dont les collines de Puebla forment les premières assises. Puis nous arrivons à Acajete où doit camper la division; dans ce malheureux village presque abandonné, le général loge chez le Padre, bon curé qui nous reçoit avec empressement dans un immeu-

ble recélant sous des dehors austères des cours et des jardins fleuris d'orangers.

Durant toute la journée, nos colonnes arrivaient et s'établissaient autour du village, ainsi que les troupes de Marquez. Une note peu ordinaire caractérisait la colonne du convoi : c'était la procession des gabions, ces grands cylindres en clayonnage qui forment la base des tranchées. Qu'on se figure, en effet, l'étrange physionomie d'un monome de plus de mille Indiens trottant sur la route, la tête coiffée d'un ou deux gabions qu'ils devaient porter jusqu'à Amozoc, moyennant un réal (12 sous) par gabion.

Nous approchions du point de concentration de tout le corps expéditionnaire et, entrant dans la zone de la tactique, notre ordre de marche était réglé par le commandement en chef. Nous devions nous porter sur Amozoc, puis sur Las Animas, en vue de Puebla, en trois colonnes précédant le convoi et suivies par la division Marquez; ces colonnes rejoindraient la division Douay. Le corps expéditionnaire tout entier viendrait ainsi se masser devant l'orgueilleuse forteresse pour lui faire le « salut des armes ».

Le 16 mars, avant le jour, le général part en tête de sa première colonne, presque toute de cavalerie, suivie par ses deux brigades d'infanterie. Il fait très froid, mais nos cœurs brûlent d'émotion.

On marche rapidement, ne faisant que de très courtes pauses et, avant 9 heures, nous entrons à Amozoc. Nous n'avions pas perdu de temps pour arriver au rendez-vous, à la bataille peut-être ?

Le général en chef a couché à Amozoc, mais il est en reconnaissance devant Puebla. La division Douay y a passé la nuit et va se porter en avant pour prendre position aux abords de la place que, décidément, l'armée mexicaine paraît résolue à défendre énergiquement.

Amozoc est une simple petite ville, comme Pérote et Nopalucan; mais elle a un aspect étrange et absolument guerrier que lui donnent la réunion de l'armée française dans

ses murs, et les ouvrages de fortification qui ont transformé ses rues et ses places, coupées en tous sens de fossés, de barricades, de batteries. Partout c'est une accumulation de matériel de guerre, de chariots de toutes espèces, au travers desquels s'agitent des soldats de toutes armes, à pied ou à cheval. Quant à la population, très clairsemée du reste, elle contemple avec insouciance toute cette agitation militaire.

Nous nous installons provisoirement dans une maison que venait de quitter le général Douay; mais nous nous bornons à y déposer nos menus objets personnels et à y faire reposer nos chevaux, car nous ne devons pas rester longtemps. En attendant le retour du général en chef, nous allons au bureau de l'état-major général où nous examinons tous les plans qui ont été faits sur Puebla. Tous ces travaux me paraissent être de second ordre, insuffisamment positifs et pas sérieux. Je constate qu'on a laissé de côté le travail que j'avais envoyé à ce sujet et qu'on le traite avec dédain. Je soutiens mon œuvre et j'en appelle à la vérification *de visu* pour en démontrer l'exactitude. Plus tard, on me rendit la plus éclatante justice.

Le général devait déjeuner avec le général Forey; craignant d'être indiscret, il ne garda avec lui qu'un aide de camp, le camarade Willette, et me laissa déjeuner avec les officiers de l'état-major général. Si je perdis à la qualité du repas, je trouvai une large compensation dans la promptitude avec laquelle on se mit à table. Du reste, quand le général en chef arriva, il eut l'amabilité de se plaindre de ce qu'on m'avait volé à lui. Je remerciai de tant de bienveillance; mais je continuai à déjeuner.

Pendant ce temps, toute la 1re division traversait la ville et défilait sur la place. A 11 heures et demie, après avoir pris congé du général en chef et reçu ses ordres, le général Bazaine remonte à cheval et nous prenons la route de Puebla.

Cette route est encombrée de troupes et nous cheminons

dans un nuage de poussière; nous traversons le petit village de Las Animas où se trouvent déjà les premières troupes de la division. Le général donne l'ordre de continuer et prend la tête de la colonne. Un peu plus loin, au village de Chachapa, nous trouvons une partie de la 2e division qui semble établie sur la droite de la route. Nous continuons à avancer et, tout à coup, entre deux grosses collines qui se dressent devant nous et masquaient l'horizon jusqu'alors, nous apercevons Puebla. Cette apparition nous arrache des exclamations de joie.

Ses clochers s'élèvent majestueux et sévères au-dessus d'une nappe blanche que présentent les maisons de la ville, étendue au pied de la sombre colline de Guadalupe. Nous approchons du Cerro Amalucan, une des deux collines qui se dressaient devant nous. Des troupes françaises en occupent le sommet et la route est gardée par le bataillon des fusiliers-marins, les mêmes qui combattirent à Guadalupe, il y a près d'une année. Arrivé à leur avant-poste, le général met pied à terre et procède à une reconnaissance optique du terrain qui nous sépare de la forteresse et où on aurait pu espérer trouver l'ennemi nous livrant bataille. Mais rien ! tout est désert; la route est droite et solitaire.

A quelques centaines de mètres en avant, s'élèvent deux grandes colonnes qui forment la garita d'Amozoc; un petit pont les procède en franchissant une barranca qui eut été une ligne de défense redoutable pour nous, si les Mexicains avaient osé nous offrir le combat en rase campagne. Et au lieu de leur armée si orgueilleuse se cachant derrière des murailles, nous ne voyons là qu'un avant-poste mexicain qui, du reste, ne donne aucun signe de vie; on découvre, sur la droite, le fort de Guadalupe affectant la même indifférence sournoise. Il croit sans doute que nous allons recommencer l'héroïque folie de l'année précédente ? Quelle naïveté ! On n'entend aucun bruit; tout semble mort dans cette grande ville. Cependant, avec nos jumelles, nous découvrons quelques cavaliers ennemis qui s'avancent sur notre droite,

en partie masqués par une ligne de broussailles. Le général était seul avec nous et très en avant du petit poste de nos marins; mais derrière arrivaient nos chasseurs à pied; alors il envoya chercher quelques hommes que je conduisis en avant, en les dissimulant derrière des aloès bordant la route; je fis envoyer aux cavaliers mexicains trop curieux quelques coups de carabine qui les firent disparaître rapidement, emportant notre étrenne du feu.

A notre gauche, s'élevait un gros mamelon, isolé comme une verrue au milieu de la plaine, et en avant de lui, apparaissait la grosse hacyenda de Los Alamos peu éloignée de la route et située sur le bord d'une barranca se dirigeant vers Puebla. Enfin, au Sud de cette hacyenda se dressait le gros massif des monts Tepozutchil, séparés de la plaine et des abords du Puebla par une grosse barranca; du haut de ces hautes collines on devait dominer toute la place; on n'y voyait pas trace de Mexicains.

Le général qui, évidemment, a reçu l'ordre d'assurer l'investissement de la place dans cette partie de ses abords et d'attirer l'attention de l'ennemi pendant que le général Douay va contourner Puebla par le Nord, a promptement jugé la position et le parti qu'il en peut tirer pour rester sur une défensive menaçante devant retenir sur le front qui lui fait face la majeure partie de la garnison, ce qui rendra moins dangereuse la marche de flanc que la 2e division exécute autour de la place.

Le général Bazaine envoie le 7e bataillon de chasseurs occuper la ferme de Los Alamos; il établit le 20e bataillon de chasseurs sur le gros mamelon qui est en arrière et les tirailleurs algériens sur le Cerro d'Amalucan et à l'hacyenda qui est au pied. La route est absolument défendue et la 2e division peut continuer son mouvement enveloppant. Enfin, pour donner un point d'appui aux deux antennes qu'il a établies des deux côtés de la route, le général place le 95e à cheval sur la grande route en arrière des deux positions avancées; une section d'artillerie renforce cette première

ligne de résistance offensive d'où on peut surveiller tout ce qui se passera dans la place.

Quant à moi, toutes ces dispositions me procurèrent bon nombre de courses, dont la plus intéressante fut celle qui me fit grimper sur le Serro de Las Navajas, voisin de Los Alamos, pour y installer le 20e bataillon et donner les instructions au poste-vigie qui fut établi au sommet. De ce point élevé, je pus voir toute la ville de Puebla à mes pieds et en examiner les détails. La place continuait à se maintenir dans une torpeur absolue. On eut dit une nécropole; c'était sinistre !

Lorsque ces dispositions tactiques furent prises, la nuit approchait et le général se rendit à l'hacyenda de San-Bartholo, à 1.800 mètres en arrière du Serro de Las Navajas et à peu de distance de la grande route. Il y établit son quartier général entouré des camps de tout le reste de sa division.

Le grand quartier général et tous les services qu'il comportait restaient à Amozoc.

La nuit fut pluvieuse, mais le réveil du 17 mars se fit par un temps radieux et la nature n'en était que plus brillante plus fraîche, plus souriante. Du haut de la terrasse de l'hacyenda, je restais fasciné par le panorama qu'elle m'offrait. Les deux grands monts du Popocatepelt et de l'Ixtaxyhualt dressant à l'horizon leurs masses couronnées de neige, semblaient nous opposer une barrière infranchissable; ces deux géants avaient l'air de poser en colonnes d'Hercule; émergeant d'un immense voile de brume couleur de flots lointains, ils semblent descendre du ciel. Plus près de moi, se dressent les lourds Cerros d'Amalucan et du Tepozutchil qu'on croirait avoir été placés comme sentinelles avancées de Puebla, si on n'y voyait les blanches tentes de nos soldats. Entre ces deux lourdes masses, se détache le Serro sombre de Guadalupe, et s'élèvent avec une fierté presque provocante les clochers et les dômes dorés de la Ville des Anges.

Tout est paisible, tout est souriant, et on a peine à croire que, sur l'ordre d'un seul homme, tout ce calme, toute cette sérénité, peuvent être troublés par le choc effroyable de 50.000 soldats et le tonnerre de 300 bouches à feu. Et pourtant ils sont là ces soldats et ces canons qui attendent l'ordre de cet homme !

En effet, à 7 heures, le général monte à cheval pour faire une grande reconnaissance, emmenant avec lui : un bataillon du 3e zouaves, le 20e bataillon de chasseurs, une section d'artillerie de montagne, toute sa cavalerie et l'escadron mexicain de Trujeque; une colonne légère s'il en fut.

Au départ nous suivîmes la route de Puebla pour la quitter à hauteur de l'avenue conduisant à la ferme de Los Alamos; à ce moment nous passions entièrement sous le feu du fort de Guadalupe et absolument à découvert. Mais les canonniers mexicains ne daignèrent pas donner signe de vie et les embrasures du fort restèrent muettes. Néanmoins, ce passage paraissant fort dangereux pour nos communications avec la région sud de la forteresse, le général donna l'ordre d'y établir une coupure avec tranchée et une forte gabionnade pour couvrir ce point.

Puis, nous franchîmes la grosse barranca à Alamos, sur un pont étroit mais solide; et, prenant une partie du 7e bataillon de chasseurs établi à l'hacyenda, le général l'emmène pour la mettre en position sur le Serro Tepozutchil afin de couvrir sa reconnaissance. Au sortir même de la barranca, l'énorme massif montagneux du Tepozutchil forme une barrière de plusieurs kilomètres d'étendue, qui n'a jamais pu être franchie et qui ne permet pas de gagner la région sud de Puebla sans passer sous le feu de ses canons. Les Mexicains ont bien compté sur cet obstacle naturel pour empêcher l'investissement du côté sud; mais ils ont affaire à un vieux soldat de la Kabylie, et Bazaine ne s'embarrassera pas d'une pareille difficulté; s'il ne peut la tourner, il passera dessus; c'est, en effet, ce qu'il fit, en traçant en terrain naturel un itinéraire souvent serpentant et dont les

rampes pouvaient être accessibles aux voitures, en utilisant avec art les ondulations orographiques, si tourmentées qu'elles fussent, et même parfois les barrancas ravinées qui déchirent en tout sens les flancs rapides de ce massif montagneux; grâce enfin aux travaux que faisait le génie à mesure que la colonne avançait, on parvint à atteindre le sommet d'une grande croupe dominant toute la plaine de Puebla et la ville elle-même; c'est là que le général établit ses chasseurs à pied. Pendant que le génie entaillait quelques escarpements et nivelait le sol pour permettre à nos mulets d'artillerie de gravir les pentes les plus dures, le général s'arrêta assez longtemps pour contempler Puebla.

L'aspect de la ville, dans laquelle plongeaient nos regards indiscrets, était des plus suggestifs. Laissant de côté, dans cette reconnaissance purement guerrière, la poésie qu'inspirait l'effet saisissant de ses 80 églises avec leurs innombrables coupoles et clochers miroitant sous les feux du soleil, nous contemplions avec un intérêt particulier le spectacle étrange et caractéristique de l'animation, de l'agitation fiévreuse plutôt, qui vivifiaient les rues et les places. De tous côtés circulaient des troupes, couraient des cavaliers; c'était un va et vient constant entre la ville et les forts, principalement ceux de Loreto et de Guadalupe, situés sur les hauteurs. Cette garnison semblait affolée, en proie au vertige. Evidemment elle s'attendait encore de notre part à une attaque de vive force, et la présence des troupes du général Douay menaçant le Nord de la place leur inspirait les plus grandes craintes de ce côté. En tout cas, ces fameux guerriers nous firent l'effet de perdre un peu la tête. Ils nous offraient une représentation générale de leur activité à courir aux armes qui n'était pas banale. Malheureusement ce n'était qu'une pantomime car nous n'entendions ni les voix ni les cris.

Ainsi édifiés, nous nous remettons en route en contournant le Serro Tepozutchil afin de dissimuler autant que possible notre route des vues de la place. Après une marche pénible

et incertaine, nous descendons dans une petite vallée débouchant sur le Rietto de la Garita. Celui même qui, en amont, sépare de Puebla notre zone d'investissement. Dans son parcours au pied du massif Tépozutchil, ce petit cours d'eau, venant du Nord, coule au fond d'un ravin resserré entre des falaises de rochers à pic, à peu près infranchissables; mais la vallée qu'il parcourt et celles qu'il reçoit de la montagne sont très fraîches, très boisées et couvertes de broussailles; nous cheminons prudemment dans ces terrains difficiles. Une grand'garde de cavalerie mexicaine s'y trouvait en effet, mais s'enfuit à notre approche en nous honorant de quelques coups de feu inoffensifs. L'heure était venue de détendre les ressorts; le lieu était propice : eau vive, vertes pelouses, fraîcheur partout; le général ordonna de faire la grand'halte; des petits postes de zouaves furent placés en avant pour éviter toute surprise et pouvoir déjeuner à l'aise. Tout à coup le crépitement de la fusillade nous fit dresser agréablement les oreilles; nous supposions pendant un instant qu'on nous attaquait. Il n'en était rien cependant et nous nous remîmes aux douces préoccupations du déjeuner. Les Mexicains nous firent seulement les honneurs d'une fantasia. L'incident, en effet, était plutôt divertissant; une centaine de cavaliers étaient apparus sur le bord du plateau situé de l'autre côté de la barranca du Rietto, et là faisaient caracoler leurs chevaux, nous menaçant du poing, nous couvrant des injures les plus grossières. Ces démonstrations manquaient absolument de dignité. Des bravades, soit; mais pas des injures. Nos zouaves étaient embusqués dans la broussaille et attendaient que quelqu'un de ces amateurs voulut bien s'approcher à portée de carabine; mais ils n'eurent pas cette satisfaction.

Cependant le général, qui voulait examiner les caractéristiques de la barranca du Rietto, en remontant vers Puebla, dut s'avancer sur les croupes qui la dominent et s'en approcher le plus possible. Pendant que nous faisions cette pointe, quelques zouaves furent envoyés dans le ravin pour le fouil-

ler; c'était utile, car ils eurent la satisfaction de débusquer quelques cavaliers dont ils envoyèrent une partie dans l'autre monde.

Le but principal de la reconnaissance était de trouver un moyen de franchir le Rietto. Le général découvrit un petit gué près de l'ancien moulin d'El Batam, par où passaient les mulets apportant le blé et remportant la farine. Le passage était médiocre, mais avec quelques travaux du génie, il deviendra praticable et, au moyen d'une rampe qu'on entaillera dans la berge de la rive opposée, on débouchera facilement sur la grande plaine qui descend en pente douce vers le Nord jusqu'à Puebla.

Donc, nous avons atteint le but proposé : trouver un chemin pour tourner la forteresse par le Sud. La route n'existe pas, mais avec quelques travaux sur l'itinéraire que nous venons de parcourir, non seulement la division passera, mais encore son énorme convoi. Du reste, il est impossible de passer ailleurs, sous peine de se faire écraser par les canons de la place.

Vers une heure nous faisons demi-tour. En revenant, on jalonne l'itinéraire et on note avec soin les points sur lesquels il y aura des travaux à exécuter. Un peu avant la nuit, nous rentrions à San-Bartholo.

Le 18 mars, à 3 heures, nous sommes sur pied pour aller, enfin, investir la place. On ignore les obstacles qui peuvent nous être opposés, les difficultés que nous pouvons rencontrer; aussi, comme à tout prix il faut que le soir même Puebla soit enfermé dans un cercle de fer, nous nous mettons en route aux premières lueurs de l'aurore.

En avant, marche l'escadron mexicain, puis le 7e bataillon de chasseurs avec la compagnie du génie qui amène des travailleurs indiens; l'artillerie suit; puis le général Bazaine part avec le 3e zouaves et le reste de l'artillerie. Enfin viennent le convoi des mulets de l'administration, le 51e et le 62e. La cavalerie, étant inutile dans les terrains que nous allons parcourir, marche la dernière.

Nous suivons le même chemin que la veille passant encore près de la Garita d'Amozoc et, une fois de plus, je ne puis comprendre pourquoi le fort de Guadalupe, en voyant tant de troupes massées, ne nous fait pas l'honneur de quelques boulets; mais rien ne vient troubler notre mouvement, hardi mais inévitable.

La colonne confectionne la route au fur et à mesure qu'elle avance. Il y a bien quelques passages difficiles, surtout pour l'artillerie, mais on en vient à bout, et tout s'avance. De bonne heure, nous arrivons dans le vallon d'El Batam, sur le *Rietto*.

On pousse immédiatement un bataillon du 3e zouaves sur le plateau de l'autre côté et on place des compagnies du 51e sur les pentes du Tepozutchil. Un grand nombre de cavaliers mexicains s'agitent devant nous; mais ces braillards de la veille se contentent de tirailler avec nos avant-postes. On n'en fait pas moins la grand'halte et les troupes déjeunent. Vers midi, toute la colonne est massée dans la vallée du *Rietto;* et, à une heure, on se remet en mouvement. On envoie un deuxième bataillon de zouaves sur le plateau pour mieux couvrir le passage et la sortie du défilé.

Le 51e passe en partie, puis on fait venir la cavalerie qui, cette fois, trouve dans la plaine un magnifique terrain d'action.

L'ennemi semble s'être réveillé; on voit, en avant de la place, une cavalerie nombreuse dans la plaine; on compte jusqu'à seize escadrons en bataille; mais il n'y a que des tirailleurs qui s'avancent près de nos zouaves et tirent sans discontinuer, ce qu'ils appellent « tirotear ». C'est pour permettre aux grands chefs de l'armée de faire des rapports qui feront savoir à Mexico qu'ils ont combattu les ennemis avec furie et les ont vaillamment repoussés, leur tuant plus d'hommes qu'ils n'étaient. J'ai ces rapports sous les yeux et, en écrivant ceci, je suis encore au-dessous de leur jactance. Ainsi, cette fusillade ne nous blesse que deux hommes et encore légèrement.

A mesure que le gué est franchi et qu'on débouche sur la plaine, le général fait déployer ses troupes et met quelques pièces en batterie pour être paré à tout événement. La cavalerie prend ses dispositions pour être prête à agir dans ce superbe terrain qui s'étend devant nous.

Lorsque tout fut passé, le général fit former toute sa division en colonne par division à distance entière, la cavalerie en colonne sur le flanc du côté de la place avec deux canons; le reste de l'artillerie avec l'ambulance, le convoi et les bagages se placèrent sur le flanc gauche, du côté opposé à Puebla. Le 3e zouaves quitta ses positions de protection, se forma en arrière-garde, et quand toutes ces dispositions furent prises, cette masse imposante se mit en marche.

Ce fut un spectacle splendide, grandiose, que cette belle division qui venait pourtant de franchir un défilé reconnu infranchissable, défilant, à deux mille lieues de la France, dans un ordre admirable, musiques en tête, aigles déployées, dans cette plaine unie et dépourvue d'arbres, qui, en ce moment devrait être un champ de bataille, à trois mille mètres des canons de cette grande place qu'elle va attaquer. Les Mexicains durent être quelque peu troublés de l'ironique honneur qu'on leur faisait en leur offrant une pareille revue. Ils n'osèrent cependant rien tenter pour la troubler, et cette immense et puissante colonne, marchant droit devant elle, se dirigea sur l'hacyenda de San-Bartholo, au milieu de la grande plaine qu'elle traversa sur plus de six kilomètres. Cet investissement sous les canons d'une grande forteresse fut un chef-d'œuvre théâtral d'opération tactique.

Il était presque nuit quand nous parvînmes à l'hacyenda, où on campa en un immense carré dont elle était le centre.

Quelques instants après, les Mexicains purent jouir de cet autre spectacle peu ordinaire lui aussi, de l'étincellement de nos milliers de feux de bivouacs, brillant dans l'obscurité de la nuit.

En échange, la place nous offrit une représentation pyro-

technique qui, non plus, ne manquait pas d'intérêt. Après le dîner, nous assistâmes à un feu d'artifice qu'elle nous donna en brûlant des fusées et des moines de toutes couleurs qui servaient de signaux. C'était la télégraphie optique que la garnison, désormais privée de tous autres moyens de communication, employait avec l'extérieur pour annoncer au gouvernement de Mexico qu'elle s'était couverte de gloire et que, si elle était momentanément bloquée, elle nous avait infligé les pertes les plus terribles. (*Rapports officiels.*)

Au matin, nous étions sans nouvelles du général Douay; on ignorait le résultat de l'investissement par le Nord. Il avait dû trouver quelque résistance, car nous avions entendu le canon. Nous montâmes sur la terrasse de l'hacyenda et observâmes, avec nos jumelles, le sommet du Cerro San-Juan que l'on voit se dresser à gauche de la ville; bientôt nous commencions à y découvrir certains grouillements de points noirs et nous pouvions nous convaincre que c'étaient des Français. Le mouvement enveloppant du général Douay a donc réussi également et nous occupons ce point de première importance, à 2.000 mètres des ouvrages de la place qu'il domine de sa grande altitude.

Le général Bazaine, très heureux de ce résultat, donne l'ordre de départ pour 9 heures. Il veut, sans tarder, rechercher le moyen de se relier à la 2e division; mais pour ce faire, il faut, afin de ne pas se rapprocher de la forteresse, franchir la rivière *Atoyac*, qui coule du Nord au Sud, et à l'Ouest de Puebla. Ce cours d'eau profond et rapide, coulant au fond d'une énorme barranca, est signalé comme très difficile à passer. Le général se décide à aller lui-même étudier cette opération et part avec toute sa cavalerie. Derrière lui marche la brigade de Berthier avec l'artillerie et le convoi; le reste de la division est maintenu à San-Bartholo pour garder la plaine.

Nous nous dirigeons directement vers l'*Atoyac* pour trouver un gué, dit de San-Martinito, qui est, paraît-il, le seul passable dans cette région. Mais nous constatons que la bar-

ranca qui sert de lit à cette rivière est encore plus mauvaise qu'on ne le pensait; l'accès au gué est même impossible; pour l'atteindre il faut descendre dans la grande barranca par une autre ravine qui y aboutit, traverser le fond vaseux de celle-ci, grimper et descendre des escarpements, puis suivre des méandres dans des ravines secondaires, et ce n'est qu'avec des peines inouïes que nous parvenons enfin au bord du gué dans le bassin principal. Cette promenade longue et difficile dans cet atroce défilé était extrêmement dangereuse, car notre cavalerie, en cas de surprise, aurait été fort compromise. Cette exploration était une faute; elle aurait dû être faite seulement par un officier et quelques cavaliers. Mais le général avait eu la précaution de faire prendre position sur la berge à la brigade de Berthier pour tenir à distance toute agression ennemie et protéger notre passage.

L'*Atoyac* a 30 mètres de largeur et 1 m. 30 de profondeur. Le lit est rocheux; il y coule avec rapidité une eau jaune et glacée. Aussi l'infanterie et l'artillerie ne pouvant passer, le général fait traverser la cavalerie qu'il établit sur le plateau de l'autre rive et revient pour prescrire au général de Berthier de rester définitivement sur sa position de manière à garder le gué jusqu'à son retour.

Une fois sur l'autre rive de cette fantasque rivière, nous nous dirigeons sur Las Animas, situé au pied du Cerro San-Juan et où il existe un pont. En traversant la plaine, nous rencontrons un escadron de chasseurs d'Afrique qui bat l'estrade pour arrêter les courriers mexicains sortant de la place ou y entrant.

Le pont de Las Animas est occupé par le 99e qui a déjà commencé des travaux de défense contre l'extérieur et contre la place. Cette hâte à remuer la terre pour se protéger quand on va attaquer, me semble pusillanime.

Le général Lhériller vient au devant du général et lui annonce que, d'un moment à l'autre, va arriver le général en chef qui vient installer son quartier général au sommet du

Cerro San-Juan. C'est une bonne mesure, car on peut être assuré que désormais il verra les choses de haut ! Le général Bazaine se décide à l'attendre, il prescrit à sa cavalerie de faire la grand'halte, et monte au Cerro qui, la veille, avait été enlevé sans coup férir. Nous grimpons sur la terrasse d'un gros édifice couronnant la butte San-Juan qui, il faut l'espérer, ne sera pas un autre « Mont Saint-Jean » !

Un spectacle captivant s'offre à nos yeux. Puebla se livre à nos investigations comme un immense plan en relief et laisse voir tout le détail de ses rues et de ses ouvrages de défense. En face et sous nos pieds, se présente le *Pénitencier*, gigantesque construction maçonnique polygonale, à trois étages, percée de nombreuses ouvertures et qui, unie aux bâtiments de l'ancien couvent de San-Xavier, présente un bloc colossal de pierres pouvant résister aux plus rudes attaques. Ce champion d'élite me paraît avoir été jugé digne de recevoir nos premiers coups, et je ne puis m'empêcher de remarquer que, cette fois encore, on va attaquer le taureau par les cornes ? C'est plus noble du reste.

A l'arrivée du général en chef, on hisse au sommet de la terrasse le pavillon de France et on l'assure d'un premier coup de canon dont le boulet va frapper la Garita de Mexico, la porte de Puebla. C'est une manière polie de se présenter ; mais, dans ce cas, il est peu probable qu'on réponde : « Entrez. »

Le général a l'air assez maussade. Du reste, il paraît que c'est son habitude. Il est suivi d'une nuée de personnes, plus ou moins militaires. C'était un escadron qui l'accompagnait ! Au milieu de cette foule grouillante, je reconnus de suite le général Almonte. Je ne l'avais jamais vu ; mais sa figure indienne si pure me le révéla de suite dans ce personnage tout brodé d'or que je considérais avec curiosité. Le général Douay accompagnait le grand chef.

Le général Forey s'entretint un moment avec le général Bazaine ; puis nous quittâmes cette grande fantasia qui

faisait l'ascension du Cerro, pour revenir aux affaires sérieuses. Sur les indications du général en chef, nous prenons un autre chemin que pour l'aller et qui passe l'*Atoyac* au gué de Mayorasgo, plus rapproché de la place. Mais nous constatons que si le premier que nous avions franchi était au moins passable pour la cavalerie, celui-ci est presque impraticable. C'est un casse-cou où il faut faire exécuter aux chevaux une gymnastique peu équestre pour entrer dans l'eau et en sortir. Enfin nous passons et après avoir traversé un énorme moulin nous gagnons San-Bartholo.

Aussitôt, le général envoie l'ordre à notre convoi, resté à Amalucan, de nous rejoindre le lendemain sous l'escorte du 20e bataillon de chasseurs établi au Tepozutchil, en passant par la route que nous avons suivie et fait améliorer. Pour protéger sa marche dans la plaine, le 62e est envoyé camper au débouché du défilé d'El Batam. Puis le général repart pour Mayorasgo, où nous n'arrivons qu'à la nuit. Le moulin se trouvant dans le fond d'un ravin d'accès difficile, il est impossible dans l'obscurité d'y faire descendre les troupes. Le général les installe plutôt mal que bien sur le bord du plateau. Mais le quartier général s'établissant dans l'hacyenda du moulin, il faut le garder et on m'envoie dans les ténèbres et dans un terrain inconnu, avec une compagnie de grenadiers, placer des grand'gardes de l'autre côté du ravin. En explorant « à tâtons » le terrain, je faillis souvent me casser avec mon cheval; j'entrai même dans une case d'Indien en passant par le toit que j'avais pris pour un talus. Enfin, je parvins à placer la compagnie de façon à couvrir au moins le quartier général, alors on m'en envoya trois autres qu'il fallut placer par les mêmes procédés. Je n'en restai pas moins perplexe, craignant d'avoir négligé quelque trouée par où on aurait pu nous faire une alerte. Quand je revins au moulin, le général y arrivait d'un autre côté et il fallut allumer des torches pour qu'il put dévaler sans accident; il était 10 heures, le moment de

dormir. Et le lendemain, 20 mars, dès 5 heures, nous étions à cheval car le général repart en reconnaissance.

Au départ, nous remontons le fond d'une barranca se dirigeant vers Puebla et qui débouche dans la plaine sur un terrain tourmenté et boisé, lorsque sur une petite éminence, à la croisée de plusieurs chemins venant de Puebla, nous trouvons un rancho, portant le joli nom de Gallinero, en français poulailler, ce qui aurait bien fait notre affaire à l'heure du déjeuner. La position paraissant bonne à occuper, le général envoie chercher une compagnie de chasseurs à pied. A ce moment se produisit un incident pénible. Nous vîmes sortir d'une barranca une douzaine de cavaliers qui nous criblèrent non de balles mais d'injures; l'un d'eux portait un uniforme d'artilleur français et nous interpella en français en nous saluant de son képi; c'était un déserteur. Ce misérable eut l'impudence de nous crier : « Vive la République... la liberté..., venez à nous, chasseurs ! » Nous avions avec nous toute la cavalerie, nous aurions pu détacher quelques cavaliers pour donner la chasse à ce gredin, mais aussi tomber dans un piège; ce n'était pas la peine de risquer un homme pour avoir sa peau. Le général se borna à embusquer des chasseurs à pied pour envoyer quelques coups de carabine, qui mirent à terre un des Mexicains; les autres s'éloignèrent.

Au sortir des terrains fourrés qui avoisinent l'*Atoyac*, nous débouchons dans la plaine de Puebla, de six kilomètres d'étendue et dénudée; au milieu et au fond d'un large vallon se trouve l'étang de San-Balthazar formant un obstacle infranchissable de plus d'un kilomètre. La position était bonne avec de larges vues sur la place, et le général envoie chercher le 51e pour l'occuper; puis il continue vers l'Est où la barranca du *Rietto* termine la plaine, et à quelque distance dans le Sud nous apercevons le 62e qui se dirige vers le Tepozutchil au devant du convoi.

Cependant du côté de la place étaient apparues des troupes de cavalerie dont le nombre augmentait sans cesse.

Evidemment l'ennemi avait découvert la marche du convoi et il envoyait sa cavalerie pour l'attaquer à son débouché dans la plaine; mais nous sommes là. Et cependant, à mesure que ses masses augmentaient, elles se rapprochaient de nous et il fallut nous flanquer de leur côté. En tous cas, la présence du 51e déployé devant l'étang et le mouvement du 62e nous évitèrent sans doute un combat de cavalerie qui ne nous eût procuré aucun avantage et, fort sagement, le général voulut s'y soustraire.

Parvenu à la route de Totimehuacan longeant le *Rietto*, le général s'arrête à une croisée de routes venant de Puebla.

A peine avions-nous prononcé notre halte, que la cavalerie ennemie, qui avait cherché à nous attirer sur elle, poussa ses vedettes tout près de nous, semblant vouloir nous tenter de la charger, pour nous attirer sous les canons du grand fort de Totimehuacan dont on aperçoit les crêtes en arrière des escadrons mexicains. C'était pourtant une proie bien alléchante pour nos chasseurs d'Afrique qui dévoraient des yeux ces huit escadrons mexicains se moquant de nous et nous faisant risette pour nous attirer dans un piège. On ne voyait pas d'artillerie auprès d'eux, ni d'infanterie; mais il devait s'en trouver embusquées dans les vallons voisins. Le général se borna à faire prendre à sa cavalerie une formation préparatoire pour la charge; et, faisant mettre pied à terre à quelques cavaliers de la réserve, il fit ouvrir le feu sur les vedettes ennemies; c'était dire aux Mexicains qu'on dédaignait de les charger mais qu'on était prêt à les recevoir. Ils comprirent et éloignèrent leurs vedettes.

Le général ayant bien vu son terrain, se met au retour pour rentrer à son quartier général, et la cavalerie mexicaine, tenue en respect par le 51e, se contente de suivre de loin nos escadrons.

Dans la journée, le général repart, à pied cette fois, accompagné de ses officiers et d'une compagnie de zouaves. Il va reconnaître, à 600 mètres seulement, le petit village d'Amatlan, plus rapproché de Puebla et situé dans le con-

fluent d'un petit cours d'eau, le *San-Francisco*, descendant de la Malintche, traversant Puebla, puis se jetant dans l'*Atoyac*. Nous y trouvons quelques vedettes ennemies qui s'enfuient à notre approche. Cette position d'Amatlan avec le gros moulin d'El Medio qui est à côté, est, à tous les points de vue, bien préférable à celle de Mayorasgo, enfoui dans un affreux ravin; on y trouve plusieurs grands bâtiments, un couvent, une église, bon nombre de maisons, de l'eau en abondance et facile à approcher, du bois; tout ce qui est enfin nécessaire à un bon campement. On peut y établir des magasins, une ambulance, des services, etc... En outre, comme position militaire, on occupe le *San-Francisco*, l'*Atoyac*, et on est plus rapproché de la place que l'on resserre davantage. Aussi, le général décide qu'on se portera sur ce point et qu'il mettra son quartier général dans l'habitation du moulin del Medio.

Le lendemain, 21 mars, avant le jour, le général monte à cheval; cette fois nous allons faire une reconnaissance offensive ! Il emmène toute la cavalerie, le 51e, deux sections d'artillerie, et se dirige vers la laguna de San-Balthazar. Là, il laisse son régiment d'infanterie en position comme la veille, mais ayant en plus une section d'artillerie. Puis il continue jusqu'à la route de Totimehuacan. Le 62e avait passé la nuit au-dessus du gué del Batam pour garder une partie du convoi dont les lourdes voitures n'avaient pu franchir la veille la rampe qu'il faut gravir pour monter sur le plateau en sortant du gué. Ce régiment se trouve donc à peu de distance de nous, et le général m'envoie chercher un de ses bataillons qui vient promptement rejoindre la colonne. De nombreux et forts partis de cavalerie se montrent dans la plaine et surtout auprès du village de San-Balthazar, à 1.500 mètres de l'étang.

Le général porte en avant sur la route la compagnie de grenadiers du 62e, et à la droite, le long des berges du ravin du *Rietto*, la compagnie de voltigeurs; la cavalerie se

déploie à gauche dans les champs; la section d'artillerie et le reste de l'infanterie suivent la grande route.

Le général se place avec la compagnie de grenadiers et, quelques tirailleurs étant lancés en avant, on se dirige sur le Molino de Guadalupe. Les tirailleurs ennemis se replient devant nous, tout en tiraillant, et nous occupons le Molino sans résistance. Les compagnies du 62e s'y installent, et le général continue à se porter en avant pour bien reconnaître les abords de la position; il emmène avec lui, jusqu'à 400 mètres, les deux compagnies d'élite du 62e et leur fait prendre position en maintenant par leurs feux les cavaliers ennemis qui nous tiraillent.

Entre temps, les escadrons mexicains que nous avons vus du côté de San-Balthazar manœuvrent sur notre gauche et semblent vouloir tenter de nous tourner, bien que la présence du 51e à la Laguna paraisse les inquiéter. Néanmoins, le général fait embusquer quelques fantassins sur notre flanc gauche, pour éloigner les tirailleurs ennemis qui commencent à se rapprocher beaucoup trop de nous. En outre, il fait avancer deux pièces qu'il met en batterie et fait tirer sur les escadrons qui occupent le vallon de San-Balthazar ; quatre ou cinq boulets bien dirigés forcèrent cette cavalerie à s'éloigner rapidement du côté de la ville. A ce moment, le général me fit me porter en avant sur la route au delà de nos tirailleurs pour voir ce qu'il y avait derrière un renflement du terrain qui nous cachait les abords de la place et surtout un grand fort qui devait se trouver devant et non loin de nous. Je marchai seul jusqu'à ce que j'eus, presque sous mon nez, le fort de Totimehuacan; je fus stupéfait de m'en trouver si près. Et pourtant il restait silencieux, quoique toute notre colonne et surtout nos pièces, qui venaient de faire feu, fussent sous le feu indirect de ses énormes canons. J'avais notamment devant moi une grosse pièce en barbotte au saillant du bastion me faisant face qui ne m'inspirait pas confiance. Des colonnes d'infanterie étaient massées sur le côté et au dehors du fort, à cheval

sur la route où je me trouvais; le fort lui-même était garni de monde. Il paraissait évident que les Mexicains s'attendaient à une attaque de vive force. Les tirailleurs ennemis, qui n'étaient pourtant pas loin de moi, ne cherchèrent point à m'inquiéter et se contentèrent de me tirer des coups de rifle; mais toutes leurs balles me passaient beaucoup trop haut au-dessus de la tête; aussi je ne me pressai pas et fis en conscience ma petite reconnaïssance. Quand j'eus bien vu, bien étudié le tracé et les reliefs du fort, nombré à peu près les masses d'infanterie qui nous attendaient et étudié le terrain, possédant enfin la réalité de la situation, je revins en faire part au général. Je venais de faire un *cavalier seul* encore nouveau pour moi et qui n'était pas banal.

Le général, complètement éclairé sur la situation, replia ses compagnies d'élite et son artillerie et se rendit au Molino afin d'en examiner la position et de prescrire les dispositions défensives nécessaires pour l'occuper.

Dès que les Mexicains virent que leur trompeuse mansuétude ne nous avait pas alléchés et que nous nous retirions, ils commencèrent à faire parler leurs gros canons, et des énormes boulets de 30 vinrent passer brutalement sur nos têtes pour se perdre dans le ravin du *Rietto*. Les projectiles passaient même bien au-dessus du Molino et allaient s'enterrer loin au delà.

La garde de la position del Molino, la plus importante peut-être de toute notre ligne d'investissement, fut confiée au colonel Aymard, commandant le 62e, avec son régiment, une section d'artillerie de montagne et l'escadron mexicain de Trujeque. Un ensemble d'ouvrages défensifs très complet fut étudié sur place et le général ordonna qu'on commençât les travaux le jour même. Il donna également des ordres pour faire garder pendant la nuit et surveiller pendant le jour un vieux Rancho à moitié ruiné qui se trouvait dans la montagne en arrière del Molino et communiquait avec Puebla par une hacyenda de Santa-Barbara, établie également dans la barranca du *Rietto*.

Ces dispositions étant prises, le général revient à Mayorasgo avec toute sa colonne, pendant que notre grand convoi défile lui aussi dans la plaine et arrive au quartier général vers midi.

Dans la journée, les chevaux reposent; mais nous partons à pied avec le général qui va examiner à nouveau la position d'Amatlan et ses environs du côté de la place, principalement la vallée du *San-Francisco* venant de Puebla et où se trouve le village de San-Balthazar dont la position est très tentante. Aussi, il ordonne au capitaine d'état-major Darras d'en faire, dès le lendemain, une reconnaissance minutieuse, car il paraît occuper une grande surface par ses habitations dispersées dans de vastes jardins.

Pour la première fois déjà apparaît l'obligation de se préoccuper d'une des questions qui va avoir une importance capitale pendant la série des opérations militaires qui vont suivre : c'est celle des approvisionnements.

Il faut songer à aller chercher des vivres et des munitions au grand dépôt de l'armée établi à Amozoc. C'est donc un va-et-vient constant de convois lents, pénibles, et nécessitant des escortes, qu'il va falloir entretenir désormais. Aussi, dès le soir, le général s'occupe des dispositions à prendre pour organiser le premier convoi à mettre en route.

Le lendemain nous déménageons pour aller habiter... quel euphémisme ! à Amatlan. Le général voit défiler le 3e zouaves et le 7e bataillon de chasseurs qui se portent en avant, puis se rend à Amatlan où il me laisse pour organiser le quartier général nouveau; il va procéder à l'établissement de ses troupes et prescrire les travaux nécessaires pour se couvrir contre les attaques de la garnison dont nous sommes réellement un peu trop rapprochés, presque sous le feu des gros canons de la place.

Quant à moi je me hâte d'installer à peu près toute notre smalah; après quoi, je cours rejoindre le général, faisant ainsi un zèle peut-être excessif, car j'attrapai encore une journée, intéressante peut-être, mais fort pénible.

En effet, le général continue son exploration et étudie le moyen de relier sa ligne d'investissement avec Las Animas et le Cerro San-Juan où est le quartier général, en occupant des points intermédiaires fortifiés et faisant établir une communication longeant le ravin de l'*Atoyac* qui soit masquée des vues de la place et à l'abri de ses coups. Puis, lorsqu'il a donné toutes ses instructions au chef d'état-major de la division, il se rend à la Laguna de San-Balthazar, n'emmenant avec lui que ses aides de camp, mon camarade Willette et moi.

A la Laguna, où il avait laissé le 51e, il fait envoyer deux compagnies à l'église du village de San-Balthazar pour appuyer la reconnaissance que va y faire le capitaine Darras.

Il donne en outre l'ordre au général de Mirandole de partir avec sa cavalerie pour faire une reconnaissance du côté de Cholula, ville importante située à 15 ou 20 kilomètres dans l'Ouest, sur une des routes conduisant à Mexico, où patrouille la cavalerie du général Comonfort, commandant une armée d'observation venue récemment de Mexico.

Cela fait et ne suffisant pas à son activité dévorante, il emmène deux pelotons de chasseurs d'Afrique et se rend au Molino de Guadalupe, où il ne s'est passé rien d'important depuis la veille. L'ennemi n'a rien tenté contre cette position, mais le fort de Totimehuacan lui a adressé force projectiles, dont quelques-uns ont porté sur le camp du 62e, renversant des faisceaux, traversant des tentes mais ne touchant pas un homme. Cependant, il a fallu modifier l'assiette du camp de façon à le mieux couvrir.

Nous venions à peine d'arriver, que nous entendons une fusillade très vive du côté d'Amatlan à laquelle vient se joindre la grande voix des canons du fort de Carmen qui est juste en face du village de San-Balthazar. Ce tapage est évidemment motivé par les deux reconnaissances envoyées sur ce point. Aussi le général ne s'en inquiète pas et continue sa tournée en se dirigeant vers Amalucan, à l'extrême-droite de sa ligne. Willette et moi commençions à nous

demander quand il s'arrêterait, tout au moins pour déjeuner !

Après avoir prescrit d'envoyer, vers 3 heures après-midi, deux compagnies du 62e prendre position à l'horrible rancho de la Calera qui se trouve dans une gorge du Tepozutchil, pour protéger notre retour, nous nous engageons à pleine montagne dans le plus affreux labyrinthe de roches, d'escarpements, de crevasses, d'escaliers tortueux où on puisse aventurer des chevaux. Nous suivons un itinéraire de chamois, escaladant, grimpant presque, nous glissant entre les roches, obligés parfois de relever nos jambes sur la selle pour éviter d'être écrasé dans des couloirs où le cheval seul pouvait passer. Cette chevauchée dura longtemps pour nous glisser dans les aspérités de la montagne et visiter les postes établis dans ce chaos. Au sommet de la Loma, le général retrouva, très bien retranchées, les deux compagnies de chasseurs avec du canon dominant toutes les approches de la forteresse; à Alamos, sur la route d'Amozoc, le 20e bataillon de chasseurs y est aussi fortement établi. Nous grimpons enfin à l'hacyenda d'Amalucan où le général de Castagny est installé misérablement. Mourant de faim et de soif, nous faisons fête à son déjeuner. Nous apprenons là un fait de guerre invraisemblable : pendant la nuit, 500 cavaliers de Puebla, avec des canons, s'étaient échappés du Cerro de Guadalupe, en rampant dans le fond d'une barranca gardée par le beau général Taboada, du corps de Marquez, qui dormait dans une hacyenda avec sa troupe d'élite, rien que des officiers, portant le titre peu mérité cette nuit-là, de Légion d'honneur. Ceci se passait dans les lignes de la 2e division.

Après déjeuner, le général parcourt la position d'Amalucan, prescrit des travaux de retranchement permettant de la défendre avec un seul bataillon, il ordonne au général de Castagny de venir le rejoindre le lendemain à Mayorasgo, avec le bataillon des turcos et une batterie de montagne, laissant la droite de notre investissement gardée par le 95e

et le 20e bataillon de chasseurs, puis nous reprenons la jolie route de la montagne et, vers la fin du jour, nous arrivons à l'étang de San-Balthazar où le général est très surpris de voir que la cavalerie n'est pas encore rentrée; mais il apprend qu'elle est engagée dans un combat avec Comonfort du côté de Cholula. Il apprend, en outre, que vers 2 heures, le général en chef lui avait envoyé l'ordre d'aller de ce côté, ignorant que, depuis le matin, elle était déjà partie; le général Forey croyait que l'engagement qui avait lieu était livré seulement par deux escadrons, dont un mexicain, qui étaient allés, avec un bataillon de zouaves, escorter l'intendant de l'armée qui opérait depuis le matin une reconnaissance administrative et nutritive !

Cependant, il faisait déjà nuit, et le général était fort inquiet, n'ayant aucune nouvelle sur le résultat de cet engagement. En outre, le ciel était noir et orageux, des éclairs fréquents le sillonnaient et le général craignait qu'il ne tombât une forte pluie qui, en gonflant les eaux de l'*Atoyac*, empêcherait nos escadrons de repasser le gué de San-Martinito.

D'autre part, on apprend que la reconnaissance de San-Balthazar, faite le matin, n'a pas donné les résultats désirés. On a rencontré des forces considérables d'infanterie et de cavalerie qui, formées sous le feu des forts, étaient inabordables; c'est la fameuse fusillade et canonnade que nous avions entendue dans la matinée. Il a fallu renoncer à aller au delà du village de San-Balthazar et même, ensuite, se replier complètement, ayant perdu deux hommes.

Quant au capitaine d'état-major Darras, qui s'était trop avancé, tout en dessinant son croquis topographique, il avait failli être pris par des cavaliers ennemis et n'a dû d'échapper qu'à la vitesse supérieure d'un excellent cheval arabe.

Le général Bazaine, ne voyant toujours pas revenir sa cavalerie, se décida à rentrer à son quartier général. Il faisait une nuit sombre et de larges gouttes de pluie com-

mençaient à tomber; c'est avec peine que nous pouvions reconnaître notre chemin. Enfin, à 8 heures du soir, nous rentrions à Amatlan, juste au moment où l'orage éclatait dans toute sa violence. En même temps, la place se mit à tirer de tous côtés avec acharnement; elle croyait sans doute qu'au milieu de ce désordre de la nature, nous allions tenter quelque attaque de surprise.

D'après le rapport du capitaine Darras, on peut occuper la Teja, ferme située à mi-distance d'Amatlan à San-Balthazar et sur le *Rio San-Francisco*, cela est même nécessaire pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi par les terrains boisés qui le séparent de la place. Aussi, le général donne l'ordre d'envoyer, avant le jour, une compagnie de chasseurs pour l'occuper; et le lendemain matin il va se rendre compte de l'exécution. Après avoir examiné la position et donné des indications pour sa mise en état de défense, il se rend à la Laguna de San-Balthazar pour y voir sa cavalerie et connaître ses opérations de la veille.

Les chasseurs d'Afrique ont, en ce jour, tracé sur le livre d'or de leurs faits d'armes une des belles pages de leur histoire. Je la reproduis telle que je l'ai recueillie, il y a 45 ans, sur les lèvres de ces héroïques cavaliers.

Le général de Mirandole, parti à 9 heures par ordre du général, devait surveiller les environs de Cholula, qui, depuis plusieurs jours, étaient parcourus par des partis nombreux de l'armée de Comonfort.

Vers midi, nos escadrons entrèrent à Cholula après avoir traversé plusieurs villages où nos chasseurs furent reçus avec enthousiasme. A Cholula même, la réception fut des plus brillantes, et tout le beau monde rivalisa avec le peuple pour saluer avec bonheur la venue des soldats français. En même temps, arriva d'un autre côté la reconnaissance administrative envoyée par le général en chef. Celle-ci était faite par l'intendant de l'armée, escorté par un bataillon du 2e zouaves et deux escadrons de cavalerie.

Tout à coup, on annonça l'approche de l'ennemi, et quel-

ques cavaliers s'avancèrent même jusque sur le Cerro, voisin de la ville, et envoyèrent des balles sur les faubourgs. Aussitôt, le général de Mirandole laissa à l'infanterie le soin de garder Cholula et, emmenant toute la cavalerie, il partit au galop. Il fut promptement en présence de l'ennemi qui chargea avec énergie sa tête de colonne, au moment où elle débouchait d'une profonde barranca qu'il fallut traverser. Une lutte vigoureuse à l'arme blanche s'engagea avec nos chasseurs à mesure qu'ils sortaient au galop du ravin. Durant quelques instants, les premiers pelotons furent maintenus, et le général qui était en tête ainsi que ses officiers, furent obligés de combattre le revolver au poing. Enfin, les deux escadrons ennemis, qui avaient chargé avec furie, furent broyés et obligés de se replier sur de nombreux escadrons qui chargèrent à leur tour; mais nos chasseurs étaient enfin sortis du défilé et ils forcèrent l'ennemi à se rallier. Deux fois, les escadrons de Comonfort revinrent à la charge; mais chaque fois ils furent brisés sous le choc de nos cavaliers.

Il leur fallut enfin battre en retraite et rapidement, poursuivis, le sabre dans les reins, par nos escadrons pendant plus de deux lieues. Cette cavalerie avait une forte réserve d'infanterie pour la soutenir; mais, celle-ci, voyant la débâcle, n'avait pas osé s'engager contre cette avalanche de cavaliers victorieux que rien ne pouvait arrêter.

Cependant, après cette longue poursuite, le général de Mirandole, craignant de tomber dans le gros de l'infanterie de Comonfort, fit prudemment sonner « halte » et reprit la route de Cholula où il rentra au milieu des vivats frénétiques d'une population ivre de joie.

Et pourtant, des Français ont osé dire et écrire que nous n'avions pas de partisans dans ce pays !

Dans ce combat, l'ennemi, qui tâtait pour la première fois la valeur de nos cavaliers, attaqua avec une énergie admirable qui ne pouvait être surpassée que par la vigueur et la furia de nos chasseurs.

Parmi ces incomparables cavaliers, les vieux avaient été à Balaklava et à Solférino, les jeunes furent à Sedan où ils emportèrent, dans leur glorieux linceul, l'oraison funèbre du roi de Prusse : « Oh ! les braves gens ! »

Cette valeur fut toujours la tradition des chasseurs d'Afrique et coupables sont ceux qui s'efforcent de détruire dans l'armée française le talisman de la tradition.

Dans cette affaire, nous eûmes 1 officier, 6 chasseurs tués et 20 blessés. Les Mexicains laissèrent 200 morts sur le terrain; quant aux prisonniers, nos cavaliers ne pouvant négliger la proie pour ce qui n'était plus que l'ombre, les laissèrent échapper pour poursuivre les autres. Presque tous nos sabres durent passer chez l'armurier, ébréchés, tordus ou brisés. En somme, les 400 cavaliers de Mirandole avaient culbuté 2.000 cavaliers de Comonfort.

Le général parcourut le camp, distribuant de bonnes paroles, puis se rendit au Molino de Guadalupe où il prescrivit encore l'exécution de travaux de défense devant permettre de garder cette position avec un seul bataillon du 62e; car les travaux du siège vont commencer et il est indispensable d'avoir le plus de monde disponible; d'autant que nous avons par devant nous une garnison supérieure en nombre d'hommes et en canons, et par derrière une armée d'observation nombreuse. Dès lors, le 62e occupera, à lui seul, la position del Molino de Guadalupe et l'étang de San-Balthazar d'où le 51e ralliera la division aux attaques.

En rentrant au quartier général, le général reçoit tous les ordres relatifs au siège, la constitution des états-majors de tranchée, l'organisation du service réparti entre les deux divisions.

Aussi le soir, après dîner, nous montons sur la terrasse pour voir si l'ouverture de la tranchée attire l'attention de l'ennemi. La place tire des coups de canon un peu de tous côtés et ne semble pas se douter qu'on pioche avec acharnement à 500 mètres du fort San-Xavier.

Le 23 mars, à la nuit, commençait le siège de Puebla.

CHAPITRE XIII

ATTAQUES CONTRE LE PÉNITENCIER

Ouverture de la tranchée. — Quartier-général d'Amatlan. — Démonstration contre San-Balthazar. — Ouverture du feu. — Situation dangereuse du dépôt de Tranchée. — Le 26 mars, nouvelle démonstration de la place. — Le 27, ouverture de la 3e parallèle — Conseil de guerre. Le 28, alerte de nuit dans la place. — Ouverture de la 4e parallèle. — Conseil de guerre. — Messe au Camp d'Amatlan. — Feu des batteries de l'attaque. — La tranchée avant l'assaut. — L'attaque. — Mort du général de Laumière. — Occupation du fort. — Dîner à la Tranchée. — Visite au fort. — Spectacle de dévastation. — Attitude du général Bazaine. — Nuit dans la Tranchée. — Au jour, renvoi des troupes. — Retour au camp.

L'ouverture de la tranchée s'est faite sans incidents et sans subir aucune perte. C'est seulement au jour que la défense a découvert les traces de la première parallèle et que le fort San-Xavier a ouvert un feu intense surtout sur les abris où nous avions des tirailleurs, gardiens de l'ouvrage ébauché. En tout cas, dans nos lignes règne le calme et le général va y faire sa tournée d'inspection favorite.

Etant de service, je restai au cantonnement et dus m'immiscer à un incident extra-militaire singulier. Le général en chef, installé au sommet du Cerro San-Juan, était bien placé au point de vue tactique mais fort mal comme confortable. Son immense logis manquait de meubles, et sa maison militaire nous fit demander une partie de ceux dont était largement pourvu le domicile du riche meunier de Mayorasgo.

Satisfaction aussi large que possible fut donnée à notre grand chef; puis, inspiré par cette opération domestique, je

me livrai à mon tour à l'investigation, que justifiait l'état de guerre, du domaine où nous étions établis, qui, dans la circonstance, était un palais relatif avec ses vastes appartements ayant vue sur nos camps et ses galeries ouvertes sur des jardins délicieux. Je furetai aussi dans les bâtiments du moulin et d'une filature de coton mise en grève par les événements. Je découvris alors sur les trames de la filature d'immenses nappes d'étoffe et dans le moulin un bâtiment muré où on cachait du blé. Ayant fait part de ma découverte, le général fit perquisitionner et on recueillit d'une part des milliers de mètres d'étoffe dont on fit des sacs à terre pour nos tranchées, et de l'autre part 300 charges de blé que l'administration envoya sous la meule. J'avais ainsi fait une reconnaissance administrative au moins aussi fructueuse que celle de l'intendant de l'armée à Cholula, où on récolta plutôt des coups de sabre.

En somme, notre quartier général avec ses eaux vives, ses frais ombrages, ses jardins fleuris et des vues qui font rêver, était presque un séjour enchanteur, surtout après les Thébaïdes vécues si longtemps; malheureusement nous n'en jouissions que par intermittence et à petites doses.

Les débuts d'un siège sont peu fertiles en événements importants en raison surtout de la distance relative qui sépare encore l'attaque de la défense. Ce fut le cas des opérations directes contre Puebla; mais la ligne d'investissement de la division Bazaine serrait d'assez près les ouvrages extérieurs de la place et le général la restreignait chaque jour; aussi les défenseurs étaient turbulents et nous harcelaient sans cesse.

Le général avait une activité souvent audacieuse qui déconcertait et embarrassait la défense. Nous avions devant nous, comme points principaux de résistance de la forteresse, trois grands ouvrages couvrant la ligne continue des retranchements qui enveloppaient la ville. Je néglige le fort San-Xavier qui est le premier objectif de l'attaque, et le fort du Cerro de Guadalupe, de triste mémoire, que nous

nous bornons à surveiller; il nous reste le fort de Totimehuacan, ouvrage détaché de l'enceinte, qui commande toute la plaine occupant le centre de notre ligne d'investissement, celui dont nous avons fait parler les canons au Molino de Guadalupe, puis le fort de Carmen en face San-Balthazar, enfin les ouvrages de Morelos qui unissent Carmen à San-Xavier, que l'on nomma plus communément le Pénitencier.

Nous sommes, au 25 mars, déjà tellement rapprochés de ces deux ouvrages que leurs projectiles viennent parfois ricocher devant notre quartier général qu'on a dû protéger par la construction de fortes gabionnades en avant de lui. Cette journée se passa presque entièrement en alerte. Le matin, notre poste de la Teja est l'objet d'une vive fusillade de la part d'embuscades très rapprochées, établies dans la barranca du *Rio San-Francisco*. Nous y courons et le général fait renforcer la position.

Après déjeuner, le fort de Carmen ouvre encore contre la Teja un feu violent d'artillerie. Décidément, l'ennemi prépare quelque coup de force dans la plaine, et nous repartons pour aller à la Laguna d'où on peut veiller sur les deux points attaquables. Le général fait construire des ouvrages détachés pour fortifier ce bivouac quelque peu en l'air et couper toutes les routes venant de Puebla. Le général s'entretenait avec le général de Mirandole, et moi je surveillais les abords de la place, lorsque je découvris, entre le fort de Carmen et le village de San-Balthazar, des masses d'infanterie couvertes par un cordon de tirailleurs et qui semblaient manœuvrer.

En même temps, le fort de Totimehuacan ouvrait le feu sur le Molino de Guadalupe. Je courus prévenir le général qui jugea que cette effervescence indiquait une attaque pour percer notre ligne de la plaine en faisant, sur un point, un puissant effort, probablement vers Molino de Guadalupe où il courut après avoir fait prendre des précautions d'attente.

Tout est à prévoir, car le temps orageux paraît devenir

favorable à un coup de main, et puis il est cinq heures et la nuit approche. Le général donne ses instructions à la position del Molino de Guadalupe et revient au galop à Mazatlan. A peine descendu de cheval, il se rend à ses postes avancés et prescrit toutes les mesures que commandait la situation; il tient prêtes ses troupes pour se porter à la Laguna ou pour former des réserves à Amatlan, si l'attaque se faisait sur nous. Enfin l'orage parut dissipé sur terre comme au ciel; la nuit se passa dans le calme et un silence qui ne fut troublé que par des canonnades intermittentes de la place.

Mais le réveil du lendemain fut bruyant car, dès 5 heures, nos batteries enfin achevées et armées de 32 pièces, ouvrirent le feu sur San-Xavier et tirèrent pendant deux heures. La place répondit avec furie de tous les forts ayant vue sur les attaques. Ce feu porta principalement sur notre dépôt de tranchée et y fit beaucoup de mal.

Cet établissement, si important cependant, est situé de façon déplorable; c'est un véritable nid à boulets; il est plus dangereux que les tranchées elles-mêmes, et les travailleurs qui y vont prendre leurs outils sont obligés de le traverser au pas de course. Du reste, les nouvelles de la nuit sont peu satisfaisantes, panachées « bonnes et mauvaises » : le Pénitencier a été atteint et fortement endommagé, mais la défense a démasqué, sur notre gauche, une batterie de 4 pièces, construite, sans doute, depuis l'ouverture de nos tranchées, qui enfile la première parallèle et prend d'écharpe une de nos batteries. Le couvent de San-Xavier est rempli de troupes, mais l'ouvrage en terre qui l'enveloppe paraît complètement abandonné, et pourtant des travailleurs sont venus avec beaucoup d'audace pour réparer les parapets, mais ils ont été débusqués et chassés par nos tirailleurs des gardes de tranchée.

Le 16, la garnison ébauche encore une sortie double contre notre ligne, l'une vers Molino de Guadalupe, l'autre vers San-Balthazar; mais nos troupes s'habituent à ces exercices,

et les renforts se portent sur les points indiqués ; à la nuit, l'ennemi rentre chez lui et nous chez nous.

Toutes ces manifestations esquissées à l'extérieur sans résultat sont cependant inquiétantes, car elles se produisent de tous les côtés et semblent destinées à nous donner le change pour tenter pendant la nuit un mauvais coup sur un terrain imprévu par nous.

Aux tranchées, on a ouvert la troisième parallèle qui, au matin était à peu près couverte, mais nous avons subi quelques pertes.

Dans la journée, le général en chef a tenu un conseil de guerre où on a décidé de tenter, pendant la nuit, d'enlever le Pénitencier par surprise. Cette nouvelle réjouit tout le monde, mais, dans la soirée, on changea de projet et on résolut l'ouverture d'une quatrième parallèle pour rapprocher davantage notre point d'appui du fort attaqué. C'était assurément plus sage qu'un coup de force dans des conditions médiocres, qui aurait pu renouveler la malheureuse affaire de Lorencez.

Du reste, à ce propos, un incident, étrange en raison de son opportunité, se produit dans la soirée. Un officier d'état-major mexicain, qui vient de déserter, nous arrive de Molino de Guadalupe. Il se dit aide de camp du général O'horan, et prétend que, dans la nuit d'avant, on aurait pu enlever le pénitencier qui était abandonné; il engage beaucoup à faire cette tentative. C'est peut-être vrai, mais ses dires ne paraissent pas vraisemblables. En tous cas, nous espérions bien qu'on ne se fierait pas aux racontars d'un officier déserteur qui pouvait fort bien avoir été expédié ainsi pour nous engager à faire une sottise. Le général nous parut être absolument de cet avis.

En tout cas, les événements de la nuit controuvèrent les dires et les conseils de ce louche personnage et prouvèrent que la place veillait.

En effet, vers 2 heures, éclatèrent subitement une fusillade et une canonnade acharnées du Pénitencier et des ouvrages

voisins. Le général m'envoya faire une ronde dans les postes avancés d'Amatlan pour recommander une grande vigilance, car cette explosion des feux de la place que rien ne semblait justifier de notre part pouvait être un retour offensif contre nos attaques et nos positions qui les avoisinaient.

Au matin, nous apprenons la cause de cette alerte bruyante. Pendant la nuit, quand la quatrième parallèle eut été bien amorcée, un capitaine du génie et un des officiers de tranchée, accompagnés de deux hommes, s'étaient glissés jusque dans le fossé du fort pour en faire la reconnaissance, mais ils avaient été découverts et obligés de revenir précipitamment. La place avait aussitôt ouvert le feu formidable que nous avions entendu. Evidemment on crut dans la forteresse que l'attaque de nuit allait se produire et que nos tranchées étaient bourrées de troupes. Le feu fut si violent que les travailleurs de la troisième parallèle, encore imparfaitement couverte, avaient été obligés de se replier dans la deuxième.

Ce tumulte intempestif avait aussi mis en alerte les troupes del Molino de Guadalupe qui passèrent la deuxième partie de la nuit sous les armes, ayant cru apercevoir une tentative d'évasion de la place. Cette crainte était sans doute justifiée, car se voyant ainsi resserrée, la garnison devait chercher à envoyer au dehors les bouches inutiles et principalement la cavalerie qui restait encore et ne pouvait plus servir à rien au milieu du réseau serré de retranchements dont nous avions entouré la forteresse.

Dans la journée, le général en chef vint passer la revue de notre cavalerie et distribuer quelques décorations aux glorieux vainqueurs de Cholula; il prononça une allocution de circonstance et, après un défilé brillant comme une charge, chacun retourna à son camp.

En revenant, le général s'arrêta au quartier du général de Castagny où nous devions trouver une note plus gaie que dans le discours que nous venions d'entendre ; car Alexandre de Castagny, en outre de sa valeur comme officier

ASSAUT DU PÉNITENCIER (Fort de Puebla), 29 Mars 1863.

général, était un type d'une originalité peu ordinaire : un autre chevalier de Braque. Aussi unissant sa chevaleresque bravoure à cette originalité, il exposa au général Bazaine un projet peu banal pour enlever Puebla de vive force.

Dès qu'on aurait pu pratiquer une ouverture dans les remparts de la forteresse, il se mettrait à la tête de ses turcos, absolument nus, n'ayant pour effets militaires que la chéchia et les godillots, et se précipiterait en trombe à travers la ville poussant des hurlements épouvantables qui terroriseraient les Indiens se croyant poursuivis par les démons déchaînés; il ouvrirait ainsi un passage à l'armée.

De Castagny l'aurait fait avec autant de gravité que d'impétuosité, et il ne serait pas imprudent de croire qu'il aurait réussi. Il n'en faut parfois pas autant pour provoquer des paniques irrésistibles.

Malgré la saveur antique du projet, le général Bazaine ne crut pas devoir l'offrir au général Forey dont le formalisme aurait pu s'offusquer. Il resta pour nous une note divertissante au milieu de tant d'autres qui ne l'étaient pas.

En quittant cet humoristique général, nous revenions à Amatlan, lorsqu'arrivé à la fameuse gabionnade qui barrait la route venant de la ville, on découvrit, à quelques centaines de mètres en avant, une sentinelle avancée mexicaine qui nous donna la contre-partie du projet d'assaut du général de Castagny. Cet héroïque soldat voulant quitter la place, avait mis son fusil au pied d'un arbre, s'était dépouillé de tous ses vêtements et s'était faufilé tout nu jusque dans nos lignes.

Pour finir la journée, nos batteries rouvrirent le feu pendant une heure; mais la place répondit si énergiquement qu'il nous parut que le Pénitencier semblait posséder encore une vigueur des plus respectables.

Le 29 mars, à 7 heures du matin, le général se rend au Cerro San-Juan où il est appelé en conseil de guerre. En passant au dépôt de tranchée, nous prenons les nouvelles de la nuit. On a occupé un établissement de bains situé en

avant de Santiago, près de la ville, sur le *Paseo* et sur le flanc de San-Xavier; des officiers sont même allés se promener sur le *Paseo*. On croyait alors pouvoir s'élancer en ville; mais le général en chef s'y est opposé fort sagement, car cette sorte d'abandon et de somnolence de la garnison ne devaient être qu'apparents. Du reste, l'occupation de Los Banos a motivé, durant la nuit, une fusillade qui a troublé tous les camps.

A la sortie du conseil le général paraît satisfait, mais il ne dit rien de ce qui s'y est passé et nous revenons rapidement à Amatlan car nous sommes au dimanche des Rameaux et l'aumônier attend le retour du général pour célébrer l'office.

L'autel est dressé sur le bord du canal d'Amatlan, dans le camp du 51e. Il est formé de gabions enguirlandés de feuillages et de roses; quelques tambours soutiennent la table où est posée la pierre sacrée; quelques bougies inclinent, sous une brise timide, leurs flammes vacillantes; un Christ appuyé sur une croix de feuillage, domine l'autel. Durant la messe, une musique fait entendre les plus douces symphonies pendant que les accents brutaux des canons de Puebla font trembler l'atmosphère.

Le même concours que d'habitude, les mêmes personnages entourent le général. Ce sont des officiers et un grand nombre de soldats qui viennent de tous les points du camp se découvrir devant l'autel. Un observateur attentif pouvait remarquer que ces braves gens étaient plus nombreux et plus recueillis que lorsqu'on disait la messe à Nopalucan ou ailleurs. C'est que, depuis quelques jours, ces hommes s'habituent à regarder la mort de près, et qu'en exaltant leur courage, le danger réveille également en eux le sentiment de la religion. Aussi peut-on constater qu'un grand nombre d'entr'eux sont émus en entendant cette parole timide mais pénétrante du prêtre que l'éclat des détonations cherche en vain à dominer.

Pour nous tous, cette messe a un caractère plus solennel

que d'habitude; pour quel motif ? nous l'ignorons cependant; mais ce doit être le résultat d'un sentiment instinctif. Une voix mystérieuse semble nous murmurer qu'un grand danger nous attend, nous guette. Et puis, nous remarquons que le front du chef est plus absorbé, plus soucieux que de coutume; il a même l'air plus recueilli.

Enfin, l'office se termine, et quand un chœur de soldats a chanté le *Domine Salvum*, la foule se disperse et le général rentre à son quartier général. Aussitôt le chef d'état-major vient s'entretenir longuement avec lui et recevoir des ordres. Quand le général reparut, il était plein de gaieté et nous appela à déjeuner. Le repas se passa très joyeusement, d'autant qu'il faisait un temps superbe et que nous déjeunions dans la galerie ayant sous les yeux le ravissant paysage de l'*Atoyac*.

Au dessert, le général, qui nous avait ménagé une surprise, nous annonce qu'à une heure nous monterons tous à cheval avec lui, munis de nos armes, et que nous allons donner l'assaut au Pénitencier. Ce fut parmi nous une explosion de joie, car nous n'avions jamais pensé devoir être de cette fête, puisque c'était, pour ainsi dire, la 2e division qui tenait dans ses lignes les opérations du siège. Et puis, non seulement nous sommes de la partie, mais nous serons les seuls à en être.

Les troupes désignées pour donner l'assaut sont, en première ligne, un bataillon du 2e zouaves et le 1er bataillon de chasseurs, corps de la 2e division qui ont demandé l'honneur d'être en tête, ayant été les gloires malheureuses du combat du 5 mai 1862. Cette faveur a été accordée, et c'est justice. Les troupes de la 1re division forment la seconde ligne; elles se composent d'un bataillon du 51e et d'un bataillon du 3e zouaves. Le colonel Garnier, du 51e, fera fonction de général de tranchée et le général Bazaine commandera l'assaut.

Les troupes arriveront à 2 heures dans les tranchées.

A 4 heures, toutes les batteries ouvriront le feu qui durera

jusqu'à 5 heures et, deux minutes après, le général Bazaine donnera l'assaut. Voilà un joli programme tracé par le général en chef; nos soldats se chargèrent de l'exécution.

A une heure, nous partons. Arrivés à la Noria, nous laissons nos chevaux qu'on ramène au camp et nous allons à pied au dépôt de tranchée où se trouvent le commandant Billard, major de tranchée, c'est-à-dire le grand ordonnateur, et MM. de Gallifet, Davenet et Thulpin, aides-majors de tranchée. Le général les réunit dans un gourbi, leur expose ses projets et leur communique ses ordres; il insiste principalement sur la manière d'introduire les troupes dans les tranchées, de façon à ne pas donner l'éveil à l'ennemi.

Puis, nous nous engageons dans les tranchées pour en faire une reconnaissance complète. Les travailleurs achèvent d'en sortir, et il ne reste que les gardes qui occupent San-Mathias et Santiago; ce dernier point est relié à la quatrième parallèle par une communication assez mauvaise du reste. Il ressort de cette inspection qu'on s'est trop pressé de donner l'assaut, car les travaux d'approche sont encore imparfaits; la quatrième parallèle, en certains points, n'est qu'incomplètement défilée et les boyaux de communications qui la relient à la troisième sont trop étroits et parfois pas défilés du tout, conditions qui rendent la circulation lente, difficile et par endroits dangereuse. En examinant le terrain en avant, nous voyons que les abords de la place présentent l'aspect d'une solitude complète; c'est le *Paseo* absolument nu; et, en face de nous, s'étale une longue ligne de maisons à un étage et terrasses. A gauche, à 60 mètres de l'extrémité de la quatrième parallèle, se montre le saillant que nous allons attaquer; toutes ses embrasures sont masquées par des gabions et, en arrière, s'élève le Pénitencier, énorme bloc de maçonnerie puissant et sévère, et pourtant la face du côté de nos attaques est fortement endommagée par le feu de notre artillerie; des brèches immenses sont pratiquées dans les étages supérieurs; et, si cela ne peut nous servir pour pénétrer, au moins l'ennemi ne peut y

tenir des défenseurs. Au travers de toute cette matière inerte, rien de vivant n'apparaît, rien ne remue, rien ne bruit, c'est un silence de mort.

A 2 heures, les troupes arrivent, entrent par petits détachements, pour ne pas éveiller l'attention, et le général Bazaine les place lui-même.

Dans la quatrième parallèle, celle de laquelle on bondira pour l'attaque, sont établies, à la gauche, deux compagnies du 1er bataillon de chasseurs et une du 2e zouaves, placées sous les ordres du commandant de Courcy; à la droite, deux compagnies du 2e zouaves et une de chasseurs commandées par le commandant Moraud. Les hommes sont assis sur les gradins de franchissement, les carabines entre les jambes et aussi serrés que possible. Ce sont les deux premières colonnes d'assaut.

Dans les communications, en arrière, sont placés deux groupes identiques qui constituent les deuxièmes colonnes. Puis, le 3e zouaves remplit la 3e parallèle et le 51e les communications en arrière; ces troupes sont debout ou assises à terre, elles forment les réserves. Un petit détachement de sapeurs du génie, munis d'échelles, de pioches et de haches, commandé par le capitaine Barillon, et un détachement d'artillerie portant des pétards et des outils d'enclouage des canons, sous les ordres du capitaine de Miribel, sont réunis à la gauche de la quatrième parallèle, prêts à s'élancer en tête de la première colonne pour lui frayer le passage des obstacles.

Ces dispositions prises, les commandants des colonnes d'attaque reçoivent les derniers ordres du général Bazaine qui va se placer avec ses officiers à la gauche de la parallèle d'assaut. Enfin, tout reste immobile et un silence absolu s'étend sur toute la scène et l'imposant décor qui l'environne.

Quatre heures sonnent; toutes nos batteries ouvrent un feu général, concentrant leur tir sur le Pénitencier pour en déloger les défenseurs. La nappe de feu est tellement rasante

que les boulets passent à deux pieds au-dessus de nos têtes; mais le tir est si précis et assuré qu'il ne se produit aucun accident; cependant, un sapeur du génie ayant commis l'imprudence d'élever la tête au-dessus du parapet, eut la mâchoire emportée. Ce feu violent devait durer une heure, et nous suivions avec intérêt son effet sur les bâtiments de San-Xavier; la façade du Pénitencier était de plus en plus mise à jour; mais nous constations avec regret que le parapet en terre ne se désagrégeait pas suffisamment; aucune brèche sérieuse ne se produisait.

Cependant, les minutes de cette heure d'attente solennelle tombent une à une dans le passé, l'émotion grandit et fait battre violemment les cœurs qui vont se lancer dans l'inconnu. Là-bas aussi, de l'autre côté des 60 mètres séparant les éléments du choc qui se prépare, les Mexicains semblent se recueillir; tout est calme autour d'eux, et quelques canons seuls répondent mollement à notre feu acharné; les autres attendent..

Enfin le feu cesse tout à coup et, au milieu d'un silence glacial, on entend clairement tinter avec lenteur cinq coups à une horloge voisine de la ville. Un frémissement indéfinissable parcourt toute la tranchée, les regards s'animent, les hommes assis se retournent avec précaution, passent sans bruit leur baïonnette au bout de leur carabine où ils l'assurent vigoureusement et restent courbés en avant comme la panthère qui va s'élancer. A cet instant suprême, les énergies s'avivent, les ressorts se tendent, les âmes s'élèvent vers un idéal que comprennent seuls ceux qui ont vécu ces minutes émouvantes de la vie qui peut-être va finir !

Ce spectacle d'un instant fut le plus beau qu'il m'ait été donné de contempler, le plus impressionnant que l'homme puisse inspirer; c'était l'héroïsme dans l'immobilité.

A cinq heures et une minute, le général Bazaine monte sur le dernier gradin de franchissement et, se tournant vers ses soldats qui fixent sur son visage impassible des regards étincelants de feu et d'impatience, il commande d'une voix

vibrante : « Premier échelon de zouaves et de chasseurs, en avant, vive l'Empereur ! » Aussitôt, officiers et soldats bondissent au dehors, en hurlant : « Vive l'Empereur ! » et se précipitent vers le saillant du bastion.

Au moment où la première chéchia de zouave paraît sur le talus de la tranchée, toutes les maisons qui bordent le *Paseo* disparaissent dans un nuage de fumée et une grêle de balles pleut de toutes parts; tous les canons d'alentour s'éveillent également, et les boulets, les obus et les volées de mitraille se croisent sur la tête de nos colonnes.

Nous espérions surprendre l'ennemi; mais il était parfaitement prévenu et sur ses gardes.

Dès que les premières colonnes ont disparu dans le fossé du fort et escaladé le parapet, le général lance les deux suivantes et fait avancer les deux bataillons de réserve dans la quatrième parallèle et les communications en arrière.

Les deux premières colonnes lancées n'ont fait qu'un bond jusque dans le fossé, malgré les trous de loup et les aloès établis en avant; de là, elles ont sauté sur le parapet et se sont rué dans l'ouvrage, renversant tout à la baïonnette. Les deux colonnes lancées après, ont suivi le fossé pour chercher la porte du fort, selon l'ordre qu'elles en ont reçu.

Au bout de vingt minutes, on est maître complètement de la forteresse et on travaille à se fortifier pour s'y maintenir.

Les premiers coups ont été durs pour nous, et on compte déjà bon nombre de victimes. Après le départ des premières colonnes, le général Bazaine regardait par dessus le parapet et montrait au général de Laumière, commandant de l'artillerie, les maisons qui bordent le *Paseo*, en lui exprimant le regret qu'on n'ait pas dirigé sur ce point une partie de nos pièces; tout à coup, le général de Laumière chancelle et tombe à la renverse dans les bras des officiers qui entourent les deux généraux; il a reçu une balle au front, comme mon camarade Fourgue à Las Vigas, qui lui aussi était tombé dans mes bras. A côté de là, et presque en même temps,

le colonel Garnier est frappé par un biscaïen qui lui traverse le bras et va se loger dans les reins.

Enfin, l'ennemi fait, sur la gauche, un retour offensif pour tourner le fort et le reprendre avec nos troupes qui l'occupent. Aussitôt, le général Bazaine, attentif à tout ce qui se passe, lance une compagnie du 3e zouaves qui, longeant le fort, fait promptement rebrousser chemin à cette colonne offensive et se loge dans les parapets du fort pour surveiller ce côté menacé. Bientôt, on vient demander des munitions pour les premières colonnes, mais on a commis la négligence coupable de ne pas avoir établi, dans la quatrième parallèle, des petits dépôts de munitions. On doit en faire incomber la faute au manque de prévoyance du major de tranchée. On est obligé d'aller au moins à la première parallèle, et de perdre un temps précieux pour réparer cette faute. Alors le général lance deux autres compagnies de zouaves pour apporter leur contingent de feu à ceux qui en manquent.

Dès lors, on est à peu près assuré de conserver notre conquête gardée par trois vigoureux bataillons. Mais il commence à faire nuit, et le général n'ayant plus que trois compagnies de zouaves et un bataillon du 51e pour faire face aux éventualités, envoie chercher le second bataillon du 3e zouaves à son camp de la Noria d'où il vient directement, sans passer par les méandres des tranchées.

Les communications avec le fort conquis sont lentes et difficiles; alors, dès la nuit close, le général Bazaine donne l'ordre au directeur du génie, le colonel Viallat, d'ouvrir rapidement une tranchée reliant la gauche de la quatrième parallèle avec le saillant d'attaque du fort. On est obligé de faire ce travail en sape double, car on est battu des deux côtés par les forts de Santa-Anita, à gauche, et de Morelos, à droite. Cent travailleurs de bonne volonté saisissent la pelle et la pioche, et on court chercher des gabions. Hélas, il en manque aussi et il faut commencer le travail à découvert, en attendant qu'on en apporte du dépôt de tranchée !

Cette ouverture de communication est faite d'une façon magnifique; le général Bazaine, debout en plein champ, au dehors de la tranchée, avec le colonel du génie, surveille le travail et encourage les hommes par son exemple et ses paroles rassurantes. Beaucoup d'hommes tombent la pioche à la main, mais ils sont aussitôt remplacés.

Pour ceux qui, comme moi dans la circonstance, instruments sans initiative et passifs, n'ont qu'à rester à côté du chef, attendant, impassibles, qu'il lui plaise de donner des ordres, le spectacle n'a pour eux que du pittoresque et ils peuvent l'admirer dans toute sa splendeur et son effrayante magie. Je dois avouer que dans un pareil cataclysme l'émotion naturelle et l'admiration se partagèrent seules mes impressions. Nous étions battus de tous côtés par 50 bouches à feu qui semaient à l'envi boulets et obus. Devant nous, des milliers d'hommes embusqués dans les maisons nous couvrent de balles à travers une infinité de créneaux disposés en trois étages jusqu'aux terrasses. Toutes les rues qui aboutissent sur le *Paseo* sont barricadées et garnies de pièces de campagne qui nous couvrent de mitraille. Ces volées passent en nappes sur les tranchées et fauchent les champs d'alentour. C'était une splendide horreur, et à chaque instant, je pouvais recevoir mon général tombant lui aussi dans mes bras. Tout en rêvant sur les aléas de cette situation insolite, je me disais parfois qu'à cette heure où on dîne je serais assurément mieux sur un boulevard de Paris.

Vers 8 heures, la communication commence à s'approfondir; les hommes sont en partie couverts; on pourrait, à la rigueur et promptement, faire passer des troupes dans le Pénitencier. Le général Bazaine fait alors prévenir le général en chef que nous sommes décidément maîtres de la forteresse. La fusillade s'est légèrement calmée, mais le feu d'artillerie redouble, si c'est possible.

Dès lors, tranquille à l'égard de son œuvre, le général consent à venir goûter au dîner qu'on vient de nous appor-

ter. Triste dîner ! Nos hommes, rencontrés dans les tranchées par certains boulets malencontreux, se sont bousculés les uns les autres, ont perdu la moitié de nos provisions, et la plus importante encore, la boisson. Pour comble d'infortune, il fallut qu'un incident, qui pouvait être tragique, vînt troubler notre modeste et frugal repas. Nous étions attablés... sur nos genoux, au fond de la parallèle; le général avait un pliant, les autres avaient le sol pour siège et moi j'étais assis sur le premier gradin de franchissement, tournant le dos à la place; je tenais à la main mon verre de café, lorsqu'un fracas effroyable se produit au-dessus de ma tête, tout s'ébranle autour de nous et une avalanche de terre et de poussière nous couvre tous et remplit mon malheureux verre de café. C'était une bombe qui avait chuté sur le parapet de la tranchée et avait produit tout ce désordre, dont je devais en somme me réjouir, car tout est relatif dans ce monde; si, en effet, la dame bombe avait allongé de un ou deux mètres sa trajectoire, j'étais aplati. Le général trouva l'aventure plaisante, et moi aussi. Rien ne nous sollicitant plus à rester à table, nous allumâmes un cigare et nous suivîmes le général qui allait rendre visite à sa jeune conquête. Singulière visite du reste !

La communication est encore très incomplète et on y est absolument à découvert; mais nous passons sans incident et nous entrons dans le fort. Le général, suivi par des officiers d'artillerie et du génie, commence sa reconnaissance par l'ouvrage en terre, il parcourt tout le front d'attaque puis le front de droite, faisant à chaque pas des observations ou donnant des ordres aux officiers compétents. Cette promenade sous la pâle lumière de la lune et à la clarté des explosions est la chose la plus fantastique qu'on puisse rêver. On se croirait aux Enfers, au milieu d'un chaos éclairé par des feux sataniques. Le fort est bouleversé comme par un tremblement de terre; c'est une destruction générale et on ne sait où mettre le pied dans ce dédale d'excavations, petits cratères creusés par les bombes et des blocs de ma-

çonnerie tombés des murailles du Pénitencier. Au milieu de toutes ces ruines inertes, ce qui est plus hideux encore c'est qu'on foule des ruines palpitantes; on marche, on trébuche sur des cadavres écrasés, brûlés ou sur des blessés gémissants. De distance en distance, nos zouaves, noirs de poudre, accroupis par petits groupes le long des parapets, derrière des amas de décombres, guettant l'ennemi et se couvrant contre la pluie de fer qui tombe autour d'eux, ont l'air de vrais démons. Pour nous distraire de l'affreux spectacle que nous foulons aux pieds, le passage incessant des obus en feu nous sollicite souvent à lever les yeux vers le ciel. C'est vraiment magique que le pétillement, le sifflement de ces petits météores qui sillonnent l'obscurité de leurs traits de feu et tout à coup éclatent avec un fracas sinistre, ou bien vont se heurter contre la muraille voisine pour revenir tomber à nos pieds embarrassés.

Quelquefois des projectiles plus brutaux encore viennent troubler notre fantastique promenade : ce sont des pans de murs qui s'abattent près de nous et nous couvrent de poussière, de plâtras, voire même de moëllons; ou bien un clocher du couvent qui détache un fragment de sa coupole.

Tout ce déchaînement diabolique n'inspire naturellement qu'une confiance très limitée dans notre sécurité, et c'est dans ces circonstances tragiques que se révèlent les vertus guerrières que doit posséder un soldat, lorsque celui-ci est le chef qui porte le bâton du commandement supérieur. Dans les conditions où le mouvement n'exalte plus le moral, ou l'immobilité obligatoire le déprime au contraire, les manifestations entraînantes, le sabre menaçant, le verbe haut du chef que sollicite le mépris du danger, ne sont pas opportunes; elles sont inutiles et sans effet. Il faut alors, ce qui est précieux et plus rare, la bravoure calme, froide mais communicative qui modère les impatients, les ardents, rassure les timides. C'était, chez le général Bazaine, une qualité métaphysique développée d'une façon remarquable. Nous n'étions cependant pas des pusillanimes, nous autres

qui l'entourions; car la seule crainte que nous éprouvions était celle des dangers auxquels il s'exposait et qui pouvaient à chaque instant nous enlever le chef en qui reposait toute la confiance de l'armée. Et pourtant c'était avec admiration que nous le voyions si calme, si posé, le cigare aux lèvres, donnant partout ses ordres avec la quiétude la plus parfaite, faisant lever le plan de l'ouvrage qu'il a conquis et qu'il défend maintenant, mettant une coquetterie chevaleresque à s'arrêter sur les points où on lui signale le danger comme constant et inévitable. En agissant ainsi, il ne cherche pas, par une inutile forfanterie à braver la mort, car au fond et comme tout le monde, il tient à la vie; mais il a un but plus élevé; il veut par son calme et sa sérénité inspirer la confiance à ses soldats qui vont passer la nuit dans cet enfer et leur montrer qu'il n'est pas dangereux de dédaigner le danger.

Quant à nous qui suivions cet homme captivant et charmeur, nous avions l'apparence d'un groupe de flâneurs désœuvrés. Il est vrai que nous assistions à la plus épouvantable féérie dramatique qu'on puisse imaginer en cauchemar.

Et pourtant nous n'étions pas au bout des horreurs sinistres ! Car, en pénétrant dans l'intérieur du couvent de San-Xavier, un spectacle épouvantable nous arrache des exclamations de stupeur. La cour est couverte de gens affreusement mutilés, hachés, et, sous la voûte qui s'ouvre du côté de la ville, une grande porte vomit des nuages de fumée rouge et des tourbillons de flammes. C'est un magasin de munitions auquel les Mexicains ont mis le feu en quittant le fort. De minute en minute, une caisse de cartouches s'enflamme et des bouffées de soufre et de salpêtre en feu se précipitent au dehors; un roulement continue gronde dans cette fournaise et la monotonie de ce bruit lugubre n'est troublée que par les détonations des bombes qui éclatent. Mais, il y a plus horrible encore. Dans ce foyer ardent, dans ce cratère en éruption, il y a des Mexicains enfermés

par leurs chefs qui se tordent dans les souffrances d'une effroyable agonie; ce sont des prisonniers qu'on a oublié de délivrer. Et nous sommes impuissants à soulager toutes ces douleurs. Nous n'avons pas d'eau pour tenter d'éteindre l'incendie et nous sommes condamnés à rester spectateurs impassibles de ces scènes affreuses. Le général voyant qu'on ne peut rien faire, s'éloigne de ce lugubre spectacle et pénètre dans la partie du fort qui fait face à la ville. C'est un redan où se trouve la porte par où s'est retiré l'ennemi. Là, sont établis les zouaves et les chasseurs des premières colonnes d'assaut. Ils ont barricadé la porte, ont mis en batterie un obusier de montagne laissé par les Mexicains et garnissent le parapet du côté de la ville. On commence à établir, à l'intérieur de cet ouvrage, une communication, car tout le terre-plein est battu de tous côtés et les projectiles qui frappent contre le couvent retombent dans le redan; aussi le sol est couvert de morts et de blessés, et la fusillade incessante en augmente le nombre. Le général prescrit des mesures à prendre, des travaux à exécuter, et continue son exploration par la face gauche du fort. Il s'arrête dans une grande salle transformée en ambulance légère où on donne les premiers soins à bon nombre de blessés tant mexicains que français. Il y a encore de ces malheureux épars de tous côtés; mais ce ne sera guère qu'au jour qu'on pourra les secourir.

Enfin, après une heure et demie de circulation au milieu de toutes ces horreurs, de toute cette destruction, de toute cette mort, nous rentrons intacts dans la tranchée. Il était vraiment merveilleux que sur une douzaine d'officiers qui suivaient le général Bazaine, pas un n'ait été blessé, quand, à chaque instant, ils pouvaient, tous à la fois, être plus ou moins détériorés.

Il est minuit, le colonel Hennique vient remplacer le colonel Garnier, grièvement blessé. Le général l'envoie prendre le commandement du fort. Puis, il s'assied dans la tranchée pour prendre quelque repos. Quant à moi, je me couche

adossé contre le talus intérieur de la tranchée. Bien que le feu de l'ennemi continuât à faire un vacarme infernal, rien ne put m'empêcher de m'endormir; mais il me fit faire des rêves diaboliques où je me voyais poursuivi par des crochets de fer rouge, pendant que des obus étincelants et des boulets noirs roulaient dans mes jambes. Car il faut remarquer ce phénomène étrange, que lorsqu'un homme a eu des émotions, éveillé, il y rêve en dormant, mais avec incohérence. Les physiologistes prétendent que c'est l'intelligence qui continue son œuvre sans le régulateur de la pensée ou de la raison. Ça doit être vrai, car il paraît que les imbéciles rêvent fort peu; d'où je conclus que certains animaux à qui on refuse l'intelligence, en ont cependant puisqu'ils rêvent.

Vers 3 heures du matin, mon camarade Willette vient m'éveiller pour le remplacer auprès du général, afin de se reposer à son tour. Le pauvre diable, pendant que je dormais, avait veillé auprès du général et l'avait même accompagné dans une deuxième visite qu'il avait faite au Pénitencier. Je quittai sans regret une couche peu confortable et un sommeil empoisonné par les visions et laissai Willette ronfler à son tour. Du reste, on pouvait le faire en paix, car on avait beaucoup travaillé, et San-Xavier n'avait plus à redouter un retour offensif. La communication pour y pénétrer était achevée, beaucoup trop même, car elle est trop large et à peine défilée, et l'artillerie de la place tire toujours avec énergie.

Enfin, le jour luit et vient égayer tous les cœurs après une nuit aussi terriblement agitée. Le général fait demander au commandement en chef de faire canonner les maisons en bordure sur le *Paseo* pour en déloger l'ennemi qui continue à nous faire beaucoup de mal. A 6 heures, en effet, l'artillerie ouvre le feu qui démolit bon nombre de ces baraques et rend, en partie, les autres intenables.

Vers 8 heures, arrive *enfin !* un officier de l'état-major général, le capitaine Loysel, qui vient demander ce que

désire le général. La belle question ! Ce qu'il veut est bien simple; il n'y a plus rien à faire ici; on lui a commandé de prendre le Pénitencier, il l'a pris et il désire rentrer à son quartier général.

Du reste, la place voyant qu'il faut faire son deuil de San-Xavier finit par se lasser de tirer et, après nous avoir envoyé plus de 6.000 boulets depuis la veille, elle suspend son feu.

Le général renvoie alors et successivement ses bataillons, n'en conservant qu'un seul pour le garder. Nos blessés ont été, en grande partie, enlevés pendant la nuit; mais il nous reste encore à subir une pénible épreuve : c'est le défilé des Mexicains brûlés. Ces malheureux sont hideux, repoussants; tout leur corps, leur visage sont grillés; ils n'ont, la plupart, plus de vêtements et ils traînent après eux leur peau et leurs chairs pendantes. Cet horrible tableau soulève le cœur et c'est avec grand'peine qu'on peut leur adresser quelques paroles de pitié. Le général prescrit de porter ces débris informes à son ambulance d'Amatlan.

En somme, nos trophées sont : la forteresse, 250 prisonniers, dont 2 colonels et 8 officiers, 4 canons, des poudres, des munitions, etc.... Ce brillant succès a été acheté par 4 officiers et 50 hommes tués, 11 officiers et 160 hommes blessés. Quant à moi, j'en ai été quitte, dès le début, pour la rencontre bénigne d'un biscaïen, à bout de vitesse initiale, avec la saignée de mon bras qui se plia sous le coup pour frapper violemment mon nez avec mon poignet; ce qui me fit dire que je n'avais été blessé que dans mon amour-propre; aussi la contusion au coude ne compta pas.

Avant de se retirer, le général donna des ordres formels pour qu'on recherchât avec le plus grand soin tous les engins, toutes les ruses que les Mexicains avaient pu laisser derrière eux et surtout les fils électriques. Ces précautions étaient indispensables, car un instant avant, plusieurs zouaves avaient été tués par une bombe qui avait éclaté entre eux. Ce projectile était enterré et il ne sortait qu'un

bout de ficelle fixé à une étoupille placée dans l'œil de la bombe; cette ficelle reliait un couple de bombes; en marchant un homme l'accrocha et fit éclater un des projectiles. Aimable invention !

On vient annoncer qu'on va reprendre le service ordinaire de tranchée, le colonel Labrousse du 1er zouaves, prend le service. Alors le général se rend au dépôt de tranchée. Nous y trouvons nos chevaux et nous montons au Cerro San-Juan.

Le général Bazaine rend compte de sa mission si brillamment accomplie et reçoit du général en chef des félicitations bien méritées. Puis, nous revenons au galop à Amatlan. Il n'était que temps d'arriver pour déjeuner. Le dîner de la veille n'ayant été qu'un vain songe, nous mourions de faim.

CHAPITRE XIV

ATTAQUES DE QUADRES

31 mars, conseil de guerre. — L'intérieur de Puebla. — Alertes de Comonfort. — Echec contre San-Augustin. — Le 6 avril, encore un échec de quadres. — Funérailles du général de Laumière. — Echec du quadre de San-Marco ; affaire Galland. — Projet d'attaque du fort Carmen. — Marché d'Amatlan. — Projet d'attaque du fort Totimehuacan. — Arrivée de M. Dubois de Saligny. — Nouveau plan d'opérations, on reprend la guerre de quadres. — Question des poudres et des projectiles. — Occupation de San-Balthazar. — Sortie contre San-Balthazar le 15 avril. — Combat d'Atlisco. — 18 avril, attaque et prise des quadres 29 et 31. — Incendies tactiques dans Puebla. — Double sortie sur San-Balthazar et Molino de Guadalupe. — Tactique de resserrement de la place du général Bazaine. — Préparatifs pour l'attaque de Santa-Ynès. — Panique mexicaine. — Faute grave commise. — Echec contre Santa-Ynès, le 25. — Conseil de guerre.

Après la nuit d'agitation que nous venions de subir, nous avions quelques droits à un repos au moins relatif; mais il n'en fut rien. Sitôt après le déjeuner, on reçoit l'ordre de partir sur le champ avec toutes les troupes disponibles pour aller prendre position à Las Animas, sur la route de Cholula. Le général fait prendre les armes à tout ce qu'on peut distraire de nos lignes, envoie chercher toute la cavalerie et nous partons en avant. C'est Comonfort qui apparaît avec toute son armée dans la plaine de Cholula et semble vouloir nous attaquer.

Le général Bazaine arrive au galop au delà du point indiqué, il monte sur le plateau voisin et attend les événements. Nous voyons effectivement, à une lieue environ, l'armée d'observation qui manœuvre avec belle contenance et en très

bon ordre; elle comprend au moins 10.000 hommes d'infanterie. La place, de son côté, fait force signaux. Nous restons à notre poste d'observation tout seuls avec nos douze chasseurs d'escorte, et les troupes, à mesure qu'elles arrivent, se massent en arrière à Las Animas.

Après avoir fait quelques évolutions. Comonfort défile devant nous et enfin sa longue colonne disparaît vers la route de Mexico. Nous reprenons le chemin d'Amatlan et les troupes regagnent leurs bivouacs; il est 6 heures du soir.

Cette démonstration extérieure aura été motivée par le vacarme de toute la nuit qui aura fait penser, avec juste raison, qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire et le général Comonfort sera accouru pour faire une diversion et nous faire lâcher prise. Mais la place lui ayant signalé le terrible « trop tard », il se retira et disparut à l'horizon.

Dans la matinée du 31 mars, le général est appelé au quartier général, et pendant son absence je reçois une nouvelle recrue, le général Chacon qui, depuis longtemps, tient la campagne dans le Sud où il a laissé un bataillon et de la cavalerie protégeant des populations qui se sont prononcées en faveur de l'intervention. Il vient avec 50 cavaliers de très bonne apparence faire visite au général. Voilà encore des Mexicains que nous ne venions pas molester.

Les nouvelles des attaques sont peu importantes. Après une tentative infructueuse contre l'église de Guadalupe, située en arrière du Pénitencier, on est parvenu la nuit suivante à occuper cet édifice ainsi qu'un couvent qui en dépend et deux pâtés de maisons, dits *Quadras*. Dans ces deux attaques, nous avons fait 100 prisonniers et tué ou blessé un plus grand nombre de défenseurs.

Le 1er avril, le général Forey est allé visiter le Pénitencier et a daigné manifester son enthousiasme pour le triomphe de l'avant-veille, ne pouvant croire que de pareilles défenses aient été si brillamment enlevées.

Pendant la nuit, aux attaques, on avait fait un bon pas

en avant, en enlevant les cinq quadres bordant le *Paseo*, ainsi qu'une autre église et enfin une partie du fort Morelos, reliant le *Paseo* au grand fort de Carmen et dont les feux gênaient beaucoup nos camps d'Amatlan et notre quartier général. Dans ces combats, l'ennemi a laissé une soixantaine de morts, mais pas un officier (?).

Si jusqu'à présent le travail de nuit a été profitable, celui de jour l'a été également, car notre cavalerie envoyée en reconnaissance « administrative » encore, vers Cholula, a ramené mille mulets chargés de blé.

Cependant, dans la guerre de quadres, notre étoile va commencer à pâlir. En effet, nous venions de descendre de notre terrasse où le général nous hissait chaque soir pour « prendre le frais », ce que nous trouvions être le froid, et jouir du spectacle des étoiles filantes que produisait l'échange des obus et des bombes, lorsqu'éclata une épouvantable fusillade dans les quadres. Le général m'envoya naturellement (?) aux avant-postes de notre fameuse gabionnade pour découvrir les causes de ce feu excessif. J'attendis longtemps sans rien savoir, si ce n'est que notre service de vigilance laissait à désirer, car malgré un vacarme effroyable, on dormait en certains endroits. Je remédiai énergiquement à cet état de choses et revins, vers 2 heures, avec l'espoir, hélas déçu ! d'achever ma nuit dans le sommeil.

Au jour seulement, nous reçûmes des nouvelles mauvaises. On avait attaqué l'énorme couvent de San-Augustin et son église, mais on avait échoué en perdant 60 hommes du 51e.

Pour comprendre cette guerre de quadres, il faut remarquer que la ville est composée de rues rectilignes, se coupant toutes à angle droit, formant ainsi des îlots carrés, d'importance et de dimensions variées, selon qu'ils contiennent les énormes édifices que comportent les couvents et leurs églises.

Dans ces conditions topographiques, la conquête successive de ces îlots devient une opération généralement très difficile. Le procédé d'attaque que nous avions dû adopter

consistait essentiellement à ouvrir, dans un des murs du quadre occupé par nous, une large brèche avec parapet derrière lequel on plaçait un canon ou un obusier qui, à son tour, faisait une brèche dans le mur opposé du quadre attaqué. Lorsque cette brèche était praticable, on y lançait une petite colonne pour prendre pied, on renforçait par d'autres troupes et on continuait à cheminer de maison en maison, de cour en jardin et ainsi de suite, en renversant ou perçant les murailles; jusqu'à ce qu'on fût maître de tout l'îlot. C'était presque une guerre de mine, surtout quand on se butait à des murs de défense construits intérieurement ou à des amas de terre comblant à peu près tout un rez-de-chaussée. Dans cette guerre étrange, où l'ennemi ne peut être abordé directement et à découvert, il faut à l'assaillant un moral à toute épreuve, et encore le moindre avantage coûte souvent fort cher. D'autant qu'il faut reconnaître que les Mexicains déployèrent, dans ces luttes, une opiniâtreté extraordinaire, que soutenait encore le peu de risques qu'ils couraient, étant abrités par des obstacles de toutes sortes, remarquablement appropriés aux dispositions locales; moyens de défense dont le plus redoutable et le plus difficile à combattre était formé par des meurtrières ouvertes dans les planchers supérieurs d'où les Mexicains faisaient feu sur nos hommes occupant le dessous, ou bien faisaient pleuvoir des grenades à main qui éclataient sur leur tête. C'était, en somme, le triomphe des défenses accessoires.

Tel est le principe général qui caractérisa toutes les attaques qu'il nous fallut donner ainsi pendant trop longtemps. Quant à la tactique applicable à de pareilles conditions, elle était presqu'impossible à déterminer d'abord et à suivre ensuite dans toutes les évolutions de la défense.

Cela posé, je reviens à l'attaque du 2 au 3 avril contre San-Augustin. On avait commis la faute de n'ouvrir, dans le quadre ennemi, qu'une brèche insuffisante et à peine praticable, sorte de trou de renards où on lançait les hommes deux par deux, tandis que l'ennemi tenait une masse de

2.000 hommes embusqués derrière, des deux côtés et dessus. En outre, on n'avait pas pris la précaution de masquer suffisamment les deux côtés de la traversée de la rue qui était garnie de barricades transversales, d'où des volées de mitraille, tirées à 50 pas, criblaient nos hommes au passage. On avait bien établi, de chaque côté, des gabionnades, mais celles-ci, non renforcées par des talus en terre suffisamment épais, étaient renversées par les obus enfilant la rue. On s'était trop pressé et l'attaque avait été insuffisamment préparée. Plusieurs officiers voulurent entraîner leurs hommes en se lançant en avant les premiers, mais ils furent aussitôt jetés à terre. Enfin, pour pouvoir enlever nos blessés restés au dehors de notre quadre, il fallut les tirer avec des cordes pour leur faire retraverser la rue.

En somme, tout cela n'était que de la mauvaise besogne et ces résultats malheureux étaient d'autant plus déplorables qu'ils ébranlaient la confiance de nos soldats.

D'autre part, nos approvisionnements s'épuisent, surtout ceux de l'artillerie, il nous faut envoyer à Orizaba un grand convoi pour rapporter des chaussures, effets, vivres et munitions.

Si, dans la lutte acharnée des quadres, les Mexicains nous opposent des moyens matériels de résistance variés et très redoutables, ils emploient aussi des procédés de combat vraiment plus qu'étranges et peu recommandables, dont voici un spécimen assez pitoyable. Dans la lutte de maison à maison, nos hommes occupant un quadre se trouvent, par les ouvertures des maisons, presque face à face avec les Mexicains qui sont de l'autre côté de la rue, mais les fenêtres sont barricadées et, de part et d'autre, on évite de se montrer.

Depuis quelques jours, les Mexicains employaient un singulier moyen pour amener nos soldats à se démasquer. Ils faisaient venir des femmes qui se montraient aux fenêtres pensant bien qu'on respecterait leur sexe et leurs charmes; ces coquines faisaient des agaceries, et dès qu'un de nos

soldats avait l'imprudence de se montrer pour les regarder, il recevait des coups de fusil; mais cette malice ignoble fut vite éventée et nos hommes, enfermant au fond de leur giberne leur curiosité et leur galanterie, se tinrent parfaitement embusqués. Si bien qu'un beau matin, une de ces dames de Puebla, furieuse de ce que le procédé n'eût plus le moindre succès, eut l'insolente idée de retrousser ses jupes et de montrer, par une fenêtre, ce qu'on ne voit jamais en regardant les gens par devant. Hélas ! la plaisanterie fut trouvée par trop grossière, et la malheureuse Mexicaine tomba, frappée mortellement, par derrière !

Ce succès d'estime n'empêche pas que, dans nos quadres, nous eûmes encore cette nuit un nouvel insuccès. On voulait enlever un îlot comprenant deux gros édifices, une caserne et le théâtre del Progresso. On avait bien, cette fois, pratiqué une large brèche et nos hommes s'étaient élancés; ils avaient bien pénétré dans le quadre ennemi, mais les escaliers étaient coupés, les portes murées et de tous les côtés, surtout par les plafonds, pleuvaient des grenades et des balles; ne pouvant trouver d'issue, la colonne d'attaque dut se retirer ayant perdu 15 hommes sans avoir fait à l'ennemi le moindre mal.

Ce nouvel échec augmentait encore le découragement des troupes et commençait à émouvoir le commandement suprême qui, cherchant des expédients nouveaux à appliquer à cette lutte extrêmement désastreuse, se décida à tenter la guerre de mine pour faire sauter ces maçonneries résistant au canon. Mais le service du génie va manquer de poudre ! La situation des attaques devient donc inquiétante, alors qu'au dehors l'attitude du général Comonfort redevient menaçante; car le général Forey fait prévenir que toutes les forces ennemies de l'extérieur se réunissent pour protéger une sortie de la place par Amalucan ou San-Balthazar. Nous avions, du reste, appris par des femmes échappées de Puebla que la garnison faisait des préparatifs pour opérer cette sortie sur les mêmes points.

Nous sommes au jour de Pâques et, n'était la messe du matin, on ne se douterait pas que c'est un jour de grande fête, car sitôt après déjeuner, le général part pour inspecter ses lignes menacées. Je l'accompagne seul; mon camarade Willette, chez qui la lame use le fourreau, épuisé par les dernières fatigues, est arrêté par la dysenterie.

Arrivés à la Laguna, nous apercevons sur les collines du Tepozutchil des mouvements inexplicables que font les chasseurs à pied qui les occupent, tandis que les forts de ce côté tirent sur eux avec rage. Le général se porte vivement à Molino de Guadalupe où il apprend que le colonel Jollivet, qui commande les lignes d'Amalucan, a fait une reconnaissance sur deux hacyendas situées au pied du Tepozutchil et sur le bord du Rietto de la Garita, et que le 20e bataillon de chasseurs qui faisait cette opération a été criblé de projectiles et obligé de remonter en désordre sur ses collines. Une faute a été commise, le général en témoigne tout son mécontentement et donne de nouvelles instructions pour l'avenir.

Cet incident démontre que ces chevauchées répétées du grand chef, qui parfois nous semblent abusives, sont absolument indispensables.

En revenant du Molino de Guadalupe, le général s'arrêta à la croisée des deux routes venant de Puebla et du fort de Totimehuacan pour examiner l'ensemble du terrain où pourrait se faire la sortie annoncée; nous eûmes l'imprudence de rester à cheval. Au bout de quelques instants, nous vîmes trois cavaliers apparaître sur le plateau à quelques centaines de mètres de nous, et nous observer. Nous ne nous préoccupions pas de ces curieux; cependant, je remarquai qu'il y en avait deux, l'un derrière l'autre, qui se plaçaient en tâtonnant sur une même ligne qui aboutissait à nous et, se trouvant ainsi jalonnée, devait passer également par un point invisible pour nous, en raison de la déclivité du terrain en arrière d'eux. Ils restèrent immobiles pendant un moment, puis se jetèrent rapidement de côté. Aussitôt le

fort de Totimehuacan, que nous ne voyions pas, nous envoya un boulet parfaitement pointé qui nous passa sur la tête; la hausse seule était mal calculée. Je compris alors que les deux cavaliers avaient jalonné le tir de la grosse pièce de saillant qui, quelque temps auparavant, m'avait fait les honneurs de son feu. Un deuxième projectile suivit; mais c'était un obus; il était également bien tiré, car il venait droit à nous en bondissant sur la route; il éclata à 20 ou 30 mètres, nous enveloppant de ses éclats, mais sans toucher personne. Il était évident qu'on en voulait à nous et, comme nous étions à cheval, nous avions bien des chances pour être touchés. Enfin, nous reprîmes tranquillement la route de la Laguna, poursuivis encore par quelques projectiles; puis quand nous fûmes hors de portée, le feu cessa.

Ces menaces de sortie, si souvent répétées, préoccupaient justement le général, surtout celle sur San-Balthazar qui était son point faible. Ce village, situé sur le bord du *San-Francisco*, sortant de Puebla et dans un terrain fourré, boisé, était le foyer des avancées de la garnison, presque enclavé dans nos lignes, l'ennemi l'occupant encore mais le jour seulement. Cette situation était dangereuse; si ce point pouvait être la clef pour entrer dans la forteresse, il était aussi celle pour en sortir. Dans ces conditions, le général Bazaine en décida l'occupation, et, dans la nuit, il envoya une compagnie de chasseurs enlever tous les habitants. Il fit occuper, sur un petit tertre en arrière, un épaulement construit pour une batterie couvrant la Teja, afin d'en faire un poste-vigie d'où on surveillait le village et ses abords, le vallon du *San-Franscisco* et les terrains ambiants des forts de Carmen et de Totimehuacan.

Le 6 avril, vers 5 heures, une fusillade très vive éclate en ville et le canon en accuse l'importance; tout indique une affaire sérieuse. Nous savons, en effet, qu'une attaque était projetée pour 3 heures; c'est évidemment cette opération qui a été retardée. A la nuit, l'action paraît s'aggraver et la ville semble embrasée. Mais nous remarquons deux

grands feux brillant sur la cathédrale; ce sont les signaux optiques communiquant avec l'observatoire de Comonfort. Je commençais à en comprendre les traits principaux et j'avais remarqué que les deux feux ainsi placés avaient coïncidé avec un échec subi par nous et semblaient dire : « Tout va bien, les Français sont repoussés. » Plus tard, j'ai retrouvé ces termes dans les dépêches reçues par le Gouvernement, à Mexico. En effet, nous apprenions brièvement que nous avions échoué encore une fois dans l'attaque du couvent de San-Marco.

Le 7 avril, dès 6 heures, j'accompagne le général se rendant aux obsèques du général de Laumière, qui a succombé à l'implacable blessure reçue à côté de lui à l'assaut du Pénitencier. A l'ambulance de Las Animas nous trouvons réunis un grand nombre d'officiers que le service ne retenait pas à leur poste. On attend le général en chef et, sitôt son arrivée, le cortège se met en marche et arrive promptement au cimetière établi sur le versant du Cerro San-Juan, au bord d'une sévère barranca; le sol, fraîchement remué, atteste que bon nombre de camarades mutilés reposent déjà dans ce coin de terre étrangère. Le général Forey prononce un discours plutôt pénible à entendre, où il abandonne trop le défunt pour gourmander injustement les défaillances pénibles de ses soldats, pour menacer Puebla de ses foudres et enfin pour demander à l'assistance de mourir tout entière sous ses murs. Heureusement le commandant de Lajaille, au nom de l'artillerie, adresse à son chef des adieux pleins de cœur et de noblesse.

Après un salut au grand chef, chacun retourne à son camp et nous emportons les tristes détails de l'attaque de la veille.

On devait enlever le quadre de San-Marco; on avait pratiqué deux ouvertures au mur du quadre que nous occupons; des pièces de 12 furent mises en batterie et on battit en brèche. Quand des ouvertures furent pratiquées, on lança deux colonnes composées de zouaves du 1er régiment. Mais

ces troupes furent engagées par petites fractions. Le temps seulement nécessaire pour traverser la rue fut suffisant pour jeter bas la moitié de ces trop petits groupes et, quand le reste eut pénétré dans le quadre, il se trouva en face d'obstacles infranchissables. Enfermés dans d'immenses galeries, fusillés, mitraillés de tous côtés et sans voir par qui, ne sachant où se diriger, ces premiers échelons revinrent précipitamment. On essaya d'en envoyer d'autres qui eurent le même sort. Dès lors, les hommes commencèrent à hésiter, les premiers qui sortaient étaient renversés, un recul se produisait et la colonne refluait dans l'intérieur du quadre de départ. A ce moment décisif, où il fallait tenter un suprême effort, des volontaires de zouaves se présentèrent sous le commandement d'un jeune sous-lieutenant, M. Galland, pour faire une dernière tentative et trouver un chemin dans le quadre ennemi ou y succomber. Ce vaillant jeune homme aurait dû être décoré avant de partir ! Ces 50 braves s'élancèrent et disparurent dans le quadre ennemi. On chercha à les faire suivre, mais le feu sacré était éteint, et la nouvelle colonne préparée reflua en arrière. Dès lors, essayer de nouveau fut impossible. Et pourtant les 50 volontaires avaient passé, mais il ne se trouva plus, en arrière, assez de vaillance pour les suivre, et leur héroïque dévouement resta stérile. Le général de Berthier ne sut pas retendre le ressort. On croyait voir revenir la colonne et on attendit pour lui donner la main, mais elle ne reparut pas. Ce fut, au contraire, l'ennemi qui se montra et, se rapprochant de nos ouvertures, ouvrit contre elles un feu très vif, surtout d'artillerie. Tout espoir de revoir Galland et ses zouaves était perdu et on referma nos brèches pour résister à l'ennemi qui devenait menaçant.

Nous avions perdu 10 hommes tués, 20 blessés et 40 disparus, les volontaires; c'est-à-dire ce qu'il y avait de meilleur !

Le général Bazaine, en apprenant ces détails, fut consterné; il était facile de voir dans ses yeux que s'il avait été

de service et s'il eut commandé les attaques, ç'eut été lui qui serait parti l'épée à la main en tête de ses colonnes et, si ses hommes ne l'avaient pas suivi, il leur aurait montré qu'on doit toujours entrer chez l'ennemi, quitte à n'en pas sortir. Mais ils l'auraient suivi.

Sitôt rentrés au camp, nous repartons à pied pour faire la tournée quotidienne aux avant-postes et nous apprenons que l'ennemi, furieux de la dépopulation par nos soins, du village de San-Balthazar, l'a complètement détruit pendant la nuit; même l'église a été saccagée méthodiquement.

Au retour, le général trouve l'ordre de se rendre, à 2 heures, au Cerro San-Juan, pour prendre part à un conseil de guerre. Que va-t-il sortir de cette palabre? Probablement rien encore ! A l'heure dite, je repars avec mon chef et, pendant les deux heures que dura le conseil, je me morfondis à contempler Puebla. En revenant, je recueille quelques informations édifiantes et caractéristiques sur le grand conseil. La séance a été très animée, les discussions très vives. Le général d'Auvergne a soutenu avec acharnement le système d'attaque par les quadres, dont, paraît-il, il est l'inventeur. Il faut dire que ce vieillard anticipé, qui occupe les fonctions si importantes de chef d'état-major général, a eu, il y a environ deux mois, la funeste maladresse de faire une chute de cheval et de se casser une jambe. Il est pour le moment invalide et ne marche qu'avec deux béquilles. Il n'a donc jamais mis le pied aux attaques et ne peut se rendre aucun compte des obstacles que nos soldats ont à surmonter. Malgré cela, traçant de belles lignes sur le plan de la ville, piquant un quadre à droite, puis un autre à gauche, faisant avancer une aile ou l'autre, il se livre sur cette espèce d'échiquier à des fantaisies tactiques peut-être très judicieuses en rase campagne et soutient ses combinaisons avec une énergie passionnée qui contraste étrangement avec son impuissance physique.

En somme, il ne paraît décidé qu'une chose : c'est qu'on va étudier de nouvelles attaques à entreprendre contre le

fort de Carmen. Cela nous semble être une concession, tout au moins momentanée, faite aux généraux Douay et Bazaine par le général en chef et son chef d'état-major. Ce qui est certain, c'est que le général Bazaine soutient l'attaque d'un fort quel qu'il soit à la place de cette affreuse guerre de maisons qui consommerait toute l'armée avant que la ville ne soit en notre pouvoir. En huit jours, on n'a pris que sept quadres; il y en a deux cents et nous sommes encore loin du Réduit.

Comme conséquence de cette guerre meurtrière sans résultat, nos trois ambulances sont presque encombrées et on a décidé d'occuper immédiatement Cholula où on créera un grand hôpital. La ville sera gardée par deux compagnies de zouaves, un escadron de chasseurs d'Afrique et la cavalerie mexicaine du colonel de la Pena.

Quant aux petits incidents de nos lignes d'investissement, ils sont sans importance. Le colonel Taboada et sa Légion d'honneur ont soutenu un combat de cavalerie. Un sergent, chef de poste à une garita de Puebla, suivi de ses 7 hommes, a déserté avec chevaux, armes et bagages. Ils ont annoncé que la garnison commençait à être fatiguée et qu'on soutient son moral en lui annonçant que Juarez va venir à son secours avec une armée, des vivres et de l'argent.

Pendant la nuit, un corps de cavalerie a tenté de sortir de la place par la route d'Amozoc, où le colonel du 95e l'a obligé vigoureusement à rentrer en ville, lui infligeant quelques pertes.

La reconnaissance de Carmen est faite par le général lui-même avec son chef du génie, le commandant Bourgeois. Etant de service intérieur, je me prive de cette intéressante tournée. En même temps, l'état-major et le parc du génie de l'armée viennent s'établir à Amatlan pour être à portée des attaques nouvelles. Il en est ainsi des services de l'artillerie. Ces dispositions sont de bon augure pour la suite du siège.

Dans la soirée, un petit fait divers caractéristique se pro-

duit, révélant les mœurs étranges que j'ai déjà signalées à l'égard de certaines classes des gens de guerre au Mexique. Un affreux chef de brigands, un professionnel distingué dans le genre, trouvant que le métier ne rend plus et n'est plus lucratif depuis qu'on ne circule plus sur les grandes routes, vient faire sa soumission et déclare se retirer des affaires. Il amène les quinze chenapans qui composaient sa bande et on les incorpore purement et simplement dans les troupes du général Chacon. Cet ineffable converti, qui répond au doux nom de Banuelos, compte au moins trente assassinats personnels. Et c'est, en partie, avec de pareils éléments qu'on essaiera plus tard de constituer l'armée impériale !

Le lendemain matin, nous assistons à un spectacle qui, créé depuis peu, prend chaque jour une importance plus grande et produit autour de nous une animation très heureuse. C'est le marché au camp, car nous nous donnons ce luxe, ou plutôt on nous l'a donné. Depuis que les Indiens des deux sexes des régions du Sud, ne peuvent plus se rendre à Puebla, ou n'osent plus s'y rendre, ils se sont lassés de ne plus rien vendre et viennent apporter leurs produits à Amatlan, où ils se sont installés devant le quartier général. Tout le monde y trouve son profit.Au point de vue matériel, ce marché est pour nous une ressource précieuse; ces bons Indiens nous vendent leurs marchandises fort cher, mais ils ont risqué d'être pendus par les coureurs de l'ennemi pour venir à nous, et nous ne marchandons pas. En dehors de l'utile, cette petite foire quotidienne nous apporte en outre une distraction morale bien nécessaire dans les circonstances déprimantes du moment; elle attire soldats et officiers qui viennent y oublier les préoccupations de leur vie agitée. Aussi, pour donner plus d'attrait à ces réunions, le général a prescrit d'y faire entendre, chaque matin, une de nos musiques.

A ce propos, je tiens à faire remarquer que les musiques militaires sont, en guerre surtout, une nécessité morale, et

que les gens, quels qu'ils soient, qui demandent leur suppression, commettent une faute grave. J'ai la conviction que si le général de Berthier, dans ses malheureuses attaques de quadres, avait eu sous sa main une musique faisant entendre à ses colonnes d'assaut hésitantes les accents entraînants de la *Marseillaise*, ses soldats n'auraient pas refusé de s'élancer à l'appui du lieutenant Galland, et il aurait enlevé San-Marco. Qui n'a jamais entendu battre la charge appuyée par la musique, n'a jamais senti frissonner son cœur !

Il semble que la forteresse a compris combien nous sommes préoccupés du peu de succès de la guerre de quadres; car nous recevons, envoyé par le général Forey, un déserteur, capitaine d'artillerie, qui prétend nous faire prendre par surprise le fort de Totimehuacan qui est pour nous, en particulier, une menace et une préoccupation constantes. Aussi, le général Bazaine, qui a sans cesse son esprit d'agression tourné vers cet ouvrage, semble accueillir favorablement cette proposition et, accompagné par les chefs de service de l'artillerie et du génie, il se rend avec son officier mexicain sur le terrain pour examiner la valeur de ses affirmations.

Cette nouvelle reconnaissance tentée furtivement et je puis ajouter avec audace, à pied, par cinq officiers n'ayant pour armes que leurs cannes, ne manqua pas de saveur; car, pendant quatre heures, n'ayant pour toute protection que 4 chasseurs à pied, il nous fallut jouer à cache-cache avec les vedettes, les sentinelles, les embuscades ennemies dans un terrain tellement fourré que nous recevions constamment des coups de fusil sans savoir d'où ils venaient, mais ils nous suivaient partout et nous risquions sans cesse de nous faire prendre par quelques cavaliers audacieux. Cependant, grâce même à ces aspérités et aux ondulations d'un sol très accidenté, nous pûmes avancer jusqu'à 150 mètres de l'église de San-Balthazar où étaient embusqués des fantassins qui nous guettaient.

Enfin, nous nous retirâmes lentement et avec dignité de ce réseau de pièges où les balles circulaient librement, pour monter à notre poste-vigie d'où on pouvait examiner en détail les abords découverts du fort. La conclusion qui ressortit de cette reconnaissance était formelle; il serait absolument impossible de tenter une attaque par surprise. « Quand nous aurons fait quelques travaux d'approche, on verra », fut la réponse du général Bazaine.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il rédigea son rapport que je dus porter au général en chef, en lui reconduisant le capitaine mexicain. A mon retour, il me fallut encore repartir avec le général qui voulait revoir, dans une autre direction, les deux forts de Carmen et de Totimehuacan.

Nous allons tout près cette fois, à la garita d'Amatlan. Ce gros bâtiment a bien quelques blessures faites par les boulets, mais la terrasse est encore accessible et le général m'y fait grimper pour mieux voir. En effet, j'y fis une bonne récolte de renseignements précieux sur les défenses de Carmen et surtout sur un travail de terrassement que faisait l'ennemi et qui nous intriguait depuis quelques jours : c'était un long retranchement à crémaillère reliant le fort à celui de Morelos dont nous occupions la moitié; cet ouvrage allait renforcer puissamment la défense de Carmen et rendre son attaque par cheminements très difficile. Je pus enfin découvrir au loin la porte du fort de Totimehuacan et constater qu'elle était fermée par un redan en demi-lune, contrairement à ce qu'avait affirmé le capitaine mexicain; ce qui me fit soupçonner ce gaillard-là d'avoir voulu nous pousser dans un piège. A la nuit seulement nous revenons, fort bien édifiés cette fois, et par nous-mêmes.

Le lendemain, 12 avril, était un dimanche; après la messe, le général se rendit au grand quartier général où il était appelé en conseil. Mais il me laissa au camp et, pour varier sans doute les distractions, il me confia une mission assez délicate qui ne me souriait guère. Il s'agissait de trouver un logement pour M. Dubois de Saligny, notre extraordi-

naire ministre de France qui nous avait si bien fourrés dans le gâchis au Mexique.

Ce personnage aurait bien mieux fait de rester à Orizaba où il attendait, depuis près d'un an, la revanche du 5 mai; mais ce long temps n'avait pas suffi à épuiser le stock de ses illusions; car, en apprenant que nous étions maîtres du fort San-Xavier, que nous avions ainsi un pied dans la place, en bon diplomate, il s'est imaginé que les choses marcheraient suivant la logique des faits et que la ville des Anges ne serait bientôt plus la forteresse invaincue; qu'enfin sitôt après, il allait rentrer triomphant dans sa bonne capitale de Mexico où, assurément, on préparait déjà la pluie de fleurs qu'il avait promise depuis si longtemps. Afin de ne pas être en retard, il s'est empressé d'accourir; hélas ! pour croupir pendant des semaines encore dans... un moulin, où il ne sera, certes pas, le meunier de « sans soucis ». En effet, au quartier général d'Amatlan où l'envoyait le général en chef, il n'y avait plus de place, même pour un garçon de bureau du palais du quai d'Orsay.

J'allai sonder au moulin de Mayorasgo et j'obtins du général de Mirandole, qui y avait son quartier général, de céder à M. le Ministre une partie de ses appartements.

Lorsque le général revint, il était de bonne humeur et partit pour le Molino de Guadalupe afin de reconnaître Totimehuacan d'un troisième côté, car il paraît qu'en haut lieu, on est enfin décidé à suivre l'impulsion du général Bazaine et à attaquer ce fort. La nuit suivante, fut faite la reconnaissance de San-Balthazar d'où partiront les attaques. Les officiers du génie ont pu réussir l'opération et monter même dans le clocher du village, étudier le fort et le terrain d'approche. Ils ont la certitude qu'on pourra établir la première parallèle à 550 mètres en appuyant sa gauche à l'église.

Ces résultats sont très opportuns, car arrive l'ordre suivant du général en chef : « Les attaques de droite contre Totimehuacan étant adoptées, celles-ci seront placées sous la direction complète du général Bazaine; et celles de gauche,

c'est-à-dire la continuation du cheminement en ville par les quadres, seront à l'avenir placées sous la direction du général Douay qui va porter son quartier général dans le Pénitencier même. » Ces dispositions sont heureuses, parce que chaque groupe d'attaques étant placé sous une direction unique et permanente, celles-ci seront conduites avec plus de suite et de méthode.

Cependant le général Bazaine était encore sceptique à l'égard de la distance appréciée par les officiers du génie et qui sépare le fort de l'église de San-Balthazar, et moi je l'étais encore davantage car, l'ayant vu par le travers, je la jugeais beaucoup plus grande. Aussi le général voulut juger la question par lui-même et nous allâmes à l'autre extrémité de la plaine, à Molino de Guadalupe; là il put confirmer mon opinion et reconnaître en outre que la configuration du terrain des approches était tout autre que celle signalée. Il acquit la conviction que la parallèle projetée ne semblait pas possible. Pendant que nous étions au Molino, le général apprend qu'une forte sortie de cavalerie menace notre ligne du Tepozutchil, mais, convaincu que la cavalerie ne pourra passer à travers nos retranchements dans ce pays difficile, il envoie des recommandations et, la nuit se faisant, nous revenons escortés par un orage épouvantable, sous une pluie diluvienne et ne trouvant notre chemin qu'à la lueur des éclairs.

Après dîner, le général se rend au camp du génie où on avait enfin, au moyen de recoupements, établi un plan fixant exactement la place du fort Totimehuacan et allongeant la distance, cherchée avec tant de peines, de 550 à 1.600 mètres. L'officier n'avait pas tenu compte, dans ses observations optiques, de la transparence atmosphérique qui, à notre haute altitude, rapproche les objets à la vue. De nouvelles études étaient donc à faire; ce fut l'œuvre du lendemain; le projet nouveau des attaques fut arrêté et les mesures prises pour ouvrir les tranchées le soir même, 14 avril.

Dès le matin, on apprend que, pendant la nuit, 1.500 ca-

valiers sont sortis de la place en se faufilant dans les aspérités de la barranca du Rio San-Francisco. Ce sont évidemment ceux qui avaient déjà tenté de s'échapper à travers nos lignes, notamment la veille au soir. Ils ont été plus heureux dans celles de la 2e division !

Dans la journée arrive un aide de camp du général en chef, accompagné du marquis de Radpont, attaché d'ambassade, qui annonce l'arrivée du ministre de France. En même temps, le général se rend auprès du général Forey qui le demande.

De mon côté, je vais au devant de M. Dubois de Saligny et l'accompagne pour l'installer dans le logement que je lui avais choisi à Mayorasgo. Le ministre arrive avec cinq énormes voitures; dans un de ces équipages se trouvent plusieurs femmes dont l'une passe pour être.... la favorite. Elle est, ma foi, fort jolie. M. Dubois de Saligny, que je ne connaissais que d'après la chronique, me paraît du reste d'une culture fort agréable. Avec lui, arrive un autre gros bonnet, M. Budin, inspecteur général des finances. Ce personnage me paraît, lui aussi, arrivé avant l'heure; mais il se trouve qu'il fut l'ami de mon père, et j'ai le vif regret de voir qu'il est obligé de se loger sous la tente, le long du chemin qui conduit à Amatlan. Je suis révolté que M. Dubois de Saligny ne lui offre pas une partie de son logement, qui est assez vaste pour deux personnes, même avec plusieurs femmes (!). Si j'avais su, j'aurais partagé en deux le palais Saligny.

A mon retour à Amatlan, j'apprends qu'on a contremandé les attaques contre Totimehuacan et qu'on se reprend à graviter sur le calvaire de la guerre de quadres. Le général Forey est désespérant avec ses indécisions et son manque de fermeté dans le commandement. Il écoute avec complaisance tous les bavardages qui bourdonnent à ses oreilles et ne semble avoir aucun « quant à soi »; aussi, tout le monde a successivement tort ou raison.

Parce qu'une reconnaissance faite de nuit a commis une

erreur de distance entre deux points et que le capitaine Béguin, de l'état-major, l'a rectifiée, on conspue le génie. On a eu tort, car l'état-major général était coupable de n'avoir pas établi un plan exact des forts de la place, depuis un mois qu'il est au Cerro San-Juan, et, sans plus de réflexion, on s'est buté contre l'attaque nouvelle qu'on n'avait du reste acceptée qu'à regret.

Dans ce revirement de l'esprit du général Forey, on trouve l'influence du chef d'état-major général; mais on voit aussi apparaître une autre influence qui commençait à se manifester et deviendra plus tard une calamité : c'est la coterie de la 2e division, conduite par son chef le général Douay, qui craint que la division Bazaine ne fasse plus que la sienne. Il paraît même qu'on a eu l'audace de proposer, dans le conseil de guerre, de donner à la division Bazaine les attaques de quadres, pendant que la division Douay irait pourchasser Comonfort. Mais l'antipathie que le général Bazaine avait manifestée contre la guerre de quadres était si formelle qu'on n'a pas osé lui en donner la direction.

Le général Bazaine était revenu très attristé de tout ce gâchis et surtout de la voie d'indécision dans laquelle marchait le général en chef; mais, convaincu que, par la force même des choses, la guerre de quadres amènera encore quelque catastrophe et qu'on reviendra fatalement aux attaques des forts extérieurs, il ne se laisse pas décourager et, s'il est obligé de suspendre ces attaques, il va continuer à en préparer la reprise qui s'imposera un jour.

Il donne les ordres nécessaires pour occuper, le soir même, San-Balthazar, et y faire construire, dans la nuit, un ouvrage de fortification pour en assurer la possession; ainsi qu'une batterie sur une croupe en arrière, qui aura des vues dans la gorge du Rio de San-Francisco et aussi enfilera les rues de Puebla situées des deux côtés de Carmen.

Ces dispositions étant prises, le général redevient de bonne humeur, et on attend, à table, le moment de mettre à exécution les projets de la nuit.

Mais voici autre chose ! C'est une histoire dont le souvenir et la divulgation me semblent s'imposer, car elle est tellement invraisemblable en elle-même qu'on se refuserait à l'admettre si elle n'était bien conforme à nos pratiques administratives et à cette manie féroce du formalisme qui caractérise presque toutes les administrations françaises. La voici dans toute sa saveur amère.

Depuis quelque temps, on se préoccupait avec inquiétude d'une question d'apparence accessoire mais en réalité très importante; c'était celle des poudres, dont les approvisionnements, très faibles du reste, s'épuisaient rapidement, bien qu'on les économisât d'une façon regrettable pour le succès de nos opérations. D'autre part, il est très difficile d'en faire venir de Vera-Cruz. On a beaucoup disserté, discuté sur ce sujet, mais on n'a rien fait pour sortir de cette misère pyrotechnique. Et pourtant, la poudre se fabrique partout au Mexique. A Cholula même, à quelques lieues de notre parc d'artillerie, il existait une fabrique de poudre et il suffisait de la remettre en état de fonctionner, car des Mexicains s'engageaient à nous procurer les matières premières et on aurait eu promptement de la poudre. Mais pour traiter cette affaire bien simple, on nomme une commission d'artillerie; en France, on a la manie des commissions qui sont, en toutes choses, ennemies irréductibles de l'initiative. Et cette commission créée au Mexique, devant l'armée qui attend et l'ennemi qui guette le jour où nous n'aurons plus de munitions, cette commission inénarrable veut procéder comme en France ! Elle exige que le propriétaire de la fabrique lui fasse d'abord 14 kilogrammes de salpêtre comme échantillon, et, s'il est convenable, on en commandera davantage. C'était grotesque. Les vrais canonniers, les officiers des batteries, demandaient de la poudre pour ouvrir le feu; les officiers du génie en réclamaient pour faire sauter les quadres; la commission technique répondait : « La forme, la foorme ! il faut d'abord du salpêtre ! » Mais pour faire 14 kilogrammes de cette substance, il faut remonter tout

l'outillage de l'établissement qui est en désarroi et faire des frais considérables. L'industriel mexicain répond qu'il ne peut entreprendre ces frais que s'il est assuré d'une commande importante de poudre et, poliment, il envoie promener la commission. Et la poudre va manquer !

Quant aux projectiles, c'est à peu près le même système importé de France qu'on applique. Un Français, du nom de Rousset, le même qui, à Las Vigas, m'a prévenu que le général allait tomber dans une embuscade, offre de faire des obus et des bombes à la fonderie de Pensacola, située à quelque distance au nord de Puebla, sur le bord de l'*Atoyac*, à la seule condition qu'on fera occuper ce point par quelques troupes. Il s'engage, au bout de six jours, à livrer dix-huit quintaux de bombes par jour. Mais alors la commission lui fait subir un examen sur les densités de la fonte et la manière de couler, sur la force d'expansion des gaz qui doivent faire éclater les projectiles, etc... ; enfin, on lui demande un cautionnement !!! Alors le malheureux, ahuri, envoie tout au diable, et la question des projectiles va rejoindre celle des poudres. Tout cela n'était qu'un purisme ridicule. Qu'importe la perfection plus ou moins grande d'une bombe, pourvu qu'elle entre dans les mortiers et qu'elle en sorte pour aller éclater en ville !

Après dîner, le général qui ne tenait plus en place, se remet en route pour aller s'assurer si l'occupation de San-Balthazar se fait convenablement. Le village est occupé et les travaux de retranchement s'exécutent, mais lentement, car un détachement de 150 travailleurs du 51e s'est égaré dans l'obscurité et le général le fait remplacer par le 62e. Nous ne revenons que lorsqu'il s'est assuré que le retranchement qu'il fait construire en arrière sera terminé au jour. Il l'était, en effet, et aussitôt le général prescrivit d'y envoyer deux pièces pour l'armer. Il y va lui-même. Mises en batterie, les pièces sont abritées et les servants aussi, mais c'est tout et il faut envoyer les avant-trains en arrière. Alors, le général veut s'offrir la satisfaction de tirer le pre-

mier, afin de voir l'effet que peut produire sa batterie. Dans la plaine, on découvre des corvées récoltant de la luzerne; on leur adresse notre premier boulet qui, tombant au milieu des fourrageurs, les met en fuite. Un deuxième envoyé dans une rue, derrière Carmen, va éclater en ville. Les résultats sont parfaits mais la réplique ne se fait pas attendre, et Carmen nous offre un boulet de 24 qui passe sur nos têtes et va se perdre au loin. Le général enchanté fait retirer la pièce de l'embrasure et laisse passer l'avalanche de fer qui bouleverse tout le terrain ambiant et moleste quelque peu le parapet de la batterie. Puis, nous descendons à San-Balthazar dans le redan qu'on vient d'y construire, mais imparfaitement encore, car nous y sommes bientôt aperçus et nous recevons des volées d'obus qui éclatent derrière nous. L'acharnement que met la place à canonner cet ouvrage, en prouve l'importance; aussi le général prescrit de l'achever et de le renforcer promptement.

En revenant à Amatlan par des communications mal défilées, nous étions suivis par les coups de canons, notamment en passant à la Teja où nous attirions des projectiles faisant des ravages importants. Enfin, quand on ne nous vit plus, le feu cessa. Les veilleurs des forts reconnaissaient très bien le général et les honneurs de ces feux étaient bien pour sa personne.

Le lendemain, après-midi, je monte à cheval avec le général pour aller faire courtoisement à M. Dubois de Saligny une visite officielle.

Il y avait à peine quelques instants que nous étions dans le salon de Mayorasgo, devisant de mille choses avec le ministre de France, lorsque notre attention fut distraite par une série de bruits étranges semblant produits par des coups de marteau frappés contre les murs de la maison; cependant ces bruits sourds et précipités prenant plus d'intensité, je commençais à me demander si ce n'était pas des coups de canon; j'en fis l'observation au général qui, depuis un instant, me paraissait, lui aussi, avoir l'oreille au guet. Il

n'y a plus de doute; on se lève pour sortir et écouter, mais tout à coup je vois surgir du haut de l'escalier et se précipiter dans la chambre une longue figure pâle et effarée ! C'est Willette, malade depuis longtemps, qui arrive en courant à pied pour annoncer au général que l'ennemi fait une sortie vigoureuse sur nos lignes.

C'était un de ces épisodes plus ou moins dramatiques qui rompent généralement la monotonie des travaux d'un siège et qui, s'ils ne produisent pas des résultats immédiats importants, n'en ont pas moins une influence sérieuse sur la suite des opérations.

Sauter à cheval et partir au galop fut pour nous l'affaire d'un instant; mais aussitôt le général m'envoya à toute allure faire atteler notre artillerie. C'était déjà fait, l'ordre était prévu; de même, un bataillon du 62e était sous les armes, tout était en alerte dans les camps. Le général emmène ces troupes qui le suivent au pas de course jusqu'à El Populo où il faut mettre pied à terre, et nous courons ainsi jusqu'à la Teja, puis à la nouvelle batterie construite en avant; car, au feu formidable de l'ennemi, on sentait qu'il était décidé à nous chasser de San-Balthazar et qu'il devenait entreprenant. Le général prend rapidement les dispositions nécessaires pour couvrir sa gauche, c'est-à-dire le vallon du *San-Francisco* menacé par une infanterie nombreuse et une puissante artillerie de campagne. Ce ravin de San-Francisco est défendu par le 51e et le 62e; le 7e bataillon de chasseurs occupe San-Balthazar. Le général répartit son artillerie dans les trois ouvrages qu'il a fait construire fort heureusement; elle y trouve des points d'appui et les abris nécessaires sous l'avalanche des projectiles de l'artillerie de campagne et des canons des forts. Je n'en avait jamais vu de pareille sur un terrain aussi restreint. Le général s'établit dans la batterie dominant la Teja d'où il surveille toute sa ligne et peut parer à toute éventualité. Le plateau où nous sommes est criblé de boulets et d'obus, provenant surtout de l'artillerie de campagne qui tire avec

une activité extraordinaire; ses petits projectiles bondissent de tous côtés. Nos communications avec les troupes qui défendent San-Balthazar sont presque impossibles au travers de ce jeu de boules malfaisantes.

Par deux fois, je fus envoyé porter des ordres; je dus descendre du plateau presque en courant; dans certaines zones particulièrement dangereuses et impraticables je fus entouré d'éclats d'obus. Une de ces courses avait pour objet de porter aux compagnies de chasseurs, qui se tenaient en réserve massées derrière une bâtisse, l'ordre de se coucher à plat ventre, car chaque boulet y pouvait emporter plusieurs hommes à la fois; c'est ce qui se produisit au moment où j'arrivais : sous mes yeux, un boulet ayant passé au travers d'un mur tua deux hommes et en blessa deux autres. En retournant auprès du général, je crus ne jamais arriver à destination, je dus parfois m'arrêter pour laisser passer ou éclater des projectiles qui, roulant en bondissant sur le sol, me barraient le passage. Du reste, mes camarades qui firent, à leur tour, ce petit voyage.... d'agrément (?), m'offrirent le même spectacle pittoresque, pour la galerie ! Il est incroyable qu'il n'en soit pas resté quelqu'un en route.

Enfin, au bout d'une heure, l'artillerie ennemie très vigoureusement combattue fut obligée de rentrer dans la place; mais le feu des forts redoubla.

Pendant que cette attaque violente était menée contre le village, l'ennemi tentait un mouvement tournant sur notre droite, en nous débordant par une forte colonne; mais une compagnie de zouaves, travailleurs de tranchée, se tenant embusquée, la laissa approcher sans se laisser découvrir et l'arrêta par un feu à bout portant.

Le général renforça la défense de San-Balthazar et, à l'approche de la nuit, l'ennemi se retirait complètement. C'était ce qu'on peut appeler une jolie sortie. Après avoir donné ses instructions pour le cas d'une nouvelle contre-attaque, nous revînmes à pied à 8 heures du soir, faisant rentrer successivement les troupes.

Une assez bonne nouvelle nous attendait au retour. La veille, le général Brincourt était parti pour Atlisco, ville assez importante, à une vingtaine de kilomètres vers le Sud-Ouest, avec un convoi pour rapporter des grains; mais, en arrivant à destination, il fut arrêté par une partie des troupes de Comonfort. Le général allécha l'ennemi en ne lui opposant que la cavalerie mexicaine de la Pena; puis, quand il l'eut à portée, il l'attaqua avec sa colonne française. Le combat fut très brillant; nos Mexicains, leur chef surtout, furent très vigoureux et perdirent 47 hommes. Nous avons eu 10 chasseurs d'Afrique et quelques zouaves hors de combat. Quant à l'ennemi, il a laissé sur le terrain 300 morts, 200 prisonniers, un grand nombre de blessés et une quantité considérable d'armes. C'était une belle affaire qui nous ouvrait les portes d'Atlisco et celle de ses greniers, ce qui était plus important.

Cependant la guerre de quadres a repris son cours, car le lendemain, 16 avril, on est informé que, le jour même, le général Douay doit attaquer un quadre, et qu'il serait utile que, de notre côté, nous fassions une diversion. Aussitôt le général va lui-même à pied, donner les ordres nécessaires pour appuyer l'attaque faite en ville.

Aux petits faits divers, il faut classer notamment une mesure que prend le général, insignifiante en apparence mais qui aura bientôt son importance. Les attaques contre Totimehuacan n'ayant plus lieu, le général de division renvoie à Molino de Guadalupe le colonel Aymard et le 62e.

Dans la journée arrive de Vera-Cruz un immense convoi portant des munitions de toutes sortes, surtout d'artillerie. Cette procession interminable de voitures et de mulets de bât défile devant le quartier général durant plus de 3 heures.

Arrive l'heure de l'attaque de quadre, annoncée par une fusillade ardente que nous appuyons de notre côté. Nos embuscades avancées, occupées par nos zouaves, tirent avec une adresse remarquable dans les embrasures des forts où ils démontent un grand nombre d'artilleurs et paralysent

en partie le feu des forts de Carmen et de Morelos. Nous apprenons enfin que l'attaque a réussi et que nous occupons un quadre qui, par sa disposition, a pour nous une grande importance, car il forme l'angle de la ville, derrière le fortin de Morelos, donnant sur les terrains de nos attaques contre Carmen. Cela va permettre d'ouvrir une communication directe entre les attaques de droite et celles de gauche et donner le moyen de se rendre, à l'abri des feux de la place, d'Amatlan au Pénitencier. Dès la nuit même on commença ce travait urgent.

Le lendemain, 17, dès l'aurore, nous étions déjà en route. Cette fois c'est à Molino de Guadalupe que le général va porter son impulsion irrésistible. Il se propose d'avancer sa ligne de ce côté par la construction d'ouvrages isolés qui resserreront encore la place, et seront un acheminement vers une communication reliant El Molino avec ses postes de San-Balthazar. Je vois bien qu'au fond de sa pensée il n'a pas renoncé à son projet contre le fort de Totimehuacan et qu'il est convaincu qu'on y reviendra. Il travaille en conséquence. C'est même dans cet ordre d'idées qu'il a renvoyé de ce côté le 62e et le colonel Aymard.

A notre retour à Mazatlan, dans la journée, se produit non pas un modeste fait divers, mais un gros événement ! On annonce l'arrivée du général en chef. Je revêts à la hâte une tenue d'étiquette et vais au devant de lui. Il est accompagné de nombreux officiers et d'une escorte imposante. Pendant la visite, nos camarades de la grande maison examinent notre installation et notre petite chambre bien rangée et fleurie; ils envient notre confort relatif, mais nous n'y sommes que pour dormir par intermittence et ils envieraient assurément moins les courses folles qui nous en tiennent éloignés et les promenades nocturnes surtout.

Après un quart d'heure d'entretien, le général en chef, tout le monde et moi, remontons à cheval pour aller au Mayorasgo faire visite au ministre de France. En mettant pied à terre, le général Forey m'adresse quelques paroles

aimables et flatteuses, me parlant avec affection de la mémoire de mon père. Touché et reconnaissant de cette attention gracieuse et spontanée, je le remerciai avec sincérité.

La visite terminée, on remonte à cheval et le général Bazaine s'efforce de faire comprendre au général en chef l'importance de San-Balthazar, surtout de l'ouvrage qu'il a fait construire et qui a été un puissant auxiliaire pour repousser la sortie vigoureuse de l'avant-veille. Le général insiste pour que le général Forey visite cette position d'où la vue de la ville et des forts est des plus intéressantes. Son Excellence paraît peu disposée à sortir de ses habitudes et objecte mille raisons pour retourner au Cerro San-Juan; mais Bazaine met tant d'insistance qu'il finit par céder. Alors on me donne l'ordre de marcher en avant pour diriger le grand chef par le chemin le plus défilé des feux et mettre pied à terre quand cela deviendra nécessaire. Je me mets en route, et arrivé au-dessous du mamelon où se trouve la petite batterie de la Teja, je déclare qu'il est prudent de mettre pied à terre, car, plus loin, le groupe de cavaliers que nous formons, nous attirerait certainement une volée de coups de canon; nous continuons ensuite à pied et nous parvenons au village en suivant le rudiment de tranchée qui a été fait pour arriver jusqu'à l'église; cette communication est une plaisanterie car c'est à peine si les pieds sont défilés; aussi, le général Forey en manifeste son étonnement. Nous arrivons cependant au redan et, au bout d'un instant, le général Bazaine montant sur la plate-forme de la barbette pour montrer les abords des forts, le général Forey est obligé d'y monter aussi... Moi, je reste derrière à quelques pas, et j'observe, malicieusement, je l'avoue.

Ces messieurs étaient complètement découverts jusqu'aux genoux et comme on est certain de recevoir des boulets dès qu'on montre seulement la tête, j'étais convaincu que nous ne tarderions pas à être salués par la place. On avait mis deux factionnaires en observation pour veiller : l'un Carmen, l'autre Totimehuacan. Moi, je regardais Carmen avec im-

patience. Quand, tout à coup, un nuage de fumée blanche jaillit d'une embrasure et le cri de : « Gare Carmen », poussé par le factionnaire, disparaît dans le ronflement sauvage d'un boulet de 24 déchirant l'air. Le général Bazaine, habitué à ce murmure, ne bouge pas et tourne du côté de Carmen son visage calme et tranquille. Quant à son voisin, qui n'est pas encore réacclimaté à ces sortes d'impressions, il esquisse un geste quelque peu inquiet et nerveux.

Le projectile passe rapide à quelques pouces au-dessus de nos têtes et va s'enfouir dans le sol, en arrière. Le général Forey se relève et descend de la plate-forme en disant, gaiement du reste : « Oui, cet ouvrage est bien placé; on voit très bien la ville d'ici. » Nous quittons ce redan trop bien placé, puis nous reprenons le chemin d'Amatlan, et le général en chef celui du Cerro Son-Juan.

Le 18 avril, on vit arriver avec satisfaction un convoi venant d'Orizaba escorté par dix-huit compagnies de différents corps qu'on avait laissées dans les garnisons en arrière et qui viennent d'être remplacées par deux régiments venus de France : le 7e de ligne et la légion étrangère, qui allaient occuper toute notre ligne d'opération et garder les Terres Chaudes. Ce renfort qui, pour notre division, était de dix compagnies, nous était précieux, car nos hommes étaient obligés de se multiplier pour faire face à tout.

Le lendemain, à midi, le général Douay doit attaquer un nouveau quadre et nous devons appuyer l'opération. Afin d'avoir plus de feu sur les points à attaquer, le général se rend lui-même à la nuit en avant de nos positions d'Amatlan pour chercher un emplacement convenable aux canons. Il découvre une chaussée servant de digue à une mare desséchée d'où on a des vues sur Carmen et le quadre menacé. Il fait aussitôt commencer les travaux pour l'établissement de deux pièces qui devront être en position avant le jour.

Le lendemain, dès 5 heures, nous revenons; mais la terre remuée décèle au fort Carmen la position de la batterie, aussi

dès les premiers rayons du soleil celui-ci ouvre le feu. Tous les coups portent, et un coup d'embrasure enlève deux têtes qui roulent à nos pieds. Aussitôt le général ordonne de retirer la pièce et de l'abriter derrière le parapet. Il défend de la remettre en batterie; on ne tirera qu'avec l'autre dirigée contre les attaques. Peu après, Carmen cessa le feu.

Revenus au camp pour assister à la messe, nous apprenons que les Mexicains commencent à devenir audacieux. En effet, pendant la nuit, le général Douay avait voulu établir lui aussi une batterie puissante pour contrebattre Carmen, mais l'ennemi a empêché de l'armer. Il est même venu avec une hardiesse extraordinaire détruire ce que faisaient nos travailleurs; il est aussi parvenu à incendier nos gabions avec des torches goudronnées. Du reste, quelques nuits auparavant, dans la ville, il avait mis le feu aux portes de quadres occupés par nous, le général Douay a dû renoncer à cette batterie. L'attaque aura lieu néanmoins, mais à 2 heures seulement.

Effectivement, à l'heure dite, une canonnade formidable commence de tous côtés; c'est un bouleversement général de l'atmosphère; c'est une conversation où tout le monde parle à la fois, et la fusillade s'engage bientôt en ville où la zone des attaques disparaît dans un nuage de poussière et de fumée. Cette lutte bruyante dure près de trois heures. Enfin, vers 5 heures et demie tout rentre à peu près dans le calme et le général envoie un officier auprès du général Douay pour connaître les résultats. Ils étaient plus satisfaisants encore qu'on avait pu le désirer, bien que la lutte ait été très vive.

La colonne d'attaque était composée d'un bataillon du 3e zouaves en première ligne, soutenu par le 18e bataillon de chasseurs; le tout sous le commandement du colonel Mangin; le général Douay dirigeant en personne toute l'opération. Dès le commencement de l'ouverture du feu et quand on eut démasqué nos batteries dans le quadre que nous occupions, les Mexicains jouèrent de la musique et nous accablèrent

d'injures. Ils continuèrent ce grossier vacarme pendant tout le temps que notre artillerie mit à faire brèche dans les murs du quadre d'attaque. Puis toute cette ignoble forfanterie cessa tout à coup; nos zouaves exaspérés se jetèrent sur les défenses ennemies sans tirer un coup de carabine et renversant tout à la baïonnette. A peine entrés dans le quadre 29, ils se trouvèrent arrêtés par un énorme fossé de 3 mètres; mais vigoureusement secondés par les chasseurs du 18e, ils enjambèrent, pour ainsi dire, cet obstacle et tout ce qui était derrière fut écharpé. Bientôt les Mexicains, terrifiés par cette furia irrésistible, lâchèrent pied, car tout ce qui résistait tombait, et nos hommes n'eurent plus qu'à poursuivre des fuyards affolés dans le labyrinthe de maisons, de cours, de jardins coupés de barricades qui composaient les quadres attaqués. Cette poursuite fut tellement ardente que des Mexicains énergiquement pressés, disparurent subitement dans un souterrain qui communiquait avec le quadre voisin; nos zouaves se lancèrent eux aussi dans l'inconnu de ce souterrain, parvinrent ainsi dans le nouveau quadre et s'en emparèrent également. La débâcle des Mexicains était telle, que plusieurs de ces malheureux fuyant devant nos hommes exaltés, sautaient par les balcons et étaient tirés au vol. La panique était folle, et si on avait pu prévoir un pareil résultat et qu'on eût eu beaucoup de troupes sous la main, on aurait pu, du coup, enlever une partie de la ville.

En somme, plus de 500 morts ou blessés remplissaient le quadre 29 et nous avions gardé 300 prisonniers; c'étaient les veinards ceux-là ! Quant à nos pertes, elles n'étaient que de 50 hommes hors de combat; mais le capitaine de Gallifet, ce valeureux aide-major de tranchée, était blessé, mortellement disait-on, ayant reçu un éclat d'obus dans le ventre, au moment où le général Douay lançait nos colonnes. Heureusement le diagnostic se trompait.

Les résultats de ce brillant combat étaient excellents, car les deux quadres enlevés avaient une grande importance,

nous mettant ainsi immédiatement en présence du redoutable couvent de Santa-Ynes et sur deux de ses faces. Hélas ! le triomphe que vient de conquérir la guerre de quadres est son « chant du cygne », car elle va mourir dans ce sinistre Santa-Ynes !

Le 21 avril, dès le matin, un vaste incendie éclate en ville; la partie environnant San-Marco disparaît dans un tourbillon de flammes et dans des nuages de fumée. On ne sait si ce sont nos bombes qui ont mis le feu, ou bien les Mexicains? Cette dernière hypothèse paraît vraisemblable, car ce sont les quadres qui nous séparent du couvent de Santa-Ynes qui brûlent. Il est probable que des considérations tactiques, logiques du reste, ont déterminé, dans la nuit, le conseil de guerre, qu'on nous annonce avoir été tenu dans Puebla, à détruire ces quadres de façon que nous ne puissions pas nous y établir pour occuper ensuite le quadre qui déborde le gros massif du couvent, comme nous venons de prendre celui qui le déborde de l'autre côté; car, en continuant ainsi à cheminer, nous parviendrions promptement à l'envelopper entièrement. L'ennemi met ainsi, dans un monceau de ruines incandescentes, une barrière presque infranchissable à nos cheminements autour de cette forteresse de circonstance, qui est un des principaux points d'appui de leur résistance. Ces destructions sont donc plutôt défavorables pour nous. Et on peut les qualifier d'*incendies tactiques* parfaitement raisonnés et non pas d'actes de vandalisme. Malheureusement le général Douay ne paraît pas l'avoir compris en persistant à attaquer directement le couvent de Santa-Ynes.

En effet, le soir même, cet officier général informe le général Bazaine que, le surlendemain, il se propose d'attaquer le couvent fortifié de Santa-Ynes et qu'il le prie de faire diversion de son côté. Il va tomber dans le piège tendu par les Mexicains qui, en brûlant deux quadres, ont voulu le forcer à attaquer le taureau par les cornes.

Dès le lendemain matin, le général va reconnaître l'emplacement d'une batterie pouvant appuyer l'attaque et arrête

son choix sur un endroit propice au point de vue offensif de son feu mais qui a le défaut d'être trop près du fort de Carmen, 700 mètres seulement; les parapets ne résisteraient pas aux boulets de ses gros canons. Alors on décide qu'on fera une batterie rasante enterrée et qu'elle sera terminée avant le jour. Nous allons ensuite à Huejotitlan, en avant de San-Balthazar, où on avait occupé la Garita (bâtiment de l'octroi), à 700 mètres de Totimehuacan. Cette position était si importante que quelques heures après son occupation, la place faisait une sortie pour nous en chasser et était repoussée par nos chasseurs à pied. Le général ordonna encore de retrancher fortement ce poste important.

Pendant notre excursion, nous assistons, de loin il est vrai, à une autre sortie faite résolument contre El Molino de Guadalupe où le général a aussi fait établir une batterie fort gênante pour la place.

Nous gagnons enfin San-Balthazar où le général va faire encore un bond en avant en occupant un moulin sur le *Rio San-Francisco*.

Dans la journée, l'ennemi voyant qu'il ne peut reprendre nos positions avancées, s'acharne à les démolir pour en chasser nos hommes. Alors le général m'envoie porter de nouveaux ordres à nos postes et leur dire qu'il ne veut pas qu'on cède un pouce de terrain. Il les fait renforcer et prescrit des travaux de défense.

Dans ces petites opérations successives, brusques et hardies, on discerne une tactique très habile dans laquelle excelle le général Bazaine, tactique qu'il poursuit avec une persévérance et une énergie remarquables pour resserrer petit à petit le demi-cercle enveloppant la place. Ce travail quotidien lui rendra d'immenses services alors que l'on se décidera à reprendre les attaques de droite; dans ces conditions, la moitié de son siège sera fait. Tandis que si, pour obtenir tous ces résultats partiels, on avait attendu l'abandon des attaques de quadres, la garnison, libérée de ce côté,

aurait concentré tous ses efforts contre nos approches et nous aurions subi des pertes considérables.

Du reste, il faut reconnaître aussi qu'il a à lutter contre un adversaire également actif et énergique.

Le lendemain, 24 avril, après une journée tranquille, nous commencions à dîner, vers 7 heures, quand deux explosions épouvantables ébranlent toute la maison, puis une fusillade et une canonnade infernales éclatent en ville. Nous achevons de dîner en un instant et nous montons sur la terrasse. La ville étincelle de mille feux. Nous ne pouvons rien comprendre à ce qui se passe puisque l'attaque ne doit avoir lieu que le lendemain, et cependant la lutte que nous voyons est bien du côté de Santa-Ynes. Le général lui-même ne peut réprimer une certaine inquiétude, et pour comble d'émotions, un imbécile de sergent du génie qui arrive de la garita d'Amatlan, vient raconter que les Mexicains sont entrés dans Morelos et envahissent la communication se dirigeant de notre côté. Aussitôt nous saisissons sabres et revolvers et nous partons en courant. Je me précipite à travers champs à la recherche des deux seules compagnies de zouaves qui nous restent au camp; un autre officier court chercher les turcos, et nous allons à la garita d'Amatlan; mais là, nous trouvons tout dans le plus grand calme; rien de ce qui a été raconté n'est vrai, et les zouaves qui occupent ce poste regardent tranquilles le feu d'artifice qui illumine la ville. Cependant nous apprenons, par des rumeurs venant de Morelos, que nos mines étant contre-minées il a fallu les faire partir. Les explosions ont été foudroyantes; les Mexicains ont eu une telle panique qu'ils ont tiré de tous côtés, comme des fous et sur eux-mêmes. Quant à nous, nous ne répondons pas. Le général se rend alors à Morelos, mais nous faisons ce trajet dans l'eau et dans la boue jusqu'aux genoux, car l'orage de la journée a complètement inondé les tranchées. Vers 11 heures, la place rentre dans son sang-froid et le feu insensé qu'elle faisait se calme presque complètement. Nous espérons que le général Douay a profité de

l'explosion de ses mines et exploité la terreur qu'elle a produite, pour lancer sur Santa-Ynes tout ce qu'il a de troupes dans les quadres. A sa place, le général Bazaine l'aurait fait sans hésitation. Mais bientôt nous sommes désillusionnés en recevant l'avis suivant :

« Mon cher général,

« Le général Douay m'informe que les deux fourneaux de mine sont partis et ont produit un plein effet. On a été obligé de mettre le feu au second fourneau, parce que l'eau qui envahissait les galeries, menaçait d'avarier les poudres.

« L'ennemi a ouvert un feu vif de mousqueterie à la suite de l'explosion des fourneaux de mine.

« Les tranchées sont un peu inondées par suite de l'orage de ce soir. Le général Douay me fait connaître qu'il modifiera peut-être un peu les conditions de l'attaque et que, par suite, il y aura probablement un petit retard.

« Dans tous les cas, l'attaque se fera demain matin aussitôt que possible. Je vous prie de faire ouvrir le feu de votre côté dès que vous entendrez le signal de l'ouverture du feu du côté du général Douay.

« S'il y a lieu, je vous enverrai un nouvel avis. »

« Forey. »

On n'a pas idée d'une pareille placidité, d'une aussi coupable indifférence en présence d'une situation aussi grave ! Je le répète, Bazaine, à la place de Forey, et Pélissier encore mieux, serait accouru de son Cerro, emmenant toutes les troupes qu'il aurait pu recueillir; il aurait lancé tout, et le général Douay avec, à l'envahissement de Santa-Ynes dont la porte était ouverte et peut-être de la ville elle-même. A ce moment où la garnison était en proie à une folle panique, tout était possible avec de l'audace et de l'à-propos. L'attaque devait réussir et les conditions favorables dépassaient toutes les espérances qu'avait pu concevoir le général Douay; car, outre que les défenseurs avaient perdu la tête, ils n'étaient, en outre, pas disposés, pas mis au point pour

résister à une attaque qu'ils attendaient pour le lendemain seulement. En tout cas, il était évident que si une attaque ne devait pas réussir, celle du lendemain réussirait encore moins; car pendant toute la nuit, les Mexicains, assurés par l'explosion qu'elle s'imposait à nous pour le matin suivant, prirent leurs précautions et accumulèrent sur le point vulnérable tous les moyens de résistance dont disposait la place.

Comment le général Douay n'a-t-il pas compris, aperçu l'évidence qui s'imposait? On avait commis une faute irréparable en ne profitant pas de la plus favorable des occasions, car on ne la retrouverait plus. On en commit une plus grave encore en attaquant, quinze heures après, alors que l'ennemi avait eu le temps de grouper toutes les forces matérielles, de retremper les énergies, exalter le moral, tendre enfin tous les ressorts.

Tout au moins, le général Douay aurait-il dû, en présence de la situation imprévue qu'avaient produite les explosions, convoquer immédiatement un conseil de guerre qui aurait assurément décidé d'attaquer.

En tout cas, c'est avec un profond regret et un sinistre pressentiment que le général Bazaine reçut le message du général en chef.

Au point du jour, nous sommes sur pied et anxieux, nos batteries sont armées, toutes les troupes sont consignées dans leurs camps et prêtes à prendre les armes, car, pendant la nuit, nous avions écrit à Molino de Guadalupe et à Amalucan, aux colonels Aymard et Jollivet, ce qui venait de se passer et ce qui aurait lieu le lendemain.

Nous attendons le signal de l'attaque, devant rester spectateurs passifs de la partie sérieuse qui va s'engager.

Dès 4 heures du matin, le feu commence en ville, la place tire de toutes parts; mais nous ne commençons que vers 5 heures et demie. Le feu d'artillerie est considérable des deux côtés; pourtant, dans les quadres, celui de l'ennemi paraît bien supérieur au nôtre. A 8 heures, éclate une fu-

sillade intense et bientôt toute la partie de la ville avoisinant le point où doit se passer la lutte semble embrasée. Des milliers de coups de feu partent de toutes les terrasses, des clochers, des dômes; des coups de canon même sont tirés sur les églises et les couvents et principalement des terrasses de San-Augustin et de Santa-Ynes. Nous ne voyons qu'un immense travail de destruction; nous entendons un grondement général, nous voyons du feu et de la fumée, nous apercevons avec nos jumelles les Mexicains s'agiter comme des démons sur les terrasses; mais nous ne savons rien de ce qui se passe.

Onze heures sonnent et nous n'avons pas encore la moindre nouvelle. Cependant, depuis une demi-heure le feu diminue considérablement et bientôt cesse complètement. Le général manifeste une profonde inquiétude et un triste pressentiment nous étreint. S'il existait pour nous une bonne nouvelle, elle serait déjà accourue sur les ailes du vent ! Enfin à 11 heures et demie, le capitaine Loysel, de l'état-major général, arrive à grande allure; on l'entoure avec angoisse et bientôt nous apprenons que « nous avons échoué », et que le général Douay demande immédiatement la réunion d'un conseil de guerre au Pénitencier même.

Le général met son sabre et part; je le suis seul. Nous prenons le chemin direct, c'est-à-dire la communication de Morelos. Cette marche au pas rapide dans un fossé où le soleil brûlait, pataugeant dans la boue de la tranchée, était matériellement désagréable et moralement pénible; le général ne parlait pas et je restais silencieux. Après avoir dépassé la garita d'Amatlan, une diversion d'un autre genre nous attendait : c'était les projectiles mexicains; car on n'était pas défilé et à chaque instant passaient à nos oreilles des volées de mitraille. Mais nous étions tellement pensifs et anxieux d'avoir des détails sur les événements, qu'on n'en avait aucun souci. Souvent même, pour éviter d'entrer dans l'eau jusqu'aux genoux, nous montions sur le revers de la tranchée. Enfin, nous arrivons intacts à Morelos; mais là,

nouveaux embarras; nous nous trouvions au milieu d'un tel labyrinthe de sapes de toutes sortes se coupant en tout sens, que nous ne savions comment trouver la tranchée communiquant avec le Pénitencier. Heureusement, nous rencontrons un officier d'état-major, M. Seguin, qui retourne au Pénitencier avec une blessure à la tête qu'il vient de recevoir. Il nous conduit promptement à l'établissement de Los Banios qui joua un grand rôle au début du siège. C'est un foyer de destruction et de ruines poudreuses, éparses dans des jardins au milieu desquels les lauriers et les rosiers poussent encore leurs rameaux verts et épanouissent leurs fleurs embaumées; ce contraste répand dans nos esprits un surcroît de tristesse et de mélancolie. Enfin, nous pénétrons dans le Pénitencier que nous n'avions pas revu depuis la lugubre nuit de l'assaut. Là, tout est bouleversement, chaos, il n'y a plus de contraste; c'est une désolation générale, qui paraît être l'œuvre d'un tremblement de terre; le sol et les murs se confondent dans le même désordre de la matière. Ces immenses bâtiments, couvent, pénitencier, sont mutilés, déchirés en tout sens; les murs sont à jour; les clochers tombent en lambeaux, les coupoles sont crevées. Et pourtant, il y a plus affreux encore ! C'est une immense, une pénétrante odeur cadavérique qui enveloppe tous ces débris. Sur cet affreux désordre de l'inerte, s'agite en ce moment une animation fiévreuse, silencieuse mais éloquente! Des troupes remplissent les cours, les galeries; la grande cour surtout présente un spectacle navrant; c'est le cinquième acte du drame qui vient de dérouler ses scènes pathétiques dans le couvent de Santa-Ynes; elle est parcourue par des files de blessés; des cortèges de cadavres mutilés; des groupes de zouaves sont réunis immobiles à côté de faisceaux de carabines encore fumantes; sur les visages énergiques de ces hommes revenant du combat, d'une lutte désespérée, on ne voit qu'un mélange de rage et de consternation.

Que pensent ces hommes que la mort vient d'effleurer ?

Nous passons au travers de cette scène où le cœur se serre,

et nous pénétrons dans une longue galerie qui est le quartier général de la 2e division où attend le chef de ces soldats que la victoire vient d'abandonner. Le général Douay est désespéré; il porte sur son visage les traces de profondes et douloureuses émotions. Il vient au devant du général Bazaine, alors son frère d'armes; les mains émues se croisent et les deux grands chefs, les deux bras de l'armée, échangent tristement leurs impressions. Pendant ce temps, je me mets au courant des événements.

Le mur du quadre ennemi avait été renversé par les deux explosions de mines. Mais, au jour, on aperçut en arrière une grande cour semée d'obstacles de toutes sortes; et, à trente mètres du mur renversé, un retranchement formidable, composé d'un parapet en madriers fortement liés entre eux et formant un coffrage rempli de maçonnerie. En avant, se trouvait un fossé large et profond, muni d'une grille collée sur la contre-escarpe, hérissant ses pointes en guise de chevaux de frise. En arrière de ce retranchement qui avait lui-même un commandement considérable, s'élevait le couvent de Santa-Ynes avec trois étages de feu et, par dessus le tout, des batteries d'obusiers établies sur les terrasses. Il y avait probablement, en outre, entre les deux parties de cet ensemble formidable, une quantité de chicanes et de pièges les plus variés qu'on ne voyait pas. Mais personne ne paraissait derrière ces défenses.

Alors, on mit en batterie huit pièces de 12 rayées pour battre en brèche le retranchement ennemi. C'est ainsi que le feu commença dès le matin; mais on eut beau lancer 300 boulets sur cette masse de bois et de pierres, à distance de brèche, on ne put parvenir à y causer le moindre désordre.

Cependant, on avait remarqué que le retranchement qui coupait la cour était appuyé à deux bâtiments du couvent, mais que, d'un côté ou de l'autre, il devait y avoir un passage. On disposa alors l'attaque en deux colonnes qui, à peine lancées, devraient chercher un passage. Un bataillon du 1er zouaves devait mener l'attaque; il fut donc partagé

en deux groupes qui furent disposés devant chacune des deux ouvertures par où tiraient nos pièces de brèche.

Au signal donné, tout le monde s'élance avec un admirable entrain. Mais, à l'instant où nos pièces cessèrent leur feu, et où ce torrent de zouaves déboucha de notre quadre, des milliers de fusils se couchèrent sur le parapet, aux fenêtres, sur les terrasses ou sortirent par un grand nombre d'ouvertures inconnues.

Un feu terrible embrasa le retranchement ennemi, et tous les murs du couvent, depuis la base jusqu'au sommet, disparurent dans un nuage de fumée d'où tombait une grêle de mitraille, de balles, d'obus. Trois mille fusils faisaient feu sur nos deux petites colonnes. En un instant la cour fut jonchée de zouaves, et la colonne de droite, n'ayant pu trouver un passage, fut presque complètement détruite; ses débris se rejetèrent en désordre dans nos lignes. Quant à la colonne de gauche, elle trouva un passage entre le mur et le retranchement et disparut complètement.

Il paraît qu'à partir de ce moment, il fut impossible de lancer d'autres troupes. Les généraux Douay et de Castagny se tenant à la sortie de nos quadres, firent des efforts désespérés pour relancer d'autres colonnes mais ne purent réussir. Tout ce qui paraissait au dehors était immédiatement renversé et le feu ennemi était tellement violent que nos pièces de brèche furent obligées de rouvrir leur feu pour se défendre et éviter d'être contrebattues avec trop d'énergie. Bientôt même, comme on ne pouvait aller appuyer la colonne disparue, qu'on ne savait ce qu'elle était devenue, il fallut leur fermer la retraite et reboucher les brèches que nous avions faites chez nous, car l'ennemi devenait menaçant et son tir surtout était désastreux avec des pièces de campagne qu'il venait d'amener.

Le bilan de nos pertes était déjà relativement énorme : 350 zouaves et 19 officiers, tués, blessés ou disparus; 30 canonniers hors de combat, tués ou blessés sur les pièces

de brèche. En outre, dans nos quadres, nombre de soldats et d'officiers étaient aussi hors de combat.

Cette malheureuse affaire était assurément un échec grave; il avait surtout dans le domaine des opérations similaires, des conséquences funestes, matériellement et moralement plus encore. C'était, ce qu'en terme d'escrime, on appelle un coup fourré. En tout cas, il formulait la condamnation sans appel de la guerre de quadres.

Pendant que je recueillais les détails navrants de ce combat meurtrier et inutile, le général Douay avait déjeuné à la hâte et le général Forey venait d'arriver. Le conseil de guerre se réunit aussitôt. Il s'assembla à l'extrémité de la longue galerie servant de logis au général Douay, et nous, les officiers des généraux présents, nous nous retirâmes à l'autre extrémité. Or, cette galerie qui était voûtée, constituait un tuyau acoustique si parfait que, malgré la distance, nous entendions ce qui se disait, même parfois ce qui se murmurait à voix basse. J'en profitai pour consigner sur mon carnet-journal, les notes les plus caractéristiques des discussions qui s'élevèrent entre les membres de l'aréopage des plus grands chefs de l'armée.

Sous l'impression d'une émotion profonde qu'avivait en outre le sentiment d'un drame qui se déroulait peut-être encore, le conseil semblait impressionné même par le bruit de ses paroles, et parlait à voix basse, par respect sans doute pour les mourants qui l'entouraient. Puis on s'anima, les discussions s'engagèrent où le frottement aiguisa les tranchants et des paroles sévères furent échangées.

Les deux généraux commandant les divisions, les deux bras exécutifs du commandement suprême, condamnèrent énergiquement la guerre de quadres et se prononcèrent très chaudement contre la continuation de ce système où nos soldats, nos officiers, montraient une bravoure de luxe contre des obstacles matériels insurmontables et contre un ennemi caché qui tue, sans se montrer, et qu'on ne peut atteindre. Depuis un mois, nous avons pris 10 quadres sur 200 dont se

compose la ville, sans compter les forts extérieurs; combien de temps faudra-t-il consacrer, combien d'hommes devra-t-on sacrifier pour atteindre le but ? Et puis, les munitions et les hommes sont rares.

Les deux généraux de division furent d'avis ensuite de prendre successivement les forts extérieurs et de laisser alors la garnison mourir de faim ou se rendre. Au moins ainsi, nous éviterons la destruction méthodique d'une grande ville et nous ménagerons le sang de nos soldats. Ces luttes sont des boucheries où nos hommes tombent frappés par des bras invisibles, par un ennemi timide qui les tue à l'affût. L'attaque des forts leur conviendra mieux, car au moins ils se battront à découvert et pourront voir leurs adversaires.

En somme, au point de vue militaire, la place est virtuellement prise, puisque nous sommes maîtres d'un des plus grands forts de son enceinte. Si donc les forcenés qui commandent la garnison veulent faire une guerre de sauvages, en détruisant une ville pour en faire des barricades, en brûlant des quadres entiers pour mettre une barrière entre eux et nos baïonnettes, nous ne devons pas continuer cette lutte qui n'est plus celle des armées, mais celles des hordes révolutionnaires.

Aussi, dans le conseil de guerre, les généraux sont d'avis d'abandonner la ville, de se borner à l'investir complètement, à la bloquer enfin, et de marcher contre Comonfort, de passer sur le corps de son armée et de se présenter rapidement sous les murs de Mexico étonné, n'ayant que quelques milliers d'hommes pour se défendre alors qu'il en faudrait dix fois plus. La capitale libérée pourrait se prononcer en notre faveur et nous ouvrir ses portes. Une opération de ce genre conviendrait à nos hommes et réussirait à coup sûr. Que ferait ensuite la garnison de Puebla ? Voudrait-elle sortir de son repaire ? On l'attaquerait dans une de ces belles plaines qui l'entourent et on ferait promptement justice de ces héros de barricades. Si, au contraire, elle restait dans la ville, alors, maîtres de Mexico et tout

en commençant à régler les affaires du pays et de la politique, on fondrait 200 canons et 5.000 boulets à Chapultapec, puis tranquillement on viendrait écraser Puebla sous une grêle de fer.

Telle fut l'essence des idées formulées, principalement par le général Bazaine. Elles étaient logiques et seules réalisables; mais il sembla que, pour cette raison même, elles ne furent pas acceptées. Le général Forey resta froid, indifférent, aux discussions parfois passionnées que souleva son chef d'état-major, le général d'Auvergne, et ne sut même pas diriger ces débats vers une solution quelconque; du reste, il semblait n'en comprendre aucune. Son air insouciant semblait dire : « Dieu, que vous m'ennuyez ! » Puis, quand on eut parlé, discuté avec des accents plus ou moins pathétiques, parfois passionnés, et cela pendant une heure, alors que tout le monde attendait avec anxiété, sollicitait une décision quelconque, il se leva et se dirigea vers la porte de la galerie, en laissant échapper nonchalamment son dernier mot : « Ma foi, causez, entendez-vous. » Voyant partir le président, comprenant qu'il n'y avait plus rien à faire, les membres du conseil se levèrent sans avoir rien décidé; et, quelques instants après, le général en chef reprenait le chemin du Cerro San-Juan.

C'est à cet humiliant résultat qu'aboutit cette réunion motivée par des circonstances si graves, si émouvantes qu'elles bouleversaient tous les cœurs. Mais le général Forey resta étranger à tous ces sentiments. Et pourtant, lorsque cet homme, investi d'une si haute situation, passa au travers des zouaves brisés, mais non vaincus, qui remplissaient le Pénitencier, s'il avait voulu regarder l'expression de leur visage et qu'il eut su lire dans leurs yeux, il n'y aurait vu que désaffection et méfiance; je devrais dire bien plus cruel encore, car d'autres oreilles que la sienne purent entendre des propos bien durs pour l'amour-propre et la dignité d'un aussi grand chef.

Enfin, pour caractériser sans phrases la physionomie réelle

de cette réunion, je me borne à noter quelques-uns des incidents qui s'y produisirent et j'en relate presque textuellement les récits que j'ai pris sur le vif, ainsi que les impressions qu'ils m'inspirèrent alors.

Le général d'Auvergne, ayant eu la maladresse de soutenir encore avec obstination son système d'attaques de quadres, le général Douay, dont la patience était à bout et qui payait de sa personne dans ces maudites maisons de Puebla, apostropha le général avec une aigreur et une sévérité qui n'étaient que trop justifiées, bien qu'un peu regrettables, et lui déclara qu'il n'était pas apte à juger de pareilles questions, n'ayant pas pu et ne pouvant pas voir les choses par lui-même. C'était vraiment brutal. Le vénérable général, si estropié qu'il fût encore par sa jambe cassée, se redressa et, s'agitant nerveusement sur sa chaise, riposta avec véhémence par cette belle et fière réponse : « S'il le faut, je me ferai porter sur la brèche. » S'il avait été du même grade, je crois que le brave et chatouilleux d'Auvergne aurait offert au général Douay un petit dialogue au pistolet, assis sur une chaise.

A un autre moment, en réponse à des observations que je n'ai pas entendues et dont je n'ai pas connu l'auteur, le général Forey, sans doute touché au vif par ces observations qu'il est regrettable de ne pas connaître, s'écria : « Ma foi, messieurs, j'ai demandé, à mon départ de France, des moyens qu'on m'a refusés. Eh bien ! je décline ma responsabilité et vous pouvez en faire autant, si vous voulez. » Voilà assurément de terribles paroles dont le général n'a certes pas mesuré la portée; car, devant un tribunal suprême, elles seraient écrasantes pour leur auteur. Comment, le général en chef décline sa responsabilité ! C'est vraiment une façon trop commode de se tirer d'un mauvais pas ! Et l'armée, que deviendra-t-elle ? Sera-t-elle abandonnée à la merci des calamités qui l'entourent, comme l'équipage d'un navire sans pilote au milieu des flots ? Quand on décline sa

responsabilité c'est qu'on sent que le fardeau du commandement est trop lourd; alors qu'on le dépose.

Enfin, voici un incident plus grave, plus sensationnel, plus émouvant et qui fut un coup de théâtre. Au sein même du conseil de guerre apparaît un capitaine de zouaves, un des débris des colonnes d'attaque qui viennent d'être écrasées dans Santa-Ynes. Il apporte l'état des pertes que son bataillon vient de subir, et remet avec une émotion débordante ce papier d'une terrible éloquence au général Forey qui le reçoit d'un air indifférent et laisse errer sur les chiffres de sang qui y sont tracés un regard insouciant. L'officier, d'une voix froide, sévère et nerveusement saccadée, annonce que 200 soldats résistent encore avec leurs officiers dans un coin du quadre; ils combattent et on a entendu la voix de leurs chefs. Le capitaine se tait. On sent qu'il ne peut rien dire de plus; ses paroles tremblent sur ses lèvres, un regard de feu jaillit de ses yeux humides; son attitude anxieuse semble crier bien haut qu'il y a là, à côté, dans cette cour pleine de soldats, des cœurs généreux qui n'attendent qu'un mot, qu'un geste du général en chef pour courir au secours des camarades qui luttent encore, qui n'ont pas laissé abattre leur drapeau, mais qui brûlent leurs « *dernières cartouches* » !

Les membres du conseil, profondément émus par ces révélations, attendaient avec angoisse la décision souveraine du chef suprême. Tous les regards, tous les cœurs étaient tendus vers cet apôtre du devoir, de l'honneur militaire, ce missionnaire du sacrifice qui, impassible, attend du Chef un ordre, un geste, pour s'élancer au secours de ceux qui combattent encore. Mais hélas ! dans le silence enveloppant cette scène poignante, on n'entendit tomber des lèvres glacées du général Forey que ces paroles sinistres : « Conséquences malheureuses de la guerre ! » C'était une condamnation à mort, deux cents même; mais pas un mot d'oraison funèbre pour ces braves gens qui attendent, en luttant toujours, l'élan libérateur de leurs frères d'armes.

Lorsque le général en chef fut parti, le général Bazaine demanda au général Douay ce qu'il comptait faire. La réponse fut catégorique : « Ma foi, je vous avoue que j'ai tout fait; j'ai usé tout ce que j'avais d'expérience, de savoir, d'énergie; j'ai employé tous les moyens de force, de vigueur, tout enfin ! Je suis à bout de ressources et je déclare qu'on ne peut plus rien tirer de moi pour ce genre de guerre. »

Cette profession de foi si nette, si franche, si sincère, ne supporte aucun commentaire; c'était une retraite honorable, elle ne peut inspirer qu'un respect sympathique.

Les deux généraux se serrèrent la main et nous quittâmes le Pénitencier, de sinistre mémoire. En suivant les tranchées, nous y trouvons les débris du bataillon de zouaves qui retournent à leur camp. Ces malheureux sont absolument démoralisés et se suivent deux par deux, la tête basse, mornes et silencieux. Il ne reste dans ce bataillon qu'un seul officier valide. Les tranchées étant pleines d'eau, nous marchons à travers champs, malgré les boulets de la place. Nous traversons le village presque ruiné de San-Mathias et nous arrivons au dépôt de tranchée, puis à la Noria, dans nos lignes, où nous nous arrêtons pour attendre nos chevaux que nous avons envoyé chercher, car nous sommes éreintés.

Nous trouvons là nos zouaves du 3e qui reviennent de Cholula y installer une garnison. Leur colonel, Mangin, raconte que partout on se plaint avec amertume de la mauvaise direction des opérations. On a partout raison; mais comment changer ?

Enfin, nous rentrons à Amatlan où la consternation est générale, aussi bien dans nos troupes que dans la population mexicaine qui nous entoure.

CHAPITRE XV

COMBAT DE SAN-LORENZO

Sortie du fort Santa-Anita. — Attaques contre nos quadres. — Courrier de France ; incitations à la désertion. — Armistice dans Puebla. — Conseil de guerre. — Attitude du général Forey. — Projet d'attaque contre le fort de Totimehuacan. — Le général Bazaine resserre de nouveau le blocus de ce fort. — Le 5 mai, sortie de la garnison à San-Pablo del Monte. — Envoi de troupes en Terres Chaudes. — Attaque de Comonfort contre Marquez au Cerro de la Cruz. — Sortie des forts Santa-Anita et Loreto. — Tactique de Comonfort, dangereuse pour les troupes françaises. — Opération contre l'armée de Comonfort, 7 mai. — Concentration des troupes, au pont de Mexico. — Au grand quartier général. — Plan du général Bazaine. — Marche de nuit — Surprise d'avant-poste. — Combat de San-Lorenzo. — Déroute de Comonfort — Ovation des soldats à Bazaine. — Résultats et conséquences de ce succès — Retour au camp de Puebla, 9 mai. — Arrivée triomphale du général Bazaine au grand quartier-général.

Le lendemain de notre échec de Santa-Ynes nous apporta une légère fiche de consolation représentée par l'arrivée d'un grand convoi d'artillerie avec 800 hommes de renfort pour les corps. Rien ne pouvait être plus à propos que des hommes, de la poudre et des projectiles. C'était un réconfort; aussi, dès le lendemain, le général reprend le cours de ses excursions tactiques. Cette fois, c'est un voyage au long cours pour aller visiter nos positions de l'extrême-droite.

Nous prenons la route suivie le jour de l'investissement. Elle s'est améliorée et le gué del Batam est remplacé par un pont en bois. Dans le Tepozutchil, nous trouvons le 20e ba-

taillon de chasseurs très solidement établi dans une redoute dominant les abords de Puebla.

A Los Alamos, route de Vera-Cruz, nous recevons une réception brillante des officiers du 95e, nos amis du *Saint-Louis*; ils nous offrent un déjeuner remarquable arrosé d'un vin de Bourgogne qui nous enchante, moi surtout, sevré de vin depuis trois mois. Puis, le général parcourt le terrain défensif de ce secteur de nos lignes; le système adopté est parfait pour résister aux tentatives offensives de la place. Le général, peut-être pour montrer aux Mexicains qu'il est là, va à pied à la garita d'Amozoc, notre petit poste le plus avancé près du fort Remedios. La canne à la main, il sort du retranchement et nous avançons en terrain découvert à plus de cent mètres, afin d'être bien vus du fort. C'est chez lui une coquetterie qui pourrait le faire tomber dans quelque embuscade; mais il a une étoile qui le protège ! et nous revenons sans aucun coup de canon des deux forts qui nous observent. Je crois que le général en est humilié.

Puis, il va visiter, dans la barranca du Rietto, les deux postes occupés par les chasseurs au pied du Tepozutchil, les hacyendas Del-Christo et de Santa-Barbara, parfaitement fortifiées. Là encore, nous allons dans les embuscades de nos sentinelles perdues, qui tiraillent sans cesse avec celles de l'ennemi, cachées à 200 mètres, dans des trous. Je constate que le général veut ainsi, par une sollicitude généreuse et hardie, réconforter le moral de ses petits soldats qui, remplissant un rôle modeste et périlleux, accomplissent avec dévouement un devoir d'où dépend souvent le sort d'une armée. Nous recevons bien des balles à discrétion, mais encore pas un coup de canon ! Enfin, nous nous retirons pour aller prendre nos chevaux qui nous attendent au sommet de la Loma du Tepozutchil. Nous venions de déboucher de la barranca et nous gravissions les premières pentes dénudées de la colline, lorsqu'un coup de canon partit du fort Remedios, qui était devant nous; l'obus nous salua fort près, puis

un autre, un troisième, etc. Nous étions reconnus et le général était enchanté. Cependant, nous avions assez de peine à nous garer de ces messagers d'honneur; car, frappant sur les rochers du sol, ils bondissaient inconsidérément de tous côtés; je faillis même entrer en collision avec l'un d'eux qui venait à moi, tandis que j'observais le fort avec mes jumelles. On me cria gare et j'eus encore le temps d'appuyer à gauche pour lui céder ma droite où il passa du reste fort poliment. Un camarade, en se livrant trop brusquement au même exercice, tomba... sur le fond de son pantalon, ce qui nous divertit. De nos jours, ces petits exercices préservatifs faits avec calme ne seraient pas de mise avec la brutalité des vitesses initiales des projectiles de notre artillerie. C'est regrettable, car le vieux jeu était vraiment pittoresque.

En rentrant à Amatlan à la nuit, nous recueillons les faits divers de la veille : l'ennemi a fait, du fort San-Anita, une sortie sévèrement repoussée par la 2e division. Dans la ville, les Mexicains ont eu l'audace de tenter une contre-attaque sur un de nos quadres, faisant brèche avec du canon et donnant l'assaut. Décidément leur succès leur fait perdre la tête et cette tentative hardie a dû donner à réfléchir au général Forey.

Le 29 avril, arriva le courrier de France; ce fut une joie générale, mélangée cependant d'une fort mauvaise humeur que nous cause la lecture des journaux, dans lesquels certains politiciens critiquaient quand même tout ce que nous faisions au Mexique, tandis qu'ils couvraient d'éloges et d'admiration les ennemis que nous combattions, voire même les bandits devenus généraux. Sans doute, au fond du cœur, ils applaudissaient les misérables qui achevaient nos blessés comme à Santa-Ynes, et qui continuaient à exciter nos soldats, nos sous-officiers, à la désertion, faisant ainsi cause commune avec le général Ortega, gouverneur de Puebla (!). Que les politiciens d'opposition fassent au corps législatif les discours nécessaires à leur

cause, c'est leur affaire et non la nôtre; mais qu'ils impriment ces discours haineux et antipatriotiques pour les expédier par milliers dans nos camps, précédés d'une préface signée : « Jules Favre », prêchant la désertion, c'est ce qui nous révolte. Avant le siège, nous avions vu ces arrivages à Cordoba, Orizaba et ailleurs; mais voilà qu'on en a trouvé en quantité à Cholula.

Après le jour des nouvelles de France, le lendemain fut celui des racontars mexicains; il en sortait de tous côtés. L'incident le plus intéressant fut la capture d'une femme portant des lettres d'Ortega à Comonfort. Le défenseur de Puebla disait « qu'il manquera bientôt de vivres, si son collègue ne vient pas lui en apporter en rompant l'investissement, et que s'il ne peut réussir à passer, la garnison évacuera la ville en forçant nos lignes ». Ce brave homme se faisait d'étranges illusions ! Cependant, comme le coup pourrait être tenté, puisque la faim fait sortir le loup du bois, le général va parcourir ses lignes pour recommander partout la plus grande vigilance.

Le 1er mai fut une journée mixte, paix dans Puebla, guerre au dehors.

En effet, un armistice fut conclu, *intra muros* seulement, afin d'échanger les prisonniers et d'enterrer les morts qui restaient dans les rues séparant les deux camps et où personne ne pouvait aller les recueillir. L'échange des prisonniers s'imposait moins; mais en cette affaire, nous étions les mieux partagés. Nos camarades étaient enchantés de revenir à nous; mais les Mexicains ne semblaient pas empressés d'aller se renfermer dans la place. Du reste, l'armistice se passa de la façon la plus correcte, courtoise même. Dans les quadres se faisant face, les hommes se mirent aux fenêtres et entretinrent les conversations les plus cordiales, les officiers échangèrent les rapports les plus aimables et des compliments réciproques; puis l'armistice expiré, chacun rentra chez soi et le dialogue à coups de fusil recom-

mença. Pendant deux jours tout fut calme et le 3 mai un conseil de guerre se réunit encore au Cerro San-Juan.

Là, les chefs des armes spéciales déclarent formellement que l'attaque des quadres n'est plus possible; les moyens dont nous disposons sont insuffisants et impuissants. Cette opinion est soutenue par les deux généraux commandant les divisions. Alors, le général Forey déclare qu'il veut qu'on attaque le fort de Carmen. C'est encore une idée malheureuse; car dans les conditions actuelles ce fort est presque inattaquable. L'ouvrage en terre est considérable, son tracé parfaitement entendu et approprié au terrain, enfin la masse énorme des bâtiments qui en occupent l'intérieur est formidable et tous nos projectiles ne suffiraient pas à en démolir la moitié. En outre, la position relative de ce fort par rapport à celui de Totimehuacan en rendrait les attaques fort difficiles.

Dans ces conditions, le conseil se prononce contre cette attaque. Alors le général en chef se fâche et déclare que, si on ne veut pas l'aider, il va donner le commandement à un autre et rentrer en France. Cette sortie était d'autant plus regrettable que c'était la deuxième récidive. En tout cas elle n'avance ni la question ni les affaires.

En somme, il semble que de ce conseil il ne sortira rien encore. Et pourtant on sent des tendances à revenir à l'attaque de Totimehuacan qu'a toujours soutenue le général Bazaine qui se fait fort de l'enlever en huit jours. Cette opinion commence à paraître la meilleure; car, une fois maître de ce point de résistance, on pourra attaquer Carmen des deux côtés à la fois dans de bonnes conditions. On peut même espérer que cette deuxième opération serait inutile, car la ville prise entre deux feux ne pourra plus tenir.

Le 4 mai, part pour San-Andres un grand convoi allant chercher des vivres, des munitions et de la grosse artillerie de la marine. Avec lui partent pour la France des officiers promus au grade supérieur et bon nombre d'officiers et de

soldats blessés. En même temps en arrive un autre avec des munitions et deux obusiers de 30 qui pourront donner la réplique aux canons de 24 de Totimehuacan. Cette pensée excite de nouveau le général Bazaine à resserrer l'étreinte qu'il a déjà établie autour de ce fort. Cette fois, c'est presque en rampant qu'il se glisse en avant de ses embuscades pour trouver quelque trou, quelque motte de terre, plus rapprochés où il pourra embusquer ses tirailleurs.

Le lendemain 5 mai, anniversaire de notre défaite de Guadalupe, il était probable que les Mexicains tenteraient quelque fanfaronnade guerrière pour le fêter. Aussi des ordres sont donnés partout pour être sur le qui-vive.

Nos prévisions étaient fondées; ce ne fut pas la forteresse qui opéra mais l'armée de secours. En effet, à 3 heures on nous annonce qu'un combat est engagé avec notre ligne du Nord, entre le général Lhériller et une forte colonne de l'armée de Comonfort. On m'expédie rapidement aux nouvelles, et j'apprends que le commandant de Foucaut, avec un escadron, appuyé par une compagnie d'infanterie, envoyé au devant de l'ennemi pour le tâter, eut l'imprudente crânerie de charger son avant-garde avant l'arrivée de son infanterie; il aborda avec furie un régiment de lanciers, le culbuta, lui prit son étendard, lui tua 40 hommes et fit des prisonniers, mais se fit tuer glorieusement. La colonne ennemie, impressionnée par l'ouragan qui dispersait son avant-garde, fit demi-tour. D'autre part, après le début du combat, on vit sur les hauteurs du fort de Guadalupe des troupes nombreuses rassemblées en position d'attente. La garnison attendait ainsi un succès de Comonfort pour tenter un coup décisif sur nos lignes d'Amalucan.

Du reste, pendant la soirée la place lance des fusées et fait de nombreux signaux de feu avec son armée de secours qui évidemment renouvellera sa tentative pour secourir les assiégés.

Le lendemain, nous avons le regret de voir partir pour Orizaba deux de nos bataillons qui tournent le dos à la lutte

qu'ils ont, jusqu'à ce jour, soutenue si vaillamment, et se voient arracher la satisfaction du succès final ; ces braves gens s'en vont désolés. C'est une faute du général en chef à qui on a persuadé qu'une concentration de forces ennemies se fait dans les Terres Chaudes. A quoi servent donc les deux régiments qui viennent d'y arriver de France ?

Pour corser encore le grave préjudice causé à la 1re division par le départ de ces bataillons, le général reçoit l'ordre d'en tenir un troisième prêt à partir pour cinq jours. C'était folie de désemparer ainsi une division au moment où les efforts suprêmes de la crise finale approchent. La preuve ne se fit pas attendre.

Le lendemain, vers midi, Comonfort avec toutes ses troupes, vint attaquer le corps de Marquez campé sur le Cerro de la Cruz, au Nord-Ouest de Puebla, en arrière des lignes de la 2e division. En même temps la place fait une sortie dans le même secteur, prenant ainsi l'assiégeant entre deux feux. Le général Douay détache une brigade en soutien de Marquez dont les troupes tiennent vigoureusement tête à l'attaque. L'apparition des troupes françaises fit renoncer Comonfort à pousser à fond ; il se borna à une violente canonnade et se replia lentement. Cette tactique assez habile avait pour but de nous attirer loin de la place pour permettre à la garnison d'ouvrir une trouée dans nos lignes.

Ce plan fut encore déjoué ; mais toutes ces tentatives successives de l'armée de secours n'en devenaient pas moins insupportables ; un parti radical s'imposait ; d'autant qu'elles semblaient chaque jour prendre plus d'importance. L'ennemi n'aurait pas de trêve tant qu'il n'aurait pas fait entrer en ville l'énorme convoi qu'il a préparé. Ces considérations auraient dû décider le général en chef à se débarrasser de cet importun. On le lui a demandé ; le général Bazaine s'est offert pour cette opération, ne réclamant pour cela que quelques bataillons ; mais on a refusé. Et pourtant la situation n'est plus tenable.

Le 7 mai, nous achevions de déjeuner, lorsqu'apparaît

très affairé le commandant d'Ornans, aide de camp du général en chef. Il est porteur d'une communication très importante pour le général Bazaine.

Après une conférence de quelques instants, le général sort de son cabinet; il paraît souriant mais ne dit rien. Cependant, vers 2 heures, il nous annonce qu'à 5 heures il montera à cheval pour aller dîner avec le général en chef; puis, il ajoute, d'un air malin, que nous partons pour une destination inconnue n'emportant que quelques bagages légers. Nous étions dans la joie. La smala entière du général partira à 5 heures et demie après avoir dîné et se rendra au pont de Mexico.

Un bataillon du 3e zouaves, celui du 51e et les tirailleurs algériens se réuniront aussi au même endroit. A cette petite colonne se joindront le 18e bataillon de chasseurs, fourni par la 2e division, la batterie d'artillerie de la garde et une section de montagne servie par les marins. Ces troupes seront sous le commandement du général Neigre. Le général de Mirandole viendra de Cholula avec deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique et la cavalerie mexicaine du colonel de la Pena. A cette cavalerie se joindra le 12e chasseurs qui est dans nos lignes. Une ambulance légère suivra la colonne.

Etant de service extérieur, j'accompagne le général au dîner du général en chef. Nous partons à 5 heures, laissant Willette, Clapeyron et Albert Bazaine chargés de mettre en route notre smala et de la conduire au rendez-vous où elle établira son camp. En route, on annonce au général qu'au lieu du 18e bataillon de chasseurs, on lui donne cinq compagnies du 81e. Il est fort mécontent, car avec si peu de monde un bataillon de carabines ne peut se remplacer par cinq compagnies de fusils. Alors, pour compenser cette infériorité, il m'envoie donner l'ordre au général de Castagny de lui fournir deux compagnies de zouaves en plus.

En arrivant au Cerro San-Juan, nous trouvons les officiers du général Forey dans la consternation. Il paraît que le coup est manqué. Or, voici quels sont les renseignements

du matin qui ont décidé le général en chef à ordonner l'expédition.

Après les deux tentatives infructueuses que Comonfort a faites les 5 et 6, ce général a modifié ses plans. Il a établi ses quatre divisions à deux lieues en arrière de nos lignes, et s'est installé dans de fortes positions dont il augmente encore la résistance par des travaux de fortification. Son convoi est au milieu de ses lignes. Ainsi disposée, cette armée ayant une forte base d'opération, pourra plus facilement assurer le succès de ses tentatives pour secourir efficacement la place.

Le centre et le point principal de la position ennemie sont appuyés sur le village de San-Lorenzo, situé sur une hauteur qui forme un coude de l'*Atoyac* sur sa rive droite, c'est-à-dire du côté opposé à nos positions et à Puebla. Tout le pourtour de cette éminence que parcourt la barranca de l'*Atoyac* est bordé de très hautes falaises presque verticales absolument inaccessibles de notre côté. Les deux autres faces du mouvement de terrain vers l'ouest forment un immense glacis à pente douce, à surface unie et découverte qui va se perdre dans la plaine; ce grand plan incliné présente seulement quelques mamelons d'un faible relief qui s'étendent en avant du village de San-Lorenzo. En arrière, le flanc reliant le sommet de la colline au fond du vallon de l'*Atoyac* présente au contraire une pente très raide et d'un parcours souvent difficile. Au pied de cet immense talus se trouve la grosse hacyenda de Pensacola où le convoi de Comonfort est réuni. C'est là que passe la grande route de Mexico à Tlaxcala, ville importante située au Nord de Puebla. Cette voie, à quelques kilomètres de Pensacola, traverse la petite ville de Santa-Ynes. Enfin, de l'autre côté de l'*Atoyac*, s'étend en gradins étagés, un pays boisé et très accidenté formé par les dernières assises du massif montagneux de la Malinche. Tel est le terrain sur lequel nous allons opérer.

D'après les renseignements recueillis, à San-Lorenzo est établie une division de 5.000 hommes commandés par le

général Echegarray. Des fortifications s'élèvent autour de l'église et sont armées de canons. A Pensacola se trouve Comonfort lui-même avec 4.000 hommes. Dans la plaine, en arrière et au-dessous de San-Lorenzo, dans le petit village d'Ocotlan, situé sur un gros mamelon dominant la route de Mexico, est établi le général La Garza avec 3.000 hommes. Enfin, plus au nord, à environ deux lieues de San-Lorenzo, sur la route de Tlaxcala, 5.000 hommes sont en réserve à Santa-Ynes. Le front de la position en avant de San-Lorenzo et d'Ocotlan est gardé par une ligne de grand'gardes de cavalerie.

Tels sont les renseignements que peut fournir l'état-major général; mais on nous dit maintenant que le coup est manqué, que l'ennemi a évacué toutes ses positions et abandonné ses beaux projets. Le général Bazaine se refuse à croire cette mauvaise nouvelle. Mais le général Forey déclare que ses espions viennent d'arriver et affirment le fait. Ce à quoi, l'incrédule Bazaine répond que ces malheureux ne sont pas allés jusqu'à San-Lorenzo et demande à les questionner lui-même. Il interroge ces Indiens encore effarouchés par la grosse voix du général Forey, et il finit par acquérir la certitude qu'ils n'ont pas osé aller jusqu'à l'ennemi et que, n'ayant rien vu, ils disent qu'il n'y a rien. Les généraux montent alors sur la terrasse du quartier général. De ce point culminant on voit parfaitement le village de San-Lorenzo. Le général Forey regarde dans une grande longue-vue qu'il tient toujours en batterie et ne voit rien. Le général Bazaine de son côté se contente de ses jumelles et déclare qu'on aperçoit une masse de gens qui remuent la terre avec acharnement. Il fait remarquer au grand chef que si l'ennemi était parti ou se disposait à partir, il ne remuerait pas ainsi la terre; que, du reste, s'il n'est plus là, il ne peut être loin et que puisqu'on est presque en route, il vaut autant risquer l'aventure et essayer d'en finir avec cette armée de secours qui nous tient sans cesse en alerte. Ce à quoi, le général Forey répond : « Eh bien ! allez mon cher Bazaine.

si vous ne trouvez rien, ça aura toujours servi de promenade, et, en attendant, allons dîner. » Moi aussi, je regarde avec mes lunettes et je vois parfaitement le travail actif qui se fait en avant de l'église.

On descend dans la salle à manger et on s'assied autour d'une longue table dont le sommet est occupé par le général en chef, qui met à sa droite le général Bazaine et a l'amabilité de me dire de m'asseoir à sa gauche. Le reste de la table était occupé par les aides de camp et officiers d'ordonnance. Deux d'entre eux doivent se joindre au général et venir avec nous, ce sont MM. Dubouchage, capitaine de carabiniers, et Détournières, lieutenant de vaisseau. Cet officier de marine, fort distingué du reste, était singulièrement connu par tous ceux qui frayaient souvent avec le quartier général; il était chargé de la popote du général en chef et pour ce fait on l'appelait malicieusement « lieutenant de vaisselle » ! En outre, un officier prussien, le major Von Burg, qui est attaché au grand quartier général pour suivre la campagne, doit également accompagner le général Bazaine, ainsi que deux officiers de l'état-major général, les capitaines Béguin et Garcin.

Ici, je crois devoir ouvrir une parenthèse dans mon récit pour consacrer, sans faire d'anachronisme, quelques lignes particulières au major Von Burg, dont j'ai plus tard retrouvé la trace dans des conditions respectives bien différentes.

C'était en 1870, à l'armée du Rhin, sous Metz. Le 31 août, Bazaine tentait, pour la deuxième fois, de forcer le blocus allemand et de sortir du camp retranché. Ses troupes avaient enlevé à la nuit tombante la moitié du village de Servigny; le combat avait cessé dans l'obscurité. Les hommes qui occupaient les premières maisons de Servigny, faisaient la soupe et devisaient gaiement autour des marmites. Mais au sein des ténèbres, un officier prussien se glissait dans notre ligne de sentinelles, constatait que nos soldats se croyaient bien tranquilles et regagnait la partie du village occupée par ses troupes. Il y faisait préparer une puissante

colonne qui fut lancée, vers 10 heures du soir, à l'attaque de notre position, bouscula nos troupes trop confiantes et leur reprit ce qu'elles avaient eu tant de peine à conquérir dans l'enceinte allemande. Ce fut le facteur décisif de notre échec à la bataille de Servigny et de la perte future de l'armée du Rhin.

Cet officier prussien était l'ancien major Von Burg, devenu chef d'état-major du corps défendant Servigny. C'est en étant notre hôte choyé au Mexique qu'il avait découvert le défaut de notre cuirasse, et il en profita pour faire perdre au général Bazaine, qu'il accompagnait à San-Lorenzo, la bataille que commandait à Servigny le maréchal Bazaine.

Quand donc garderons-nous chez nous nos officiers, pour n'être pas obligés de recevoir les autres ?

Cette digression, peut-être instructive, étant faite, je reviens au Cerro San-Juan de Puebla.

Le repas se passa très gaiement et le général Forey fut de très belle humeur. Au moment de prendre son potage, il avala quelques pilules purgatives et eut l'aimable attention d'en offrir au général Bazaine; mais celui-ci se récria et refusa en déclarant que, devant passer la nuit à cheval, il serait imprudent de mettre de pareilles choses dans ses entrailles !

Le café se prit à table, on fuma des cigares et la conversation, badine et frivole, continua son cours. Enfin, à 8 heures, le général Bazaine demanda à se retirer pour se rendre à son poste où les troupes étaient déjà rassemblées. Le général Forey lui souhaita bonne chance, lui serra la main, et m'honora de la même faveur; puis nous descendîmes à pied à la tente du général Neigre qui nous attendait. Un instant après, nous nous dirigions vers le pont de Mexico.

Les troupes de la colonne sont campées de l'autre côté du pont. Les tentes sont partout dressées, les chevaux au piquet et tous les feux allumés comme si on devait passer la nuit, de façon que les espions ennemis n'aillent pas don-

ner l'alarme. De toute manière, Comonfort ne peut prévoir qu'une chose, c'est que le lendemain matin seulement, au jour, nous nous mettrons en route.

Sitôt arrivé, le général réunit dans sa tente les généraux et les chefs de corps pour leur faire connaître la position présumée de l'ennemi, leur exposer son plan d'opération et donner à chacun les ordres qui le concernent. Le général se propose de gagner le plus possible du terrain au delà de la position ennemie pour déborder sa droite et de revenir sur San-Lorenzo en prolongeant son front, de manière à éviter ses postes avancés qui sont uniquement disposés du côté de nos lignes près de l'*Atoyac* par où on suppose que nous pouvons seulement nous présenter. Il pourra ainsi approcher de San-Lorenzo au point du jour et l'attaquer par le front qui est sur la plaine pour rejeter l'ennemi dans l'*Atoyac*. Afin d'exécuter sans être découvert une pareille marche de flanc, il faut que la colonne observe le plus grand silence, que personne ne fume, et surtout qu'on conserve le calme le plus absolu à la moindre alerte. Enfin, lorsque le général a bien pénétré tout le monde de ses projets, il congédie les officiers et chacun, après avoir transmis ses ordres, va prendre une heure de repos, car on doit partir à minuit.

A cette heure, une longue colonne se déroule et s'allonge silencieuse sur la route de Mexico. En tête, marchent 100 cavaliers mexicains du colonel la Pena; puis vient le général Bazaine; marchent ensuite les zouaves encadrant l'artillerie, les tirailleurs algériens, le 51e et la cavalerie. Enfin vient l'ambulance et un petit convoi d'administration, le tout encadré dans le bataillon du 81e. Au bout d'une heure, nous arrivons à hauteur du village de Cuantlancingo dont les chiens se prennent à pousser des aboiements frénétiques. Ces maudites bêtes nous causent des impatiences et des rages féroces; car, par leur vacarme, elles nous font craindre d'éveiller la vigilance de l'ennemi. D'autant que nous arrivons à la croisée d'un chemin qui va directement à San-Lorenzo en traversant un petit hameau situé à 800 mètres

de la grande route et d'où nous entendons aussi les hurlements furieux des chiens. Ce point peut être occupé par l'ennemi qui y a sans doute une grand'garde. Il faut s'en assurer pour être certain que nous ne sommes pas éventés. Le général arrête la colonne et envoie le colonel mexicain Lopez, qui lui a été donné comme guide, pour reconnaître le hameau de Sanitorum. Ici, je dois encore ouvrir une courte parenthèse à l'égard de cet officier mexicain qui apparaît sur la scène des événements, nous rendra des services importants, sera profondément dévoué à notre cause, deviendra notre ami et enfin terminera une carrière honorable par une infamie : c'est lui qui trahira l'Empereur Maximilien ! Lopez part avec deux cavaliers, suivis à petite distance par l'escadron La Pena. Pendant ce temps, nous attendons immobiles et silencieux. Au bout d'un quart d'heure, Lopez revient, annonçant qu'il n'y a rien d'insolite, que tout est tranquille. On se remet en marche. A 600 mètres plus loin, nous trouvons, sur la route, deux ou trois maisons que nous fouillons pour être assurés que nous ne laissons personne qui puisse aller avertir l'ennemi. En somme, nous faisons le vide partout où nous passons et, si nous trouvons quelque Indien flânant dans les ténèbres, nous l'envoyons au convoi pour qu'il y soit gardé jusqu'au moment où on ne pourra plus conserver l'incognito. Près des maisons que nous venons de visiter, se détache un chemin allant vers l'ennemi et passant par un Rancho peu éloigné; nous envoyons encore Lopez l'explorer. A son retour, la colonne reprend sa marche en direction de Mexico, laissant sur notre droite et à environ cinq kilomètres le village de San-Lorenzo. Nous cheminons encore pendant trois kilomètres et nous approchons d'un chemin conduisant à Ocotlan qui, du reste, est très près de nous et où se trouvent 3.000 hommes de l'armée de Comonfort. Il n'est plus possible de continuer à avancer. Le général s'arrête, puis fait quitter la grande route pour marcher à travers champs et dans une direction presque opposée à celle que nous suivions. Nous revenions ainsi en

arrière en défilant devant le front de l'ennemi et nous rapprochant de San-Lorenzo.

La colonne marcha ainsi durant longtemps et lentement, traversant d'interminables champs d'orge; la lune s'est levée et, pendant un moment, a été fort désagréable en nous permettant d'apercevoir la longue file sombre qui serpentait derrière nous, car ce que nous voyons d'autres peuvent le voir, ce qui nous inquiète; mais les nuages redeviennent épais et nous rentrons dans une obscurité complète. Ça devient monotone même, et chacun se laisse aller, en rêvant sur son cheval; mais on commence à se sentir pénétrer par la fraîcheur du matin qui s'approche; on est surtout très malheureux de ne pouvoir fumer. Tout à coup, nous sommes arrachés de nos rêveries par un cri strident sorti, sur notre gauche, du silence et des ténèbres. Le « Quien viva », qui-vive ? a retenti.

Nous sommes éventés, une sentinelle ennemie nous a aperçus, sentis, peut-être, et va donner l'éveil. On s'arrête soudain et spontanément. Mais le général donne à voix basse l'ordre de continuer à marcher et répond à la sentinelle : « *Amigo, Libertad.* » — « Qual Regimiento ? » demande la vedette mexicaine. Alors le général dit à Lopez de répondre : « Durango », et la colonne continue sa marche, laissant toujours l'ennemi sur sa gauche. Au bout d'un instant, la sentinelle, voyant dans l'obscurité que la colonne avance toujours, répète trois fois son « qui-vive ». Il faut prendre un moyen pour faire taire ce braillard et le général envoie Lopez tout seul de son côté. Celui-ci s'avance d'une cinquantaine de pas et dit au commandant de l'avant-poste de venir lui parler. Le susdit commandant juge prudent de ne pas se présenter et tout redevient silencieux. Mais, au moment où la queue de la colonne arrive à hauteur de l'avant-poste ennemi, celui-ci commence à trouver que le régiment de Durango a une dimension exagérée et suspecte; il tire quelques coups de feu. Personne ne répond et la colonne continue. Puis, nous rencontrons une malencontreuse bar-

ranca que l'artillerie ne peut pas franchir; il faut faire piocher les sapeurs du génie et on poursuit sa marche à travers champs, en obliquant légèrement à gauche, car cette barranca indique que nous nous rapprochons de l'*Atoyac*.

Il commence à faire un froid très vif, on sent l'approche du jour et des teintes rosées commencent à colorer le ciel en arrière de la Malinche. Il est 4 heures passées et nous devons approcher du terme de notre pérégrination nocturne. Tout à coup, on nous crie de nouveau : « Qui-vive », presque en avant de nous. On répond les mêmes sornettes que précédemment; mais, tout en amusant ainsi l'ennemi, on l'approche dans l'ombre. On aperçoit déjà, sur le sommet d'un petit mamelon, la silhouette des cavaliers mexicains se profilant sur le ciel coloré légèrement. Les cavaliers de la Pena se portent à droite et à gauche pour cerner l'avant-poste, en même temps que le général lance son peloton d'escorte, sous le commandement de Clapeyron, son officier d'ordonnance et son neveu, pour enlever l'ennemi. En un instant, la scène est terminée; quelques coups de feu éclatent de tous côtés et les cavaliers ennemis sont tués ou pris. A ce moment, le jour se fait et il n'y a plus à hésiter; le masque est jeté et le général fait presser le pas à la colonne.

Nous arrivons rapidement sur le mamelon où sont étendus çà et là les cavaliers rouges que nous venons de mettre bas. De là, nous découvrons, à 600 mètres devant nous, le village de San-Lorenzo, couronnant un autre mamelon. On ne le voit que vaguement comme une masse sombre, noyée encore dans les dernières brumes de la nuit. Aussitôt les zouaves sont déployés et formés en deux petits bataillons; entre eux, l'artillerie de la garde se met en batterie et, à gauche, les tirailleurs algériens et le 51e sont formés en bataille. Au-dessus de cette petite ligne de combat, les drapeaux sont déployés, étalant au gré des premiers souffles du matin leurs plis tranquilles qui semblent attendre et défier les premiers feux de l'ennemi.

Pendant que ce déploiement s'exécute, une nuée de cava-

liers accourent et nous couvrent de coups de fusils; mais on ne fait aucune attention à ces moucherons turbulents, et les mouvements s'opèrent partout simultanément, mais tranquillement, dans l'ordre le plus parfait.

Deux compagnies de zouaves sont déployées en tirailleurs en avant de notre ligne de bataille pour éloigner les cavaliers que nous apprenons être ceux de Carbajal et d'Aureliano Ribera, deux chefs intrépides.

Le général Bazaine, en avant de ses troupes, fait exécuter ces manœuvres comme au champ de Mars. A l'extrême-droite est placée la section d'obusiers des matelots et, à côté, sur le bord de la falaise de l'*Atoyac*, la section du génie qui la protège. A la gauche de notre ligne, la cavalerie du général de Mirandole se forme en colonne par escadrons déployés et l'escadron de la Pena vient se placer à leur suite. Le 81e reste en arrière en colonne comme réserve.

Ainsi déployé, ce petit corps se porte en avant; mais bientôt un éclair jaillit sur le front du village et un boulet rapide passe sur nos têtes. Nous reconnaissons de suite à sa vitesse initiale que nous avons affaire à des pièces rayées. Une canonnade très nourrie nous accueille pendant que nous descendons dans le vallon; mais nos troupes n'en souffrent pas. Du reste, l'ennemi tire généralement trop haut; on voit que ses canonniers ne savent pas encore bien se servir des canons rayés. Notre artillerie ouvre rapidement le feu sur celle de l'ennemi et son tir est d'une précision parfaite.

Arrivés au fond de la vallée et au pied de la pente douce qui monte jusqu'au village, le général fait former les colonnes pour l'attaque, et le général Neigre, d'une voix retentissante, commande les mouvements qui s'exécutent comme sur un terrain d'exercice, malgré une grêle de mitraille qui nous enveloppe. En ce moment, le général m'envoie porter l'ordre à notre artillerie, restée en arrière sur le mamelon, de venir au galop se mettre en batterie à notre hauteur, c'est-à-dire à 300 mètres de l'ennemi. Ce mouvement fut exécuté avec une rapidité et une précision admirables; il était im-

pressionnant, de voir et surtout d'entendre nos pièces bondissant sur les aspérités du sol, entraînées avec une vitesse vertigineuse par des chevaux emballés.

Je galopais en avant à côté de Vaudrey, son capitaine-commandant; j'étais transporté d'admiration. Aussitôt en batterie, on ouvrit le feu sur l'énorme église qui était en arrière des retranchements ennemis. A peine revenu, on m'envoie porter au général de Mirandole l'ordre d'appuyer à droite avec ses escadrons pour tourner le village en même temps que nos colonnes l'enlèveront, et charger dans la plaine en arrière quand l'ennemi sera rejeté de sa position.

Cependant, tout le front du village, garni d'aloès, s'est couvert de nombreux bataillons qui font sur nous un feu roulant. Nos zouaves, en tirailleurs, commençaient à répondre, quand le général m'envoie leur faire cesser le feu et dire au capitaine qui les commandait qu'il entend qu'on entre l'arme au bras dans les retranchements ennemis. Nous ne sommes plus qu'à 200 mètres, il n'y a pas un instant à perdre, car la fusillade et la mitraille commencent à éprouver nos colonnes impatientes, déjà formées par divisions à demi-distance. Un coup de mitraille vient tomber en plein dans le groupe du général; on compta plus tard le passage effectif de 18 biscaïens, soit dans les chevaux, soit dans les vêtements, soit enfin dans les personnes; j'en fus quitte pour un éperon enlevé; j'avais failli être blessé comme Achille. Quel honneur ç'eût été !

Alors, le général Bazaine, tirant son épée, lance les trois colonnes en échelons, l'aile gauche en avant. Le 2e demi-bataillon de zouaves charge droit sur l'église et doit enlever les retranchements; les tirailleurs algériens montent à gauche sur le centre le l'ennemi et le 51e attaque sa droite. Quant au 1er demi-bataillon de zouaves il se dirige sur le bord du plateau pour tourner la gauche des retranchements.

Tout le monde s'élance aux cris de : « Vive l'Empereur », et malgré une grêle de balles et de mitraille, aborde l'ennemi sans brûler une cartouche et l'attaque à la baïonnette.

Pendant ce temps, la cavalerie opère son mouvement tournant; mais, ne prévoyant pas l'impétuosité de l'attaque de l'infanterie, elle avance trop lentement, et le général m'envoie pour lui faire accélérer l'allure et surtout lui prescrire de ne pas trop se jeter sur la gauche, ce qui l'éloigne du village.

Je reviens rapidement auprès du général et, un instant après, la pluie de fer cesse pour nous; nos zouaves ont franchi les retranchements; nos autres colonnes ont dépassé la première ligne d'aloès et la fusillade se continue avec acharnement dans le village. Alors, je suis envoyé à l'église pour savoir si nous en sommes maîtres, afin de diriger le feu de notre artillerie sur un autre objectif. Je pars au galop par le chemin qui monte droit au village et, lorsque j'arrive dans l'ouvrage ennemi, j'éprouve une joie indéfinissable en voyant huit beaux canons qui tout à l'heure nous criblaient de mitraille, réduits au silence et semblant tout honteux d'être entre nos mains. En arrivant à la porte de l'église, dont les nombreux défenseurs viennent de mettre bas les armes, je suis témoin d'un affreux spectacle : on fusillait une dizaine de prisonniers à mesure qu'ils sortaient par la porte de la cour, située en avant de l'église. Voici ce qui s'était passé une minute avant : les zouaves, après s'être emparé de l'église qui était le réduit de la position, avaient continué à poursuivre l'ennemi qui descendait à Pensacola; mais, à peine avaient-ils dépassé l'église que les prisonniers, qui s'étaient rendus et avaient déposé leurs armes, reprirent leurs fusils et tirèrent dans le dos de nos soldats. Quelques-uns d'entre eux revinrent furieux et, pour punir cette félonie, passèrent par les armes dix de ces misérables.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la petite esplanade de l'église et y avoir contemplé l'affreux spectacle de cadavres et de blessés entassés, déchirés par nos boulets et nos baïonnettes, de femmes en robe blanche, en toilettes décolletées, gisant dans le sang, d'autres blessées, soutenues

par des officiers mexicains prisonniers, je reviens au galop annoncer au général que nous sommes entièrement maîtres de la position et que l'ennemi descend en désordre sur Pensacola où déjà le général avait dirigé nos boulets sur l'hacyenda en faisant tirer par dessus San-Lorenzo pour porter le désordre dans les réserves ennemies. Aussitôt, il fait cesser le feu et se rend au galop sur les falaises qui sont à droite du village et de l'église. De là, nous découvrons toute la plaine qui s'étend vers le Nord et, à nos pieds, Pensacola. Cet immense bâtiment est déjà entre nos mains; l'ennemi se retire sur les routes de Santa-Ynes et de Los Reyes. Il résiste encore dans les mamelons escarpés et boisés qui s'élèvent à droite et forment les derniers échelons de la Malinche. Nos soldats, par petites colonnes, poursuivent avec acharnement les débris de l'ennemi à qui ils enlèvent successivement les points de résistance sur lesquels il cherche à se cramponner. Le général fait venir les obusiers des matelots et ouvrir leur feu sur les mamelons boisés où la fusillade est encore très vive. Mais bientôt on est obligé de cesser le tir dans la crainte d'atteindre les troupes amies du général Marquez qui viennent d'arriver et sont engagées de ce côté.

En effet, le général Marquez est apparu sur le champ de bataille au moment où nous commençions à rejeter l'ennemi sur l'autre rive de l'*Atoyac*. Dès la veille, ce général avait reçu l'ordre de partir de son camp, au nord de Puebla, dès qu'il entendrait les premiers coups de canon annonçant l'attaque du général Bazaine. Il devait longer la rive gauche de l'*Atoyac*. Ce mouvement fut ponctuellement exécuté; mais avant d'arriver à Pensacola, Marquez fut arrêté devant une petite barranca coupant la route et défendue par l'ennemi. Il fut obligé d'engager le combat; mais bientôt le mouvement sur San-Lorenzo se prononçant, la division Diaz occupant Pensacola fut obligée de battre en retraite et nos alliés purent continuer leur mouvement. Marquez, voyant qu'une partie de l'ennemi se jetait dans les montagnes, cher-

cha à les y prévenir et se lança avec son infanterie dans les terrains accidentés et boisés qui s'étendent vers la Malinche. Il gagna promptement la route de San-Pablo del Monte pour tourner la gauche de l'ennemi et le rejeter dans la plaine où il retombait sous nos coups.

D'autre part, notre cavalerie a rempli sa mission sur notre gauche et les nombreux morts couchés dans la plaine prouvent qu'elle a chargé avec succès; mais nos escadrons ont été obligés de s'arrêter devant la barranca infranchissable de l'*Atoyac* et ils ont été ralliés. Un seul a passé le cours d'eau sur le pont de l'hacyenda Del Valor et a continué dans la plaine; mais, embourbé dans les marais, il a été obligé de revenir, abandonnant la poursuite. Un seul escadron reste en observation devant la cavalerie de Carbajal et d'Aureliano qui s'est retirée sur l'autre rive de l'*Atoyac* et semble se croire soutenue par le voisinage d'Ocotlan. Enfin, l'escadron la Pena a passé la rivière au gué de Pensacola avec les zouaves et les turcos.

En ce moment, le général Bazaine fait avancer le bataillon du 81e, resté en réserve avec l'ambulance, et le fait déployer en avant de San-Lorenzo, du côté d'Ocotlan, pour surveiller les 3.000 hommes de la Garza qui occupe ce point. Cette précaution prise, il descend à Pensacola pour se porter en avant, mettre un peu d'ordre dans la poursuite et être prêt à recevoir les troupes qui occupaient Santa-Ynes, dans le cas où elles voudraient faire un retour offensif pour protéger la retraite des divisions désorganisées. Du reste, le rayon de la fusillade s'allonge dans toutes les directions et la fumée qu'on voit au loin indique que l'ennemi est en dislocation complète. Nous passons le gué de l'*Atoyac* et suivons la route de Tlaxcala, qui est couverte de morts et surtout de débris du grand convoi de Comonfort.

Toute la gauche de l'ennemi est refoulée et les mamelons boisés de droite sont occupés par nos zouaves. Le général Marquez, redescendu de la montagne par un sentier, a débouché sur la route de Santa-Ynes où il a trouvé les turcos

arrêtés dans leur poursuite pour se reformer et se réorganiser, et il s'est déployé en avant d'eux; mais entendant la fusillade du côté de Santa-Ynes, où doit se trouver l'escadron de la Pena, il se porte en avant pour le soutenir et fait prier le général de l'appuyer.

Bazaine fait répondre que ses soldats ont marché toute la nuit et qu'il faut leur donner un moment de repos; que, si le général Marquez a déjà pris Santa-Ynes, il l'occupe solidement ou se retire s'il ne peut le garder; si, enfin, il ne l'a pas encore attaqué, qu'il reste sur la position qu'il occupe.

Cette décision du général Bazaine s'imposait en raison de la situation tactique de sa colonne et des considérations stratégiques dont il devait tenir un compte absolu. Pour nous, pour le général, la bataille est terminée, la victoire est complète, le but défini pour l'expédition ordonnée par le général en chef est atteint.

L'armée de secours de Puebla a été chassée de la position menaçante qu'elle occupait à San-Lorenzo, son convoi a été pris presque en entier, et cette armée se retire en pleine déroute, complètement désorganisée. Dès lors, les conditions stratégiques qui sont faites à cette colonne détachée du corps de Puebla ne permettent en aucune façon de continuer la poursuite au delà des limites que peuvent dépasser ces troupes tant qu'elles n'auront pas réduit la forteresse qu'elles attaquent.

Il est certain que si le général Bazaine était complètement indépendant, s'il pouvait rompre toute solidarité avec les troupes assiégeant Puebla, il pousserait, avec toute sa colonne, son adversaire vaincu, l'épée dans les reins, et le suivrait peut-être jusqu'à Mexico, en y entrant avec lui. Mais il n'est pas indépendant. Du reste les instructions qu'il a reçues sont limitées, car le général en chef a recommandé à son entreprenant lieutenant de battre l'armée ennemie, ce qui est fait, mais de ne pas se laisser entraîner dans une poursuite éloignée, ce qu'il ne va pas faire.

Alors, le général continue à se porter en avant de sa personne jusqu'à ses troupes les plus avancées qui reviennent de tous côtés pour se rallier; et, bien qu'à regret, il fait dire à Marquez de s'arrêter, que l'ennemi est déjà à trois lieues et qu'il ne faut pas s'éloigner davantage.

Cette concession faite au devoir et le sacrifice accompli, le général Bazaine revient vers Pensacola. Mais, s'il doit éprouver l'amer regret de ne pas anéantir les débris de son ennemi si brillamment vaincu et dispersé, il doit en revanche trouver une éclatante compensation dans la joie de son triomphe.

Au retour, il repasse au milieu de ses soldats dont les visages rayonnent d'orgueil et de satisfaction; leurs regards se portent avec une sympathique admiration sur le chef qui leur a fait cueillir de si beaux lauriers et semblent lui dire : « Es-tu content de nous ? » Certes oui, il est content d'eux et il les remercie par des paroles qui font battre le cœur de nos soldats de France et leur font paraître douces les fatigues et les souffrances qu'ils ont pu endurer. A mesure que le général passe devant eux, ces braves gens, levant leurs fusils encore noirs de poudre, encore rouges de sang, crient avec enthousiasme : « Vive le général Bazaine. » Et lui, maîtrisant avec peine son émotion, leur répond que c'est vers l'Empereur qu'il faut reporter leur joie patriotique. Un hourrah de : « Vive l'Empereur », sort de toutes les poitrines. Quelle joie noble doit-il éprouver en voyant tous ces fanions, ces drapeaux magnifiques, que ces soldats lui montrent avec fierté ! Il s'arrête devant chacun de ces glorieux capteurs et, recevant de leurs propres mains ces brillants trophées, il fait prendre leurs noms en leur adressant les félicitations qu'ils ont si bien méritées. Et ces modestes petits héros, en lui serrant la main, laissent s'épancher sur leurs joues brunies des larmes de bonheur.

C'est en de telles circonstances qu'on est heureux, qu'on se sent fier de sa carrière. Ce sont des émotions que le soldat seul peut éprouver et qu'il n'oublie jamais. Et, si des phi-

lanthropes déprimés, qui gémissent des homélies profanes pour inspirer l'horreur des choses de la guerre, pouvaient contempler de pareils tableaux, assister à de pareilles scènes, ils comprendraient que l'esprit militaire, que le chauvinisme, ne peuvent se détruire pour toujours chez un peuple que ni les souffrances, ni les blessures les plus cruelles sont impuissantes à émouvoir, mais qui verse des larmes de fierté quand un souffle de gloire vient à l'effleurer.

En somme, cette rentrée du général Bazaine fut une ovation continue, un véritable triomphe et le plus beau qu'un chef puisse rêver, celui que lui font ses compagnons de gloire.

Il nous fallut plus d'une heure pour revenir à Pensacola, et, au moment où nous y arrivions, nous trouvions le général Douay qui débouchait par la route de Puebla avec un escadron et un bataillon de chasseurs.

Douay apporte aussi son concours et amène avec le plus louable désintéressement de soldat tout ce qu'il avait de troupes disponibles pour aider, s'il était besoin, au triomphe de son collègue. Il manifeste largement sa joie en apprenant un si beau succès et c'est du fond du cœur que partent les félicitations qu'il adresse au général Bazaine. Les deux généraux causent pendant un instant, puis le général Douay part dans la direction de Santa-Ynes que Marquez a probablement attaqué, car il a envoyé chercher sa cavalerie laissée à Pensacola et a demandé encore du secours au général, faisant savoir qu'il est compromis; ce à quoi le général Bazaine lui fait répondre qu'il n'a qu'à se replier et qu'il trouvera alors du soutien en arrière. Enfin, cet appui tant sollicité, le général Douay va le lui porter avec des troupes fraîches.

Le général va examiner Pensacola et m'envoie porter des ordres aux petits postes de zouaves qui occupent les mamelons voisins. Du reste, il est ordonné partout de faire la soupe.

Rien n'est affreux comme les abords de l'hacyenda de Pensacola où on a entassé un grand nombre de blessés mexi-

cains. La note la plus poignante dans ce concert de douleurs est la vue des femmes gisant mutilées et dont on n'a pu encore enlever les restes pour se consacrer aux vivants blessés. J'avais déjà ressenti cette lugubre impression en entrant dans les retranchements de San-Lorenzo sans avoir le souci d'expliquer leurs toilettes de fête en pareille circonstance. Mais bientôt notre étonnement grandit encore, en apprenant que, la nuit dernière, il y avait bal au quartier général de Comonfort, qu'on avait dansé jusqu'au matin et que nous étions arrivés juste au moment du cotillon final. C'était assurément d'un chevaleresque accompli; ç'eut été Régence et « talon rouge », si ces guerriers de salon avaient gagné la bataille et offert aux yeux attendris de leurs danseuses le spectacle d'un triomphe et la contemplation des Français mis en déroute par leur vaillance. Mais quelle déception ! En vérité, dans la situation où se trouvait cette armée, c'était de l'impudence et un dédain par trop audacieux de l'adversaire que manifestait le général Comonfort, et que le destin fut prompt à punir cruellement. L'opéra-comique devint le plus terrible des drames. Singulière veillée des armes pour un général en chef sérieux !

Cette révélation inouïe explique ce que j'avais vu à San-Lorenzo et ce que nous voyons au seuil de la salle de bal. Quand retentit le premier coup de canon qui salua notre apparition dans les brumes matinales, ce fut un point d'orgue dans la danse. Les officiers se précipitèrent au dehors pour rejoindre leurs troupes ; alors, les femmes affolées, surexcitées non par la peur sans doute, mais par les entraînements de la Habanera, aspirèrent à des émotions plus vives et, convaincues du rôle héroïque qu'allaient remplir leurs père, époux, frère ou novio, elles ne voulurent pas les abandonner; beaucoup d'entr'elles, mues instinctivement peut-être par un très noble sentiment de charité, s'attachèrent à leurs pas et les suivirent sur le champ du combat. Hélas ! plusieurs furent les victimes sympathiques de leur bel et généreux entraînement.

Les débris du convoi, la manne de la garnison de Puebla, étaient épars de tous côtés et on s'occupait de réunir le tout, de recueillir chevaux, mulets, troupeaux, voitures et chariots, etc...

Après avoir donné partout ses ordres, le général remonte à San-Lorenzo où il établit son quartier général. Nous faisons une tournée dans le village où nous ne trouvons partout sous nos pas, que morts et blessés. L'église surtout offre un navrant spectacle; nos boulets ont fait partout d'affreux ravages. Un grand nombre de prisonniers y sont réunis, principalement des officiers. Le général leur adresse quelques paroles bienveillantes, en les assurant qu'ils seront traités avec tous les honneurs dus à des soldats qui ont fait leur devoir. Nous examinons ensuite nos trophées d'artillerie : ce sont 8 magnifiques pièces, dont 6 canons rayés de 8 et 2 gros obusiers de 15 centimètres. Les pièces rayées sont de nationalité américaine; tous les caissons sont également restés; les coffrets sont ouverts et les caisses contenant les charges sont éparses dans tout le retranchement; elles portent les marques de fabriques américaines. L'ennemi a été culbuté tellement vigoureusement qu'il a abandonné tout sur place; cependant il a tenté d'enlever deux pièces, car elles sont attelées à la prolonge et ont déjà fait quelques pas en dehors de la batterie; mais nos boulets ont brisé l'avant-train de l'une et tué les mulets d'attelage de l'autre.

Le retranchement est fort bien entendu, avec un bon parapet. Le terre-plein a été abaissé pour permettre à l'étage de feu établi en arrière, dans le mur de la cour de l'église, de tirer par dessus la batterie sans gêner son action. La défense était puissamment organisée, et si on avait perdu son temps à tirailler, au lieu de marcher franchement à la baïonnette, nous aurions perdu beaucoup de monde.

Enfin, le général se dirige vers sa tente qu'on a dressée sur le haut du plateau au bord des pentes ravinées qui descendent à l'*Atoyac*, ne voulant pas occuper de maisons pour les laisser aux blessés mexicains que notre ambulance

ne peut recevoir, car ses tentes sont déjà remplies par nos soldats.

Le général Douay revient avec ses troupes et retourne à son quartier général devant Puebla. Le général Marquez a occupé Santa-Ynes après un petit engagement, mais n'a pas pu reprendre le fragment de convoi qui nous avait échappé. Quant à l'ennemi, il continue son mouvement de retraite. D'autre part, des Indiens venant d'Ocotlan, annoncent que le général la Garza qui s'y trouvait, voyant la chute de San-Lorenzo, s'est retiré du côté de San-Martino, sur la route de Mexico.

A peine descendu de cheval, le général se rend à l'ambulance pour porter quelques bonnes paroles aux malheureux qui souffrent pour la gloire. Nous avons environ 30 tués et 120 blessés. Le commandant du bataillon du 51e est grièvement blessé, ainsi que deux autres officiers. Mais proportionnellement, le groupe des officiers entourant le général a été le plus éprouvé : un de mes camarades, le capitaine d'état-major Béguin, envoyé par l'état-major général, a été tué, dès le commencement de l'action par une balle au cœur. Un autre, encore envoyé par l'état-major, le capitaine Garcin, a été frappé en pleine poitrine par un biscaïen; mais son portefeuille, placé dans la poche de son dolman, a amorti le coup, et il en est quitte pour une forte contusion. Il a eu de la chance, car nous l'avions cru mort. En effet, il reçut un des biscaïens du coup de mitraille qui nous arrosa. Il était à deux pas de moi, quand je le vis tomber de cheval comme une masse; juste à ce moment le général lançait ses colonnes et m'envoyait en course. Aussi bien agréable fut notre surprise quand nous le retrouvâmes à l'ambulance encore vivant. Le coup avait été tellement violent, qu'il avait la poitrine toute noire comme le fond d'un chaudron.

Avant de rentrer à son camp, le général fit distribuer aux soldats double ration d'eau-de-vie et un troupeau de moutons pris avec le convoi; le soir, on fit fête dans les tribus. Enfin, après s'être assuré que les camps sont établis d'une façon

régulière, que les grand'gardes sont placées partout, il s'achemine vers le déjeuner.

Ce devoir accompli, il nous prend la fantaisie, bien naturelle après une pareille nuit, de faire un bout de sieste. Mais nous avons à peine clôturé un œil qu'arrivent des officiers, envoyés par le grand quartier général, pour recueillir des nouvelles du combat, de la part du général en chef, et apporter ses félicitations. Puis d'autres viennent un peu de tous côtés pour leur propre compte et poussés par la curiosité, bien légitime du reste.

Dans l'après-midi, je vais avec le général faire une tournée dans les camps. On a réuni tous les Indiens des environs pour leur faire enterrer les morts, et les malheureux ont fort à faire. Il y a des cadavres partout; on en trouve jusqu'au fond des barrancas, d'où on a des peines infinies pour les retirer. L'artillerie, de son côté, réunit toutes les armes éparses et l'administration prend possession du convoi.

On commence ainsi à voir clair dans les résultats du combat. Les conséquences militaires sont immenses. D'abord nous serons tranquilles à l'avenir et nous pourrons continuer les travaux du siège sans regarder constamment derrière nous. N'ayant plus qu'un ennemi, la place de Puebla, nous pourrons lui consacrer toutes nos facultés, tous nos moyens. D'autre part, la dispersion de cette armée, la seule espérance des assiégés, va porter un coup terrible à la défense, en lui faisant voir qu'il lui faudra fatalement succomber.

Quant aux résultats matériels, ils sont considérables : 1.200 morts sont étendus sur le champ de bataille; 1.200 blessés sont entre nos mains, ainsi qu'un nombre égal de prisonniers. En outre, un grand nombre de soldats de l'armée de Comonfort ont abandonné armes et vêtements militaires et sont partis dans toutes les directions pour déserter un drapeau qu'ils ne servaient que par force.

Nous avons trois magnifiques drapeaux et onze fanions; huit canons, trente chariots chargés de vivres, d'habillements et d'argent, 4.000 kilogrammes de poudre, 1.100

mules avec leurs charges, 2.500 sacs à terre, des quantités considérables d'armes de toutes sortes, un troupeau immense, etc...

Le général Bazaine reçoit les instructions du général en chef. Le lendemain, nous retournerons dans nos lignes de Puebla, ramenant tout le butin. La partie militaire de l'expédition étant terminée, on va profiter de ce que le pays est débarrassé au loin pour faire une opération administrative, sous la direction du général Neigre, avec deux bataillons, un escadron et un immense convoi de voitures et de mulets pour rapporter le blé qu'on pourrait trouver dans les hacyendas de la plaine.

Le lendemain, dès l'aube, on prépara le départ. Ce fut long et difficile, surtout la mise en route de nos dépouilles opimes. Nous manquions d'attelages, il fallut en attendre de nos camps sous Puebla; puis on mit beaucoup de temps pour bâter et charger les 1.100 mulets de prise. Enfin, on achemina cet immense convoi vers la grande route de Puebla. Notre ambulance put emmener tous nos blessés; mais on fut obligé de laisser les blessés mexicains qui ne pouvaient faire la route à pied. Du reste, ils avaient tous reçu de nos chirurgiens les premiers pansements; on leur laissa des médicaments, des vivres et des médecins qu'on avait réquisitionnés dans les environs. Les drapeaux furent confiés aux chasseurs d'escorte du général et la colonne, chargée de trophées, se mit en route vers Puebla.

Marchant lentement en raison de tous nos impedimenta, nous n'arrivâmes qu'à 10 heures au pont de Mexico que nous avions quitté 34 heures auparavant. Là, le général remit un peu d'ordre dans sa colonne, fit prendre à chacun de ses bataillons le chemin direct de son camp et monta seul au Cerro San-Juan, accompagné de ses officiers, de son escorte portant les drapeaux, et des canons ennemis conduits par les artilleurs de la garde impériale. Ce défilé au travers des camps qui garnissaient les flancs du Cerro était imposant. De tous côtés, les soldats accouraient sur les bords

de la route pour contempler avec joie les trophées si glorieusement conquis par leurs camarades.

Nous entrâmes ainsi dans la cour du Rancho San-Juan. Le général en chef nous y attendait; il embrassa le général Bazaine et eut l'amabilité de nous serrer la main, à nous les petits satellites de l'étoile qui triomphait. On avait fait venir une musique pour faire entendre des chants de victoire; puis le général en chef se donna la malicieuse satisfaction de lui faire jouer les airs mêmes dont les Mexicains nous avaient régalés le jour de l'échec de Santa-Ynes; enfin, il fit planter les quatorze drapeaux sur le mur de la terrasse du quartier général, afin que la ville de Puebla et sa garnison pussent les contempler à leur aise. Les canons furent également disposés à la vue des assiégés.

Cette scène fut impressionnante, incomparable. Les honneurs du triomphe à Rome ne purent jamais être plus imposants, plus grandioses, car ceux-ci déployaient leur faste glorieux sous les yeux même de l'ennemi et presque sous le feu de ses canons.

Enfin, après les premiers épanchements du chauvinisme, on songea à rentrer dans le réalisme de la vie et à déjeuner, car la gloire n'exclut pas le bifteck; au contraire, celle du guerrier en a besoin. Le général s'assit à la table du général en chef et nous à celle de l'état-major général. Malheureusement, deux places de nos camarades étaient vides : l'un était mort, l'autre blessé.

Puis nous reprîmes la route d'Amatlan et ce fut avec une certaine jouissance que nous rentrâmes dans notre quartier général qui semblait déjà être devenu nos *Lares*.

CHAPITRE XVI

PRISE DE PUEBLA

Polémique relative aux opérations. — Reconnaissances de Totimehuacan. — Attaques contre ce fort. — Ouverture de la première parallèle, 12 mai. — Bazaine aux tranchées. — Violente sortie de Totimehuacan. — Projets d'évasion de la garnison. — 16 mai, ouverture du feu. — Le général Bazaine aux batteries. — Le feu de Totimehuacan est éteint. — Message du général Mendoza auprès du général en chef. — Préparatifs pour l'assaut. — Le 17, à 4 heures du matin, explosions en ville. — Prise du fort de Totimehuacan. — Parlementaires de Puebla. — Capitulation de la forteresse. — Occupation de Puebla. — Première visite en ville. — Visite du général Bazaine dans les forts. — Le 19 mai, entrée solennelle dans Puebla.

Pendant notre digression stratégique de San-Lorenzo, tout a été calme dans nos lignes. Le lendemain de notre retour, pendant toute la journée, le quartier général de la 1re division reçut une longue suite de visiteurs venant porter au général leurs félicitations; nous y vîmes notamment deux personnages de haute marque : le général Almonte et M. Dubois de Saligny. De toutes les expansions formulées dans ces visites, il ressort que les esprits, prenant une orientation précise en dehors de la guerre de quadres, se portent spécialement sur la reprise des attaques contre Totimehuacan. Cependant, comme la direction suprême ne se fixait pas encore, une polémique ardente s'engageait sur la question d'une attaque extérieure. Certains, évidemment inspirés par la 2e division, préconisaient l'attaque sur le fort San-Anita, puis sur celui de Loreto placés dans la zone d'action. On argumentait contre la solution Totimehuacan, prétendant

que ce fort, déjà menacé, était l'objet de renforcements importants : ouvrages extérieurs, réduit intérieur, etc... Mais nous qui le connaissions bien, nous démontrons que cela n'est pas et même que ce serait impossible ; nous sommes trop près pour permettre la construction d'ouvrages extérieurs, et il n'y a pas de place pour construire au dedans. Quant à l'attaque de San-Anita et de Loreto, elle serait aléatoire en raison de la situation de ces forts sur un mamelon de rocher où les tranchées seraient difficiles, interminables et très meurtrières.

Quoi qu'il en soit, les idées s'égarent et le siège n'avance pas; mais le général Bazaine, inébranlable dans sa conviction que l'attaque de Totimehuacan s'impose, continue à préparer cette opération. Il reprend des dispositions pour garder toute la droite de ses lignes avec le 95e et le 20e bataillon de chasseurs, de manière à disposer de tout le 62e pour les travaux de tranchée.

Du reste, les nouvelles de Puebla, portées par des officiers déserteurs, signalent du découragement dans la garnison et des désordres en ville; on annonce surtout des sorties pour évacuer la place.

Le général se rend à Molino de Guadalupe afin de s'assurer de l'exécution des travaux qu'il avait prescrits; mais il constate de nombreuses imperfections qu'il relève et ordonne de nouvelles dispositions défensives pour mieux enserrer le fort et protéger les communications entre les divers ouvrages avancés de nos lignes.

Enfin, le 12 mai, on décide l'ouverture des attaques contre Totimehuacan dès le soir même. Le général va pouvoir mener les opérations avec la plus extrême vigueur, car il a déclaré dans un des conseils de guerre qu'il prendra le fort en huit jours.

Seize cents travailleurs sont commandés pour l'ouverture de la première parallèle et quatre compagnies de zouaves pour la protéger; le général de Berthier sera de service de tranchée. En outre, le général Douay a ordre de faire diver-

sion de son côté. Mais, par contre, la place, soupçonnant sans doute nos projets, reprend un feu acharné.

Le lendemain, avant le jour, nous apprenons que les travaux ont été contrariés par une pluie torrentielle, néanmoins la parallèle est ouverte sur une grande étendue. Naturellement, le général ne peut tenir en place et se précipite aux attaques; je lui emboîte le pas. Arrivé à la Teja, il s'arrête pour examiner une batterie qui vient d'être achevée, mais, comme hanté comme par un pressentiment qui allait être une inspiration providentielle, il m'envoie directement à San-Balthazar porter au général de Berthier l'ordre de conserver les gardes de tranchée jusqu'au soir, d'y rester lui-même pour activer les travaux durant la journée et surtout agrandir la parallèle qui, paraît-il, est impraticable dans de nombreux endroits. Puis nous montons à San-Balthazar par une communication si mal tracée qu'elle est enfilée par Carmen. Il en témoigne tout son mécontentement au commandant du génie et donne l'ordre de la rectifier pendant la nuit suivante.

Arrivés à San-Balthazar, nous constatons que l'apparition de la parallèle a été fort désagréable à la place, car elle nous couvre de projectiles. Le général envoie dans la parallèle une colonne de travailleurs nouveaux pour relever ceux de la nuit et renouvelle l'ordre d'activer les travaux le plus possible. Puis il monte dans le clocher de l'église pour mieux examiner la place et ses abords. J'y grimpe seul avec lui, car dans cette lanterne, dont il fait son observatoire, on ne peut être plus de deux pour pouvoir se dissimuler. Nous restons assez longtemps dans notre belvédère, fort bien installés du reste, à plat ventre, pour bien voir sans être vus. Nous allions descendre, quand tout à coup nous restons stupéfaits à la vue d'une masse de gens, sortant du fossé de Totimehuacan par le saillant faisant face à notre parallèle. Ce spectacle nous paraît tellement étrange que nous pensons tout d'abord que ce sont des déserteurs. Cependant, un groupe assez compact se met en marche en ordre très ré-

gulier; un autre débouche derrière lui, puis une belle colonne se dessine et se dirige franchement vers notre parallèle. Il n'y a plus à douter, c'est bien une sortie qui s'exécute contre nos attaques et nous pouvons voir les officiers mexicains, le sabre à la main, entraînant très crânement leurs soldats. L'ennemi se propose ou de détruire nos travaux ou de chercher à faire une trouée dans nos lignes pour faciliter le départ de la garnison.

Le premier mouvement du général fut de crier au général de Berthier, qui est au bas de la tour du clocher, de faire redescendre rapidement les travailleurs qui partaient et de les renvoyer comme combattants dans la tranchée. Puis, en quelques bonds, au risque de nous casser le cou ou les jambes, nous dégringolons au bas de l'escalier en tire-bouchon. Sitôt entré dans le redan qui est autour de l'église, le général fait tirer la pièce qui s'y trouve; les boulets portent parfaitement et tombent en plein dans la colonne qui continue à avancer.

Cependant, la parallèle est garnie de troupes; nos zouaves laissent crânement approcher les colonnes ennemies jusqu'à 30 mètres et ouvrent un feu rapide presque à bout portant. Le terrain étant légèrement incliné, les Mexicains se couchent et tirent dans cette position; puis, quand d'autres colonnes sorties du fort arrivent en soutien, ils se relèvent pour revenir à la charge.

A ce moment, je suis envoyé à la Teja pour chercher des munitions d'artillerie qui manquent à la batterie de San-Balthazar; un autre officier est expédié au quartier général pour chercher de l'artillerie, faire prendre les armes aux troupes et les tenir prêtes à venir au combat. Je reviens le plus vite possible; mais le général étant parti pour la parallèle attaquée, j'y courus et le trouvai au moment où la sortie faisait son troisième retour offensif et était si violemment repoussée qu'elle rentrait dans le fort dont toutes les crêtes se garnirent de troupes ouvrant un feu des plus intenses. Nous pouvons alors constater que notre parallèle

a été mal tracée, car on a commis l'erreur d'abandonner une partie de son premier tracé, pour se porter plus en avant et utiliser un escarpement naturel situé vers le milieu de la parallèle. Aussi les hommes sont obligés pour faire feu de se coller aux escarpements, car en arrière, où circule le général avec le colonel du génie, nous sommes constamment sous les balles.

Cette sortie importante, faite sitôt après l'ouverture de la parallèle, était audacieuse, surtout très habile, et faisait honneur au commandant de la place qui l'avait conçue de façon remarquable. Il avait calculé qu'en raison du temps épouvantable de la nuit, la parallèle devait être inachevée; qu'à cette heure matinale on remplacerait les travailleurs trempés et on ferait rentrer les gardes de tranchée que, du reste, il ne pouvait supposer si nombreux les uns et les autres.

Ortega avait donc très bien choisi le moment de brusquer l'attaque et peut-être, si elle réussissait, de faire sortir la garnison. Mais ces très justes considérations furent mises en échec par le flair du général Bazaine, qui avait réuni 5.000 fusils dans sa main où quelques centaines seulement auraient pu se trouver. Le coup, bien monté et très vaillamment exécuté, fut complètement manqué et coûta cher, car le terrain séparant le fort de la tranchée était couvert de morts et de mourants.

Rassuré sur la sécurité de sa parallèle, le général continue sa tournée jusqu'au Molino de Guadalupe où il trouve déployé en belle ordonnance tout le 62e qui a pris position dès le début de la sortie et, par sa présence, a dû faire renoncer Ortega à son projet d'évacuation de la place. Il prescrit à ce régiment d'établir, dans la nuit même, une tranchée reliant la position du Guadalupe avec la droite de la parallèle. Las de circuler à pied dans la boue, nous avons envoyé chercher nos chevaux et nous revenons au quartier général, tout étant à peu près rentré dans le calme.

Nous apprenons que la diversion du général Douay faite

le soir de l'ouverture de la parallèle a réussi si parfaitement, que la démonstration tentée contre Santa-Anita a provoqué une telle panique chez ses défenseurs que ceux-ci ont presque abandonné le fort dont on aurait pu s'emparer. Le général Douay, craignant un piège, n'a pas voulu donner l'assaut et il a bien fait.

Du reste, la garnison commençait à manifester une activité fiévreuse caractéristique du désarroi qui envahissait l'esprit de son commandement suprême; car le soir même de la sortie de Totimehuacan, une manifestation importante fut faite devant notre poste d'El Christo et le massif de Tepozutchil. Cette manœuvre sembla confirmer un bruit transmis par le général en chef, que le général juariste Uraga, venant du Nord avec 8.000 hommes, donnerait la main à une sortie à opérer du côté d'Amozoc. Ces nouvelles nous tinrent en inquiétude pendant la nuit qui pourtant se passa sans incidents. Et, au matin, le général empressé de courir à ses attaques, constata que, malgré une tempête de vent et de pluie, la parallèle était bien complétée ainsi que les communications et que l'artillerie avait presque achevé la construction de ses batteries. Aussi, pendant toute la journée, la place fit un feu violent sur nos ouvrages, surtout sur la batterie d'Huejotitla, que le général avait fait armer depuis peu et qui la gênait beaucoup; elle y démonta une de nos pièces.

Si préoccupé cependant qu'on fût par les obligations de la lutte, on devait également consacrer sa sollicitude à la vie matérielle de nos troupes qui, sous la tente, officiers et soldats, souffraient beaucoup des torrents d'eau qui tombaient journellement et plutôt toutes les nuits. Aussi, on s'efforçait, à l'instar de ce qui fut fait en Crimée après la prise de Sébastopol, de construire dans les camps des abris de fortune qu'il serait plus juste de qualifier d'infortune; car c'étaient des simulacres de baraques édifiées par les hommes avec des matériaux qu'on allait quérir à dos de mulets dans les maisons démolies des quadres que nous occu-

pions dans Puebla. On y trouvait de tout, des planches, portes, fenêtres, des meubles et même des matières et des produits d'une utilité journalière et générale qui rendirent un très grand service à tout le monde, comme, par exemple, du savon qu'un incident fortuit nous procura en abondance et de la plus étrange façon.

Le savon était rare dans les camps et le peu qu'en apportaient les Indiens se payait affreusement cher, trop cher pour les soldats. Mais on découvrit, dans un quadre, un gisement de savon. Cette expression géologique n'est point une figure, car une fabrique de savon ayant brûlé, tout l'approvisionnement considérable a fondu et a coulé dans la cour où il a formé un lac actuellement solide qui peut fournir au lavage de toute l'armée durant six mois. De tous côtés on vient puiser à cette source extraordinaire. Il suffit de se munir d'un sac et d'une pioche pour se servir à discrétion. Mes ordonnances sont partis dans la matinée et reviennent avec ma mule, la gabarre Marguerite, chargée de cette indispensable substance pour tout le quartier général. Ma part, que les hommes m'apportent avec une respectueuse solennité, consiste en un pain de savon d'honneur pesant près de trente livres. Ce superbe monolithe a été taillé dans la carrière avec une pioche. Malheureusement cette colossale savonnette n'est ni au suc de laitue ni parfumée à la violette de Parme; mais comme savon, c'est excellent.

Le lendemain de la sortie de Totimehuacan, Puebla demande une suspension d'armes pour enlever ses morts et ses blessés. Elle aurait pu la demander la veille car ces malheureux blessés ont passé toute une nuit à la..... triste étoile.

Dans la soirée, le général donne l'ordre d'armer pendant la nuit même, toutes les batteries terminées, y compris celle de mortiers, et il paraît décidé à ouvrir le feu le lendemain. Puis, ne se trouvant pas encore assez près de la place, il donne l'ordre de faire encore un bond en avant, entre Carmen et Totimehuacan; les chasseurs à pied d'Huejotitla doi-

vent occuper la Rancho de la Magdalena qu'on retranchera fortement aussitôt après. Ce coup hardi est exécuté à 9 heures et l'ennemi ouvre un feu violent sur ce poste afin de nous en chasser; il nous trouve vraiment trop près. Mais le général veut le garder à tout prix, car il est résolu, dès qu'il aura enlevé Totimehuacan, à se précipiter sur la ville même avec trois ou quatre bataillons et à en finir d'un seul effort avec la résistance qu'il sent être à bout moralement dans l'âme de la garnison.

Le 16 mai, toutes nos batteries vont ouvrir le feu et, dès 5 heures, le général part pour ses attaques; je l'accompagne seul; en sortant il emmène le sergent de zouaves de planton, comme garde du corps. Ce sera peu, mais en cas d'accident, il pourra faire savoir où nous sommes. Nous allons à El Populo, puis le général veut gagner directement la batterie d'Huejotitla, bien qu'il n'existe pas de communication abritée; nous remontons la rive droite du *San-Francisco*. Enfin, trouvant un chemin se dirigeant sur Carmen, nous le suivons et prenons, à travers les prairies, une direction vers Huejotitla. Mais on vient d'ouvrir le feu de toutes nos batteries et les deux forts ripostent violemment en croisant leurs feux sur nous; notre situation devient difficile. Une fois engagé dans ce coupe-gorge, le général continue à avancer; cependant le feu augmente et nous sommes obligés de tirer des bordées pour éviter les projectiles venant devant nous et de gauche. La situation devenait tragique car nous étions certains de ne pas arriver jusqu'au bout, bien qu'en prenant gaiement notre parti. Et pourtant cette plaisanterie devenait de la folie; car si une patte de capitaine ou de sergent restait en route, le mal n'était que pour l'individu et restait personnel; mais que le général, sur lequel reposait l'espoir de l'armée, fût renversé, la question devenait grave pour tout le monde. Aussi je me gardais bien de rien dire et même de penser, car le général se serait obstiné encore davantage. Enfin, il finit par comprendre qu'il n'avait pas le droit de se jouer ainsi du destin et, ayant acquis la

certitude qu'il n'arriverait pas jusqu'à Huejotitla, il se décida à faire demi-tour pour aller chercher un autre chemin un peu plus praticable.

Nous regagnons le chemin de la Teja et, tout en riant de notre situation passée, nous arrivons à San-Balthazar. Là, nous apprenons que pendant que nous luttions pour atteindre la batterie d'Huejotitla, un drame s'y déroulait. Le capitaine Guynard, qui dirigeait la batterie, avait la tête emportée par un boulet de Totimehuacan en rectifiant le tir d'une pièce; le même projectile, entré en pleine embrasure, avait tué également deux servants.

Au milieu des circonstances profondément troublées où nous vivions cette matinée de lutte et de destruction, la douloureuse impression que nous causa cet incident sanglant, ne pouvait être que fugitive et, comme les émotions que nous venions de ressentir à l'égard de nous-mêmes, elle devait s'évanouir en présence de la majesté imposante du spectacle que nous contemplions de San-Balthazar.

En avant de nous, s'élevait, haut et sombre, un immense nuage de poussière et de fumée que les feux de la poudre coloraient de lueurs rouges et sinistres, tandis que les premiers rayons du soleil entouraient d'une auréole lumineuse ses contours tremblants. Sous cet immense et funèbre vélum, se dessinaient les lignes sévères du fort de Totimehuacan sur lesquelles, allongeant leurs masses noires, des énormes canons lançaient vers nous leurs longues gerbes de feu. C'était un effet grandiose et saisissant qu'animaient d'une façon plus impressionnante encore les éclats formidables des détonations brisant l'atmosphère et se heurtant entre elles. Et nos boulets pénétrant dans cette apothéose de la mort, soulevaient dans les parapets des gerbes de poussière qui s'élevaient en trombes.

Cependant, au sein de ce désordre affreux, au milieu des transports déchaînés d'une lutte terrible entre deux artilleries formidables, autour de nous tout est silence; il semble que l'impétuosité de ce cyclone tient les vies humaines en

suspens. Nos hommes sont immobiles dans les tranchées, appuyés contre les talus et, impassibles, laissent passer sur leur tête l'ouragan de fer. Quelles heures palpitantes s'écoulent ainsi ! Quelle trempe pour le moral de nos hommes ! Le général a établi son poste de commandement au redan de San-Balthazar d'où il peut surveiller le mieux les résultats de notre feu. Monté sur le parapet, il voit avec sa lunette les ravages que produisent nos boulets rayés de 12. Quant à moi, qui regarde aussi pour mon propre compte, j'éprouve personnellement une grande jouissance à voir ainsi démolir ce beau fort et ces gros canons qui nous ont si souvent poursuivis dans nos excursions quotidiennes; je poussai même un cri de joie en voyant l'énorme pièce établie en barbotte au saillant del Molino de Guadalupe, s'asseoir tout à coup et tendre vers le ciel sa volée désormais impuissante, comme un lutteur brisé qui tombe sur le sable de l'arène. Plusieurs autres partagent le même sort et bientôt nous remarquons que le feu mollit considérablement; le chœur des basses commence à perdre des voix et on n'entend plus que les sons criards des pièces de petit calibre. L'ennemi ne répond guère plus qu'avec des pièces de campagne, tirant de l'intérieur du fort. Enfin, vers 8 heures, la partie est gagnée; le feu est à peu près éteint, il n'y a plus que quelques canons de flanc qui résistent encore, mais mollement; et l'ennemi, craignant probablement un assaut immédiat comme au jour de San-Xavier, tient beaucoup de monde sur les parapets et fait une fusillade très vive. Cette précaution doit lui coûter bien des hommes, car nos pièces ne manquent pas un coup. Enfin, à 10 heures, tout paraît aux abois et le général fait cesser le feu.

En somme, malgré cette lutte d'artillerie, nos pertes sont insignifiantes : nous n'avons eu que quelques coups d'embrasure et il n'ont pas fait beaucoup de mal; nos batteries ont peu souffert; quelques pièces ont reçu des atteintes, mais deux seulement sont provisoirement hors de service. La pa-

rallèle est à peu près indemne. Nous n'avons que 5 artilleurs tués et 9 blessés.

En revanche, le beau fort de Totimehuacan, qualifié de fort des Ingénieurs, paraît tout bouleversé; mais il le serait bien davantage si nous avions pu nous servir de nos mortiers. Hélas ! ces deux basse-tailles ont manqué au concert. On n'avait pas eu le temps, pendant la nuit, de les mettre en batterie; un seul de ces monstres a été établi sur son affût, mais la lumière en dessous, de sorte qu'il n'a pas pu faire feu.

Dans la journée, vers 2 heures, on apprend que le général Mendoza, chef d'état-major de la garnison de Puebla, a demandé une entrevue au général Forey et qu'il vient de monter au Cerro San-Juan, revêtu d'un brillant uniforme. Il veut, sans doute, faire des ouvertures de capitulation ? Alors, afin d'appuyer le général en chef et pour simplifier l'entrevue, le général Bazaine donne l'ordre à nos batteries de rouvrir le feu sur Totimehuacan à 4 heures, afin d'écraser ce fort, s'il est encore occupé et, en tous cas, pour empêcher qu'on ne répare les brèches, qu'on en panse les blessures et que nous puissions, à notre aise, ouvrir cette nuit la deuxième parallèle.

A 3 heures et demie, nous montons à cheval et nous allons au galop au Molino de Guadalupe pour faire disposer la batterie qu'on y a fait construire, de manière à en tirer le meilleur parti au moment de l'assaut. Nous étions à peine arrivés au milieu de la plaine quand on commence à ouvrir le feu. Nous restons stupéfaits en voyant que le fort ne répond pas; Carmen et Sarragoza, les deux forts voisins, tirent seuls quelques coups de canon. Aussitôt, nous courons à travers champs jusqu'à une vieille tour ruinée où auparavant on ne pouvait aller qu'à pic et avec précautions, lors de la splendeur de Totimehuacan. Nous recevons quelques boulets du fort voisin et c'est tout. Dans ces conditions, et ne recevant pas de réplique, le général fait cesser le feu et rentre au quartier général. Il prend le chemin direct et

arrive à cheval jusque dans le redan de San-Balthazar. C'est vouloir braver la fortune, car Carmen est encore très vivace, nous voit parfaitement et tire sur nous avec rage. Mais il semble que le général est invulnérable. Tranquillement il donne impunément ses ordres; il prescrit d'enlever, à la nuit close, une embuscade mexicaine qui se tient dans une maison ruinée, située entre Totimehuacan et le ruisseau de *San-Francisco*, à moins de 200 mètres du fort. L'occupation de ce point lui permettra, au moment de l'assaut, de lancer directement une colonne sur la gorge du fort. Enfin, on ouvrira le soir même la deuxième parallèle, et les chasseurs à pied du 7e bataillon devront s'approcher en rampant du fossé, y entrer et s'y installer.

En rentrant à la nuit au quartier général, nous apprenons que Mendoza est resté deux heures avec le général en chef, en ayant l'air de chercher quelles pourraient être les conditions favorables à une capitulation possible. Le général Forey aurait répondu très nettement qu'il n'y avait pas de conditions à faire; que, lorsque la place en aurait assez, si elle voulait éviter les conséquences terribles d'une prise d'assaut, elle se rendrait sans conditions. Cette nouvelle nous cause une grande satisfaction et nous comptons bien, demain matin, trancher la question; car le général est absolument résolu à enlever le fort et à se jeter sur la ville sans perdre un instant.

La nuit se passa sans incident, le calme régnant partout; la ville restait silencieuse, elle ne tirait plus, ce qui nous surprenait étrangement. Vers 3 heures du matin, on vient prévenir que les chasseurs à pied sont installés dans les fossés de Totimehuacan, prêts à sauter dans le fort.

Bientôt après, je suis éveillé par d'effroyables détonations; je grimpe sur la terrasse et, à la lueur d'un petit jour, je vois toute la ville couverte d'une immense nappe de fumée blanche semblable à un vaste linceul qui va s'étendre sur cette grande cité.

Je reste un instant stupéfait, ne comprenant rien à ce qui

peut se passer; mais bientôt d'autres explosions éclatent de tous côtés. Sur tous les points de la ville, le long des flancs de la colline de Guadalupe, d'immenses gerbes de fumée s'élèvent vers le ciel et vont grossir le nuage qui plane déjà sur la forteresse. D'autre part, les forts ne tirent pas. Il n'y a plus de doute, la garnison brûle ses munitions et va se rendre. Le général, qui est également monté à l'observatoire, envoie l'ordre de se jeter sur Totimehuacan, si on ne l'a pas encore fait; mais, au même instant, on vient lui annoncer que nos chasseurs sont déjà maîtres du fort depuis une heure.

Bientôt un parlementaire arrive, porteur pour « le général en chef de la 1re division », d'une lettre du général Ortega qui déclare avoir licencié ses troupes, brûlé ses poudres, encloué ses canons et se rendre à discrétion avec toute la garnison. Comme bien l'on pense, c'est avec une joie profonde que nous accueillons cette nouvelle ! Le général en chef mexicain avait une telle frayeur de l'assaut, qu'il pressentait pour ce matin même, qu'il avait envoyé en même temps que sa déclaration aux généraux français, des petits billets à nos avant-postes disant : « La place se rend, suspendez les hostilités. »

Enfin, le voilà terminé ce siège de 53 jours de tranchée ouverte, et c'est grâce à la chute de Totimehuacan, grâce à la ponctualité avec laquelle le général Bazaine a tenu ses engagements en prenant le fort en cinq jours. Si, il y a un mois, on l'avait écouté et fait ce qu'il vient de faire, il y a un mois que ce résultat serait obtenu et qu'on aurait évité de perdre le sang inutile qui a coulé dans les quadres et surtout celui qui rougit encore les dalles du cloître de Santa-Ynes.

Maintenant que la forteresse ne se défend plus, le général en chef de l'armée française devient l'homme des décisions promptes. Et bientôt nous apprenons que des mesures sont déjà arrêtées pour prendre possession de Puebla. Le 1er bataillon de chasseurs doit s'établir sur la grande place et fournir des postes aux principaux établissements de la ville.

Une compagnie part pour occuper le fort de Carmen. Le 95e doit entrer dans ceux de Sarragoza et de la Misericordia. La 2e division prend possession des ouvrages qui sont dans la ligne de son investissement.

A 8 heures, le général monte à cheval et se rend au Cerro San-Juan auprès du général en chef. Ne l'accompagnant pas, je saute à cheval et, avec un camarade de l'état-major, nous allons faire notre entrée dans Puebla, en amateurs, en touristes, pour la saisir sous un aspect qui ne va être qu'éphémère. Nous éprouvons une sensation étrange en circulant sur nos chevaux dans cette plaine où, hier encore, on ne pouvait pas même montrer le bout de son nez; en parcourant ces chemins qu'on ne pouvait suivre qu'en rampant. Tout ce terrain était complètement désert; à présent on y voit déjà des citadins inoffensifs qui sortent pour se promener, prendre l'air; car il y en a bon nombre qui, depuis deux mois, ont vécu enfouis dans des caves; ils sont blafards et paraissent sortir d'un long sommeil. Nous nous présentons à la gorge du fort de Carmen, à l'étroit passage qui le sépare de celui de Morelos, et nous pénétrons dans l'enceinte fortifiée. Des canons sont encore aux parapets, mais plusieurs sont détruits; nous trouvons même dans la rue, en arrière du couvent de Carmen, une énorme pièce de 24 complètement coupée en deux. Sur la place, devant l'entrée du couvent, des caissons et des voitures d'artillerie sont épars de tous côtés, le sol est jonché de débris d'engins de guerre de toutes sortes. Nous entrons dans le cimetière de Carmen, et comme la coutume du pays est d'enterrer les morts dans des murs, que ces murs ont été labourés par nos boulets, nous reculons d'horreur à la vue des cadavres à moitié arrachés de leurs tiroirs et nous fuyons avec dégoût. Nous tentons d'entrer dans le couvent par la grande porte, mais un factionnaire français nous invite à nous retirer, parce qu'il est défendu d'entrer avant que l'artillerie et le génie n'aient examiné cette forteresse, recherché et conjuré les dangers d'explosion.

Ce que voyant, nous prenons la première rue qui s'offre à nous et nous pénétrons en ville.

Rien ne peut rendre l'aspect que présentent ces rues encombrées d'énormes barricades, avec fossés larges et profonds, parapets en terre de 6 mètres d'épaisseur, avec embrasures où les pièces sont encore en batterie; des débris de toute espèce sont épars de tous côtés : ce sont des fusils brisés, des gibernes, des shakos, des uniformes, etc... Une population nombreuse sort timidement de ses maisons et nous regarde avec un étonnement et un air incertain qui laisse voir que tous ces malheureux hésitent encore entre la joie et la terreur; ils saluent tous les officiers français qu'ils rencontrent et manifestent la plus grande humilité. On ne voit pas un seul officier mexicain de la garnison; ils sont tous réunis dans le palais de l'archevêché, immense bâtiment qui occupe un des coins de la grande place à côté de la cathédrale. En arrivant sur ce point, nous voyons tous ces officiers revêtus des uniformes les plus variés; ils garnissent toutes les fenêtres et regardent, les uns avec tristesse, les autres avec haine, les détachements de troupes françaises qui circulent en tous sens, allant occuper les postes ou faisant des patrouilles. Le plus grand nombre des visages témoignent surtout de l'indifférence et de la résignation. Je comprends en ce moment combien une pareille infortune doit être pénible, cruelle pour ceux qui ont au cœur quelques sentiments généreux de patriotisme et d'orgueil militaire, et je les considère avec une sympathique compassion. Dans ce palais, sont réunis tous les officiers généraux et supérieurs; les autres sont internés dans un grand couvent; il y en a 1.800. Ce chiffre d'officiers, subsistant après les pertes qu'ont dû produire tous les combats, me paraît énorme; car, si le nombre des hommes était proportionnel, la garnison devait être considérable.

A côté de ce palais si étrangement habité, je me plais à contempler de près les deux énormes tours carrées de la cathédrale qui, durant si longtemps, ont eu l'air de nous

narguer; elles sont encore fières et imposantes, mais le gigantesque drapeau que, de loin, on voyait flotter entre elles a quitté sa hampe restée solitaire. Autour de cet immense édifice, on avait élevé un énorme retranchement avec les dalles des trottoirs; c'était le dernier réduit de la forteresse et s'il avait fallu combattre jusque là, il est à croire qu'il ne serait plus resté de Mexicains pour le défendre ni de Français pour l'attaquer.

La place d'armes sur laquelle se trouve la cathédrale est très grande, plus de 200 mètres; elle est plantée de beaux arbres dont quelques-uns portent la trace du passage de nos boulets. Les maisons qui la bordent sont généralement belles et bien bâties; plusieurs laissent voir de larges blessures faites par notre artillerie. Nous regardons toutes ces nouveautés très rapidement et nous parcourons seulement deux ou trois rues avoisinantes; elles sont dépavées au profit des barricades, et non seulement elles sont coupées par ces fragments de fortification, mais encore toutes les maisons ont leurs fenêtres de rez-de-chaussée murées et munies de créneaux; il en est de même des balcons du premier étage qui sont garnis de petits parapets; les terrasses aussi sont bordées d'ouvrages défensifs. C'était un vrai dévergondage de défenses secondaires et accessoires.

Ce rapide mais très intéressant coup d'œil étant jeté à la hâte, nous revenons au galop à Amatlan où, un instant après, le général arrive du grand quartier général.

Le reste de la journée se passa à laisser tomber une pluie torrentielle et à enterrer notre pauvre capitaine d'artillerie Guynard qui paya le dernier le triomphe d'aujourd'hui. Et, quand vint la nuit, ce fut avec un bonheur ineffable qu'on se mit dedans son lit, qu'on se roula dans ses draps et qu'on put s'endormir sans lutter contre les détonations incessantes qui nous tenaient depuis si longtemps en éveil.

Le lendemain matin il manquait quelque chose à mon réveil tranquille et nonchalant : c'était l'alerte qui ne laissait même pas le temps de chasser le sommeil et faisait sauter

sur pied. Debout, j'étais étonné de n'avoir rien à faire promptement, avec précipitation même; je me sentis désœuvré, embarrassé de ma personne inerte, il me manquait quelque chose, beaucoup de choses même; ne serait-ce que ce babillage de la fusillade ou ces bruyants dialogues à coups de canon qui avaient leur charme; le silence général devenait monotone et triste.

Heureusement, nous trouvons une petite distraction qui est arrivée dans la nuit et qui a eu l'esprit de ne pas troubler indiscrètement notre réveil : c'est l'explosion d'une grande colère de notre ineffable général en chef. En effet, le général Forey adresse une dépêche qui est un manifeste de furieux mécontentement, de reproches fulminants contre les officiers qui déjà sont allés en ville. Son Excellence défend de la façon la plus formelle à *qui que ce soit* d'entrer dans Puebla, à moins que ce ne soit pour cause de service; auquel cas, il faut être muni d'une autorisation du chef d'état-major général.

Dès 7 heures, le général Bazaine réunit tous les chefs de corps et de services pour leur lire la dépêche courroucée du général en chef, sans y ajouter le moindre corollaire et encore moins des commentaires. Aussitôt après, nous montons à cheval avec lui pour aller visiter Carmen et Totimehuacan.

En contournant l'enceinte des fortifications de Carmen, nous observons que son tracé est extraordinaire; son ensemble ne présente aucun des types connus, classiques et rationnels. Il y a bien des redans, des bastions reliés par des courtines de toutes dimensions et de directions variées, mais plus ou moins bien agencés entre eux et se flanquant assez mal. En somme, on voit que la fortification proprement dite n'a pas été le résultat d'une conception unique, mais que cette succession d'ouvrages assez mal soudés entre eux est le produit d'additions successives plus ou moins heureuses. Ce qui explique que, de loin, cet ensemble de retranchements paraissait plus important et plus redou-

table qu'il n'était réellement. Quant à son profil, il est sévère; les parapets et les fossés sont fort respectables.

Ce qui était absolument formidable, c'est son réduit, le colossal couvent qu'enveloppe le fort presque entièrement. C'est une masse énorme de maçonnerie; les murs ont une épaisseur fabuleuse qui pourrait braver longtemps une puissante artillerie. Les fenêtres étaient transformées en embrasures, on trouvait des batteries superposées avec sabords comme dans les vaisseaux de guerre; il y avait des canons sur toutes les terrasses. En somme, les Mexicains étaient de première force dans l'art d'appliquer les bâtisses à la fortification. Aussi nous constatons que si on s'était obstiné à nous faire attaquer cet ouvrage, nous aurions subi des pertes énormes et peut-être n'aurions-nous pas pu le prendre.

Après cette visite rapide, nous traversons un quartier excentrique de la ville, barricadé partout du reste, pour trouver un pont sur le *Rio San-Francisco* et gagner Totimehuacan. C'est un beau fort carré, bien fait, régulier, classique, aux profils sévères. Nous estimons cependant que placé un peu plus en avant, il aurait été pour nous plus difficile à attaquer. Néanmoins, il mérite bien son nom de « Los Ingenieros ». En tout cas, il est dans un état lamentable. Les constructions intérieures en bois sont détruites; il reste cependant les magasins à poudre bien construits et pleins d'approvisionnements d'origine américaine. L'armement est fort avarié, presque toutes les grosses pièces de place sont hors d'usage; ce sont des pièces espagnoles en bronze d'un admirable travail, surtout une grande couleuvrine de 24 qui est sans blessures, elle était en barbotte sur le saillant face à San-Balthazar. Elle a quitté cette place pour venir en batterie sur la terrasse des Invalides à Paris, où j'allai plus tard lui rendre visite.

Ce qui nous frappe le plus, c'est la quantité prodigieuse de balles de carabines qui sont éparses sur les parapets, ce qui atteste l'efficacité du tir de nos chasseurs à pied qui,

de leurs embuscades rapprochées, ne cessaient de tirer sur le fort .

En quittant l'ouvrage, le général, entouré par ses petits chasseurs, qui sont tout fiers d'avoir si bien travaillé, leur adresse de bonnes paroles de félicitation et de sympathie qui les transporte de joie et de fierté. Au retour, le général parcourt ces terrains où nous avons circulé presque toujours anxieux, repasse dans les tranchées désertes, dans les batteries qu'on désarme et rentre au quartier général.

La journée se passe à recevoir, à méditer et à transmettre les ordres donnés pour l'entrée solennelle du général en chef qui aura lieu le lendemain matin.

Le 19 mai, le général Bazaine, prévoyant que la solennité sera de longue durée, déjeune à une heure insolite, et à 9 heures, monte à cheval en tenue de campagne. Nous nous rendons sur la route de Mexico au pied du Cerro San-Juan. C'est là que tous les officiers doivent attendre le général Forey. Des détachements de tous les corps se réunissent aussi à ce point de concentration et doivent entrer en ville à la suite du général en chef.

Après une demi-heure d'attente, le bruit des tambours battant aux champs annonce l'approche du grand chef : le général Forey apparaît. Il n'est pas en tenue de campagne, car il a mis son chapeau. C'est évidemment pour arborer les plumes blanches et faire voir à tous qu'il est le général en chef. Son Excellence se présente avec une imposante majesté, salue comme un César et, serrant la main aux généraux Bazaine et Douay, donne à ses deux lieutenants sa droite et sa gauche et se met en marche, suivi par un essaim d'officiers de tous grades et de toutes armes. Derrière cet immense état-major vient l'escadron de hussards, l'escorte d'honneur, puis enfin suivent les troupes. Mais le clou du cortège, l'élément le plus éclatant, marchait en tête : une musique ouvrait la marche. C'était, à mon avis, un peu théâtral, et la grosse caisse qui se prélassait à quinze pas devant le grand chef semblait trop inspirée par sa mission

d'attirer aux fenêtres les belles dames, aux portes les servantes, dans les rues les gamins et, dans ce pays, faire aboyer les chiens ! J'aurais préféré les trompettes sonores des hérauts d'armes d'autrefois, et, en tête des troupes, leurs musiques.

Le cortège fait son entrée par la grande rue de Mexico, qu'on a débarrassée des barricades qui l'obstruaient; nous longeons le Pénitencier et pénétrons dans la ville. Ce début manque absolument de charme et de gaieté, car nous parcourons les quartiers qui ont été écrasés sous nos coups et, pendant plus de 300 mètres, c'est au milieu des ruines encore fumantes que nous marchons. Tout semble désert autour de nous, nous défilons seulement devant quelques Leperos (mendiants), hâves et déguenillés, qui saluent par peur plutôt que par enthousiasme. Cependant, à mesure que nous approchons du centre de la ville, les traces de destructions diminuent et les maisons deviennent plus belles et plus animées; les balcons sont garnis, mais le silence domine et on peut compter les vivats qui nous accueillent. Cependant, le général Forey, avide de ces jouissances de la vanité, répand de tous côtés ses plus gracieux sourires, ses plus aimables coups de chapeau; quelques fleurs tombent enfin d'un balcon; ce sont les premières et messieurs les officiers de la maison de Son Excellence sautent à bas de leurs chevaux pour les ramasser et les offrir à leur chef. J'avoue que je ne goûtai pas ces gestes.

Enfin, nous arrivons sur la place d'armes dont une foule curieuse encombre les abords. Cette populace s'entasse surtout sur le parvis de la cathédrale où nous mettons pied à terre.

Le chapitre, au grand complet, attend à la porte de l'église et présente en grande pompe l'eau bénite au général Forey. Son Excellence, se plaçant sous le dais, s'avance avec une imposante majesté jusqu'au pied de l'autel. On chante avec grand apparat un *Te Deum*, puis le général se retire, recon-

duit jusqu'au seuil de la cathédrale avec le même cérémonial qu'à l'entrée.

Nous remontons à cheval et allons nous placer derrière le général en chef, sur un des grands côtés de la place, pour assister au défilé des troupes qui ont fait leur entrée. On ne peut passer de revue car la place est en partie couverte de tous les canons pris à l'ennemi qu'on réunit sur ce point. Le défilé est très brillant; les troupes sont magnifiques d'allure et de crânerie; les soldats sont animés d'un immense enthousiasme et poussent des cris de : « Vive l'Empereur », vraiment partis du cœur. Quelques officiers, flatteurs peut-être exagérés, crient : « Vive le maréchal Forey »; mais des troupiers répondent à ce cri par celui de : « Vive Bazaine. » Je dois souligner cet incident, car il a produit une gêne générale.

Cependant le général Forey était rayonnant; il posait tout à fait en triomphateur, et il avait raison, car ses trophées étaient vraiment magnifiques : une grande ville transformée en citadelle, entourée de neuf grands forts détachés; 15.000 soldats prisonniers ainsi que 1.600 officiers avec leurs généraux; des drapeaux; des milliers de fusils; 200 canons intacts, 60 autres mutilés par nos boulets; des quantités immenses de munitions. Voilà de quoi enorgueillir le chef d'une armée. Mais le plus beau titre dont le général Forey doive être fier, est celui d'être le chef de cette armée qui, à trois mille lieues de son pays, a su conquérir un si beau triomphe; de cette armée qui est si petite par le nombre mais si grande par le cœur.

Il importe cependant, pour fixer le jugement de l'histoire, de déterminer la mentalité des troupes, qui ne peut vraiment pas être la réciproque de celle que doit posséder à leur égard le général Forey; car ce n'est pas seulement ce chef suprême dont cette armée victorieuse consacre uniquement le triomphe : ce sont deux hommes qui, dans cette grande solennité s'effacent aux côtés de leur chef mais qui se sont tant montrés auparavant, alors qu'on marchait aux com-

bats qu'ils dirigeaient en personne : ce sont les généraux Bazaine et Douay.

Le défilé terminé, on reconduit le général en chef à son nouveau quartier général dans le palais de l'archevêché. Le général Forey ayant salué les nombreux officiers qui l'avaient accompagné, chacun reprit la direction de son camp ou bien le logement qui lui était affecté dans la ville. Quant à nous, nous retournons à Amatlan, car nous ne savons même pas encore si nous nous établirons en ville.

CHAPITRE XVII

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MEXICO

Epilogue de la prise de Puebla. — Ordre à la division Bazaine de partir pour Mexico. — Le Rio Frio. — Juarez abandonne sa capitale. — Démarche étrange des consuls étrangers. — La ville demande l'entrée des troupes. — Le général fait une démonstration jusqu'aux portes. — Lettre de Bazaine. — Entrée de la division Bazaine dans Mexico. — Le 10 juin, entrée solennelle du général en chef à Mexico. — Accueil enthousiaste de la population. — *Conclusions.*

Pendant que se succédaient les phases de l'entrée du général Forey dans Puebla et durant la cérémonie du *Te Deum*, alors que nous étions mêlés à l'état-major général, nous entendions bien murmurer la probabilité d'un départ presque immédiat de la division Bazaine pour Mexico. D'autre part, le général en chef n'avait rien dit qui pût nous faire penser que notre quartier général serait transporté dans la ville et que des troupes de notre division seraient appelées à y cantonner.

Il était évident pour tous les esprits qu'une marche immédiate sur Mexico s'imposait, au point de vue stratégique d'abord et à celui de la politique ensuite, mais il fallait reconnaître que surtout des mesures importantes obligeaient le commandant de l'armée à séjourner quelques jours de plus pour régler la liquidation de sa conquête. La partie matérielle ne demandait pas une extrême urgence, mais les trophées vivants que la capitulation avait mis entre nos mains demandaient à être liquidés sans délai. Seize mille soldats et quinze cents officiers prisonniers cons-

tituaient un butin plus qu'encombrant, pouvant même devenir dangereux; mais le moyen de s'en débarrasser n'était pas chose facile. Conduire à Vera-Cruz tout ce personnel aurait absorbé, en escortes, la moitié du corps expéditionnaire et, pour l'embarquer, il aurait fallu la moitié de la flotte française. Alors, en raison de la situation spéciale de l'armée mexicaine, l'élément troupe n'ayant avec le drapeau qu'une attache fragile et toute de circonstance, ainsi que je l'ai fait remarquer, on renvoya simplement chez eux tous les soldats qui ne demandaient qu'à se débarrasser des armes qu'on leur avait données par force. Sur les 11.000 environ qui, habitués à servir, consentirent à être versés dans les troupes de Marquez, on en choisit 5 ou 6.000 des meilleurs qui, sans le moindre souci de la politique, changèrent de parti et de drapeau pour se mettre du côté du plus fort; le reste fut envoyé dans les Terres Chaudes pour y être employé aux travaux du chemin de fer.

Ce n'était donc pas encore ces Mexicains qu'on pouvait nous accuser de violenter, et nous avions mis même une certaine dose d'aménité en faisant passer ainsi des ennemis sous nos fourches caudines !

Quant aux officiers, ils conservèrent une attitude plus honorable. Quelques-uns acceptèrent les conditions qu'on leur offrit de se retirer dans leurs foyers en signant l'engagement de ne plus servir contre nous dans la guerre actuelle. Mais le plus grand nombre, douze cents environ, refusèrent de signer ce compromis et préférèrent être emmenés en captivité à la Martinique ou en France. Parmi eux se trouvaient vingt-six généraux. Conduire ces douze cents irréductibles jusqu'à Vera-Cruz n'était pas une opération facile. Du reste, elle fut assez mal organisée et bon nombre d'entre eux s'évadèrent pendant la route. Parmi ceux-ci se trouvèrent les personnalités les plus importantes, Ortega, *Porfirio-Diaz*, Négrèt, etc... Ce dernier dut, plus tard, se rallier à Maximilien pour déserter aussi sa cause quelques mois après; le général Porfirio-Diaz resta toujours fidèle à Juarez, sou-

tint contre nous le siège de Oajaxa où il fut encore prisonnier, s'évada de nouveau, et enfin devint dans l'avenir Président de la République mexicaine.

Pourtant, cette solution donnée au sort des prisonniers de guerre avait été une cause d'embarras assez sérieux pour le général en chef qui sut, en la circonstance, rester un soldat plein de cœur et de générosité à l'égard de glorieux vaincus qui, par leur belle conduite et la magnifique résistance qu'ils avaient opposée à nos armes, surent gagner la considération de leurs camarades de l'armée française. La conduite du général en chef fut d'autant plus digne d'éloges qu'il eut à lutter contre certaines influences non militaires qui préconisaient l'envoi à Cayenne, puisque la garnison s'était rendue sans conditions. A cette proposition, tout au moins malencontreuse, le général Forey fit cette belle réponse : « Par l'opiniâtreté de sa défense et la valeur que ses principaux chefs ont déployée, cette armée a pu exciter les colères des hommes politiques; elle a forcé notre estime et notre considération à nous autres soldats. Et jamais je ne supporterai qu'on traite en malfaiteurs ces braves gens ! »

D'autre part, certains Mexicains nos alliés, eurent la barbarie de demander qu'on fusillât les principaux chefs. Le général Forey ne fit pas même l'honneur d'une réponse à de pareilles propositions.

Cette attitude permet d'exprimer le regret que quelques années plus tard, alors qu'on demandait de fusiller l'Empereur Maximilien, prisonnier grâce à la trahison, le Président Juarez ne se soit pas inspiré des nobles et généreux sentiments du général français.

Quoi qu'il en fut des projets inconnus du général en chef, le général Bazaine, aussitôt son retour à notre vieux quartier général du Molino del Medio, donna des ordres pour modifier immédiatement les emplacements de ses troupes et transformer, autant que possible, selon les ressources locales, les bivouacs en cantonnements, afin de mettre à l'abri le plus de monde possible; car nous savions que la saison des pluies

approchait et déjà nous avions subi les attaques de son avant-garde, sous les espèces d'orages diluviens.

En somme, tout le monde devait se tenir prêt à partir au premier ordre.

L'attente ne fut pas longue et, deux jours après, la division Bazaine recevait l'ordre de marcher sur Mexico. Le général partit aussitôt avec les quelques bataillons cantonnés près de lui et se porta à Rio-Prieto, à 10 kilomètres hors de la zone de Puebla, sur la route de Mexico, où par diverses routes toutes ses troupes vinrent se réunir. Il groupa et reconstitua les éléments de sa division qui, pendant le siège, dispersés, avaient perdu la cohésion qu'une unité de cette importance doit avoir pour opérer en campagne. Puis, il la forma en colonne d'après un bel ordre de marche, prête à tout événement et organisée de manière à aborder les plus sérieuses résistances, à soutenir les plus violentes attaques. Il alla ainsi l'établir à 20 kilomètres plus loin, autour de la riante petite ville de San-Martino. Là vint se placer à ses ordres le colonel du Barrail, venant de Cholula, avec ses escadrons de chasseurs d'Afrique. C'était sa cavalerie divisionnaire qui lui avait été enlevée à l'ouverture du siège et qu'on lui rendait.

Nous étions lancés en avant-coureurs sur la trajectoire du corps expéditionnaire. Qu'allait-il advenir ? Nous étions aux confins de la plaine ondulée de Puebla, dans la magnifique vallée de l'*Atoyac*, et nos pieds reposaient déjà sur les premières pentes du rempart colossal derrière lequel s'abritait Mexico. Devant nous, en effet, se dressait une muraille gigantesque s'élevant jusqu'au milieu du ciel en un entassement désordonné de montagnes, de pics, de falaises rocheuses entre lesquels on voyait partout s'enfoncer, se perdre des gorges profondes et mystérieuses, voilées par des forêts sombres qui semblaient impénétrables. Que pouvait bien recéler et nous cacher ce chaos organisé par une nature grandiose mais sauvage ? Nous ne savions ! Et pourtant, on sentait que dans ces défilés, une armée si valeureuse qu'elle fût,

pourrait trouver ses Thermopyles. Qu'étaient devenues les troupes de Comonfort qui nous avaient échappé à San-Lorenzo ? Pourquoi la bravoure de ce général ne nous attendrait-elle pas dans ces gorges sinistres ? Et malgré le charme d'une nature printanière, pleine de promesses dans les récoltes qui nous entouraient, dans les champs verts jusqu'alors épargnés par la guerre, nous nous faisions ces fatales réflexions et nous espérions voir ces rêves prendre vie. Aussi le général tendit le ressort de la force qu'il avait dans la main et c'est avec enthousiasme que nous entreprîmes l'escalade de cette barrière de géants.

Cependant, à mesure que nous nous enfoncions dans l'inconnu, la solitude nous enveloppait davantage. Aucun indice ne se révélait, aucune nouvelle n'était apportée par les rares Indiens qui erraient dans ces contrées désertes. N'y avait-il donc rien devant nous ?

Après deux journées de marche pénible, nous sentions les approches du fameux défilé. Alors, le général, impatient, arrêta sa colonne et, partant avec ses chasseurs d'Afrique commandés par l'entreprenant du Barrail, il alla lui-même demander au col du Rio-Frio s'il cachait quelque mystère et s'il devait se prêter encore à la défense de la capitale du Mexique. Mais tout y était solitaire et nous n'y trouvâmes pas même les cent malandrins embusqués qui avaient essayé de nous assassiner au col de Las Vigas, six mois avant. Décidément la poudre était devenue muette ! Le lendemain, la division s'établissait encore, mais sans discussion cette fois, au sommet de la Cordillère. Un pas de plus et nos regards lointains se reposeraient sur les clochers de Mexico et, autour de nous peut-être, quelques feux follets errants nous rappelleraient les mânes des compagnons de Fernand Cortez, réveillées par nos clairons !

En dehors de nos préoccupations du moment, Rio-Frio était au Mexique une expression géographique dont la légende est dramatique pour les voyageurs et dont l'histoire est palpitante pour le patriotisme mexicain. Physiquement,

c'est un étroit plateau où serpente le ruisselet qui lui donna son nom et dont les eaux glacées ont été trop souvent funestes au passant à la gorge brûlante et altérée. Tout autour s'élèvent en amphithéâtre les lourds gradins d'un cirque gigantesque au sommet duquel se dressent les hautes cimes de la Cordillère que dominent encore, en se perdant dans l'azur du ciel, les fronts altiers de l'Ixtaccihualt et du Popocatepelt. Celui-ci est le géant des monts de ce qu'on appela longtemps le nouveau monde, peut-être par simple mais faux orgueil d'ancienneté. Ce n'est pourtant qu'une prosaïque pyramide trop régulièrement tournée dont le blanc sommet se couronne presque toujours d'un élégant panache de fumée et où, sur la glace éternelle qui le recouvre, le grand Humbalt a tracé avec le burin inexorable de la géodésie, le chiffre de 5.400 mètres d'altitude, et d'où il put, en un jour favorable, contempler les horizons bleus des océans Pacifique et Atlantique. Quant à l'Ixtaccihualt, ce n'est pas un pic, ni une montagne, c'est une masse gigantesque portée à 4.780 mètres d'altitude par la lourde chaîne des monts américains. Par la disposition artistique de sa silhouette, elle représente une femme couchée; c'est son nom du reste. Rien n'y manque, tout y est habilement modelé : la tête, la poitrine, les genoux, les pieds. Un drap immense est étendu sur ce corps mystérieux, le recouvrant d'une couche épaisse de neige éternelle qui en fait la colossale statue marmoréenne de quelque déesse aztèque étendue près du ciel et dominant tout l'empire de Montezuma. On en voit des réductions parfaites couronnant des mausolées que, dans nos vieilles cryptes, l'archéologue rêveur entoure de son admiration.

C'est dans ce désert pittoresque qu'en tous les temps, les voyageurs ont laissé entre les serres des détrousseurs, coupeurs de routes, massacreurs et autres bandits indigènes qui se parent dans le pays du nom pompeux de guerilleros, leurs trésors, leur liberté, leur vie. C'est dans ce désordre d'une nature farouche que les Mexicains ont souvent livré

les luttes les plus meurtrières, soit entre eux, soit contre l'étranger, et que, en 1847, le général Scott dut soutenir un long et sanglant combat pour ouvrir à son armée d'invasion américaine la porte de la plaine de Mexico. Enfin, c'est dans ce défilé formidable, où une poignée de braves gens pourraient arrêter une armée, que nous pensions trouver devant nous, accrochée à toutes les aspérités de ce sol tourmenté, l'armée de Comonfort; mais nous ne vîmes que les retranchements qu'elle avait élevés de tous côtés autour de nous. Si le terrain de la bataille avait été savamment préparé, il n'y manquait plus que les combattants, et ce théâtre des gloires mexicaines fit relâche en la circonstance.

Aussi nous eûmes le loisir de nous installer paisiblement auprès d'un malheureux village indien abandonné, en un camp-bivouac fort pittoresque, mais où tout le monde eut très froid pendant la nuit. Nous étions, en effet, à 3.000 mètres d'altitude, le point le plus haut où nous soyons encore montés. Malgré que nous fussions près du solstice d'été où c'est au zénith de l'endroit que le soleil stationne incandescent, le rayonnement nocturne activé par la raréfaction atmosphérique produisit un froid intense que des feux formidables, alimentés par les cèdres et les mélèzes de la forêt voisine, tempérèrent approximativement.

Nous étions à peine installés, avec le confort de circonstance, sous le plafond de l'auberge de la belle étoile, ce gîte classique des gens de guerre, lorsque nous vîmes apparaître une espèce de carrosse au sommet duquel s'agitait un pavillon blanc de parlementaire. Tout d'abord, nous crûmes naïvement à l'arrivée de quelque officier mexicain chargé d'un message du commandant des troupes repliées sur Mexico. C'était une illusion trop militaire, car le véhicule insolite contenait tout simplement une mission affublée d'un caractère diplomatique. Les consuls d'Angleterre, d'Espagne, de Prusse, et enfin celui des Etats-Unis, venaient informer le général en chef que, la veille, le Président Juarez avait quitté Mexico, suivi par les ministres, le congrès, tout le

Gouvernement enfin, emportant les archives, les caisses et entraînant avec lui tout ce qui restait de troupes mexicaines. Quel changement de décor !

Ainsi, le Président Juarez abandonnait la capitale de son pays, laissant une grande ville de 200.000 habitants, sans autorités, sans pouvoirs publics, sans ressources, sans force armée, alors que les passions de toutes sortes étaient surexcitées par les événements qui venaient de s'accomplir, la livrant sans défenses aux nombreux bandits de tous les partis qui pouvaient se livrer aux pires excès contre les biens et contre les personnes, que celles-ci fussent amies ou adversaires de son gouvernement. Il me paraît que l'histoire doit juger, avec une inexorable sévérité, un pareil acte qui est plus que de la faiblesse politique et gouvernementale, qui est de la lâcheté, de la trahison; car il est évident que Juarez a fui devant la déconsidération générale qui se manifestait déjà contre son gouvernement.

Ce qu'aurait dû faire ce chef d'Etat, qui se retirait devant l'ennemi vainqueur, c'eût été de laisser à Mexico une partie des troupes qui restaient autour de lui, sous le commandement du général Comonfort, une brigade par exemple, commandée par un général énergique, gardien de la capitale jusqu'à l'approche de la première colonne française. Il aurait alors envoyé à son chef un officier parlementaire qui eût exposé la gravité de la situation et montré la nécessité impérieuse de laisser des troupes jusqu'à ce que celles de l'armée française fussent en mesure de pénétrer en ville. Ce message eut été envoyé au général en chef qui aurait certainement prescrit à son général d'avant-garde de s'entendre avec l'ennemi afin que celui-ci ne quittât la ville par la porte de l'Ouest, que lorsqu'une colonne française entrerait par celle de l'Est. Cette convention militaire eut été honorable pour tout le monde et aurait garanti la sécurité des personnes et des choses dans Mexico.

Le Président Juarez ne prit pas souci de cette cité où il sentait déjà de grands ferments d'hostilité pour lui, et pour-

tant, avant son départ, il se préoccupa des principaux devoirs qui lui incombaient. Dès qu'il apprit que l'armée française avait commencé son mouvement vers la capitale, il ne se sentit plus en sûreté et examina la question de savoir si on essaierait une défense quelconque; mais le découragement était tel dans les troupes de Comonfort si cruellement malmenées par nous à San-Lorenzo, qu'on y renonça. Alors le Président de la République prononça la clôture de la session extraordinaire du Congrès et adressa à la nation une proclamation dans laquelle il faisait le serment de continuer la guerre et de n'accepter jamais aucune proposition tendant à porter atteinte à l'indépendance et à l'honneur de la République. Puis il quitta Mexico se dirigeant vers San-Luis de Patosi, à deux cents lieues de là, dans la direction de la frontière américaine. Si j'ai jugé sévèrement la façon dont ce chef d'Etat abandonna sa capitale, je dois cependant rendre hommage à ce patriote modeste mais tenace qui a su remplir ses engagements à l'égard de son pays. Mais, il est juste aussi d'ajouter que s'il a réussi à accomplir sa tâche, c'est grâce à l'appui moral et matériel que lui ont prêté les Etats-Unis, imposant ainsi au Mexique une dette dont ces amis intéressés sauront bien, un jour peut-être, réclamer le remboursement.

Mais je reviens aux consuls qui, après avoir fait comprendre combien l'arrivée prochaine des troupes françaises était indispensable, eurent la maladresse diplomatique d'ajouter que les gouvernements qu'ils représentaient, s'étant engagés à observer la neutralité la plus absolue, ils *s'opposeraient* de tout leur pouvoir à une manifestation politique quelconque.

A cette déclaration intempestive, le général Bazaine répondit d'un ton sec qu'ils se méprenaient sur la nature de leur rôle, qu'ils n'auraient à s'occuper que de la défense des intérêts de leurs nationaux et de leur sécurité personnelle et, en aucune façon, de politique; que l'armée française allait entrer à Mexico et que là, s'il lui plaisait de se prêter

à une manifestation, ou même de la provoquer, elle ne prendrait pas leur avis. Puis, il les fit conduire hors de ses lignes, et ces diplomates firent route vers Puebla. Je dois ajouter qu'auprès du général en chef, ils ne reçurent pas un accueil plus favorable.

Le lendemain, 2 juin, la division Bazaine continuait son mouvement d'approche vers la capitale et descendait sur le flanc occidental de la Cordillère. Le général marchait en tête de sa longue colonne avec la cavalerie. Il faisait très frais durant les lueurs de l'aurore bien courte dans ces contrées et, roulé dans les manteaux, on cheminait au travers d'un labyrinthe fourré et bordé de tous côtés par les flancs boisés du cadre montagneux s'ouvrant parfois pour laisser apercevoir, tout près de nous en apparence, l'énorme bloc de l'Ixtaccihualt. Partout régnait le silence des gens qui ont froid, et qui n'était violé par moments que par les cris rauques et le vol bruyant de la poule de Montezuma s'échappant affolée des hautes ramées des cèdres aux bourgeons balsamiques. Hélas ! mon fusil était, lui aussi, mais par ordre, condamné au silence et restait tristement suspendu à la selle de mon ordonnance. Quels rôtis princiers nous échappaient ainsi !

Cependant, la gorge dans laquelle nous dévalions lentement s'élargissait, ses mamelons voisins s'écartaient et bientôt un horizon lointain apparaissait au bas du ciel pour étaler à nos yeux le plus merveilleux spectacle. Je pourrais l'appeler « le petit levé » du panorama de la plaine de Mexico. En effet, surgissant des mamelons sombres qui emprisonnaient nos regards, se dessinait d'abord un horizon vaporeux ondulé de silhouettes montagneuses que teintaient de rose les premiers rayons d'un soleil invisible se levant en arrière de nous de l'autre côté des monts. C'était une vision à la Darius. Puis cet horizon s'élevait, ses formes se dessinaient, des plans nouveaux de montagnes boisées se présentaient au-dessous, soutenus à leur base par les flancs vallonnés de la Cordillère que nous retrouvions devant nous

pour la troisième fois. Ces lourdes assises, panachées de tous les tons d'une riche nature, étaient semées d'hacyendas, de villas, de villes mêmes, et enfin, le cadre de ce merveilleux décor s'élargissait pour déployer à nos pieds l'incomparable panorama du grand cirque de Mexico dont l'arène est presque entièrement couverte par des lacs immenses bordés de rivages hérissés partout de mamelons volcaniques aux formes les plus étranges.

Nous étions absolument fascinés par cette féerie merveilleuse, bien faite pour inspirer le culte des Incas. Dans ce vague infini des brumes colorées du matin, nous cherchions, sur la nappe bleue des lacs, Mexico, la Venise aztèque, la ville de Montezuma, celle de Fernand Cortez. Et, malgré les indications des indigènes qui nous accompagnaient, nous étions impuissants à donner une forme de cité à un mince ruban de vapeur blanchâtre qui séparait devant nous la verdure bleuâtre des pentes inférieures de la Cordillère et le bleu saphir de la surface des lacs. Et pourtant nous voyions Mexico, l'objet de nos longs rêves, le prix de nos labeurs sanglants. Enfin, bercés par ces impressions changeantes mais toujours pleines d'une poésie captivante, nous arrivâmes aux confins des rudes éléments d'une nature sauvage, pour pénétrer dans les domaines plus hospitaliers de la conquête humaine, où nous nous trouvions au milieu de champs fertiles, de terres souriantes de promesses, d'oasis luxuriants de végétation d'où surgissaient partout des villes, des villages, des hacyendas.

Enfin le général arrêta son cheval au cœur de ces séductions et planta son fanion devant un superbe domaine, élevé luxueusement sur un tertre boisé et fleuri, d'où la vue de la vallée de Mexico est incomparablement belle; c'était l'hacyenda de Buena-Vista, l'antique fief d'un ancien grand d'Espagne.

Tout autour, sur les vertes pelouses et dans les hacyendas, ranchos et villages, sont réparties à leur arrivée toutes les troupes de la division qui peut dire enfin qu'elle tient Mexico

sous sa main. Elle a bien gagné cet honneur et nos bons petits soldats peuvent en être fiers. Bon nombre d'entre eux se croient peut-être déjà arrivés au terminus de leurs peines? Hélas ! combien grande serait leur illusion, car le Mexique s'étend encore bien loin par de là ces horizons qui les charment aujourd'hui.

En arrivant, le général trouva une deuxième émanation de la population de Mexico. C'était une députation des notables de la capitale qui venait saluer le général et conférer avec lui. On se disposait à l'accueillir avec cordialité, mais nous apprîmes aussitôt que parmi se trouvait un Français dont le nom nous était tristement connu. Quelque temps auparavant, pendant que nous étions arrêtés devant les difficultés meurtrières du siège de Puebla, il avait, dans un banquet à Mexico, levé publiquement son verre à l'extermination de l'armée française !

Ce fait ne nous avait pas étonnés, car il y avait à Mexico de vieux réfugiés politiques français qui étaient assez mauvais patriotes pour mettre leurs principes politiques au-dessus de la patrie, de leurs compatriotes. Ils avaient secondé de tous leurs efforts les actes coupables auxquels se livraient chaque jour les principaux chefs de l'opposition en France, et faisaient répandre dans nos camps les proclamations odieuses qui avaient pour but de lancer nos malheureux soldats dans l'infamie de la désertion.

Il fallait que ce citoyen, dit Français, eût de l'estomac pour oser ainsi venir faire le joli cœur devant nous. Aussi, par égard pour tous les braves gens qui, en France, sont les homonymes de ce mauvais compatriote, je m'abstiens de rappeler un nom si mal porté là-bas.

En tout cas, indigné de tant d'audace, le général Bazaine fit répondre à la députation qu'il ne la recevrait pas, parce que dans son sein se trouvait « un homme qu'il ne pourrait voir sans le faire appréhender et conduire devant un peloton d'exécution ». Naturellement, les notables disparurent et ramenèrent à Mexico leur brebis galeuse.

Le lendemain, à leur place, apparut la municipalité, celle qui s'était constituée après le départ de Juarez. Cette fois, on pouvait s'entendre. Ces braves gens nous confirmèrent les nouvelles données par les consuls étrangers. Ils exposèrent la situation précaire, inquiétante même, dans laquelle se trouvait la capitale dont la sécurité n'était assurée ni contre un coup de main audacieux tenté du dehors par quelque chef libéral entreprenant, ni contre le millier de galériens à qui normalement était confiée la propreté des rues sous la garde de soldats en armes et qu'actuellement aucune force suffisante n'était capable de maîtriser, au cas où il leur plaîrait de se ruer sur la ville pour piller et assassiner.

Il est vrai qu'on avait pris certaines mesures; mais celles-ci n'étaient que des expédients chimériques avec les éléments fortuits dont on disposait. C'est ainsi que les consuls avaient organisé une sorte de garde civique composée des résidants étrangers; mais à grand'peine ils ne purent réunir que six ou sept cents hommes. Il était évident qu'avec d'aussi minces ressources on ne pouvait espérer conjurer une catastrophe, bien qu'on eût investi de la direction d'un gouvernement provisoire le vieux général de Salas, encore une épave des antiques armées d'Iturbide et de Santa-Anna. Ce brave homme eut été impuissant à empêcher quoi que ce fût.

La conséquence de cet exposé de la situation était l'expression du désir ardent qu'avait la population de voir les troupes françaises occuper la ville le plus tôt possible. Mais le général Bazaine, ayant des instructions qui lui interdisaient absolument d'entrer dans Mexico sans un ordre formel, dut décliner toute initiative et inviter la députation à aller jusqu'à Puebla pour porter sa requête au général en chef.

Tout ce qu'il put faire pour intimider moralement les fauteurs possibles de désordre et rassurer quelque peu les habitants, fut une démonstration qu'il fit le lendemain afin de laisser croire que nos troupes allaient entrer en ville. En effet, le 3 juin, il partit avec sa cavalerie pour faire une

reconnaissance à grand apparat presque jusqu'aux portes de Mexico. Il lui était défendu d'entrer mais pas de faire semblant. Ce fut une heureuse idée qui produisit le meilleur effet, rassura les bons et fit trembler les mauvais. Il se rendit jusqu'au Penon, une grosse hôtellerie située sur le bord des lacs au point où la route, suivant une langue de terre basse et étroite qui n'est parfois qu'une large chaussée, sépare les deux grands lacs de Tchalco et de Texcoco, et se dirige en ligne droite sur Mexico qui n'en est plus qu'à une dizaine de kilomètres. De là, nous distinguions parfaitement les grands monuments, les tours, les clochers d'où les habitants, avec les longue-vues pouvaient aussi nous apercevoir. Nous trouvâmes sur la route un grand nombre de Français qui venaient au devant de nous et nous serraient les mains avec effusion. Ces chers compatriotes avaient des larmes d'émotion dans les yeux car ils sentaient bien que c'était la France qui venait à eux. Hélas ! ils nous suppliaient d'entrer immédiatement car, la veille, ils avaient eu une alerte occasionnée par une sorte d'émeute libérale des Juaristes qui heureusement échoua devant l'attitude de la population. Néanmoins, ils avaient hâte de se voir relever de leurs fonctions de gardes civiques. Le général s'efforça de les rassurer; mais, ne pouvant faire plus, il allait se replier lorsqu'arriva un courrier rapide du général en chef qui, à la suite sans doute de la réception des consuls, lui envoyait l'ordre d'entrer à Mexico le 7. Bazaine expédia aussitôt à son avant-garde, établie bien en avant de Buena-Vista, l'ordre d'envoyer immédiatement au Penon le 1er bataillon de chasseurs à pied. Il l'attendit quatre heures et l'établit dans une immense hôtellerie. Il lui donna des instructions pour aller, dès le lendemain matin, 4 juin, au point du jour, occuper la porte dite Garrita de San-Lazaro, située à l'extrémité de la chaussée du Penon. Nos Français retournèrent en ville triomphants, porteurs de la bonne nouvelle; car si quelque événement venait à se produire pendant la soirée ou la

nuit, en moins de deux heures nos chasseurs pourraient entrer en scène.

Cette situation heureusement liquidée ainsi, le général revint à son quartier général, où de nouvelles mesures furent prises conformément aux ordres du général Forey. Dès le lendemain matin, le lieutenant-colonel de Potier, du 95e, nommé commandant de la place de Mexico, se rendit à son poste avec pleins pouvoirs pour maintenir l'ordre. Avec lui, partirent des officiers des diverses armes et services, avec mission d'étudier les ressources de la ville à tous les points de vue et d'établir les bases de l'occupation militaire de la place, sitôt l'arrivée de la division. Le payeur en chef de l'armée, envoyé de Puebla, devait également se rendre en ville pour y régler, avec les banquiers locaux, des questions financières intéressant la trésorerie du corps expéditionnaire. Enfin, je reçus l'ordre d'accompagner tout ce personnel afin de centraliser les rapports des divers services et de tenir le général de division au courant de tous les incidents qui pourraient se produire.

En outre, le général fit faire à toutes ses troupes un mouvement en avant pour les rapprocher de Mexico et leur permettre de s'y rendre le 7, en une seule marche sans grand'halte. Il transporta son quartier général à San-Isidro, gros village situé à quelques kilomètres seulement du Penon, afin d'être en communication plus rapide avec la ville.

Je partis donc le lendemain, 4 juin, à l'aurore, en bonne et gaie compagnie, accompagné par quelques cavaliers qui devaient servir de courrier entre Mexico et le Penon.

A notre arrivée en ville, les chasseurs à pied y étaient déjà établis à la Garrita de San-Lazaro, ayant envoyé un fort détachement occuper la citadelle et un autre garder le Palais du Gouvernement. Désormais, la tranquillité était assurée et, quand nous parcourûmes les rues qui nous conduisaient au centre, tous les visages étaient rayonnants de quiétude; les figures maussades restant prudemment confinées dans les quatre murs de leur logis. Du reste, bon nom-

bre de dissidents irréductibles avaient quitté prestement la capitale qui n'était plus la leur.

Nous allâmes presque tous prendre gîte à l'hôtel Iturbide, le « Continental » de l'endroit, établi avec assez de luxe et de confort pour l'époque, dans la Calle Plateros (rue des Argentiers), la plus importante de la ville par ses constructions et ses magasins. C'était le point d'attache des diligences reliant Mexico aux grandes villes de l'intérieur et surtout avec Puebla et Vera-Cruz. Après avoir casé mes chevaux, je me fis conduire à une chambre donnant sur la rue et, en chemin, j'eus la bonne fortune de rencontrer un jeune ménage de Français établis dans une grande ville éloignée et réfugiés à Mexico. Ces aimables Parisiens d'origine me firent le plus gracieux accueil et se mirent à ma disposition pour me fournir les renseignements qui pourraient m'être nécessaires. Je commençais à parler assez couramment l'espagnol; mais pour certaines informations je fus très heureux de pouvoir les obtenir de Français.

Du reste, je n'eus guère le loisir de m'occuper de la ville pendant le séjour impromptu et éphémère que j'eus à y faire, car un certain désarroi ne tarda pas à se produire, dès le jour même, entre les officiers qui avaient chacun à assurer un service différent, sans être centralisés, de telle sorte qu'ils se rencontrèrent souvent sur le même terrain où des atomes crochus se heurtèrent. Je recevais l'impression de ces difficultés, aussi me fut-il à peu près impossible de quitter l'hôtel où tous venaient m'apporter leurs récriminations ou leurs doléances que je transmettais au général de division. Celui-ci du reste avait informé ces officiers qu'ils auraient à venir conférer avec lui, au Penon, la veille de l'entrée des troupes, afin d'assurer partout les détails de leur établissement.

Dès le lendemain 5, des difficultés plus sérieuses se produisirent en raison de l'ingérance excessive du lieutenant-colonel de Potier dans les détails techniques dont avaient à s'occuper les officiers des divers services. Je fus obligé d'en

informer le général et, le 6 dans la matinée, je recevais de lui la lettre suivante qui est caractéristique car, en quelques mots, elle remettait chacun sur son terrain.

« San-Isidro, le 6 juin 1863.

« Mon cher Blanchot,

« J'ai reçu, ce matin, votre billet, et j'invite M. le Colonel de Potier à se renfermer dans ses attributions de président de la Commission de Casernement. Dites, de ma part, à chaque chef de service de continuer leur œuvre sans se préoccuper des exigences des uns et des autres.

« J'irai au Penon cet après-midi et je vous attendrai jusqu'à 6 heures car je ne compte pas y coucher, je préfère ne faire faire qu'un seul mouvement aux troupes.

« Vous pourrez dire à ces Messieurs qu'ils pourront retourner à Mexico si cela leur fait plaisir.

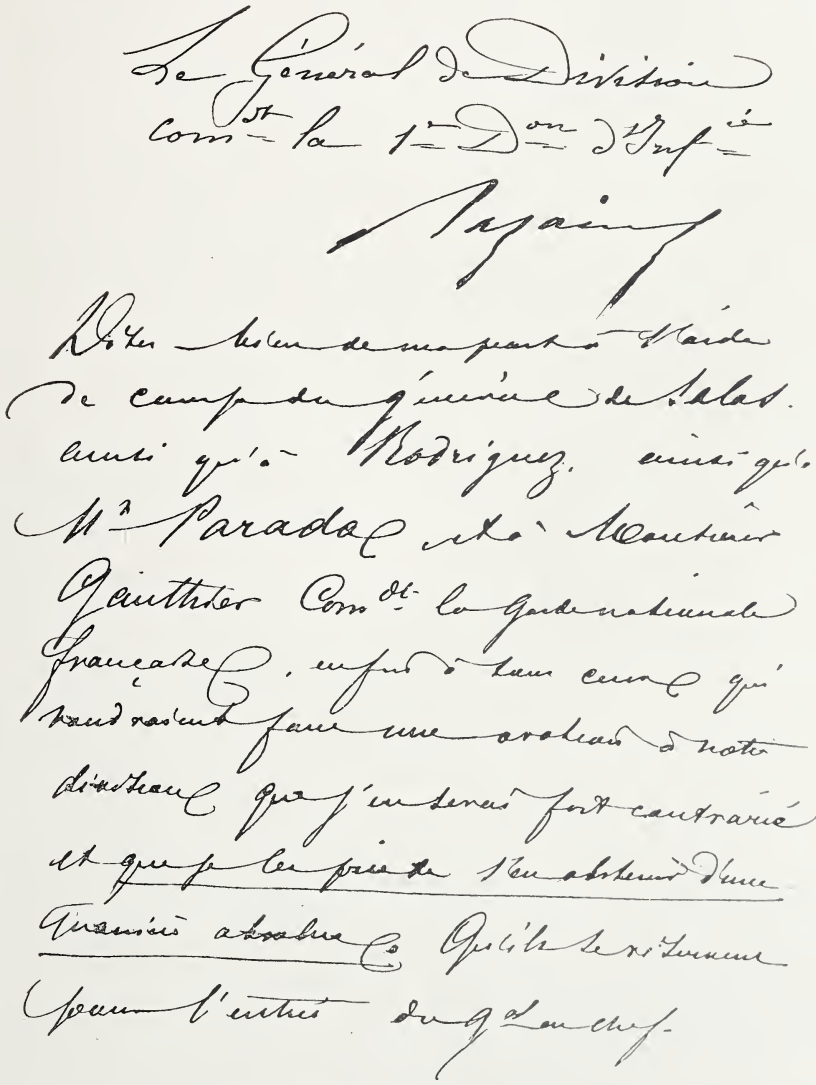
« Le général de division, commandant la 1re division d'infanterie :

« Bazaine. »

Cette lettre répondait au message que j'avais adressé au général Bazaine et tranchait la question des difficultés dont je lui avais rendu compte. Elle se terminait par un petit post-scriptum n'ayant aucun rapport avec cette affaire mais exclusivement motivé dans un tout autre ordre d'idées, par les informations qu'avait reçues le général au sujet de l'état d'esprit de la population de la capitale, résolue à faire une réception enthousiaste aux troupes françaises allant entrer à Mexico, et principalement à leur chef. Si j'ai reproduit cette lettre c'est uniquement en raison de son post-scriptum qui est particulièrement suggestif au point de vue de la psychologie des passions du personnage qui l'a écrit avec une précision presque impérative. Je tiens à mettre en relief ce post-scriptum et j'en reproduis

séparément, plus loin, le texte (*voir l'autographe*), car il est une profession de foi et je dois préalablement en faire ressortir toute l'importance parce qu'elle est de nature à déterminer un des points essentiels de son caractère, qui a été présenté et jugé de manière à expliquer des actes importants accomplis par lui, et justifier les accusations, même les jugements sévères prononcés injustement à son égard, lorsqu'il acquit plus tard une si douloureuse notoriété.

En effet, on a prétendu, et l'opinion publique est restée généralement convaincue, que le maréchal Bazaine était vaniteux, ambitieux, recherchant par dessus tout les honneurs. Or, ce jugement est complètement faux et je l'ai vu controuvé par tous les actes dont j'ai été témoin dans la vie de cet homme. Je dois dire, au contraire, qu'il a toujours mérité le reproche opposé. Devenu une grande et importante personnalité, il était beaucoup trop simple dans ses goûts, trop modeste dans les formes qu'il donnait aux manifestations de son commandement; il avait l'instinct de l'effacement de sa personne, ce qui, dans ses hautes situations, était devenu un défaut. Né Pébléien, il resta Plébéien lorsqu'il devint Patricien et qu'il devait le paraître ! Un grand chef, l'homme qui est parvenu à émerger au-dessus de tous, ne doit être ni fier, ni hautain, ni avide de pompes; mais il doit savoir conserver la dignité et le prestige indispensables à la considération des masses qu'il commande ou qu'il domine, des foules qui le contemplent. Au Mexique tout particulièrement, les pompes extérieures, le panache, l'éclat de la représentation, étaient indispensables. Et pourtant, les officiers qui entouraient le maréchal Bazaine lui ont toujours reproché une simplicité d'allures, une modestie personnelle qui pouvaient être bonnes dans l'intimité, mais qui étaient un défaut grave dans les scènes de la représentation publique. En outre, on lui a parfois reproché, et des écrivains militaires sérieux l'ont blâmé, d'avoir eu au Mexique des tendances à attirer à lui des honneurs, des manifestations flatteuses qui revenaient à son chef, le général



BAZAINE REFUSE LES HONNEURS DU TRIOMPHE A SON ENTRÉE A MEXICO

Forey. Ces critiques, ces attaques sont encore injustifiées et absolument iniques. Le post-scriptum que j'ai tenu à reproduire dans ces souvenirs en est une preuve absolue et irréfutable.

En effet, il a été reconnu sans conteste que, pendant les opérations faites par le corps expéditionnaire depuis son débarquement à Vera-Cruz jusqu'à son entrée à Mexico, le rôle joué par le général Bazaine, les services rendus par lui dans toutes les circonstances importantes, décisives, lui avaient donné dans l'armée, dans le Mexique, en France même, une notoriété bien plus éclatante que celle accordée parcimonieusement à son chef, le général Forey. On lui devait le mouvement d'occupation des hauts plateaux, la conduite de l'assaut du Pénitencier, la victoire éclatante de San-Lorenzo, enfin la chute du fort de Totimehuacan qui fit tomber Puebla. Aussi, c'est sur son front que la justice populaire plaçait l'auréole la plus brillante qu'aucun chef ait pu conquérir, et la voix publique le clamait partout.

Le général Forey reconnaissait sans doute intimement dans son subordonné un rival de gloire plus heureux que lui, mais il ne lui en voulut jamais, et quoique étant le plus intéressé des juges, il fut moins sévère et plus juste que la postérité; car il reconnaissait aussi que ce rival, virtuel et tacite, restait toujours vis-à-vis de lui le soldat modeste, dévoué, respectueux, qui s'effaçait devant lui en toutes circonstances, prenant un soin jaloux à laisser à son grand chef tout l'honneur et tout l'éclat du triomphe.

La preuve en fut donnée le 6 et le 7 juin 1863.

Durant mon court séjour dans Mexico, j'avais constaté que le général Bazaine absorbait toutes les sympathies de la population, aussi bien dans l'élément mexicain que dans la colonie étrangère. Ce sentiment public était tout naturel car, pendant la campagne, on n'avait entendu prononcer que le nom de Bazaine. Il avait été le héros de tous les succès remportés par l'armée française et on le savait très aimé de ses soldats; enfin il était le successeur éventuel du général

Forey dans le commandement de l'armée. Pour toutes ces causes, c'était à lui que devaient aller l'enthousiasme et les sympathies que soulèverait dans la population l'arrivée des troupes françaises. Du reste, des préparatifs se faisaient dans ce but et un banquier, M. Martin Daran, un Français, notre ami de Vera-Cruz, qui connaissait bien le général, avait prêté 40.000 francs pour dresser des arcs de triomphe. Le général eut connaissance de cet état des esprits; mais il en fut très ennuyé et écrivit au général de Salas pour le prier de faire bien comprendre que l'entrée de sa division n'était encore qu'une opération militaire qui devait exclure toute manifestation d'enthousiasme. Et comme je lui avais également signalé les projets du Gouvernement provisoire et de la population, il ajouta un post-scriptum à la fin de la lettre qu'il m'adressa. Je reproduis ci-contre ce post-scriptum, de l'écriture même du général.

Est-ce là la caractéristique d'une âme fière, orgueilleuse, vaniteuse et amoureuse des honneurs ? C'est tout le contraire.

Voilà ce qu'il voulut et écrivit le 6 juin, que fit-il le 7 ?

Après avoir rempli toutes les instructions que m'envoyait le général et avoir reçu de la municipalité l'indication de l'immeuble qu'on lui réservait comme logement, je montai à cheval, ainsi que les officiers venus en mission, pour nous rendre au Penon où le général nous avait prescrit de le rejoindre. Là, il reçut les rapports de tous, donna ses ordres et, vers le soir, se remit en route pour retourner à San-Isidro. Je ne revins pas à Mexico et repris ma place à côté de mon chef, car je voulais prendre part le lendemain au mouvement de la division.

Le 7, longtemps avant le jour, les troupes étaient sur pied et faisaient leurs préparatifs pour se présenter du mieux possible aux regards curieux qui les attendaient. La cavalerie partit en tête pour former l'avant-garde de la division et l'attendre à 2 kilomètres de la Garita. Puis les brigades se mirent en route à une heure d'intervalle pour se rendre

au Penon où chacun devait prendre son ordre de marche normal et s'allonger ensuite sur la longue chaussée conduisant à Mexico. Le génie de la division marchait en tête et l'artillerie était répartie entre les deux brigades. Enfin suivaient l'ambulance, les services administratifs et le convoi des bagages. Des officiers de l'état-major de la division réglaient tous les détails de cette mise en marche.

Le général Bazaine prit la tête de la 1re brigade; à 7 heures et demie, il dépassa la cavalerie et s'arrêta à un kilomètre de la porte San-Lazaro. Puis, se plaçant sur le bord de la route, entouré de ses officiers, de son état-major, de ses chefs de service et de son escorte, il donna l'ordre au colonel du Barrail de se mettre en marche, de traverser la ville avec ses escadrons et d'aller s'établir dans une hacyenda auprès de Tacubaya, petite ville située à quelques kilomètres au delà.

Lorsque la première brigade arriva, il donna l'ordre d'entrer en ville et d'aller se masser à l'autre extrémité, près de la citadelle. Il fit de même pour la 2e brigade. Et, après qu'il eût vu défiler toute sa division, admirable d'allure, de fierté, de correction, imposante par ses masses compactes et sévères, il se mit en marche, quitta la route et, par un chemin détourné, contourna la ville pour y pénétrer par le côté opposé, débouchant sur l'Alameda; et, entrant dans la fameuse Calle Plateros, il gagna rapidement la magnifique demeure où il devait loger avec sa maison militaire. Il avait ainsi échappé à toute manifestation et c'est à peine si quelques Mexicains, stupéfaits de la rencontre à l'envers de ce grand chef, avaient eu le temps de le reconnaître et de le saluer.

Et voilà l'homme que l'on a accusé de rechercher les honneurs et les pompes !

Quant à nous, nous étions furieux de cette entrée furtive, nécessitée par le respect et les égards dus par un soldat discipliné à son général en chef. Etaient-ils donc si dûs que ça ? En tout cas, nous qui n'avions aucune raison pour dé-

daigner les pompes et les acclamations, nous appelions ça une entrée ratée.

Pendant que nos troupes se dispersaient dans les locaux où elles devaient cantonner, nous nous installions dans l'immeuble qui était affecté au quartier général du général Bazaine. C'était vraiment une somptueuse demeure qui se caractérisa de suite par une hospitalité pleine de charme et surtout d'opportunité, car nos bagages ne devaient arriver que fort tard et le chef de nos cuisines nous manquait absolument. Mais le régisseur du palais, en homme avisé, avait prévu le cas et un déjeuner superbe était servi dans la magnifique salle à manger du sire baron, le seigneur du lieu, un nabab anglais qui était en ce moment à Londres. Nous rendîmes à cette attention gastronomique tous les honneurs qui lui étaient dûs; et, en vérité, c'était une vraie jouissance que d'officier plantureusement à une table luxueusement ornée et servie avec recherche, au fond comme dans la forme, après avoir si longtemps vécu en guerriers spartiates ! Quand l'office fut terminé comme il convenait par un café indigène de grand crû et un exquis cognac exotique de nos Charentes, un majordome attentif à tous nos besoins, nous fit respectueusement observer qu'après le blond havane qu'il nous offrait, il était de bon ton à Mexico de s'abandonner aux douceurs d'une courte sieste digestive. Après des agapes aussi pantagruéliques, nous trouvions que cet homme avait raison. Mais hélas ! le général pensait à ses 12.000 hommes qui n'avaient pas si bien déjeuné et ne logeaient pas chez un prince de la finance, et il fallut s'occuper d'eux. Déjà, du reste, des officiers arrivaient de tous les côtés dans la belle salle du rez-de-chaussée où nous avions établi notre bureau. D'autre part, le général avait fait savoir au général de Salas, chef du Gouvernement provisoire, qu'il irait dans la journée lui rendre visite.

Ce personnage, bien qu'il fût le chef improvisé d'un gouvernement impromptu et éphémère, n'en était pas moins pour nous le seul représentant possible de la nation mexicaine;

aussi le général Bazaine tint à donner à cette visite un apparat significatif et qui fut de sa part une manifestation d'autant plus accusée qu'il avait refusé celle qu'on lui avait préparé pour le matin. Il monta à cheval, accompagné de son état-major et de ses officiers, suivi de son fanion et de son escorte. Nous avions quitté la tenue de campagne pour lui en substituer une plus cérémonieuse, et ainsi nous nous rendîmes au Palais du Gouvernement.

La nouvelle de cette visite s'était répandue et, comme on n'avait pas pu voir Bazaine le matin, les citadins des deux sexes remplissaient la rue Plateros, déjà naturellement fort animée par le va et vient des guerriers français. Aussi notre parcours ne manqua pas d'un certain charme. Tout le monde saluait le général qui répondait avec sa bonhomie habituelle; quant à nous, les jeunes, nous n'avions qu'à attraper au vol les jolis regards des belles Mexicaines, dont les grands yeux nous fixaient avec curiosité. Aussi, nous arrivâmes trop vite sur la grande place où se trouvent la cathédrale, le palais et l'hôtel de ville, occupant trois de ses côtés. Saisis d'admiration tout d'abord pour l'aspect grandiose et imposant de la basilique, nos regards restèrent glacés en présence du Palais du Gouvernement.

Comment, après les Montezuma, les Fernand Cortez, les Vice-Rois, c'est tout ce que le Mexique peut offrir comme demeure à la personnalité qui préside à ses destinées, qui doit être le représentant de son prestige et de sa grandeur ? Quelle chute !

Une immense et blanche muraille de cent mètres de longeur, plate comme la place qu'elle domine, sans une moulure pour lui donner quelque relief et porter quelques ombres artistiques sur sa surface qui mesure près d'un demi-hectare. Telle est la façade du palais. C'est la nudité désespérante d'une caserne de province; c'est même l'aspect rébarbatif d'une caserne défensive. On sent, en effet, à la première vue, que la méfiance devait régner dans ce monument. Ses angles sont munis d'avant-corps, peu saillants du

reste, percés de créneaux et de meurtrières. D'autre part, la répartition de ses ouvertures est entendue de la plus étrange et disgracieuse façon. Au rez-de-chaussée, les fenêtres, très rares, sont haut placées et étroites ; au premier étage, elles sont également clairsemées mais plus élevées. Quant au second qui, en raison de ses cinq mètres de hauteur, semble représenter l'étage d'honneur, les fenêtres sont à profusion et de dimension démesurée en hauteur. On comprend qu'à dix mètres d'altitude au-dessus de la place, on ne peut plus craindre aucune escalade. Aussi, a-t-on poussé le confort jusqu'à établir devant cette longue file de portes-fenêtres, un interminable et monotone balcon avec balustrade en barres de fer, semblable à une grille de ménagerie et soutenu dans le vide par des étais de même nature qui produisent l'effet décoratif le plus déplorable et le moins rassurant par sa fragilité. C'est évidemment de là-haut que les chefs des Pronunciamientos heureux haranguaient le peuple ceint en foule et l'excitaient à la joie en lui promettant le bonheur futur.

Les moyens d'accès dans ce palais-citadelle étaient également parcimonieusement mais prudemment assurés. Il n'y avait que trois portes dont celle du centre, qui était l'entrée d'honneur, permettait à peine le passage d'un carrosse. Tout, en somme, montrait bien que les gouvernements passagers, qui se succédaient dans cette résidence suprême, ne s'y sentaient jamais en sûreté. L'histoire nous dit, en effet, qu'elle fut souvent attaquée et défendue à coups de fusils.

Et c'est là-dessus, au sommet d'un fronton haut et étroit qui surgit mal à propos du milieu de la corniche, que se déploie un gigantesque pavillon rouge, blanc et vert, au centre duquel un Zopilote, voir vautour, tenant dans son bec un affreux serpent, à sonnettes sans doute ! se tient fièrement perché sur un cactus épineux.

Ce sont la bannière et les armes parlantes du Mexique.

Nous mîmes pied à terre et, guidés par quelques Français et Mexicains de marque, nous fûmes conduits par un esca-

lier de convenable envergure à l'étage d'honneur où, parcourant une large et belle galerie ouverte sur une cour intérieure, nous arrivâmes dans une vaste pièce de bonne apparence et convenablement meublée. C'était évidemment la salle du trône de la République mexicaine. En somme, tout à l'intérieur était honorable mais modeste et nous ne pouvions nous expliquer comment, après avoir ruiné tous les couvents et dépouillé de leurs richesses toutes les églises du pays, un gouvernement soit réduit à une demeure aussi relativement misérable ! Où étaient donc passés les trésors confisqués ? J'appris plus tard la cause de ce phénomène de prestidigitation qui, paraît-il, est la conséquence matérielle de ces sortes de confiscations.

La rencontre des deux personnages fut pleine de courtoisie et de cordialité, échangées avec l'aisance franche et loyale de deux vieux soldats. Après l'expression réciproque et interminable des formules de politesse extra-flatteuse et de témoignages d'excessive sympathie, comme il est de règle dans les mœurs protocolaires et mondaines de la vieille et aristocratique Espagne, on se bombarda de quelques compliments épicés sur les rôles passés et de certains aperçus rapides et discrets sur l'avenir. L'entretien s'appliqua particulièrement à la solennité qu'on allait préparer pour l'entrée du général en chef, qui était surtout le représentant de l'Empereur des Français. Le général Bazaine, avec un tact parfait, eut la prudence extrême de ne pas dire un mot de politique et se confina absolument dans son rôle de général commandant l'avant-garde de l'armée française. Quant au bon vieux général de Salas, revêtu d'une belle tenue de général mexicain fortement chamarée, il sut conserver une attitude simple mais pleine de dignité, très conforme au rôle élevé mais passager que les circonstances lui avaient imposé. Il reconduisit longuement le général en le comblant des plus flatteurs témoignages. Et nous remontâmes à cheval, entourés d'une foule nombreuse et choisie qui ne ménagea pas ses sympathies au général. Notre re-

tour fut encore plus animé que notre venue et la chaleur des démonstrations dans la Calle Plateros aussi bien que l'éclat des jolis regards allèrent crescendo; heureusement, nous disparûmes rapidement dans les coulisses de l'hôtel Baron, conservant tout au moins une impression délicate et pleine d'espérances de cette première promenade dans Mexico. Décidément, on gagne beaucoup à être le satellite, si petit soit-il, d'un astre de première grandeur !

Les deux journées qui suivirent furent très animées en ville où on préparait avec un réel enthousiasme la réception solennelle qui allait être faite à l'armée française. Cette surexcitation était encore augmentée par l'attitude correcte des troupes occupant déjà la ville et qui, dès le premier abord avaient su, par leur entrain et leur bonne humeur, se créer des relations sympathiques dans la population.

De son côté, le général était absorbé par les visites qui lui étaient faites par toute espèce de gens et il avait à peine le temps de prendre les dispositions nécessaires à la participation de ses troupes à la cérémonie. Car le général en chef tenait, avec juste raison, qu'on donnât à son entrée une importance exceptionnelle qui frappât les yeux et l'imagination de la population de Mexico, principalement de l'élément indien. Aussi les ordres qu'il envoya à son lieutenant étaient détaillés et précis : Toutes les troupes de sa division devaient prendre les armes et former la haie sur son passage. Il terminait ses instructions par un ordre peu banal écrit de sa main : « Je tiens essentiellement à ce que l'on chante un *Te Deum* dans la cathédrale auquel j'assisterai, avec tous les officiers, à mon arrivée. »

Tout fut disposé conformément à ces ordres. La ville était merveilleusement pavoisée, ornée, enguirlandée; des arcs de triomphe, des mâts décoratifs étaient dressés partout sur l'itinéraire que devait parcourir le général Forey suivi de la division Douay. Et, le 10 juin, dès 8 heures du matin, par un temps resplendissant, la division Bazaine tout entière se déployait des deux côtés des voies à parcourir

ou bien se massait sur les places adjacentes où l'artillerie se tenait particulièrement.

Alors, le général de division, avec tout son état-major, se mit en route, passa au milieu de ses troupes superbes de correction et d'attitude; puis, sortant par la Garrita de San-Lazaro, il alla se placer à quelques centaines de mètres plus loin afin d'y attendre le général en chef. Lorsque la colonne apparut sur la chaussée du Penon, il m'envoya au devant d'elle avec mission d'informer le général du point où il l'attendait et prendre les nouveaux ordres qu'il pourrait avoir à lui donner. Je partis en un petit galop cadencé et bien mis, comme il convenait alors à un officier d'état-major stylé. J'étais encore loin du cortège qui s'avançait à pas comptés et m'apprêtais à ralentir, lorsque je remarquai, derrière le général, des officiers qui gesticulaient et semblaient me faire signe d'arrêter; ce que je fis et attendis. Le général m'accueillit du reste fort aimablement, m'adressa quelques questions, m'invita à rejoindre mon chef et s'arrêta. Un de ses officiers me recommanda de partir doucement et je m'éloignai au pas. J'appris plus tard que toutes ces chinoiseries avaient pour cause le souci d'éviter de soulever une poussière qui troublerait l'atmosphère ambiante et pourrait ternir l'éclat de la belle tenue toute neuve du général, et surtout celui de son chapeau à plumes blanches qu'on lui voyait porter pour la première fois. En vérité, je n'aurais jamais deviné cette subtilité protocolaire et quelque peu futile prescrivant d'éviter de faire, sur une grande route, de la poussière aux environs d'un grand chef !

Bientôt après, le général Bazaine salua le général en chef qui lui fit le plus chaleureux accueil et s'entretint avec lui pendant que nous autres, nous nous mêlions aux officiers qui suivaient.

A la Garrita San-Lazaro, attendait le général de Salas, entouré des autorités qu'on venait d'établir, et qui présenta pompeusement les clefs de la ville au général Forey. Puis l'entrée commença, on devrait dire la marche triomphale,

au milieu d'un enthousiasme extraordinaire et vraiment sincère, manifesté bruyamment par une épaisse population d'Indiens qui couvraient le sol de l'immense place San-Lazaro. Les innombrables cloches des églises et des couvents remplissaient l'air d'un vacarme effroyable contre lequel luttaient avec peine nos tambours, nos clairons, nos musiques.

Après avoir parcouru le faubourg populeux où vivent surtout les Indiens, nous entrâmes dans les rues mieux habitées; alors l'enthousiasme grandit encore, mais les démonstrations devinrent moins bruyantes et prirent un caractère plus élégant et beaucoup plus agréable pour les triomphateurs. Nos regards surtout étaient privilégiés, car ils erraient de vision en vision et moissonnaient à l'envi les plus douces satisfactions. Les fenêtres, les balcons, tendus des plus riches étoffes, étaient garnis de femmes presque toutes jolies, en toilettes décolletées d'une nuit de bal, souriantes et rayonnantes de grâce, poussant les plus suaves exclamations de joie et jetant à profusion des fleurs, des couronnes et des gerbes embaumées. Et pourtant nous passions silencieux, mais rêveurs et profondément émus par l'explosion d'un pareil bonheur. Nous étions donc vraiment des libérateurs? Et nos chevaux inconscients foulaient aux pieds tous ces messages parfumés que nous aurions tant voulu fixer à la poignée de nos sabres.

Quand la tête de cet imposant cortège déboucha sur l'immense place du Gouvernement, toute enguirlandée de bannières, d'oriflammes et garnie d'une foule toujours élégante et fleurie, ce fut une explosion d'enthousiasme. Le commandant de l'armée française, le représentant de l'Empereur Napoléon III, arrêta son cheval, mit pied à terre et, le front découvert, s'avança avec une respectueuse et noble fierté vers le portique majestueux de la cathédrale, où les grandes orgues murmuraient déjà les plains-chants solennels de la foi catholique. Là, sous les flots lumineux qui remplissaient la basilique, apparut, entouré d'évêques et d'un pompeux

clergé, l'archevêque de Mexico, le Primat du Mexique. Et ce prélat donna sa bénédiction à ce soldat heureux, à ces officiers, à ces troupes massées sur la place, qui étaient à ses yeux des libérateurs et s'inclinaient devant lui. Alors une émotion indescriptible étreignit la foule, et retentit une immense clameur de vivats pour la France. Nous étions tous empoignés et des larmes émues coulèrent sur bien des visages bronzés.

La cérémonie fut courte mais grandiose et impressionnante, et lorsque l'archevêque, sous sa mitre d'or étincelante de pierreries, éleva sur les fronts baissés le Saint-Sacrement, que les clairons sonnant aux champs firent vibrer les grandes voûtes, que les drapeaux de la France s'inclinèrent, des invocations muettes mais ferventes s'élevèrent vers le ciel à la mémoire de nos frères d'armes, restés sous les ruines des remparts de Puebla et dont le sang généreux était le prix du triomphe qui nous enivrait.

Les grandes orgues vibraient encore des actions de grâce, lorsque le général remonta à cheval et, se plaçant en face de la Cathédrale, fit défiler devant lui et devant l'autel toute son armée. Alors les divisions Douay et Bazaine, tout imprégnées encore des gloires sanglantes de Puebla, passèrent magnifiques de fierté et, les yeux fixés sur leur chef suprême, clamèrent des vivats vibrants pour leur Empereur qui devait être content d'elles.

Ce défilé imposant, qui ravivait dans le cœur des Mexicains des événements si récents et si émouvants, produisit une impression profonde et fit naître en eux les plus chères espérances. L'aspect de ces magnifiques soldats qui venaient d'accomplir de si grands actes, leur allure irrésistible, leurs visages rayonnant d'audace, de fierté et de bravoure, la majesté sévère de leurs masses compactes respirant la puissance et révélant à cette heure de parade les facultés qu'elles savaient déployer dans le combat; toutes ces impressions leur donnaient confiance dans l'avenir. Et la foule, après avoir acclamé ses libérateurs, s'écoula frémissante d'émo-

tion, emportant dans ses foyers depuis si longtemps troublés, la confiance en l'étoile qui se levait sur l'horizon du Mexique, et l'espoir que ce grand jour serait l'aurore d'une ère de prospérité, de paix et de bonheur pour son infortuné pays !

Nous reconduisîmes le général Forey jusqu'à la porte du palais où les plus beaux appartements lui avaient été préparés en attendant que la municipalité lui eût organisé une demeure personnelle digne du chef de l'armée et du représentant de la France. Ce devoir de déférence rempli par une foule d'officiers, nous revînmes à notre quartier général pour saisir à belles dents un déjeuner que nos estomacs réclamaient impérieusement.

Le soir, à la nuit, conformément à la coutume de tous les pays et en particulier du Mexique qui aime bien jouer avec le feu, des illuminations embrasèrent la ville, c'est le terme consacré; et, à la fameuse promenade des *cadenas*, à côté de la cathédrale, grâce aux lueurs des lampions, lanternes, falots et autres lumignons de ce genre, nous eûmes le loisir de contempler, de frôler les belles *ninas* et *senoritas* du matin. C'était un charme mouvant et sans cesse changeant, car les silhouettes étaient gracieusement cambrées et les grands yeux de gazelle scintillaient sous la mantille coquette. Cette soirée nous parut trop courte et les apparitions trop fugitives !

Ainsi se termina cette journée historique du 10 juin 1863, qui laissa dans mon esprit, comme épilogue, une moralité spéciale ressortant de la réception même que le peuple mexicain avait faite à l'armée française, et qui me présentait bien des points d'interrogation. En effet, dix jours avant cette démonstration enthousiaste le président Juarez, avec tout son gouvernement, était encore à Mexico et exerçait le pouvoir; il devait s'y trouver naturellement un grand nombre de ses partisans. Mais alors qu'étaient-ils devenus ? Ils n'avaient pas tous quitté la capitale, car la population semblait toujours être à son complet normal malgré l'exode de

ENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A MEXICO, 10 Juin 1863.

tous les gens qui étaient nos ennemis irréductibles. La vérité, c'est qu'il restait encore bon nombre de libéraux et que la plupart d'entr'eux avaient participé à la manifestation. On pourrait en conclure que les convictions politiques chez ce peuple affolé par tant de convulsions sociales et gouvernementales étaient bien fragiles; et cela serait exact. Mais, si, chez un certain nombre de ces libéraux, la cause de la mobilité des opinions résulte de ce sentiment très répandu que « la raison du plus fort est souvent la meilleure », il n'en est pas ainsi pour beaucoup d'autres. Il a été constaté, d'autre part, que lorsque défila, après nos troupes, le corps auxiliaire de Marquez qui incarnait en principe la politique inverse du gouvernement de Juarez, l'enthousiasme se refroidit sensiblement, en raison évidemment de l'abstention des libéraux. Et pourtant, c'étaient des Mexicains ! Ce fait semblait démontrer que nous pouvions trouver presqu'autant de sympathie chez eux, nos ennemis de la veille, que chez les réactionnaires qui s'étaient fait nos alliés. Cela, du reste, était assez naturel. Car ces libéraux avaient quelques raisons d'espérer que, tout en mettant l'harmonie et la tranquillité dans leur pays, nous resterions fidèles aux principes de libéralisme et de démocratie qui étaient alors la base de nos institutions en France et que nous les appliquerions au Mexique. Dans ces conditions, ils croyaient faire œuvre de patriotisme indépendant en acceptant le fait accompli de l'intervention et en nous accueillant tout au moins avec une sympathie raisonnée.

Bien des événements ultérieurs ont démontré qu'il en était ainsi et que, si nous ne devions pas prendre un point d'appui absolu sur le parti libéral renversé, il convenait surtout que nous évitions de le prendre sur l'autre. Nous devions rester ce que nous étions, c'est-à-dire nous-mêmes ! C'était, du reste, la volonté de Napoléon III, plusieurs fois notifiée au général Forey.

FIN DU PREMIER VOLUME

Table des Matières du Premier Volume

Pages

Avant-propos.

Chapitre Premier

Question mexicaine..... 3

Chapitre II

Intervention des trois puissances..... 15

Chapitre III

Guerre du Mexique..... 43

Chapitre IV

Création du corps expéditionnaire..... 59

Chapitre V

Escale à la Martinique..... 79

Chapitre VI

De la Martinique à Vera-Cruz..... 95

Chapitre VII

Séjour à Vera-Cruz..... 103

Chapitre VIII

Entrée en campagne..... 141

Chapitre IX

Arrivée sur les hauts plateaux..... 155

Chapitre X

Séjour et opérations à Pérote..... 179

Chapitre XI

Nopalucan. Opérations. Combats..... 213

Chapitre XII

Siège de Puebla..... 239

Chapitre XIII

Attaques contre le Pénitencier..... 267

Chapitre XIV

Attaques de quadres..... 289

Chapitre XV

Combat de San-Lorenzo..... 335

Chapitre XVI

Prise de Puebla..... 365

Chapitre XVII

Entrée de l'armée française à Mexico..... 387

Imp. M. Bousrez, Poitiers.

SIEGE DE PUEBLA

Corps expéditionnaire
DU
Mexique

LEGENDE

1 — Fort de Guadalupe
2 — Fort de la Misericordia
3 — Fort de los Heroes
4 — Demi-Lune
5 — Fort de Totimehuacan
6 — Fort de Carmen
7 — Fort de Morelos
8 — Fort des Remedios
9 — Ouvrage de S Pablo
10 — Fort de Ste Anita
11 — Fort de Loreto
12 — Ouvrages entre Loreto et Guadalupe

LEGENDE

Tranchées de défense
Travaux de Circonvallation et Contrevallation
Route suivie par la Colonne d'investissement en avril et mai
Travaux d'attaque de Guadalupe
Travaux d'attaque de Loreto
A Maison des Bains
B Quartier Général
C Quartier General et Troupes du Camp
D Parc du Genie (Attaque de Guadalupe)
E Depot de Tranchées
F Parc du Genie (Attaque de Loreto)
G Depot de Tranchées
H Rancho de la Magdalena

BOUND BY
HM